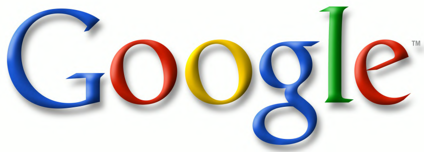


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

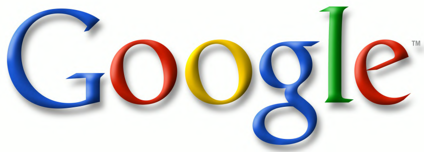
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

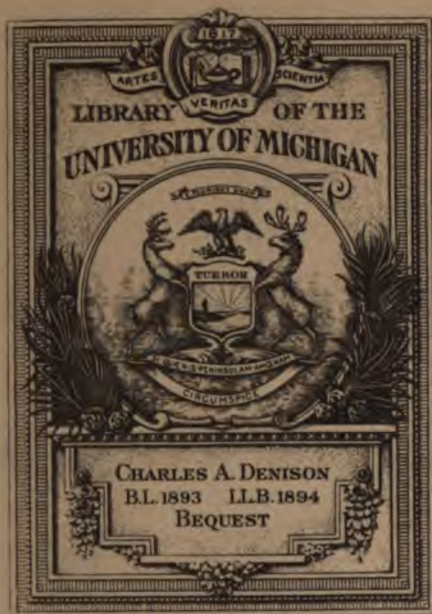
Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

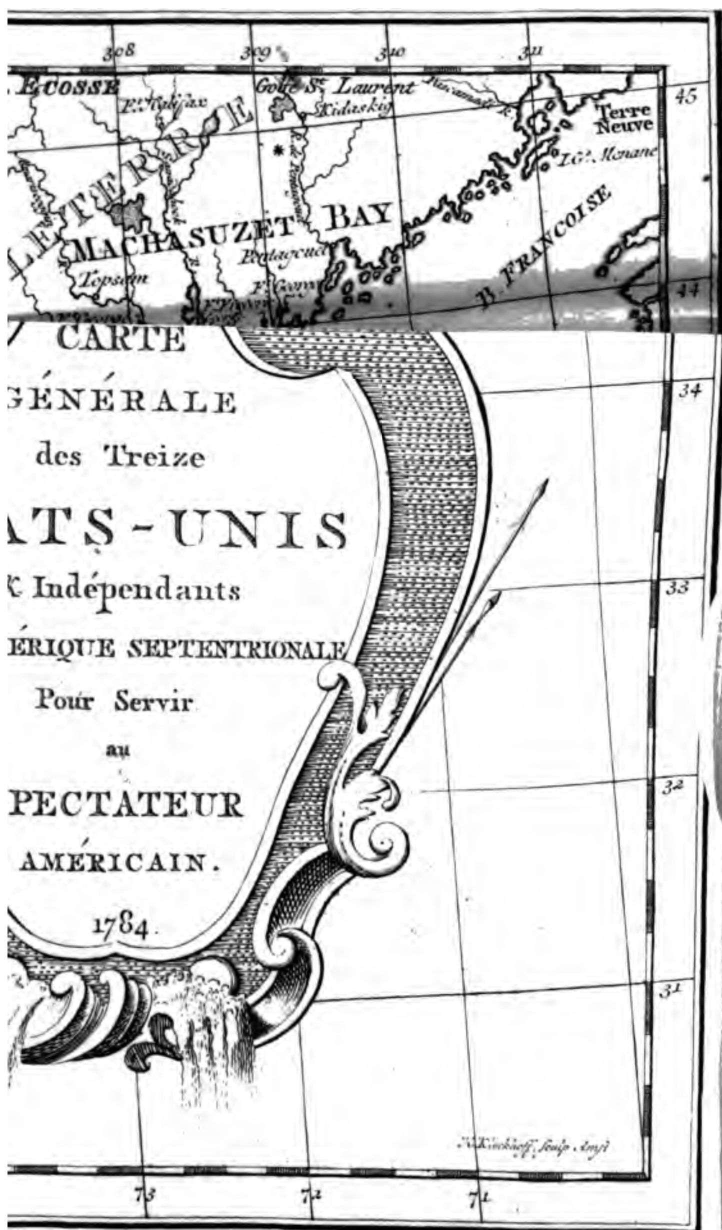



1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE
CHARLES A. DENISON
B.L. 1893 LL.B. 1894
BEQUEST

E
164
.M2







CARTE
GÉNÉRALE
des Treize
ATS-UNIS
Indépendants
ÉRIQUE SEPTENTRIONALE
Pour Servir
au
PECTATEUR
AMÉRICAIN.
1784.
ECOSSE
Golfe St. Laurent
Terre Neuve
MACHASUZET BAY
B. FRANCOISE
308
309
310
311
45
44
34
33
32
31
73
72
71

LE SPECTATEUR AMÉRICAIN.

OU

REMARQUES GÉNÉRALES

SUR

L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE ET SUR LA RÉPUBLIQUE DES TREIZE-ETATS-UNIS.

SUIVI DE

RECHERCHES PHILOSOPHIQUES

SUR LA DÉCOUVERTE DU NOUVEAU-MONDE.

Par M. J^H. M * * * * * * * * * *.

Négociant à Amsterdam & membre de l'Académie de Bourg-en Bresse.



A AMSTERDAM,
Chez LES HÉRITIERS E. VAN HARREVELT.
MDCCLXXXIV.

E
164
.M27

Ce peuple, trop longtems par l'Anglois abusé,
Se lasse enfin du joug, & le joug est brisé.

Denison
Bernstein
3-10-39
37872

AUX GRANDS HOMMES DES ÉTATS-UNIS.

MESSIEURS,

S'il appartient à la liberté d'imprimer dans l'ame de ceux qui la chérissent, cette noblesse, ce courage & cette énergie qui caractérisoient les anciens héros de la Grece & de Rome, il n'appartient pas moins aux sçiences & aux arts d'augmenter les liens heureux de la philantropie qui doivent rapprocher tous les humains. Le souverain du monde réservoit au nouvel empire des ETATS-UNIS *de rappeler ces tems mémorables à l'univers, & d'en renouveler l'exemple par le concours heureux des savans & des héros qu'il a produits. Puisse cet empire acquérir la même célébrité, sans en éprouver les revers!*

Il a fallu des siecles à l'Europe pour se civiliser, & malgré son ancienneté, à peine y a-t-il deux siecles qu'elle a des Académies. L'Amérique fait mieux; à peine a-t-elle élevé un temple à la liberté, qu'elle en érige

un autre aux ſciences. Si jamais il regne entre les deux hémisphères une harmonie parfaite, les deux mondes en ſeront redevables aux ſciences, & les ſciences, MESSIEURS, *vous devront la gloire d'en avoir formé le premier lien.*

Tel eſt le point de vue ſous lequel je conſidere la révolution qui, ſans le ſecours des ſciences, n'eût point été couronnée par des ſuccès auſſi heureux.

J'ai l'honneur d'être avec une vénération profonde,

MESSIEURS,

Votre très-humble
& très-obéiſſant
ſerviteur.
JH. M.........

INTRODUCTION.

Brifer les chaînes du defpotifme au nom facré de la liberté, eft l'acte le plus jufte & le plus digne de l'homme. Si les premiers qui oferent abufer de leur puiffance euffent été repouffés & punis, nous n'aurions que le fouvenir de cette audace & point d'efclaves. L'hiftoire de cette dépendance eft l'hiftoire de la foibleffe des uns & du courage des autres, *comme elle eft celle de la premiere inégalité* parmi les hommes.

Depuis trois fiecles l'Amérique eft efclave de l'Europe, & depuis ce tems les Nord-Américains font les feuls qui aient eu le courage de relever la ftatue de la liberté renverfée par les premiers conquérans de cette partie du monde, & montré que c'eft une infamie pour des hommes de porter des fers. Les Nord-Américains defcendent, il eft vrai, d'Européens transplantés fur cette plage, & fous ce point de vue, cette révolution en Amérique eft moins étonnante. La juftice & l'humanité n'en réclament pas

moins vivement leurs droits en faveur des malheureux indigenes defcendans du petit nombre de ceux que le fer barbare de l'Européen a épargnés ou n'a pu frapper. J'aimerois mieux voir les empires du Mexique & du Pérou retomber fous la domination de leurs légitimes maîtres, héritiers naturels de ces fouverains détrônés & égorgés, que de voir fecouer le joug de l'Efpagne aux Européens établis dans ces deux empires. En effet, que peuvent gagner à cette révolution les naturels de ces pays dont les mains reçoivent des chaînes dès le berceau, & dont les cœurs flétris par l'efclavage, ignorent même s'ils font faits pour être moins malheureux?

Les faftes de l'univers ne préfentent, prefque partout, que des traits d'injuftice & de barbarie. Quel eft le peuple fur la terre qui n'ait fouffert ou fait fouffrir? Quel eft le fiecle qui n'ait pas été témoin de ces fcenes d'horreur, de dévaftation? Quel eft le coin de terre qui n'ait été arrofé de fang humain? Le fils du premier homme donna le premier fignal du crime & de la perfidie, & depuis, les loix, fecondées des fçiences, n'ont pu encore préferver l'humanité du fléau deftruc-

teur des guerres & des autres maux qui la désolent.

La malheureuse Amérique a été plus qu'aucune autre partie du monde le théâtre de ces désolations, parce qu'elle a constamment été depuis sa découverte l'objet de l'insatiable cupidité des Européens. Les secousses violentes qui ont bouleversé les empires du Mexique & du Pérou sont du nombre de ces évenemens qui déchirent l'ame de l'homme sensible: comment n'être pas touché du sort affreux de ces souverains dont le seul crime étoit de posséder de grands trésors? Les Cortez, les Pizarre ont, il est vrai, développé tout ce que le génie, le courage & l'héroïsme inspirent de plus grand: on est forcé de les admirer, surtout Cortez, qui est, sans doute, après Colomb, le plus grand homme que l'Espagne ait envoyé dans le Nouveau-Monde. Solis, dans sa belle histoire du siege de Mexico par Cortez, donne une idée si grande des talens de cet heureux aventurier, qu'on prend part à ses succès, malgré les flots de sang mexicain qu'il fit couler. Cependant, quels que fussent son courage & son habileté, il est à présumer que sans les secours des Tlascalans & des Caciques qu'il sut attirer dans son parti, il

n'auroit pu conquérir le Mexique. C'est à des circonstances non moins heureuses que Pizarre dut ses victoires sur les Péruviens; ces peuples adoroient, comme l'on sait, le soleil, & respectoient leurs Incas comme les fils de cet astre; cette superstition fut cause de leur ruine: ils crurent les Espagnols également fils du soleil, & le préjugé fit qu'ils n'oserent presque les combattre. D'un autre côté, les espagnols, habiles à profiter de la malheureuse division qui subsistoit entre l'Incas Atahualpa (1) & son frere Huascar, la firent également servir au succès de leur entreprise.

Dès que les Espagnols eurent assuré leurs conquêtes, ils s'occuperent de la conversion de ces peuples à la religion chrétienne, mais si l'on doit louer leur zele, l'on ne doit pas moins blâmer la maniere dont ils l'exercerent. En effet, la douceur & la patience, vertus si nécessaires pour porter la conviction dans les cœurs, furent malheureusement celles que les missionnaires négligerent le plus. Comment n'être pas révolté contre le fanatique Valverde, qui abordant l'Incas Atahualpa, une croix à la main, après un discours

(1) Ou par corruption Atabaliba.

très-long ſur les myſteres de la religion chrétienne, qui ne pouvoit jeter aucune lumiere dans l'eſprit du prince, paſſe tout de ſuite aux menaces & finit par lui dire que s'il s'endurciſſoit, il périroit comme Pharaon? Enfin le fanatiſme acheva ce que la cupidité avoit commencé. Cependant les Européens détruiſoient l'affreuſe habitude qu'avoient les Mexicains de ſacrifier à leurs dieux des créatures humaines, en leur inſpirant de l'horreur pour ces dévouemens ſanguinaires. On ne pourroit concilier un tel égarement chez un peuple qui avoit déjà fait tant de progrès dans les arts, ſi dans notre Europe, on n'avoit vu juſqu'où l'empire de la ſuperſtition peut égarer les hommes même les plus civiliſés. Enfin, ſi l'on conſidere à quel prix l'Amérique eſt redevable des lumieres qu'elle a acquiſes, la queſtion propoſée par l'Académie des ſciences de Lyon: *Si la découverte de l'Amérique eſt un bien ou un mal*, ne préſente à l'eſprit que des doutes affligeans, une ſolution plus affligeante encore.

La découverte de l'Amérique eſt certainement un bien ſi nous en conſidérons les ſuites par rapport à la révolution actuelle & ſurtout à l'accroiſſement des ſciences, qui du Nord de l'Amérique

vont étendre au midi leurs bienfaisantes influences. Mais la philosophie ne devant considérer dans cet examen que le bonheur de l'humanité, les philosophes doivent n'avoir que ce seul objet pour principe & pour but. Ajoutons que ce ne sera jamais qu'après avoir comparé les résultats de ces biens & de ces maux, qu'après les avoir pesés dans la balance de la justice & de la raison, qu'on pourra prononcer. De quel côté penchera-t-elle? On l'ignore encore. Il est douteux qu'il en résulte un équilibre, encore moins une apparence en faveur de la somme des biens.

Cependant, malgré mes foibles lumieres & les soins de mon commerce (1), je n'ai pas craint de travailler sur cette grande question:

(1) Je dois à ma famille, à mes amis, à la vérité, l'aveu de n'avoir jamais sacrifié au plaisir de m'instruire aucun des momens consacrés à mes devoirs: autrement, quelque penchant, quelque goût que je me sente pour les lettres, quelques délices que j'aie à les cultiver, j'y aurois renoncé. Je me réserve seulement de donner à mes récréations littéraires plus d'agrément, de méthode & d'utilité: & mes mémoires, qui en feront la clôture, seront peut-être pour ma famil-

mais ne présumant pas pouvoir la résoudre à la satisfaction de l'académie, je me contente, en attendant l'ouvrage intéressant qu'elle doit couronner dans son assemblée publique de 1785, de présenter au public mes réflexions. Quoique ces recherches paroissent au premier coup-d'œil étrangeres au *Spectateur Américain*, elles n'en seront pas moins un appendice utile à ceux de nos lecteurs qui aiment ces discussions philosophiques.

Le Spectateur, après avoir promené ses regards sur l'Amérique en général, les fixe avec *intérêt* sur cet espace immense où la liberté paroît avoir établi son empire, où les bonnes mœurs paroissent être respectées, où les loix n'ont de force que pour conserver à l'homme les droits qu'il tient de la nature, où le commerce surtout jouit de tout ce qui peut enrichir la patrie & le citoyen, & cet espace immense est la république des Etats-Unis.

La premiere partie du Spectateur offre un précis de tout ce qui a rapport à la *Division de cet ouvrage.*

---

le & mes amis une consolation, si je mérite les regrets de l'une & le souvenir des autres, quand je ne serai plus.

position, au sol & aux productions différentes de l'Amérique septentrionale; sa division géographique, ses latitudes & ses longitudes, (1) sa population, son histoire naturelle, l'origine des premiers établissemens qui s'y sont formés; quelles étoient les colonies anglaises de l'Amérique avant leur indépendance, la nature & le produit de leur commerce avec la métropole, leurs usages, leurs monnoies, & enfin une balance ou tableau général de ce commerce, tendant à démontrer quelle est la perte réelle que l'indépendance a causée à l'Angleterre.

Dans la seconde partie, nous considérons ce que sont les colonies proprement dites;

(*) Quant aux longitudes & aux latitudes des différens pays dans cette partie du nouveau-monde, je peux d'autant plus garantir l'exactitude de celles marquées d'un astérisque, qu'elles ont été soumises à l'examen de mon illustre ami & savant compatriote, M. DE LA LANDE, ce célébre astronome qui depuis plus de trente ans, est l'admiration de son siecle par ses talens; & l'ami de tous ceux qui cultivent les arts & les sciences, par son penchant à les encourager.

ſous quel point de vue l'on doit regarder la liberté américaine; quels ont été la nature, les progrès & les ſuites de la révolution. Vient enſuite le portrait du général Washington qui précede une table chronologique des évenemens de cette guerre. Les chapitres ſuivans traitent de tout ce qui concerne les négociations, le commerce & le crédit particulier des Etats-Unis chez les nations de l'Europe. Chaque état y eſt examiné ſéparément. Nous avons réuni à ces remarques tout ce qui pouvoit faire connoître ce pays & ſes habitans. Une carte exacte des treize états vient à la ſuite de l'ouvrage préſenter l'enſemble des domaines de ce nouvel empire.

Nous nous ſerions plus étendus ſur leurs conſtitutions, ſi cet examen n'eût ſurpaſſé nos forces. Quand on parle des loix d'un pays quelconque, il ne ſuffit pas d'en faire l'analyſe & la critique ; il faut encore indiquer les moyens les plus ſimples & les plus propres de remédier aux inconvéniens. Les Américains ſauront toujours mieux que nous quelles ſont les loix qui leur conviennent le mieux; donnons leur le tems de l'examen, & nous verrons ſuivre de près la réforme, ſi elle eſt réellement néceſſaire & poſſible. La fédération

des colonies réunies par le lien du congrès continental présente une association imposante. Si les premiers législateurs ont promulgué des loix différentes pour chaque état, il ne s'ensuit pas qu'elles doivent subsister ainsi. Les circonstances & la guerre les ont peut-être rendues nécessaires; la paix les changera surement en un côde universel. Semblables à un arbre vigoureux dont les rameaux prolongés reçoivent la même subsistance & contribuent à la beauté du tout, l'on verra les treize républiques n'avoir qu'un seul centre & qu'un seul rapport. Je sais que l'étendue du territoire & la différence des mœurs exigent des loix différentes; les républiques de la Grece n'auroient pu subsister sous le même gouvernement. Mais si les Américains conservent les bonnes mœurs, les respectent, & les récompensent même avec éclat; s'ils sont assez heureux, assez forts pour résister au luxe, s'ils savent ou peuvent se garantir des émigrations trop rapides de l'Europe, si la grande population de leur empire vient plus de l'agriculture que du commerce, ils seront longtems heureux & puissans, & leur gouvernement sera à l'abri des fureurs du despotisme, des divisions de l'aristocratie, des troubles de l'anarchie, de

tous les maux enfin qui tiennent encore à nos législations européennes. C'est beaucoup demander & beaucoup attendre sans doute d'un peuple déjà imbu des idées anglaises sur le commerce & les richesses. Qu'on ne s'y trompe pas : le commerce est l'ennemi le plus dangereux des Etats-Unis, & néanmoins celui qu'ils paroissent le moins redouter : l'habitude où l'on est de regarder une grande extension de commerce comme le soutien d'un état, perpétue cette funeste erreur.

La position topographique des Etats-Unis appelle, il est vrai, le commerce des quatre parties du monde, & sollicite tous les habitans à devenir commerçans ; d'un autre côté, je vois toutes les nations de l'Europe se disputer à l'envi la nouvelle branche de commerce que l'indépendance vient de faire éclore. Ne doit-on pas craindre que de ce flux & reflux de jalousie & d'ambition ne naissent les maux de l'opulence, du luxe & de la corruption des mœurs ? Si les hommes étoient assez sages pour se corriger par l'expérience, l'exemple de l'Angleterre suffiroit aux Nord-Américains.

Aprés une guerre de huit ans ce peuple a eu le bonheur de voir renaître la paix

dans ses guérets, de se faire reconnoître universellement libre & indépendant. Heureux dans toutes ses entreprises, il n'a eu pour alliés que des amis généreux & fideles. Il a forcé ses ennemis même à l'admirer & à le craindre. L'Angleterre, qui dans la guerre de 1756 prétendoit donner la loi à l'ancien & au nouveau monde, n'est plus aujourd'hui ce qu'elle fut. C'est assez qu'elle puisse se dire l'égale de plusieurs. *Tolluntur in altum, ut lapsu graviore ruant*, est une épigraphe applicable à sa situation actuelle. La révolution Américaine est un phénomene en politique, une époque unique dans l'histoire, un objet de surprise & d'admiration pour les administrateurs des empires & pour la postérité. Les premiers en tireront d'utiles leçons pour gouverner les peuples; ils seront plus en garde contre le danger d'attenter aux droits sacrés de l'homme. La seconde aura sans cesse un exemple frappant de ce que peut une nation quand elle n'a pas perdu son énergie, son courage & ses ressources. Souhaitons qu'il n'en résulte qu'un bonheur pour les sujets, une maxime utile pour les souverains, & passons à nos remarques sur les causes qui les ont fait naître.

LE

LE SPECTATEUR AMÉRICAIN.

PREMIERE PARTIE.



CHAPITRE I.

Division de l'Amérique Septentrionale.

L'Amérique Septentrionale, séparée de la méridionale (1) par l'isthme de Panama, qui n'a que 7 lieues d'étendue dans sa moindre largeur, commence au 7me degré de latitude septentrionale, s'étend jusqu'au 80me degré de même latitude, & comprend le Mexique, la Californie, la Louisiane, la Virginie, le Canada, Terre-Neuve, les grandes & les petites Antilles. Elle est coupée du nord au sud par une chaîne de hautes montagnes qui s'éloignant & se rapprochant alternativement des côtes, laissent entre elles & l'Océan un territoire de cent cinquante, de deux, quelquefois de trois cens milles anglais. Au-delà de ces monts est un désert immense, dont quelques

(1) Elle s'étend depuis le douzieme degré de latitude septentrionale jusqu'au 60me degré méridional, & renferme le *Pérou*, la *Terre Ferme*, le *Paraguai*, le *Chili*, la *Terre magellanique*, le *Bresil*, & le pays des *Amazones*.

voyageurs ont parcouru jusqu'à huit cens lieues sans en trouver la fin. On pense que des fleuves qui coulent à l'extrémité de ces lieux sauvages vont se perdre dans la mer du sud. Cette conjecture n'est pas sans vraisemblance.

Le continent embrasse un très-grand nombre de degrés de latitude & de longitude, depuis les limites de la zône torride, le cercle du tropique septentrional, jusqu'à ces fleuves glacés, ces montagnes de glace, où, engourdie par les rigueurs extrêmes d'un hiver perpétuel, la nature semble expirer, faute de facultés végétatives, & où le peu d'êtres humains qu'on trouve dans ces tristes climats, portent si peu les traits que les nations civilisées attribuent à l'espece humaine, qu'on n'ose leur donner le nom d'hommes.

Le CONTINENT se divise en dix grandes parties, sçavoir :

DU NORD AU SUD.

CONTINENT.		(1) Longitudes.		Lat. sept.	
1°. La Nouv.-Bretagne.	où est, le fort Yorck.	* 307°.	16.	55°.	26′
2. Le Canada. . .	Quebec. . .	* 307.	47.	46.	55.
	Montreal. . .	305.	30.	45.	47.
3. L'Acadie. . .	Annapolis. .	312.	20.	44.	48.
	Cap de Sable.	* 312.	10.	43.	24.
	Port Rouzeau.	* 316.	45.	45.	20.
4. La Nouv.-Anglet.	Boston. . . .	* 307.	3.	42.	25.
	New-Cambridge.	* 306.	30.	42.	25.
5. La Virginie. . .	James Town. .	300.	5.	37.	6.
6. La Caroline. . .	Charles-Town. .	297.	55.	32.	50.
7. La Floride orient.	St. Augustin.	295.	30.	30.	0.
La Floride occid.	Pensacola. .	290.	50.	30.	55.
DE L'EST À L'OUEST.					
8. La Louisiane. .	Nouvelle-Orléans.	* 287.	30	29.	58.
9. Le Vieux-Mexiq.	Mexico. . .	277.	0.	20.	0.
10. Le Nouv.-Mexiq.	Santa Fé. . .	271.	0.	35.	32.

(1) Toutes ces longitudes sont comptées de la partie de l'isle de Fer qui est à 20°. juste à l'ouest de Paris, suivant l'usage des géographes François. Celles marquées d'un astérisque sont les seuls points bien déterminés. Quant aux autres, quoique nous les ayons mesurées avec le plus grand soin sur l'Atlas de l'histoire de l'abbé Raynal, nous n'osons assurer qu'elles soient aussi exactes que les autres.

Les ISLES de l'Amérique septentrionale sont en très-grand nombre & peuvent se diviser en cinq corps, sçavoir :

Les Açores, les Isles de Terre-Neuve, les Bermudes, les Lucayes & les Antilles.

		Longitudes.		Lat. sept.	
1°. Les ACORES, ou *Terceres*, sont au nombre de 9. & situées entre les 35 & 41d. de Lat. sept.					
Tercere	*Angra.*	* 350°.	27'	38°.	39'
Sainte Marie.	*La ville.*	* 352.	31.	36.	57.
Pico.	*Pic des Açores.*	* 349.	11.	38.	35.
Fayal.	*La Baie.*	* 349.	2.	38.	32.
Flores.	. . . . .	* 346.	34.	39.	34.
Gratiosa.	. . . . .	* 350.	30.	39.	20.
St. Michel.	. . . . .	* 353.	0.	38.	10.
St. George.	. . . . .	* 350.	0.	39.	0.
Corvo.	. . . . .	* 330.	0.	40.	10.
2°. Les ISLES de TERRE-NEUVE sont situées à l'est du Canada ; les principales sont :					
Terre-Neuve.	{ *Isle St. Pierre.*	* 321°.	23'	46°.	46'
	{ *Plaisance.*	325.	40.	47.	42.
Anticosti.	*Le port aux Ours.*	316.	0.	49.	30.
L'Isle Royale.	*Louisbourg.*	* 317.	45.	45.	54.
L'isle St. Jean.	*Charlotte-Town.*	314.	20.	46.	30.
3°. Les BERMUDES vis-à-vis de la Caroline sont situées entre les 30 & 34d. de lat. septentrionale.					
Georges-town en est la capitale.		312.	20.	32.	20.
St. George.	*St. Georges-Town.*	312.	40.	30.	56.
St. David.	. . . . .	319.	0.	28.	[illegible]
Warwich.	. . . . .	318.	30.	29.	[illegible]
Sommerset.	. . . . .	317.	20.	29.	[illegible]
4°. Les LUCAYES font partie des Antilles & sont situées entre les 23 & 28 degrés de latitude septentrionale, au sud-est de la Floride, dont elles sont séparées par le canal de Bahama. Les principales sont,					
Bahama	. . . . .	298.	20.	26.	50.
Lucayonique.	. . . . .	300.	0.	27.	0.
San Salvador	. . . . .	302.	20.	24.	11.
Bimini.	. . . . .	298.	0.	25.	[illegible]
Alabastre.	. . . . .	301.	0.	25.	30.
Providence.	. . . . .	299.	30.	25.	0.
Samana.	. . . . .	305.	0	23.	30.
Isle-Longue.	. . . . .	303.	0.	23.	9.

6°. Les ANTILLLES se divisent en grandes & en petites. Les *Grandes* sont au sud-est des Lucayes au nombre de quatre.

		Longitudes.		Lat. sept.	
Cuba.	*La Havane.*	295°.	0′	23°.	10′
St. Domingue.	*San Domingo.*	308.	20.	18.	20.
	Cap François.	*305.	22.	19.	46.
	Caye St. Louis.	*304.	20.	18.	19.
La Jamaïque.	*Kings-Town.*	300.	50.	18.	10.
Porto-Rico.	*St. Jean.*	312.	0.	18.	30.

Les PETITES-ANTILLES sont divisées en *Isles du Vent* & *Isles sous le Vent*; elles sont en grand nombre. Les premieres sont directement opposées à celles du Mexique.

ISLES DU VENT.

		Longitudes.		Lat. sept.	
La Martinique.	*Le fort Royal.*	*316°.	20.	14°.	36′
	Le fort St. Pierre.	316.	30.	14.	50.
	Le fort de la Trinité.	316.	35.	14.	48.
	Le fort Marigot.	316.	32.	14.	53.
	Le fort du Mouillage.	316.	0.	14.	43.
La Guadeloupe.	*Basse-Terre.*	*315.	41.	16.	0.
La Dominique.	*Bourg des Roseaux.*	*316.	1.	15.	18.
Marie-Galante.	. . . . . .	316	36.	16.	5.
La Desirade.	. . . . . .	316.	58.	16.	18.
Montserrat.	. . . . . .	315.	25.	15.	55.
St. Christophe.	. . . . . .	315.	10.	17.	50.
La Barboude.	. . . . . .	316.	25.	17.	40.
Les Barbades.	*Cap St. Michel, ou Bridge-Town.*	317.	45.	13.	20.
La Grenade.	. . . . . .	315.	46.	12.	15.
St. Vincent.	. . . . . .	316.	15.	12.	50.
Tabago.	. . . . . .	317.	0.	11.	10.
La Trinité.	. . . . . .	317.	50.	10.	6.
Antigue.	*Ville St. Jean.*	*315.	31.	17.	4.
Ste. Lucie.	. . . . . .	316.	40.	13.	50.
Redonde.	. . . . . .	*315.	7.	16.	54.
St. Eustache.	*Le Bourg.*	*314.	30.	17.	29.
Saba.	. . . . . .	*314.	19.	17.	39.
St. Martin.	*Pointe de l'Ouest.*	*314.	21.	18.	20.
Sombrero.	. . . . . .	*314.	2.	18.	38.

		Longitudes.		Lat.	Sept.
ISLE SOUS LE VENT.					
Elles sont moins nombreuses que les premieres & sont situées le long des côtés de la Terre Ferme.					
La Marguerite.	. . . . . .	313°.	10.	11°.	6.
Bonaire. . .	. . . . . .	309.	20.	12.	26.
Curaçao. . .	. . . . . .	308.	25.	12.	10.
Oruba. . .	. . . . . .	307.	30.	12.	10.
Quoique les isles suivantes n'appartiennent point à notre plan, leurs rapports & leur utilité, eu égard aux voyages pour l'Amérique, nous ont paru rendre ce suplément nécessaire.					
Entre le détroit de Gibraltar & les Canaries sont.					
L'Isle de Madere.	*Funchal.* . .	* 0°.	44'	32°.	33'.
Cap. St. Laurent.	. . . . .	* 0.	59'	32.	10.
ISLES CANARIES.					
Ténériffe. .	*Sainte croix.* .	* 1°.	24.	28.	25.
Pic de Ténériffe.	. . . . .	* 1.	0.	28.	17.
Isle de Palme.	*Taffacorte.* . .	* 359.	42.	28.	38.
Isle Gomore. .	*Le Fort.* . .	* 0.	32.	28.	6.
Lancero. .	*Pointe Est.* . .	* 4.	14.	29.	14.
Fortaventure.	*Pointe Ouest.* .	* 3.	8.	28.	4.
Isle de Fer.	*Au Pic.* . .	* 0.	0.	14.	57.
ISLE DU CAP VERD.					
St. Jago. .	*Porto Praya.* .	* 354.	7.	14.	54.



CHAPITRE II.

Population de l'Amérique Septentrionale.

C'EST à l'agriculture encouragée, c'est à la nécessité d'avoir des enfans pour la faire fleurir & en augmenter les produits, que l'Amérique septentrionale est redevable de sa grande population. On y compte environ trois millions d'habitans. Le nombre des noirs s'y éleve à quatre cens mille, si les calculs du congrès ne sont pas exagérés. Les citoyens doublent tous les quinze ou seize ans dans quelques-unes de ces colonies, & tous les dix-huit ou vingt ans dans les autres.

Le peuple, dit le docteur Franklin, s'accroît partout en raison du nombre des mariages, & ce nombre augmente à proportion des facilités qu'on trouve à soutenir une famille. Dans un pays où les moyens de subsistance abondent, plus de personnes se hâtent de se marier. Dans une société vieillie par ses progrès même, les gens riches, effrayés des dépenses qu'entraîne le luxe des femmes, se déterminent le plus tard qu'ils peuvent à un établissement difficile à former, coûteux à maintenir, & les gens sans fortune passent leur vie dans un célibat qui trop souvent trouble les mariages. Les maîtres ont peu d'enfans; les domestiques n'en ont point, & les artisans craignent d'en avoir. Ce désordre est sensible, surtout dans les grandes villes, où les générations ne se reproduisent même pas assez pour entretenir la population à son niveau, & où l'on voit constamment plus de morts que de naissances. Heureusement cette

Sur le mariage.

décadence n'a pas encore gagné les campagnes, où l'habitude de fournir au vuide des cités, laisse un peu plus de place à la population. Mais comme tous les terres sont occupées & mises à peu-près dans leur plus grande valeur, ceux qui ne peuvent pas acquérir des propriétés, sont aux gages de ceux qui possedent. La concurrence qui nait de la multitude des ouvriers, tient leur travail à bas prix & la modicité du gain leur ôte le desir, l'espérance & les facultés de se reproduire par le mariage. Telles sont les tristes suites de la dépravation des mœurs, de la paresse & du goût pour les plaisirs.

Chez un peuple cultivateur les mœurs sont ce qu'elle doivent être; les femmes sont douces, modestes, compatissantes & secourables, elles ont ces vertus qui perpétuent l'empire de leurs charmes Les hommes sont occupés de leurs premiers devoirs, du soin & du progrès de leurs plantations, qui feront le soutien de leur postérité. Un sentiment de bienveillance unit toutes les familles. Rien ne contribue à cette union comme une certaine égalité d'aisance comme la sécurité qui nait de la propriété; comme l'espérance & la facilité d'augmenter ses possessions; comme la dépendance réciproque où tous les hommes sont pour leurs besoins, leurs commodités & leurs plaisirs. A la place du luxe qui traîne la misere à sa suite, au lieu de ce contraste affligeant & hideux, un bien-être universel, réparti sagement par la premiere distribution des terres, par le cours de l'industrie, a mis dans tous les cœurs le desir de se plaire mutuellement, desir plus satisfaisant, sans doute, que la secrete

Caractere des femmes.

envie de nuire qui est inséparable d'une extrême inégalité dans les fortunes & dans les conditions. On ne se voit jamais sans plaisir, quand on n'est ni dans un état d'éloignement réciproque, qui conduit à l'indifférence, ni dans un état de rivalité, qui est près de la haine. On se rapproche, on se rassemble; on mene enfin dans les colonies cette vie champêtre, qui fut la premiere destination de l'homme, la plus convenable à la santé, à la fécondité. On y jouit peut-être de tout le bonheur compatible avec la fragilité de l'espece humaine. On n'y voit pas ces graces, ces talens, ces jouissances recherchées, dont l'aprêt & les frais usent & fatiguent tous les ressorts de l'ame, amenent les vapeurs de la mélancolie, après les soupirs de la volupté, mais les plaisirs domestiques, l'attachement réciproque des parens & des enfans, l'amour conjugal, cet amour si pur, si délicieux pour qui sait le goûter. C'est là le spectacle enchanteur qu'offre partout l'Amérique septentrionale: c'est là qu'on peut aimer toute sa vie ce qu'on aima pour la premiere fois; c'est là que l'innocence & la vertu ne laissent jamais périr la beauté toute entiere. C'est aux bienfaits attachés à la pureté de ces mœurs que l'on doit attribuer l'extrême population de l'Amérique septentrionale. Mais il est à craindre que ce nombre prodigieux d'émigrans Européens qui, avec l'envie de s'y enrichir, y portent leurs vices & le dangereux poison de la séduction, n'operent en peu une révolution funeste dans les mœurs de ce peuple vertueux (*). La contagion du mauvais exemple n'est pas moins à craindre pour les peuples que pour les individus.

Bonheur de la vie champêtre.

(*) Les Nord-Américains.

CHAPITRE III.

Histoire naturelle.

Sous quelque point de vue qu'on envisage la nature, son étude est intéressante. C'est par le rapprochement de ses différentes productions que nous pouvons la suivre dans sa marche, augmenter nos connoissances.

L'histoire naturelle du monde est encore imparfaite, & les travaux journaliers des naturalistes nous prouvent l'immensité des richesses qui nous restent encore à recueillir. L'Europe est la seule partie du globe où l'on ait feuilleté ce livre précieux avec succès. Nos savans, il est vrai, ont fait plusieurs voyages en Asie, en Afrique & en Amérique ; mais ces voyages toujours trop courts, trop gênés par les circonstances, ou la nécessité de repartir, ont rendu leurs observations imparfaites, & nous ignorons encore la plupart des productions de la nature dans ces régions éloignées dont on ne connoît guere que les côtes. Malheureusement pour la philosophie les habitans de ces trois parties du monde ont ou trop peu de zele, ou trop peu de lumieres pour s'occuper d'un pareil travail, & nous ne savons à cet égard que ce que les voyageurs européens n'ont souvent fait qu'entrevoir.

Obstacles pour parvenir à une connoissance plus exacte de l'Amérique & de ses productions.

L'Amérique septentrionale doit surtout intéresser les naturalistes; elle doit offrir un champ vaste à la curiosité, & le peu que nous en connoissons, fait desirer que les savans des académies de Philadelphie & de Boston nous éclai-

rent sur les productions indigenes de leur sol. En attendant ce travail de leur part, arrêtons-nous un instant sur celles qui ont déjà fixé l'œil des Européens dans le nord de cette partie du monde, & bornons-nous aux plus essentielles.

Montagnes. La plupart des hautes montagnes dans le territoire des Etats-Unis sont des granits hétérogenes & très-adhérans. L'eau forte n'y cause presque aucune effervescence. Les pierres calcaires pures, cristallisées sous différentes figures & que l'on désigne sous le nom général de Spath, y sont très-abondantes. L'ensemble de ces montagnes paroît être un composé, un mélange de plusieurs substances réunies, & feroit croire qu'elles sont hétérogenes; mais elles ne sont indubitablement telles qu'à leur superficie. Ces montagnes que l'on doit placer dans la classe des primitives, n'ont dû être formées que par une matiere vitrifiée, en fusion bouillonnante pendant des milliers d'années, & sont nécessairement homogenes d'origine. Mais la grande révolution qu'elles ont dû éprouver, les ont couvertes de parties hétérogenes; les crevasses qu'on y apperçoit dans différens endroits, les blocs immenses qui paroissent avoir été jetés sur leur sommet & qui ne s'y soutiennent que par leur énorme pesanteur, attestent ces révolutions qui ont tant de fois changé la face du globe.

Si l'on parcourt les monticules dont le Maryland est rempli, on s'apperçoit que ce pays n'est pas assez découvert, & que les monticules sont trop bas pour saisir aisément leurs directions générales. Les naturalistes du pays les placent dans la classe des montagnes secondaires. Pour

adoucir la pente des montagnes & rendre les chemins plus commodes, les habitans ont entassé des pierres dans les bas-fonds & rempli les interstices d'une terre végétale peu adhérente. Les limites des possessions respectives ne sont presque toutes désignées que par des pierres amoncelées assez négligemment en forme de muraille. Ces pierres dont les angles sont brisés & effacés, leur arrondissement, tout atteste d'une maniere authentique le long séjour des eaux dans ces contrées, principalement dans la province de New-York.

Les carrieres de marbre sont très-abondantes dans l'Amérique septentrionale, le Maryland surtout en fournit de très-beau & en quantité. *Marbres.*

En parcourant l'état de Massachusét & celui de Pensylvanie, il n'est pas étonnant de rencontrer des rivieres de communication dont le lit est creusé dans des bancs de pierre situeuse, grise & rouge : on y trouve des blocs d'argile pétrifiée renfermant des galets, ou cailloux roulés, qui en les frappant se détachent facilement & y laissent l'empreinte de leur forme.

La main bienfaisante du créateur n'a pas voulu répandre partout les mêmes dons ; elle n'a pas voulu que tous les pays produisissent les mêmes plantes, les mêmes fruits ; de pareils rapports auroient nui à la communication des peuples, parce que le véhicule puissant de l'industrie, de l'admiration & de l'ambition des hommes, est la possession des objets nouveaux. La fécondité merveilleuse de la terre présente sous chaque climat la nature sous un point de vue toujours nouveau, toujours intéressant. Le soleil qui vivifie à son

gré tous ces trésors, lance ses feux différemment, & c'est des divers degrés de sa chaleur que naissent ces nuances, & cette variété infinie.

L'Amérique en général contient seule plus de la moitié du globe, & l'on sent combien sa découverte a dû enrichir nos connoissances & notre hémisphere. Mais ce n'étoit point assez pour nous, que l'Amérique eût produit de l'or, de l'argent & des pierres précieuses, on a prouvé que ces possessions ont plus appauvri l'Europe qu'elle ne l'ont enrichie: & quant à l'Amérique, ces riches productions n'eussent été d'aucune considération, si elle n'eût en même tems offert à ses habitans une mine plus précieuse que les autres: c'est le fer. Nous devons à l'Amérique des objets d'autant plus intéressans, plus agréables & plus utiles, qu'ils enrichissent notre commerce, & servent en partie à soulager la nature par l'art de les mettre en usage. Tels sont par exemple, le sucre, le tabac, l'indigo, la cochenille, le café, le gimgembre, la casse, le mastic, l'aloës, le coton, le cacao, l'écaille, le quinquina, les bois de teinture, les épiceries, les beaumes de Tola, de Capahu, du Pérou, le bezoard, l'hypécacuana, le sang de dragon, l'ambre, les gommes, le vif-argent, les ananas, & des toiles précieuses par leur finesse & leur beauté.

Productions générales de l'Amérique.

A mesure qu'on approche des parties méridionales des Treize-Etats, on remarque un changement sensible dans les productions; elles y sont meilleures & en plus grande quantité qu'au nord. Les plantes y sont presque toutes odoriférantes; les champs sont remplis d'immortelles blanches, & le parfum qu'elles exhalent est admirable. Un

Plantes.

botaniste laborieux pourroit y faire une moisson abondante & curieuse. Le développement des sciences dans cette république nouvelle nous promet des hommes qui en feront l'histoire.

La culture n'ayant point encore procuré aux terres de l'Amérique le degré de force & de bonté dont elles sont susceptibles, il n'est pas étonnant que dans certains endroits les arbres y périssent souvent par leurs racines qui, pénétrant trop peu, sont plus exposées aux intempéries de l'air. C'est sans doute pourquoi leurs bois sont plus légers & durent moins que les nôtres. *Nature des bois.*

Dans les Etats-Unis l'usage est de labourer les terres pendant l'automne, de semer depuis le milieu d'avril jusqu'au 10 de mai, & de couper les bleds depuis le 15 août jusqu'au 20 septembre. Les terres qui n'ont été labourées qu'au printems, rapportent moins, dit-on, parce que les parties nitreuses de la neige ne s'y insinuent pas bien. *Agriculture.*

Dans les grandes forêts du Nouveau-Monde, vraisemblablement aussi anciennes que la terre qui les porte, on n'a jamais entrepris de connoître toutes les especes d'arbres dont elles sont composées: mais de longues observations ont fait acquérir des lumieres que les voyageurs ont pris soin de recueillir. Ce qui les frappe le plus en arrivant en Amérique c'est la hauteur & la grosseur surprenante des pins, des sapins & des cedres. On y distingue quatre sortes de pins; l'une ressemble à la nôtre; les trois autres sont l'Epinette blanche, l'Epinette rouge, & la Pérusse: les deux premieres produisent une résine fort propre à faire le brai & le goudron. *Pins, Sapins.*

Le chêne. Le chêne, le plus grand, le plus beau, le plus durable & le plus utile des végétaux qui croissent dans les forêts, est ici très-abondant; on en trouve même de différentes especes; les uns ont leurs feuilles extrêmement découpées, d'autres les ont longues & étroites comme celles du pêcher. En Virginie le bois de chêne est remarquable par ses veines rouges; il y a une espece de chêne toujours vert, dont les feuilles sont oblongues & sans sinuosités, une autre dont le gland est très long. Les Indiens font usage de celui-ci, qui est doux, pour épaissir leur soupe; ils en retirent aussi une huile très-bonne. Le chêne du Canada & de la Caroline a son écorce blanchâtre, & le bois est vert; il porte des glands aussi doux que la noisette. Cette espece croît un tiers environ plus vîte; il est très-robuste & s'accommode des plus mauvais terreins.

Le bois de chêne réunit tant d'excellentes qualités, tant d'avantages, qu'il est le plus recherché de tous les arbres pour un très-grand nombre d'ouvrages; pour la structure des moulins, des pressoirs; pour la menuiserie, le charronage; pour des treillages, des échalas, des cercles & notamment pour la construction navale. On appelle merrain le cœur du chêne dont on fait des douves. *Merrain.* Que de motifs propres à en faire desirer la multiplication!

Arbres particuliers du pays. Le Tulipier. Le Tulipier, ou arbre aux Tulipes, ou bois jaune, est de Virginie; c'est un des plus beaux arbres qu'on puisse cultiver, il croît dans presque toute l'Amérique septentrionale depuis le cap de la Floride jusqu'à la Nouvelle-Angleterre. Il devient fort grand, & quelques-uns ont jusqu'à

trente pieds de circonférence. Cet arbre est remarquable par ses branches pliées en toute sorte de sens. Ses feuilles ont la figure de celles de l'érable. Ses fleurs ont toujours été comparées aux tulipes, d'où l'arbre a pris son nom ; mais elles approchent plus de celles de la Tritillaire: elles sont d'un vert pâle, teintes à la partie inférieure de rouge & de jaune. On a observé que le calice est composé de trois pieces: la corole a neuf pétales & renferme plusieurs étamines. Aux fleurs succedent des capsules oblongues, qui toutes réunies forment un fruit écailleux comme les cônes du sapin.

Cet arbre se plaît particulierement dans les terrains humides; il est très-propre à former des massifs & de superbes avenues. (On en voit un très-beau à *Paris dans le jardin des pépinieres du roi.*) Le bois est d'un très grand usage pour les bâtimens; il passe dans le pays pour être le meilleur dont on puisse faire des pirogues ou des canots d'une seule piece. Ainsi l'Américain jouit de l'agrément de voir par millions cette fleur charmante pour laquelle nos fleuristes prennent tant de peine, afin d'en orner leurs jardins.

L'érable sert à faire des chaises, des tables & autres meubles semblables. Sa seve est d'un grand usage dans les festins; elle est blanche, très-claire, extrêmement rafraîchissante, laissant dans la bouche un agréable parfum, d'ailleurs salutaire & pectorale. C'est au moyen d'une incision qu'on extrait cette seve; pour l'amener à l'état de sucre, on la fait évaporer par l'action du feu jusqu'à ce qu'elle ait acquis la consistance d'un sirop épais. On la verse dans des moules de terre qu *Erable.*

d'écorce de bouleau; le sirop se durcit en se refroidissant, & se change en un sucre roux, presque transparent & assez agréable. Pour lui communiquer de la blancheur, on y mêle quelquefois, en le fabriquant, un peu de farine de froment; mais cette préparation en altere le goût. Ce sucre sert au même usage que le sucre de cannes: mais pour en avoir une livre, il ne faut pas moins de dix-huit ou vingt livres de liqueur. Ainsi le commerce n'en tirera jamais un grand profit. L'érable tient lieu de cannes aux sauvages de l'Amérique. Cet arbre croît jusqu'à la hauteur du chêne & se plaît sur le bord des ruisseaux dans des lieux humides; l'incision se fait dans le mois de mars, au bas du tronc, à deux ou trois pouces de profondeur. La liqueur des jeunes arbres est si abondante qu'en une demi-heure elle remplit une bouteille de deux livres. Pour conserver l'arbre, il faut n'y faire qu'une ou deux incisions.

Cirier. Le cirier est un arbrisseau rameux, tortueux, irrégulier, qui se plaît dans un sol humide. Ses feuilles disposées alternativement, sont étroites, entieres ou dentelées, toujours couvertes de petits points dorés presque imperceptibles. Il porte des fleurs mâles & des fleurs femelles sur deux individus différens. Les premieres forment des chatons, dont chaque écaille porte six étamines; les secondes disposées de même sur les jeunes rameaux, ont, au lieu d'étamines, un ovaire surmonté de deux styles, qui devient une coque très-petite, dure, sphérique, recouverte d'une substance grenue, blanche & onctueuse. Ces fruits, dont l'assemblage a l'apparence d'une grappe, sont ramassés à la fin de l'automne & jetés dans

dans l'eau bouillante. La ſubſtance dont ils ſont enduits, ſe détache, ſurnage & s'enleve avec une écumoire: lorsqu'elle eſt figée, elle eſt communément d'un vert ſale. On la fait fondre une ſeconde fois pour la purifier. Elle devient alors tranſparente & d'un vert agréable. Cette matiere, mitoyenne entre le ſuif & la cire, pour la conſiſtance & la qualité, tenoit lieu de l'un & de l'autre aux premiers Européens qui aborderent dans ces contrées. Elle brûle plus lentement que le ſuif, eſt moins ſujete à ſe fondre, & comme l'odeur n'en eſt pas déſagréable, elle obtient toujours la préférence partout où l'on peut s'en procurer ſans la payer trop cher; mêlée avec un quart de ſuif, elle brûle beaucoup mieux. Outre cette propriété, on en compoſe d'excellent ſavon & de bons emplâtres pour les bleſſures. On s'en ſert même pour cacheter.

Noyer. Le noyer eſt très-commun dans l'Amérique ſeptentrionale. Celui de la Virginie & de la Louiſiane a le bois plus coloré que le nôtre; il eſt quelquefois preſque noir, mais ſes pores ſont très-larges. Ce ſont de fort beaux arbres, dont les feuilles ſont très-longues, quelquefois chargées d'onze follioles. Mais le fruit des noix noires n'eſt bon qu'en cerneaux, parce qu'en mûriſſant le zeſte en devient trop dur; cependant les naturels du pays en font une eſpece de pain. Voici leur méthode: ils écraſent les noix avec des maillets, & lavent cette pâte dans pluſieurs eaux; le bois ſurnage avec une portion d'huile. A meſure qu'ils remuent la pâte avec les mains, il ſe précipite au fond une eſpece de farine; c'eſt celle dont ils font uſage. Dans le Canada on trouve

une sorte de noyer qui fournit, mais en petite quantité, une liqueur aussi épaisse & aussi sucrée qu'un sirop, mais cette liqueur est moins agréable que celle de l'érable. Parmi les noyers de cette contrée on en trouve dont le bois veiné sert à faire de très-beaux meubles, exhalant une odeur de citron.

Le Châtaignier. Le châtaignier de Virginie, ou le chinkapin, a ses feuilles larges & porte un très-gros fruit; le tronc de l'arbre y est à-peu-près de la grosseur de ceux d'Europe; son écorce lisse & tachetée tire sur le gris: il paroît que les Américains n'ont pas encore tiré de ce fruit autant d'utilité que les Européens; ils ignorent même l'art de le préparer pour en faire une nourriture dans le besoin: c'est sans doute parce qu'ils ont le bonheur d'ignorer les horreurs de la disette.

Le Cerisier. Le cerisier n'y est presque pas connu, à moins qu'on ne donne ce nom à une espece de cerises à grappes, petites & ameres. Il en est de cet arbre comme de la vigne que l'on voit serpenter en Virginie presque sur tous les arbres. Quand la population aura fait plus de progrès, les connoissances journalieres augmenteront, & les Américains en tirant meilleur parti de la bonté de leur sol, acquerront la propriété de toutes les productions européennes.

Le Sassafras. Le sassafras, ou laurier des Iroquois, que les Floridiens nomment Palamé ou Pavanea, est un bois ou plutôt une racine d'un roux blanchâtre, spongieuse & légere, de couleur cendrée, roussâtre en dehors, d'un goût âcre, douceâtre, aromatique, d'une odeur pénétrante qui approche de celle du fenouil, ou de l'anis. Celui qui

croît dans le Connecticut, eſt une eſpece de laurier roſe couvert de fleurs, dont le coup d'œil eſt charmant. Le tronc du ſaſſafras eſt nud, fort droit & peu élevé. Ses branches s'étendent à ſon ſommet comme celles d'un pin ébranché; ſes feuilles ſont à trois lobes comme celles du figuier, vertes en deſſus, blanchâtres en deſſous; ſes fleurs ſont en grappes, découpées en cinq parties: il leur ſuccede des baies ſemblables à celles du laurier. Il produit un petit fruit dans un calice laiteux; quand il croît il eſt vert, & devient violet dans ſa maturité. Sa propriété eſt ſudorifique; on en retire une huile eſſentielle, & cependant ſon bois a de la peine à brûler.

Au nombre des arbriſſeaux particuliers à ce pays, il en eſt que l'on ne ſauroit paſſer ſous ſilence. Tels ſont: le vinaigrier, arbriſſeau très-moëlleux qui produit un fruit aigre en grappes, de couleur de ſang de bœuf; on fait infuſer ce fruit dans de l'eau pour en faire du vinaigre dont la qualité eſt aſſez bonne. *Le Vinaigrier.*

La péminc, autre arbriſſeau qui croît le long des ruiſſeaux & des prairies. Son fruit eſt en grappe & d'un rouge très-vif; ſa qualité eſt astringeante. *La Pémine.*

L'Atoca, qui donne un fruit à pepins de la groſſeur des ceriſes: cette plante rampe dans les marais; ſon goût eſt âcre, mais on peut en faire de très-bonnes confitures en l'adouciſſant par le moyen du ſucre. *L'Atoca.*

Le cotonier, eſt une plante qui pouſſe comme l'aſperge à la hauteur d'environ trois pieds & qui ſe termine par pluſieurs touffes de fleurs. Si l'on ſecoue ces fleurs le matin avant que la ro- *Le cotonier à ſucre.*

ſée ſoit tombée, il en ſort avec l'eau une eſpece de miel qui ne demande que d'être bouilli pour ſe réduire en ſucre. La graine ſe forme dans une gouſſe qui contient une ſorte de coton.

Le groſeillier. Quoique les Américains ignorent l'art de faire la gelée de *groſeilles*, ils ſont cependant dans le cas de ſe procurer ce rafinement dans leurs deſſerts; mais le goût de ces ſortes de préparations tient trop au luxe de nos tables, pour penſer qu'il reſte longtems inconnu. Les trois ſortes de groſeillers qu'on y voit ſont ſemblables aux nôtres, & croiſſent ſans culture.

Le Maïs, ou bled de Turquie. Lorſque les Anglois aborderent dans l'Amérique ſeptentrionale, les vagabonds de ces contrées ſolitaires ne cultivoient qu'à regret un peu de maïs. Cette plante a le port du roſeau, ſes feuilles d'un beau vert, aſſez larges & fort longues, entourent à leur baſe, la tige qui eſt ronde & noueuſe par intervales. Un panicule de fleurs mâles la termine: chacun des paquets dont il eſt compoſé, a deux fleurs recouvertes par deux écailles communes, & chaque fleur a trois étamines renfermées entre deux écailles propres: à l'aiſſelle des feuilles inférieures ſe trouvent les fleurs femelles, diſpoſées en épis très-ſerrés ſur un axe épais & charnu, caché ſous pluſieurs envelopes. Le piſtil de ces fleurs entouré de quelques petites écailles & ſurmonté d'un long ſtyle, devient une graine farineuſe, presque ſphérique, enfoncée à moitié dans l'axe commun. Sa maturité eſt annoncée par la couleur & par l'écartement des enveloppes qui laiſſent appercevoir l'épis. Cette eſpece de bled, ignorée alors en Europe, étoit la ſeule qui fût

connue dans le Nouveau-Monde. La culture en étoit facile; les sauvages se contentoient de lever du gazon, de faire des trous dans la terre avec un bâton, & de jeter dans chacun un grain de maïs qui en produisoit deux cents cinquante ou trois cents autres. Ce fruit est rempli d'une moëlle blanche qui a un goût sucré; c'est dans cet état, c'est-à-dire avant sa maturité parfaite, qu'on le fait griller. Les préparations pour s'en nourrir n'étoient pas plus compliquées que la culture. On le piloit dans un mortier de bois ou de pierre, & après l'avoir réduit en pâte, on le cuisoit sous la cendre, souvent même on le grilloit seulement avant de le manger (1). Le maïs réunit bien des avantages: sa feuille est

---

(1) Les avantages que l'humanité retire de ce grain sont infinis; une grande partie des hommes & des animaux privés en font leur nourriture. Cette plante est avantageusement cultivée en France, principalement dans la *Province de Bresse* où l'on engraisse des volailles qui profitent à vue d'œil avec cette seule nourriture. Les chapons de Bresse, si fort en réputation pour leur extrême délicatesse & leur grosseur, sont preuve de l'excellence de ce grain. Il n'est pas rare de voir de ces chapons peser jusqu'à douze *livres*. Les fameux cochons de Naples qui pesent jusqu'à cinq cens livres, ne sont engraissés qu'avec ce grain.

Il est peu de pays où l'on fasse une nourriture plus générale de ce grain qu'en Bresse; les paysans lui donnent le nom de *panei* ou *pani*; *panouille* est le terme qui désigne l'épi en entier. Les bourgeois même font de la farine de ce grain une bouillie assez *épaisse* que l'on délaie ensuite avec du lait; dans cet état cette bouillie se nomme *Gaude*. Je connois des Bressans aisés à Paris qui font venir de cette farine pour en régaler leurs amis. Si l'on laisse froidir cette bouillie, elle prend une consistance ferme; on la coupe par tranche; mise sur le gril avec du sucre en poudre, elle devient un mets excellent.

très-bonne pour la nourriture des bestiaux, chose infiniment précieuse dans les contrées où les prairies ne sont pas communes.

La tige fraîche de cette plante contient un suc de même que la canne à sucre; on peut en faire un sirop très-doux, & qui a le véritable goût du sucre. On a proposé dans les mémoires de l'académie d'essayer s'il ne pourroit point se cristalliser comme le suc de la canne à sucre.

Les Américains tirent un très-bon parti des tiges desséchées; ils les taillent en plusieurs filamens dont ils font des paniers & des corbeilles de différentes formes & grandeurs. On a même trouvé le moyen d'en faire un mets délicat: on écaille les jeunes grapes lorsqu'elles sont de la grosseur du petit doigt, & encore vertes: on les fend en deux, & on les fait frire avec de la pâte comme des artichauts. Elles peuvent aussi se confire très-bien dans du vinaigre, comme des cornichons. Elles sont de même très-agréables dans la salade. Outre ces diverses manieres de se servir de cette plante, les Américains retirent encore de ces grains pilés & macérés dans de l'eau, une liqueur vineuse qui enivre, & dont on peut extraire un esprit ardent.

Un terrain maigre, léger & sabloneux, est celui qui convient le mieux à cette plante. Sa semence peut être gelée au printems, même à deux ou trois reprises, sans que les récoltes soient moins abondantes. Enfin, c'est de tous les grains celui qui peut soutenir plus longtems la sécheresse & l'humidité: aussi les Anglois se déterminerent à le conserver & à le multiplier

dans leurs établiſſemens (1). Ils en envoyerent au midi de l'Europe, dans les Indes occidentales, & s'en ſervirent pour leur propre uſage.

Entre les ſimples, on vante *l'Apoyomroſi* ou *Patſiſiranda*, qui croît dans la Floride & dont on fait la deſcription ſuivante : ſes feuilles reſſemblent à celles du poireau, mais ſont plus longues & plus déliées ; ſon tuyau eſt une eſpece de jonc plein de poulpe, noueux & d'une coudée & demie de haut. Sa fleur eſt petite & étroite, ſa racine déliée, fort longue, ſemée de nœuds ou de boulettes rondes & velues. C'eſt ce que les Eſpagnols nomment *Chapelets de Sainte Hèleine* & les François *Patenôtres*. Ces boulettes coupées & expoſées au ſoleil, deviennent très-dures, noires au dehors & blanches en dedans. Elles ont une odeur aromatique, qui approche de celle du *Galanga*. Elles ſont ſeches & chaudes au troiſieme degré & plus, un peu aſtrigentes & réſineuſes; cependant elles ne ſe trouvent que dans *Simples.*

---

(1) Le *maïs*, qui eſt le nom américain, eſt le même que le bled que l'on connoît en France ſous celui de *bled de Turquie* ou *bled d'Inde*. Il eſt très-douteux que ce ſoient les Anglois, comme ils le prétendent, qui l'aient tranſporté de l'Amérique dans les différentes parties du monde : car pluſieurs auteurs célebres s'accordent à dire que l'on donne à cette précieuſe plante le nom de bled d'Inde, *Frumentum Indicum*, parce qu'elle tire ſon origine des Indes, d'où elle fut apportée en Turquie, *Triticum Turcicum*, & de-là dans toutes les autres parties de l'Europe, de l'Afrique & de l'Amérique. On donne à cette plante dans l'Angoumois & dans le Limouſin, le nom de bled d'Eſpagne. J'ai conſulté divers Américains inſtruits, ſur le nom de maïs, pour ſavoir ce que ſignifioit ce nom que les ſauvages lui ont donné, mais ils ignoroient ſon étimologie. C'eſt ſans doute ce qui eſt cauſe qu'on croit le maïs originaire de l'Amérique.

les lieux humides. Les ſauvages broient les feuilles entre deux pierres, en tirent un ſuc & s'en frottent le corps. après s'être baignés, dans la la perſuaſion qu'il fortifie la peau & qu'il répand une odeur agréable. Les Eſpagnols ont appris d'eux auſſi à réduire ce ſimple en poudre, qu'ils prennent dans du vin comme un remede pour la pierre & pour les obſtructions des reins. Ils le broient & le prennent en bouillon pour les maux de poitrine. Ils l'appliquent en emplâtre pour arrêter le ſang, pour fortifier l'eſtomac & pour les douleurs de l'uterus.

Inſectes. Les chenilles de l'Amérique ſont abſolument différentes de celles de l'Europe. Celles que l'on *Chenilles de Virginie.* voit en Virginie paroiſſent n'avoir ni têtes, ni pieds. Leur corps eſt preſque entierement couvert d'une eſpece de houpettes, longues, ſerrées, unies, comme ſi on les avoit ébarbées avec des cizeaux. Les unes ſont d'une ſeule couleur, les autres d'un roſe très-vif; il y en a de ſymétriquement tachetées. Mais il en eſt une eſpece très-rare & plus remarquable par ſa groſſeur & ſa beauté, longue d'environ 4 pouces ſur 7 à 8 lignes de diametre; ſa peau fine d'un vert tendre, laiſſe appercevoir l'agitation de ſes arteres: ſes criſtallins ſont de la groſſeur d'un pois & ſa queue d'un jaune vif. Chacun de ſes anneaux à quatre petites cornes rameuſes dures & d'un noir de jais d'environ deux lignes de longueur. Sa tête eſt ornée de huit autres cornes longues de plus d'un pouce, fortes, recourbées ſur elles, jaunes, noires aux extrémités & du poli le plus brillant. Ce ſuperbe inſecte ſemble dans la ſureté de ſes mouvemens

annoncer qu'il connoît la noblesse de sa parure & la supériorité sur ses semblables.

C'est encore en Virginie qu'on trouve une espece d'araignée très-dangereuse par la subtilité étonnante de son venin. Il cause à la personne qui en est piquée, une tension, une irritation cruelle dans toutes les parties du corps. Comme le genre nerveux paroît être principalement attaqué, au lieu de se servir de l'Alkali volatil, le meilleur remede est celui de l'eau tiede. *Araignées.*

Les abeilles sont très-abondantes dans le nord de l'Amérique; mais l'on croit que cet insecte y a été apporté d'Europe. Depuis que les bras de l'industrie ont fertilisé la terre dans cette région, on a vu qu'elle pouvoit donner aux cultivateurs les mêmes plantes ou les mêmes fruits que l'Europe, & ce bienfait n'est pas le moins considérable dont ils aient été récompensés. *Abeilles.*

Le Nouveau-Monde contient nécessairement un grand nombre de reptiles. Entre les serpens du Canada, on ne parle avec distinction que du serpent à sonnette. On en voit d'aussi gros que la jambe d'un homme, quelquefois même plus gros, & d'une longueur proportionnée; mais les plus communs ne sont ni plus gros, ni plus longs que nos plus grandes couleuvres de France. Leur figure est fort bizarre: sur un cou plat & très-large, ils ont une assez petite tête. Leurs couleurs sont vives sans être brillantes: le jaune pâle y domine avec de belles nuances. La queue est écaillée en cotte de maille, un peu aplatie; elle croît, dit-on, tous les ans, d'une rangée d'écailles, de sorte qu'on connoît l'âge du serpent à sa queue, comme celui des chevaux à leurs dents. En ram- *Serpent à sonnette.*

pant il fait le même bruit que la cigale (1), & la reſſemblance eſt ſi parfaite, qu'on y eſt trompé; c'eſt de ce bruit que ce reptile tire ſon nom.

Une des principales raiſons pour leſquelles je m'arrête de préférence à ce ſerpent, c'eſt afin de guérir les terreurs qu'il inſpire à ceux qui ne le connoiſſent que par la relation peu fidele de quelques voyageurs ignorans. Ce reptile eſt naturellement peureux, jamais il n'attaque les paſſans; mais ſi on l'irrite, ou qu'on ait le malheur de mettre le pied ſur lui, dans l'inſtant on eſt piqué. S'il eſt pourſuivi, pour peu qu'il ait le tems de ſe reconnoître, il ſe replie en rond, la tête au milieu, & s'élance avec roideur & rapidité ſur ſon ennemi. Sa morſure eſt mortelle, ſi on n'y remédie ſur le champ; on l'avoit toujours regardée comme incurable, juſqu'à la découverte qu'on fit, il y a quelques années, dans la Nouvelle-Ecoſſe, d'une plante que ſa propriété fit appeler plante du ſerpent, & que les François nomment Seneka; la poudre de cette plante étant appliquée ſur la plaie en forme de cataplaſme, eſt un véritable antidote. Cette plante eſt facile à diſtinguer: la tige en eſt ronde, un peu plus groſſe qu'une plume d'oie, de 3 ou 4 pieds de hauteur: elle ſe couronne d'une fleur jaune d'une odeur agréable, qui reſſemble à une marguérite commune, tant par ſa forme que par ſa grandeur. Ses feuilles, qui ſont d'une figure ovale & étroite, ſont ſoutenues par un pédicule d'environ un pouce de long qui ſort des nœuds de la tige:

Plante propre à guérir ſa morſure.

(1) Ce qu'on appelle ordinairement le chant de la cigale, n'eſt qu'un bruit qu'elle fait avec ſes ailes.

chaque pédicule a cinq feuilles comme un pied de bled de Turquie.

On trouve dans les parties du fleuve St. Laurent dont l'eau est salée, toutes les especes de poissons qui vivent dans l'Océan (1), le saumon, le thon, l'alose, la truite, la lamproie, l'éperlan, le congre, le maquereau, la sole, le hareng, l'anchois, la sardine, le turbot & quantité d'autres. Dans le golfe, on y trouve en abondance le flottan, trois sortes de raies, le lencornet & la goberge (de l'espece des morues,) la plie, le requin & le chien de mer, qui est une espece de requin. *Poissons du fleuve & du golfe St. Laurent.*

Sur toutes les côtes de l'Acadie, les huitres sont en grand nombre, les étangs sont remplis de truites saumonées longues d'un pied On y trouve des tortues de deux pieds de diametre dont la chair est excellente & l'écaille supérieure, rayée de blanc, de rouge & de bleu. L'esturgeon est ici un poisson de mer & d'eau douce, que les Canadiens prennent pour le dauphin des anciens: le poisson blanc que *la Hontan* met au dessus de toutes les especes connues, est un manger délicieux. *Poissons des lacs.*

Le poisson armé, nommé par les sauvages *Chaouserou*, est trop curieux pour ne pas en faire une description particuliere. Il ressemble à peu-près au brochet; mais il est couvert d'une écaille à l'épreuve du poignard. Sa cou- *Poisson armé.*

(1) Je ne parle point ici des morues; ce qui les concerne se trouve à la suite du Chap. 8e. 1ere partie, où je parle des pêches de Terre-Neuve.

leur eſt un gris argenté ; il lui ſort de deſſous la gueule une arête plate, dentelée, creuſe & percée par le bout, ce qui fait juger que c'eſt par là qu'il reſpire. La peau qui couvre cette arête, eſt tendre, & ſa longueur eſt proportionnée à celle du poiſſon dont elle fait environ le tiers; ſa largeur dans les plus petits eſt de deux doigts. Non-ſeulement ce poiſſon eſt un vrai pirate pour les habitans de l'eau, mais il fait auſſi une guerre terrible à ceux de l'air, & ſa méthode le rend un animal fort ſingulier. En chaſſeur habile, il ſe cache ſi bien dans les roſeaux, qu'on ne peut voir que ſon arme qu'il tient élevée perpendiculairement au deſſus de l'eau. Les oiſeaux qui cherchent à ſe repoſer, la prennent pour un morceau de bois & s'y perchent : auſſitôt le monſtre ouvre la gueule & ravit ſi ſubtilement ſa proie, que rarement elle lui échappe. Les dents qui bordent l'arête ſont aſſez longues & fort pointues.

Animaux qui fourniſſent les pelleteries du Canada.

Les animaux les plus précieux au commerce ſont ſans doute ceux que l'on trouve dans le Canada & dont les fourures & les peaux ſont ſi recherchées des Européens; nous allons en faire une courte analyſe pour l'inſtruction de ceux qui ne connoiſſent ces pelleteries que de nom.

La Loutre.

La loutre eſt un animal vorace qui, courant ou nageant ſur les bords des lacs & des rivieres, vit ordinairement de poiſſons, & qui, quand il en manque, mange de l'herbe & même l'écorce des plantes aquatiques. Il eſt plus grand & plus commun dans le nord de l'Amérique; ſa fourrure y eſt auſſi plus belle & plus noire que partout ailleurs. Son ſéjour & ſon goût dominant l'on fait ranger parmi les amphibies qui vivent également dans

l'air & dans l'eau: mais c'eſt improprement, puiſque la loutre a beſoin de reſpirer à peu-près comme tous les animaux terreſtres.

La fouine: y eſt en trois eſpeces, commune, viſon & puante; elle a le poil brun, & plus ſoyeux que celle d'Europe. *La Fouine.*

Le rat: il y en a de deux eſpeces dont la dépouille entre dans le commerce; l'un qu'on appelle rat de bois, a deux fois la groſſeur de nos rats; ſon poil eſt communément d'un gris argenté, quelquefois d'un très-beau blanc. L'autre rat s'appelle muſqué, parce que ſes teſticules renferment du muſc; il a toutes les inclinations du caſtor, dont il paroît même être un diminutif, & ſa peau ſert au même uſage. *Le Rat.*

L'hermine, qui eſt de la groſſeur de l'écureuil, mais un peu moins allongée, a, comme lui, les yeux vifs, la phiſionomie fine, & les mouvemens ſi prompts, que l'œil ne peut les ſuivre; l'extrémité de ſa queue longue, épaiſſe & bien fournie, eſt d'un noir de jais. Son poil, roux en été comme l'or des moiſſons ou des fruits, devient en hyver blanc comme la neige: cet animal vif, léger & joli fait une des beautés du Canada: mais, quoique plus petit que la martre, il n'y eſt pas auſſi commun. *L'Hermine.*

La martre ſe trouve uniquement dans les pays froids, au centre des forêts, loin de toute habitation; c'eſt un animal chaſſeur & vivant d'oiſeaux. Quoique la martre n'ait pas un pied & demi de long, les traces qu'elle fait ſur la neige, paroiſſent être d'un animal très-grand, parce qu'elle ne va qu'en ſautant, & qu'elle marque toujours des deux pieds à la fois. Sa *La Martre.*

fourrure eſt recherchée, quoiqu'infiniment moins précieuſe que celle de la martre ſi diſtinguée ſous le nom de Zibeline. Celle-ci eſt d'un noir luiſant. La plus belle, parmi les autres, eſt celle dont la peau la plus brune s'étend le long du dos juſqu'au bout de la queue. Les martres ne quittent communément le fond de leurs bois impénétrables que tous les deux ou trois ans; les naturels du pays en augurent un bon hiver, c'eſt à-dire beaucoup de neige, qui doit produire une bonne chaſſe.

Chat Cervier. Un animal, que les anciens appeloient Lynx, connu ſous le nom de Loup-cervier, ne s'appelle que Chat-Cervier dans le Canada, parce qu'il y eſt plus petit que dans notre hémiſphere. Cet animal à qui l'erreur populaire n'auroit pas donné des yeux merveilleuſement perçans, s'il n'avoit la faculté de voir, d'entendre ou de ſentir de loin, vit du gibier qu'il peut attraper & qu'il pourſuit juſqu'à la cime des plus grands arbres. On convient que ſa chair eſt blanche & d'un goût exquis: mais on ne le recherche à la chaſſe que pour ſa peau; quoique le poil en ſoit fort long & d'un beau gris-blanc, elle eſt moins eſtimée pourtant que celle du renard. Celui de Moscovie a le poil tout-à-fait noir & d'un mérite plus rare que celui du Canada.

On tire de l'Amérique ſeptentrionale, outre ces menues pelleteries, des peaux de cerf, de daim & de chevreuil, des peaux de rennes ſous le nom de Caribou; des peaux d'élan ſous le nom d'Orignal.

L'Orignal L'Orignal eſt de la groſſeur du cheval; il a la croupe large, la queue d'une petiteſſe extrême, puiſqu'on ne lui donne que la lon-

gueur du doigt, le jarret fort haut, les jambes & les pieds du cerf; un long poil lui couvre le garrot, le cou & le haut du jarret: sa tête a plus de deux pieds de long, & sa maniere de l'étendre en avant lui donne une mauvaise grace; son mufle est gros & rabatu par le haut, ses nazeaux sont si grands, qu'on y peut fourrer la moitié du bras, enfin, son bois est beaucoup plus large que celui du cerf, & n'est guere moins long; mais il est plus fourchu; comme celui du daim, il se renouvelle tous les ans. Outre les chasseurs, il a deux autres ennemis qui ne lui laissent pas plus de repos. Le plus terrible est le Carcajou ou Quincajou, espece de chat sauvage d'un poil roux & brun, dont la queue est si longue qu'il s'en fait plusieurs cercles autour du corps. Lorsqu'il peut s'approcher ou sauter du haut d'une branche sur un orignal, il s'attache à son cou qu'il entoure de sa longue queue, & de ses dents il lui coupe la veine jugulaire. La peau de ces animaux, forte, douce & moëlleuse, sert a faire d'excellens buffles, qui pesent très-peu.

Les sauvages font la chasse de l'ours, qui le plus communément est noir, comme dans tout climat froid & rigoureux. *L'Ours.*

Le Castor: cet animal qui possede les dons secourables de la société sans en éprouver comme nous les vices & les malheurs, cet animal à qui la nature donne le besoin, inspire le desir de vivre avec ses semblables pour la propagation & la conservation de son espece, cet animal, touchant, plaintif, dont l'exemple & le sort arrachent des larmes d'admiration & d'atten- *Le Castor.*

driffement au philofophe fenfible, le caftor qui ne nuit à aucun être vivant, qui n'eft ni carnacier, ni fanguinaire, ni guerrier, eft de tous les animaux celui que le chaffeur pourfuit avec le plus d'ardeur & d'activité à caufe de la richeffe de fa peau.

Long d'environ 3 à 4 pieds, épais dans une proportion qui lui donne entre 50 à 60 liv. de pefanteur, qu'il doit furtout à la groffeur de fes mufcles; le caftor a la tête comme un rat, il la porte baiffée avec le dos arqué comme une fouris. Lucrece a dit, non pas que l'homme a reçu des mains pour s'en fervir; mais qu'il a des mains & qu'il s'en fert: de même le caftor a des membranes aux pieds de derriere, & il nage; il a des doigts féparés aux pieds de devant, & ceux-ci lui tiennent lieu de mains; il a la queue plate, ovale, couverte d'écailles, & il l'emploie à travailler, à traîner des fardeaux; il a quatre dents incifives & tranchantes, & il en fait des outils de charpenterie.

Tous ces inftrumens, qui ne font prefque d'aucun ufage au caftor quand il eft feul, ou qui ne le diftinguent point alors des autres animaux, lui font développer une induftrie fupérieure à tous les inftincts, quand il vit en fociété.

Sans paffions, fans violence & fans rufe, dans l'état ifolé, à peine ofe-t-il fe défendre; à moins qu'il ne foit pris, il ne fait pas mordre: mais au défaut d'armes & de malice, il a dans l'état focial tous les moyens de fe conferver fans guerre, & de vivre fans faire ni fouffrir d'injure. Cet animal paifible & même familier, eft d'ailleurs indépendant, & ne s'attache à perfonne, parce qu'il n'a
be-

besoin que de lui-même ; il vit en communauté, mais il ne veut, ni servir, ni commander : un instinct muet au dehors, mais qui lui parle au dedans, préside à ses travaux.

On trouve des castors en Amérique depuis le 30e. degré de latitude septentrionale jusqu'au 60e. ; toujours clairsemés au midi, leur nombre croît & leur poil brunit en avançant au nord. Ils sont jaunes & couleur de paille chez les Illinois, châtains un peu plus haut, couleur de marron au nord du Canada. On en trouve enfin de tout noirs, & ce sont les plus beaux ; cependant sous ce climat, le plus froid qui soit habité par cette espèce, il y en a parmi les noirs de tout-à-fait blancs, d'autres tachetés de gris ou de roux sur la croupe.

Castoreum.

Il ne paroît pas que les véritables testicules de cet animal aient été connues des anciens, sans doute parce qu'ils sont fort petits & cachés sous les aines. Le vrai castoreum est renfermé dans ces deux gousses, & renferment une matiere résineuse, molasse, adhérante, de couleur grisâtre en dehors, jaunâtre en dedans, d'une odeur forte, désagréable, pénétrante, & qui s'enflamme aisément. Il durcit à l'air dans l'espace d'un mois ; il devient brun, cassant & friable ; si l'on est pressé de le faire durcir, on le met dans une cheminée. Les droguistes préferent le castoreum de Dantzick à celui du Canada, par des raisons apparemment connues d'eux seuls.

Loup marin, amphibie.

Il y a deux sortes de loups marins ; ceux de la grosse espece pesent jusqu'à deux mille livres & semblent avoir le nez plus pointu que les autres ; on les prend très aisément.

Les petits, dont la peau eſt communément tigrée, ſont plus vifs & plus adroits à ſe tirer des pieges qu'on leur tend. Le loup-marin a la peau dure & couverte d'un poil ras; il naît blanc, mais il devient noir ou roux en croiſſant; quelquefois il réunit les trois couleurs.

La peau du loup-marin ſervoit autrefois à faire des manchons; mais on l'emploie à préſent à couvrir des malles, à faire des ſouliers & des bottines; lorſqu'elle eſt bien tannée, elle a à peu près le même grain que le maroquin: ſi d'une part elle eſt moins fine, elle en conſerve plus longtems ſa fraîcheur. On ne pêche cet amphibie qu'au *Labrador*.

Veau-marin. Il ne faut pas paſſer ſous ſilence le veau-marin, animal remarquable par ſes dents: il en a deux principales aux deux côtés de la mâchoire inférieure, longues & groſſes comme le bras d'un homme, qui ſont une très-belle ivoire.

Ecureuils ou petits-gris. Les écureuils de Virginie ſont plus gros que ceux d'Europe. Leur couleur eſt un gris cendré. On les apprivoiſe très-aiſément: la fourrure de l'écureuil eſt d'uſage ſous le nom de petit-gris, animal que l'on voit en Laponie. Il ſe tient ordinairement ſur les pins; il ſe nourrit de fruits & de graines, dont il fait proviſion pour l'hiver, & qu'il dépoſe dans les creux de l'arbre où il a coutume de ſe retirer pour paſſer la mauvaiſe ſaiſon. On connoît trop la gentilleſſe, l'adreſſe & la vivacité de ce joli animal pour en faire la deſcription. Il eſt moins quadrupede que les autres; preſque toujours il ſe tient aſſis, même debout; & lorſqu'il veut manger, ſes pieds de devant lui tiennent lieu de mains pour porter à ſa bouche.

Dans cette attitude le corps est dans une position verticale. Au lieu de se cacher en terre, il est toujours en l'air: sa légereté tient de celle des oiseaux; perché comme eux sur la cime des arbres, il parcourt les forêts en sautant de l'un à l'autre, c'est là qu'il fait son nid & ses petits; il écaille les graines, boit la rosée, & ne descend à terre que quand les arbres sont agités par la violence des vents; il se plaît particulierement sur les arbres de haute futaie.

L'abus des noms n'est que trop fréquent dans l'histoire naturelle: on en a un exemple frappant moins dans l'écureuil gris de Virginie que l'on dit être aussi gros qu'un lapin, que dans l'écureuil volant, qui a paru à *M. de Buffon* si ressemblant à de certains rats, qu'on feroit tenté de croire que ceux qui l'ont nommé écureuil, n'avoient jamais vu ni écureuils, ni loirs, ni lérots. Il est à supposer que la promptitude avec laquelle l'écureil saute d'un arbre à un autre, a seule causé cette méprise dans les voyageurs: cependant l'écureuil qu'on appelle volant, a quelque différence de l'autre dans sa conformation, en ce que sa peau très-lâche & plissée sur les côtes, reçoit une grande extension au dehors; lorsqu'il veut s'élancer, cette peau paroît former des especes d'ailes; mais, pour croire qu'il vole, il faut ignorer qu'il n'est pas né pour cela. *Ecureuil volant.*

Les régions septentrionales étant ordinairement la patrie de l'aigle, il n'est pas étonnant d'en trouver dans le nord du Nouveau-Monde: on y en voit de deux especes; les plus gros ont *Oiseaux de proie. L'Aigle.*

la tête & le cou presque blancs; ils donnent la chasse aux lapins & aux lievres, les enlevent dans leurs serres & les emportent. Les autres sont gris & se contentent de faire la guerre aux oiseaux, & tous la font aux poissons.

Le faucon, l'autour & le tiercelet étant de la même espece que ceux de France, nous n'en parlerons pas.

La Perdrix. On voit en Amérique trois sortes de perdrix, des grises, des rouges & des noires, toutes plus grosses que celles d'Europe. Elles ont toutes de belles & longues queues, qu'elles ouvrent en évantail comme les coqs-d'Inde.

Canards, Becassines &c. Les becassines, les becasses, les corbeaux, les chats-huants, les merles y sont aussi communs que chez nous. On y compte jusqu'à vingt-deux especes de canards; ceux que l'on nomme canards-branchus reçoivent cette dénomination de leur habitude à se percher sur les branches des arbres; leur plumage est d'une variété fort brillante.

Oiseaux de riviere. Excepté vers les habitations dont on ne les voit point approcher, les oiseaux de riviere sont fort communs: de ce nombre les principaux sont les cignes, les poules-d'Inde, les grues, les poules-d'eau, les cercelles, les oies, les outardes & tous les grands oiseaux de riviere.

Oiseaux des bois. Le pays a des grues de deux couleurs, les unes blanches, les autres gris de lin; on vante beaucoup leur chair par le goût délicieux qu'elle donne au potage. Les piverts sont en Amérique d'une grande beauté, par la diversité & la vivacité de leurs couleurs.

Dans un des Etats-Unis, (Connecticut) il y a une espece d'étourneau, dont le centre des ailes est d'un rouge foncé; c'est sans doute celui que l'on trouve dans la Louisiane. Le serin y est de la même couleur qu'en Europe, mais un peu plus gros. *L'Etourneau.* *Le Serin.*

Le poliglotte que l'on voit en Virginie, est l'oiseau que les Mexicains nomment *Concontla tollis*, c'est-à-dire qui a quarante langues. Il est de la grandeur d'un étourneau, il a le ventre blanc, le dos brun, mêlé de quelques plumes blanches, principalement à la tête & à la queue, ce qui forme une espece de couronne de couleur d'argent. On prétend que son chant est si doux & si mélodieux, qu'il surpasse en agrément celui de quelque autre oiseau que ce soit. On assure même qu'il contrefait la voix des autres oiseaux, avec une exactitude surprenante. M. Barrington, vice-président de la société royale de Londres, dit avoir vu cet oiseau contrefaire dans l'espace d'une minute le chant de l'alouette des bois, du pinçon, du merle, de la grive & du moineau: cet avantage lui a mérité le nom de moqueur. *Le Poliglotte ou Moqueur.*

Parmi la multitude d'oiseaux qui peuplent les forêts du Nouveau-Monde, l'oiseau-mouche est un des plus singuliers. Son nom vient de sa petitesse; il a le bec long, pointu comme une aiguille; ses pates n'ont que la grosseur d'une épingle ordinaire. On voit sur sa tête une huppe noire, d'une beauté incomparable; sa poitrine est couleur de rose, & son ventre est comme du lait. Un gris bordé d'argent, & nuancé d'un jaune d'or tres-brillant, éclate sur son dos, sur ses ailes *Oiseau-mouche ou Colibri.*

& sur sa queue. Le duvet qui regne sur tout le plumage de cet oiseau, lui donne un air si délicat qu'il ressemble à une fleur veloutée, dont la fraîcheur se fane au moindre attouchement. Le printems est l'unique saison de cet oiseau charmant. Son nid, perché au milieu d'une branche d'arbre, est revêtu en dehors d'une mousse grise & verdâtre, garni en dedans d'un duvet très-mou, ramassé sur des fleurs jaunes. Ce nid n'a qu'un demi-pouce de profondeur sur un pouce environ de diametre. On n'y trouve jamais que deux œufs, pas plus gros que les plus petits pois.

Semblable aux abeilles, ce léger volatile ne se nourrit que du suc des fleurs sur lesquelles on le voit souvent voltiger ; quelquefois il se plonge dans le calice des plus grandes. Son vol produit un bourdonnement pareil à celui d'un rouet à filer. Malgré sa foiblesse, il ne paroît pas méfiant ; les hommes peuvent s'approcher de lui jusqu'à huit ou dix pieds. Croiroit-on qu'un être si petit fût méchant, colere & querelleur? Souvent ces oiseaux se font entre eux une guerre acharnée ; dans leur colere ou dans leur impatience, ils poussent un cri semblable à celui du moineau. Tous les êtres ont une espece ennemie ; celle de l'oiseau-mouche est une grosse araignée très-friande de ses œufs, contre laquelle il ne les défend pas sans peine.

Si l'oiseau-mouche est le plus joli oiseau de l'Amérique septentrionale, le rossignol, dont il me reste à parler, en est le plus intéressant.

Le Rossignol. Le rossignol de Virginie est plus commun à

mesure qu'on avance vers le midi; il ne ressemble en rien au nôtre; il est plus gros; sa tête & son ventre sont d'un rouge semblable à celui d'un bouvreuil. Si la nature l'a mieux partagé du côté du plumage; il s'en faut de beaucoup qu'elle lui ait donné un gosier aussi mélodieux.

Le rossignol de la Louisiane est le même qu'en Europe; il differe seulement en ce qu'il est plus familier, & chante toute l'année. Lecteur sensible! arrêtez-vous un instant sur ce chantre de la nature, & partagez avec moi le plaisir que j'ai eu de tracer ici son éloge & son histoire. Les choses d'agrément rendent les choses utiles encore plus intéressantes, quand on les réunit avec sagesse & discrétion.

On sait que le rossignol franc est en Europe un oiseau de passage qui tient le premier rang entre les oiseaux chanteurs. Autant l'alouette est recherchée pour la force & la facilité de son champ, autant le rossignol la surpasse par la douceur de sa voix, par la variété de ses tons doux, mélodieux, par ses fredonnemens & son gazouillement harmonieux. Cet oiseau est un peu plus petit qu'un moineau, quoiqu'il paroisse plus long. Il ne pese qu'une once, son bec est longuet, tendre, flexible & noirâtre; quand il l'ouvre, il fait voir un large gosier de couleur jaune orangée; il a l'œil grand & vif, la tête, le cou & le dos sont couverts d'un plumage fauve qui est plus brillant aux ailes & surtout à la queue; la gorge, la poitrine & le ventre sont d'une couleur cendrée, les jambes longuettes & les ongles déliés. La femelle a le port du mâle, mais elle est d'une couleur plus *Sa description.*

cendrée de même que les jeunes rossignols. Cet oiseau est solitaire, craintif & sauvage quand il n'est pas apprivoisé.

Son histoire & son éloge. L'auteur du traité du rossignol franc a appris par expérience que la femelle de cet oiseau est muette. Il n'y a point d'oiseau aussi jaloux; rarement on en voit deux ensemble, soit pour chanter, soit pour voyager, soit pour être en société. Au retour du printems le mâle chante continuellement pendant quinze jours & plus; ses accens animés par l'amour, annoncent la sensibilité de son ame. Après quoi son ramage n'est plus varié, ni vif, ni harmonieux, mais tout simple. Son chant dans l'automne est si différent de celui du printems, qu'on ne sauroit s'imaginer qu'il vienne du même oiseau. Le rossignol aime éperdument sa femme, il a pour elle les petits soins de l'amant le plus assidu, & la complaisance d'un mari fidele. Quand une fois les petits sont éclos (1), il suspend pour quelques jours son ramage, il s'occupe du soin de les nourrir, & fait toujours compagnie à sa femelc. Les rossignols ont grand soin de leur postérité; les peres veillent à l'éducation des petits, ils leur apprennent à chanter, & ces petits éleves les écoutent avec beaucoup d'at-

(1) Dans les climats chauds, cet oiseau peut faire quatre pontes chaque année: dans ce pays-ci, il n'en fait communément que deux à cause du froid. Chaque ponte est pour l'ordinaire de quatre ou cinq œufs de couleur de bronze: voilà le fruit de leurs amours; ces œufs produisent plus de mâles que de femelles, comme dans presque tous les autres oiseaux.

tention & de docilité, répétant ensuite leur leçon.

On ne sait point où le rossignol se retire dans l'hiver; ce qu'il y a de certain, disent les voyageurs, c'est qu'il n'y en a dans aucun tems en Afrique. Quoi qu'il en soit, cet agréable oiseau se place ordinairement dans les lieux écartés & paisibles, aux environs de quelque coline, ou d'un ruisseau, s'il s'en trouve, & surtout dans les endroits où il se rencontre un écho; c'est là qu'il se plaît à chanter: il coupe son ramage par mesures & par pauses, pour s'écouter & se répondre en quelque sorte à lui-même, par le moyen de l'écho des environs: de-là vient qu'il n'a que deux ou trois endroits favoris pour chanter. On croiroit, dit M. Pluche, qu'il sait combien valent ses talents; il se plaît à chanter quand tous les autres oiseaux se taisent. Rien ne l'anime tant que les lieux solitaires, le calme de la nuit, & le silence de la nature; c'est alors qu'il compose & exécute sur tous les tons; il varie ses modulations; & la souplesse de son gosier se prête à tout. Il va du sérieux au badin, d'un chant simple & léger au gazouillement le plus bizarre, des tremblemens & des roulemens les plus légers à des soupirs tendres, languissans & lamentables, qu'il abandonne ensuite pour revenir à sa gaieté naturelle: il fait des cadences perlées, des sons filés, pleins de goût, de finesse & d'expression. C'est avec raison que Pline lui a donné le titre glorieux de chantre de la nature. Cet aimable musicien fait entendre ses plus beaux sons dans le tems

que sa femelle couve, il double alors la durée de son chant, & pour rendre ses sons extrêmement éclatans, il met en jeu toutes les forces de ses organes. Lorsqu'il donne à son ramage toute son étendue, il le commence & le finit sur seize tons différens avec une variété successive & des notes intermédiaires d'un choix si juste, que l'oreille en est charmée.



CHAPITRE IV.

Premiers voyages, & origine des colonies dans l'Amérique septentrionale.

A PEINE la soif de l'or & l'esprit des conquêtes éloignées avoient dépeuplé sous le fer des Pizarre & des Cortès les riches empires du Mexique & du Pérou, que les horreurs du fanatisme sous le glaive de Charles IX & de Jacques premier chasserent de leurs états tous les habitans qui ne vouloient être ni leurs complices ni leurs victimes. C'est ainsi que par deux crimes on vit les deux mondes en proie à la barbarie & à la persécution, se dépeupler en Europe & se peupler dans le nord de l'Amérique. Mais hâtons-nous de tirer le rideau sur ce spectacle affreux; c'est assez & même trop d'avoir eu l'idée d'en parler un instant.

Heureusement les contrées désertes & sauvages de l'Amérique septentrionale n'avoient rien dont l'aspect pût séduire les Européens; aussi ne furent-elles point fouillées par leurs vexations. Le desir de trouver un passage par la mer du nord à celle du sud fut la premiere cause du voyage de Cabot en 1497, qui découvrit l'isle de Terre-Neuve & revint en Europe. Le bruit de ce voyage détermina des pêcheurs basques, normands & bretons, à tenter en 1504 la pêche de la morue *Cabot découvre Terre-Neuve.*

fur ce grand banc & autour des isles du continent voisin. Jusqu'alors on n'avoit eu que des connoissances très-bornées sur cette partie du Nouveau-Monde ; mais la carte de ces côtes que Jean Denis de Honfleur publia en 1506, répandit plus de lumieres, & fit naître de plus grands projets : c'est à cette époque que, suivant Vincent le Blanc, un Espagnol nommé Velasco remonta l'espace de deux cens lieues le fleuve St. Laurent. Un siecle de superstition est toujours celui de l'ignorance & du délire : l'espoir des conquêtes avoit bouleversé toutes les têtes, & l'on n'est plus étonné de voir des hommes se repaître d'idées chimériques. En 1512 Ponce de Léon, persuadé qu'il existoit un troisieme monde dans le continent duquel devoit se trouver la fontaine de Jouvence, conçut le projet extravagant d'y aller recouvrer sa premiere jeunesse pour avoir le tems de suivre son projet ; mais s'il revint dans sa patrie plus vieux qu'il n'en étoit parti, son voyage ne fut pas tout-à-fait infructueux : il découvrit la Floride (1). C'est ainsi que le hazard immortalisa le nom d'un aventurier qui ne fit une véritable découverte qu'en courant après une chimere. La Floride n'ayant point offert aux Espagnols ce qu'ils cherchoient, ils l'abandonnerent. Le Florentin Verazzani, dans un voyage qu'il fit en 1523, par les ordres de François Ier, découvrit plus de sept cens lieues de côtes dans le nord de l'Amérique, & donna au pays le nom de Nou-

Cartes de Jean Denis.

Velasco.

Ponce de Léon découvre la Floride.

Verazzani découvre la Nouvelle-France.

---

(1) Ainsi nommée parce qu'elle fut découverte le jour de pâques fleuri.

velle-France. L'histoire dit qu'il fut assassiné par des sauvages. Quelque jugement qu'on doive porter sur les relations de ce malheureux voyageur, il est certain que les fruits de cette expédition n'ayant pas répondu à l'attente de François I, ce prince & la nation parurent oublier quelque tems l'Amérique. Le regne malheureux de Charles IX & de sa mere ayant plongé la France dans tous les maux qui peuvent naître des disputes de religion & d'intolérance, il n'est pas étonnant que cette nation soit restée tranquile spectatrice des conquêtes des Espagnols & des Portugais dans le Nouveau-Monde. Un seul homme enfin lui ouvrit les yeux. Ce fut l'amiral de Coligny, un des génies les plus étendus, les plus fermes, les plus actifs qui aient jamais illustré leur siecle.

Jean Ribaud conduit la premiere colonie dans la Floride.

Soixante-dix ans après l'expédition du célebre Colomb, c'est-à-dire en 1562, Coligny envoya Jean Ribaud de Dieppe dans la Floride, contrée immense qui s'étend depuis le Mexique jusqu'à la Caroline. Si l'on eût suivi les ordres de Coligny, si la subordination eût été maintenue entre les Européens; le tems & la patience auroient rendu cette premiere tentative & les suivantes une source intarrissable de gloire & de prospérité pour la France; mais on ne fit rien de ce qu'on devoit faire, & les entreprises furent sans succès: d'ailleurs, les Espagnols qui y possédoient déjà le fort Saint-Augustin, se trouvoient par là plus en état de traverser les entreprises des François qui ne durent leurs premiers établissemens qu'à la patience la plus opiniâtre; mais à peine cette colonie naissante cherchoit à se dé-

dommager par son industrie du malheureux abandon dans lequel on la laissoit; à peine espéroit-elle tirer quelques fruits de son travail, que le Néron du midi, Philippe II, tout occupé de l'Amérique, & accoutumé à s'en attribuer exclusivement les possessions, irrité que l'amiral Coligny, & surtout un protestant, eût osé fonder une colonie dans cette région nouvelle, fit partir de Cadix une flote pour l'exterminer. Menendez qui la commandoit, digne d'exécuter les ordres du tyran, en fit un horrible massacre, & tous ceux qui échapperent au carnage, furent pendus à un arbre avec cette inscription: Non comme François, mais comme hérétiques.

La colonie est exterminée.

Le ministere de France eut la lâcheté de garder le silence & de ne point s'en plaindre: sans doute qu'il ne faut attribuer ce silence qu'au fanatique plaisir des catholiques d'alors, qui n'avoient d'autres jouissances que dans les crimes & les horreurs de la persécution. Quoique l'humanité ne puisse se consoler dans le fiel de la vengeance, il semble cependant que l'humanité se trouve soulagée quand la vengeance a puni l'oppression par le fer dont elle la faisoit souffrir.

Vengeance qu'en tire un François.

L'honneur de la France demandoit en secret justice de cette atrocité, & Dominique de Gourgue, né au Mont-Marsan en Gascogne, parut sur la scène du monde pour laver cet opprobre. Ce navigateur habile & hardi vend son bien, construit des vaisseaux, choisit des compagnons dignes de lui, part, arrive dans la Floride, attaque les meurtriers, les poursuit, les défait

partout, & pour oppoſer dériſion à dériſion, les fait pendre à des arbres avec cette inſcription: Non comme Eſpagnols, mais comme aſſaſſins. Cet intrépide Gaſcon ne quitta la Floride qu'en 1567.

Les découvertes du chevalier Walter Raleigh en 1584 & 1585 engagerent l'Angleterre à former des colonies dans la baie de Roenoque, qui fait aujourd'hui partie de la Caroline. Cette colonie détruite en partie par les ſauvages, étoit ſur le point de périr de miſere & de faim, lorſque le celebre Drake, envoyé par Eliſabeth, vint donner aux habitans une nouvelle vie, en leur aportant des ſecours. *Raleigh conduit une colonie à la Caroline.* *ſecourue par Drake.*

En 1606, les Anglois fonderent James-Town en Virginie, & ces nouveaux habitans, de 500 qu'ils étoient, réduits par la famine à 60, alloient s'embarquer pour Terre-Neuve, lorsque le lord Delaware ſe préſenta avec trois vaiſſeaux, une nouvelle peuplade & des proviſions de toute eſpece. *James-Town.* *Le lord Delaware porte du ſecours à la colonie de Virginie.*

Pendant qu'en 1607 Henri Hudſon, cherchant auſſi ce fameux paſſage par la mer du nord, découvroit pour l'Angleterre la baie à laquelle il donna ſon nom; Samuel de Champlain, après avoir remonté bien avant le fleuve St. Laurent, jetoit ſur ſes bords les fondemens de Quebec, qui devint le berceau, le centre & la capitale de la Nouvelle-France ou du Canada. Ces deux établiſſemens devinrent pour l'Angleterre & pour la France les ſources d'un bénéfice conſidérable. *Hudſon.* *Champlain fonde Quebec.*

C'eſt à cette époque que la Virginie commença à ſe peupler & que de ſon ſein ſortit la colonie de la Nouvelle-Angleterre, qui produiſit enſuite par un démembrement de cette même contrée *La Virginie ſe peuple.*

ſous le nom de Virginie ſeptentrionale les quatre principaux établiſſemens de Maſſachuſet-Bay, Connecticut, New-Hampshire & Rhode-Iſland.

Tel eſt la marche des voyages, des découvertes & l'origine des premieres colonies dans l'Amérique ſeptentrionale; nous allons les préſenter chacune ſéparément avec leurs avantages reſpectifs de commerce, telles enfin qu'elles étoient ſous les Anglois avant la révolution. Voyons auparavant quelles étoient alors les poſſeſſions angloiſes dans cette partie du monde.





CHAPITRE V.

Possessions angloises, avant l'indépendance des Treize Etats-Unis.

PLUS il est flateur d'exercer une immense domination, plus il est douloureux de la perdre; plus le degré de gloire où l'on est parvenu est éminent, plus la chute en est ordinairement rapide & honteuse. Les Carthaginois, les Romains & après eux les Anglois offrent des exemples frappans de cette triste vérité. En supposant que les fleuves qui coulent à l'extremité des déserts immenses au-delà des Apalaches, aillent se perdre dans la mer du sud, la Grande-Bretagne auroit embrassé par ses colonies toutes les branches de la communication & du commerce du Nouveau-Monde. En passant d'une mer de l'Amérique à l'autre par ses propres terres, elle auroit touché, pour ainsi dire, à la fois aux quatre parties du monde; des possessions qu'elle avoit dans les mers orientales, elle auroit pu se transporter aux Indes occidentales par la mer pacifique. Une fois qu'elle eût eu découvert les langues de terre, ou le bras de mer, l'isthme ou le détroit qui lient l'Asie à l'Amérique par l'extrémité du septentrion, elle auroit probablement aspiré à prédominer sur les deux mondes par le commerce & par le nombre de ses

Ce que les Anglois pouvoient espérer.

flottes. Mais la fortune se joue de l'ambition des hommes en leur laissant entrevoir ces jouissances, & le tems en prouve la chimere.

La Grande-Bretagne, avant sa malheureuse guerre avec ses colonies, étendoit son autorité sur la plus grande partie du continent de l'Amérique septentrionale; sçavoir sur.

La Baie d'Hudson.
La Nouvelle-Bretagne, ou le Labrador.
Le Canada.
La partie de la Louisiane située à l'est du Missisipi.
L'Acadie ou La Nouvelle Ecosse.
La Nouvelle-Angleterre.
La Pensylvanie.
La Virginie.
La Caroline.
La Géorgie.
La Floride.

ISLES.

Terre-Neuve.
L'isle-Royale ou Cap-Breton.
La Jamaïque.

Nombre des petites Antilles, dont les principales sont:

La Grenade.
La Desirade.
La Barbade.

St. Christophe.
Antigoa.
L'Anguille.
Newis.
Ste. Lucie.
Monserrat.
Tabago.

Ces possessions faisoient toutes, plus ou moins, un commerce direct avec les colonies américaines du continent; mais le commerce des Etats-Unis doit nécessairement prendre un autre cours. La liberté leur procurera des rapports & des communications sur lesquels le tems seul pourra nous éclairer.

Le but de cet ouvrage n'étant que de développer la naissance, la marche & les progrès du commerce dans le continent septentrional de l'Amérique, nous n'entrerons dans aucuns détails sur le commerce de ces isles à l'exception de Terre-Neuve, dont les pêches tiennent si fort aux spéculations des deux mondes.

On ne peut assez s'étonner de la quantité de marchandises qui passoient des colonies angloises dans la Grande-Bretagne avant la révolution, quelque limité que fût le commerce par le monopole, les prohibitions, les vexations, les entraves de toute espece. Aujourd'hui que cette nation altiere s'est mise dans l'impuissance de le circonscrire & de dire comme autrefois au colon Américain: „Tu ne travailleras que pour nous, nous mettrons le prix à ton ouvrage, nous te défendons de le vendre à d'autre qu'à nous, & de le porter ailleurs que chez nous:" aujourd'hui que les colons Amé- *Perspective du commerce des Etats-Unis.*

ricains ne ſont plus en ſous-ordre, mais forment un peuple reſpectable, ce commerce auparavant ſi borné, reſſerré dans un ſeul canal, n'ayant qu'une direction unique, va s'épandre ſur toutes les parties du monde commerçant, & toutes les nations concourront à l'écoulement des productions de l'Amérique, y exciteront une activité, une émulation & une induſtrie qui dans peu feront d'un peuple naiſſant, un peuple puiſſant & riche, & pour lequel il n'y aura point eu proprement d'enfance. Examinons pour combien chacune portoit de ſes productions à l'Angleterre, & de l'enſemble formons un réſultat qui nous éclairera & ſur ce qu'a été l'Amérique étant eſclave, & ſur ce que nous devons juger qu'elle deviendra étant libre.





CHAPITRE VI.

Commerce de la Grande-Bretagne avec ses Colonies avant la révolution.

Baie d'Hudson.

La Baie d'Hudson est ce grand golfe de la mer du Nord, entre la Nouvelle-Bretagne & les Terres Arctiques, elle est située entre les 50 & les 64 degrés de latitude septentrionale.

Dans les régions éloignées du nord de l'Amérique, l'océan forme ce détroit dont la profondeur est de six degrés, & l'embouchure de six lieues de largeur. Les montagnes de glaces, auxquelles les voyageurs ont donné quinze à dix-huit cents pieds d'épaisseur, rendent l'entrée de cette baie presque impraticable, excepté depuis le commencement de juillet jusqu'à la fin de septembre; encore ne cesse-t-elle pas d'être dangereuse (1). *Sa description.*

(1) Le plus sûr moyen d'éviter ce péril est de ranger le plus près qu'il est possible la côte du nord, que la direction des vents & des courans tient sans doute plus libre ou moins embarrassée. Le vent du nord-ouest, qui regne presque continuellement durant l'hiver & très-souvent en été, excite dans la baie même des tempêtes éffroyables; elles sont d'autant plus à craindre que les bas-fonds y sont très-communs.

Sous cette zone glaciale, tout y reçoit l'empreinte de la ſtérilité de la nature, & la terre gercée par la rigueur du froid, refuſe aux végétaux les ſucs dont ils auroient beſoin pour croître. Les hommes même y ſont en très-petit nombre & d'une taille qui n'excede guere quatre pieds : dans leurs traits, on y voit une altération totale. Tels ſont les Eskimaux qui habitent non-ſeulement ces parages, mais le Labrador, où ils ont pris leur nom. Ces peuples s'étendent encore depuis la pointe de Belle-iſle juſqu'aux régions les plus ſeptentrionales de l'Amérique. Croiroit-on que ces peuples paſſent l'hiver ſous des huttes conſtruites à la hâte de cailloux liés entre eux par un ciment de glace, ſans autre feu que celui d'une lampe allumée au milieu de la cabanne, pour y faire cuire le gibier & le poiſſon dont ils ſe nourriſſent? La chaleur de leur ſang & de leur haleine, jointe à la vapeur de cette légere flamme, ſuffit pour changer leurs caſes en étuves.

Ses habitans, les Eskimaux.

Si nous n'avions des relations authentiques de ces contrées, nous aurions de la peine à croire que cette nation foible & dégradée par la nature, fût aſſez intrépide pour braver une mer continuellement périlleuſe avec des bateaux faits & couſus, pour ainſi-dire, comme des outres: ces bateaux ſont ſi bien fermés que l'eau n'y peut entrer, même par deſſus: c'eſt avec ces ſecours qu'ils vont affronter les baleines & les chiens de mer au riſque même de leur vie, puiſqu'une baleine d'un ſeul coup de ſa queue peut culbuter à la fois une centaine de ces barques: mais la faim des Eskimaux & ſurtout leur

Leurs barques.

passion pour l'huile de baleine sont plus fortes que la rage des monstres marins.

Une existence aussi pénible, des ressources aussi dangereuses paroissent au commode Européen, le comble de l'infortune; mais que dira-t-il, si à ces privations il doit encore ajouter deux fléaux dont ce peuple est constamment la victime, la perte de la vue & le scorbut. Une neige continuelle, la réverbération des rayons du soleil sur la glace, éblouissent tellement leurs yeux, qu'ils sont obligés de porter presque toujours des gardes-vue faits de deux planches minces où l'on pratique avec une arrête de poisson deux petites ouvertures au passage de la lumiere. Ces peuples environnés d'une longue nuit de six mois voient obliquement l'astre du jour, encore ne semble-t-il les éclairer que pour les aveugler. Le plus doux présent de la nature, la lumiere, est pour eux un don funeste. La plupart en sont privés de bonne heure. Un mal plus cruel encore les tourmente & les consume à petit feu, c'est le scorbut; il s'attache à leur sang, en altere, en épaissit, en appauvrit la masse, abrege la durée de leur vie. Malgré ces incommodités, ces miseres, aucun peuple n'est plus passionné pour sa patrie que les Eskimaux. *Leurs maux physiques.*

La Baie d'Hudson, découverte par les Anglois en cherchant un passage à la Chine, auroit dû être une source de richesses considérables pour la nation; elle ne l'a été que pour quelques particuliers, soit négligence, soit connivence du ministere; car il est constant qu'avec des soins, de la prudence & de l'honnêteté dans les procédés avec les Indiens, on en eût pu retirer des sou- *Commerce de la Baie d'Hudson.*

Expédition des François en 1782.

rures pour des sommes immenses. L'expédition de M. de la Peyrouse, en 1782, qui s'y est acquis une gloire immortelle en surmontant des obstacles sans nombre, opposés par tous les élémens combinés contre lui, & surtout par son humanité exaltée par les ennemis même de sa nation, l'expédition de ce guerrier philosophe, en rendant son nom cher à sa patrie comme à tous les peuples civilisés, nous dévoile entierement la fourberie des agens de la compagnie d'Hudson, qui, cachant soigneusement le produit de leur commerce, trompoient également & leurs compatriotes & les Indiens. Qu'on se rappelle qu'on compte par millions ce qu'il remporta de la Baie d'Hudson après son expédition qui fut terminée après 36 heures de débarquement, & l'on ne craindra pas de conclure qu'il reste aux Anglois dans cet établissement une possession très-précieuse.

Le commerce s'y est fait entierement par échange, & s'y fait encore en plus grande partie. Cette baie n'est, à proprement parler, qu'un entrepôt de commerce de pelleteries; c'est le marché, le rendez-vous des naturels du pays, qui viennent y troquer le produit de leur chasse. Quoique les fourrures de ces cantons soient fort supérieures à celles qui sortent des contrées moins septentrionales, on les a à beaucoup meilleur marché, puisqu'ils donnent souvent dix castors pour un fusil, un pour une hache ou une livre de tabac &c. Séparés de la partie la plus instruite du globe, réduits à vivre dans un pays inculte, les peuples de ces régions lointaines bornoient leurs besoins dans le cercle étroit des nécessités

indispensables de la vie, sans penser à quoi que ce soit qui auroit pu leur faire naître l'idée, encore moins l'envie de se procurer rien de plus.

Avantages du commerce d'échange.

Le commerce d'échange est d'un avantage manifeste pour ceux qui savent en profiter, & à cet égard les Anglois ne sont en arriere d'aucune autre nation. C'est un moyen de se défaire à bon prix des denrées & marchandises surabondantes chez soi, & qui par conséquent y sont de peu de valeur. Ceux à qui on les porte n'étant pas en état de se les procurer ailleurs, ne les demandent pas à meilleur marché, quelque abondantes qu'elles soient, & n'exigent pas qu'elles soient d'une délicatesse & d'un fini qui les enchériroient beaucoup pour le vendeur, sans être d'une grande utilité pour l'acheteur ; ils font même peu d'attention aux defauts d'une marchandise que d'autres rejetteroient. Cependant celui qui les leur porte, a en retour des effets que les natifs lui abandonnent à très bas prix, & d'autant plus volontiers qu'ils leur sont inutiles ; ceux-ci se trouvent même fort heureux de pouvoir ainsi les échanger pour d'autres dont ils ont besoin, & qu'ils ne sauroient avoir autrement.

Fourberies des agens de la compagnie.

Ainsi l'on ne peut assigner le bénéfice d'un tel commerce ; & tant que les Indiens de la Baie d'Hudson demeureront dans l'ignorance de leurs vrais intérêts, leurs productions continueront à enrichir les Anglois, sans que leur propre sort en soit beaucoup meilleur. Ils se sont dans les derniers tems apperçus de l'insigne fourberie des agens, qui tous les ans changeoient le

tarif de leurs marchandises, de façon qu'elles fissoient toujours la balance de celles des Indiens, quoique celles-ci fussent de beaucoup surabondantes. Ils se sont à leur tour réglés sur les marchandises qu'on leur portoit pour n'en présenter eux-mêmes qu'une quantité proportionnée, mais ils n'en ont pas été moins la victime de la mauvaise foi des agens, une partie leur restant en pure perte. Les marchandises de la Baie d'Hudson consistent en peaux, fourrures précieuses & autres articles, comme castors, martres, loutres, fouines, renards, loups, lievres, ours noirs, ours blancs, pêcheurs, orignaux, gazelles, plumes de lit, plumes d'oie, côtes & huile de baleine, poil de castor, peaux d'élans & de bêtes fauves, castoreum, articles qui année commune sont payés aux Indiens sur le pied de 29340 liv. sterl. Taxons le bénéfice au plus bas à deux mille pour cent, cela forme une somme annuelle de 586,800. liv. sterl. Cependant ce commerce est infiniment au dessous de ce qu'il pourroit être, & si une fois l'intérêt général de la nation peut l'emporter sur celui de quelques individus, le commerce de la Baie d'Hudson la dédommagera en partie de la perte de ses autres possessions en Amérique.

Productions.

Nature des échanges.

Pour rapprocher d'autant mieux les opérations mercantiles de la compagnie, suivons ici les exposés qu'elle a donnés au parlement. De 1697 à 1773 les exportations d'Angleterre pour la Baie d'Hudson s'élevent à 227,622. liv. 2½. d. & les importations à 681,582. liv. 18. s. 2. d. ce qui porte l'excédent des exportations à 6,350. liv. 13 s. 7½ & celui des importations à 460,311. liv. 9 s. 9 d. sterl. Qu'on juge à combien plus haut mon-

teroit l'excédent en faveur de l'Angleterre, si la compagnie adoptoit d'autres principes. Observons que ce commerce n'a été jusqu'à ce jour qu'un objet de pelleteries & de fourrures, & qu'il est susceptible de beaucoup d'autres articles, tels que la pêche, le cuivre &c

La baleine & le veau marin sont si abondans dans les baies d'Hudson & de Baffin, qu'on y pourroit occuper vingt-mille matelots & deux à trois-cens vaisseaux pêcheurs. De là de nouvelles richesses & de nouvelles forces pour un état maritime. Il se formeroit dans ces parages une classe d'hommes robustes, capables de résister aux intempéries des élémens, à l'insalubrité de certains climats. Dans les *Réflexions Mercantilles sur la Hollande*, que je publiai en 1781. je disois, au sujet de la pêche dans le Groënland : „ qu'on ne sauroit porter une attention „ trop scrupuleuse sur tout ce qui peut servir à „ multiplier les matelots pêcheurs. Cette classe „ d'hommes est bien plus utile que celle des „ militaires: en tems de paix, ils servent réellement & enrichissent leur pays; en tems de „ guerre (1) ces hommes élevés au milieu des Utilité des matelots

(1) Un des principaux chefs de l'amirauté à Amsterdam, dont je respecte les opinions, m'a dit depuis, que dans la bataille glorieuse des Hollandois au *Doggers-Bank* on s'attendoit d'après cette idée, à trouver plus de secours dans les matelots pêcheurs qu'on avoit pris à bord, mais que l'expérience avoit prouvé qu'ils étoient peu propres à la manœuvre sur des vaisseaux de guerre. Il faut donc en conclure que ce défaut peut venir de leur premiere éducation, & que leurs fibres ayant contracté l'habitude d'un autre genre de travail, elles se refusent à un nouvel exercice; c'est ainsi que souvent les causes phisiques se contrarient & nuisent aux causes morales.

„ écueils, accoutumés aux périls, font plus ro-
„ buftes à la fatigue, plus agiles à la manœu-
„ vre, & plus intrépides dans les combats."
S'agit-il d'une expédition qui exige non-feulement du courage & de l'habileté, mais de la fatigue, de la force & de la patience, l'on n'a qu'à jeter les yeux fur ces marins pour l'exécuter avec fuccès. Le climat de la Baie d'Hudfon eft dur & le froid exceffif, même infuportable à ceux qui font nés dans les pays chauds ou fous des zones tempérées; mais en faifant un fort honnête à ceux qui forment l'établiffement, cette difficulté ne fubfifte plus; il naîtra une génération d'hommes vigoureux fur qui le froid ne fera qu'une légere impreffion. Mais les douceurs de la liberté doivent être pour les habitans le premier dédommagement d'une vie auffi pénible; la juftice & non la faveur doit leur en affurer la jouiffance & la durée. Quel fruit voudroit-on retirer d'un peuple chez qui l'on iroit porter l'alarme ou le trouble? Toute colonie a befoin d'être protégée; elle le fent, elle tiendra compte des fervices par reconnoiffance & par raifon. Si l'on prétend; au contraire, la maîtrifer & l'affervir pour fe payer du bien qu'on lui a fait, elle fecouera le joug, & l'on perdra le fruit des fervices rendus. Anglois, foyez fideles à vos principes. Sur quelque partie du globe que vos freres forment des établiffemens, ne méconnoiffez jamais le fang anglois, foyez vous-mêmes les défenfeurs de leur liberté. & fi quelque ambitieux dénaturé vouloit y donner atteinte, élevez vos voix contre lui, forcez-le au filence, c'eft à coup-fûr un ennemi de la nature. Vous faites

Néceffité de protéger les colonies.

trophée de votre liberté, vous proſcrivez les tytirans, ne faites donc pas vous-mêmes des actes de tyrannie. Portez dans les domaines qui vous reſtent, (ils ſont encore très-conſidérables) un eſprit de fraternité, d'humanité, & vous recueillerez le fruit de votre modération. La diſtance des lieux n'afoiblira point les liens de l'amitié, & votre empire ſera ſinon redoutable, au moins respectable. L'eſprit de domination eſt dangereux, & ſi vous croyez ne pouvoir être heureux qu'en cherchant à vous faire craindre, tremblez, votre chute eſt inévitable.

Les colons de la Baie d'Hudſon foulent aux pieds le cuivre, métal précieux pour l'uſage immenſe qui s'en fait de toutes parts. Il paroît par les échantillons qu'on en a trouvés à fleur de terre, & même totalement hors de terre, qu'il eſt de la meilleure eſpece. Mais la cupidité des agens de la compagnie s'eſt oppoſée à une recherche à laquelle elle auroit dû exciter les colons; elle a même eu ſoin de n'en pas inſtruire le miniſtere qu'elle a intérêt de tenir dans l'ignorance des productions de ce pays. Toutes les fois qu'on rencontre en blocs quelque métal ſur ou proche de la ſurface de la terre, c'eſt une preuve certaine qu'elle en récele plus profondément une grande quantité; ces blocs ayant été lancés de la maſſe du métal, comme les étincelles le ſont d'un grand feu. Il n'eſt pas non plus déraiſonnable d'eſpérer qu'en faiſant des fouilles, on pourra découvrir des métaux encore plus précieux, puiſque les plus riches mines d'or, dans les contrées orientales, ſont toujours mêlées avec celles de

Mines de cuivre.

cuivre, comme le cuivre l'est lui-même avec l'or en proportion de sa finesse.

Prétendre que telle est l'intensité du froid dans ces climats, qu'il ne seroit pas possible d'y faire des fouilles, ou au moins que le travail seroit si difficile & même si meurtrier pour les mineurs, que la chose n'en vaudroit pas la peine; c'est-là un raisonnement puéril. Qui ne sait que la gelée ne pénetre que peu avant dans la terre, & pas plus que l'action immédiate de l'atmosphere; la gelée cesse donc où cesse cette action; le plus ignorant des laboureurs sait que plus il fouille profondément dans la terre, plus l'air qui en sort est brûlant.

Préjugé sur la gelée.

Les Anglois, possesseurs depuis longtems de la baie d'Hudson, ne la connoissent que très-imparfaitement, sur les rapports insidieux de la compagnie qui a intérêt d'empêcher le ministere de la prendre en considération, & l'on continue de la regarder comme peu importante. Mais la perte que la Grande-Bretagne vient de faire d'une grande partie de ses possessions continentales, lui fera porter un œil plus attentif sur ce qui lui reste, & la Baie d'Hudson sera probablement mieux appréciée.

Moyens pour acquérir la connoissance des Indigenes.

Pour acquérir une connoissance exacte de quelque pays que ce soit, il faut y porter un esprit observateur & qui voie en grand. Tout homme guidé par l'intérêt particulier n'est pas propre à ces observations. Son but est rempli dès qu'il a découvert le moyen de s'enrichir; tout le reste lui est assez indifférent. Pour un tel homme, le *moi* est tout, & la nation n'est

rien. Voilà la compagnie d'Hudſon caractériſée. Il faut donc jeter les yeux ſur quelqu'un qui aux connoiſſances & à l'intégrité joigne le déſintereſſement le plus noble & l'amour le plus vrai pour le bien public. Un tel homme à la tête de la baie d'Hudſon y opéreroit des merveilles. Son premier ſoin ſeroit de s'y concilier la bienveillance des naturels, en écartant tout ce qui pourroit leur inſpirer de la méfiance & du ſoupçon. Traités avec douceur & bonté, on ſeroit sûr de tout obtenir d'eux; ils s'attacheroient à la nation angloiſe en l'enrichiſſant. Bien loin de ſouſtraire un partie de leurs peaux & fourrures, ils en porteroient de plus en plus au marché. „ Voici, diroient-ils, nos richeſſes que nous ne ſavons pas apprécier; nous vous les abandonnons volontiers, qu'elles augmentent la maſſe des vôtres & contribuent à votre proſpérité. Nous ne vous demandons que d'en uſer avec franchiſe en nous donnant en échange une partie de vos productions pour nous dédommager des fatigues de nos chaſſes; ſoyez avec nous ce que vous devez être, & nous ſommes à vos pieds. Vous diſpoſerez du fruit de nos ſueurs & de nos travaux. Vos facultés intellectuelles ſont plus développées que les nôtres; aidez-nous de vos lumieres; vous trouverez en nous des diſciples dociles, & le ſuccès de vos ſoins rejaillira ſur vous-mêmes. Quant aux qualités du cœur, vous ne tarderez pas à être convaincus que nous l'emportons ſur vous. La reconnoiſſance raiſonne, calcule, analyſe chez vous; il n'en eſt pas de même ici: c'eſt une affaire purement de ſentiment,

Et mériter leur confiance.

& la reconnoiſſance va bien loin quand elle n'eſt point arrêtée par la froide raiſon." Telle eſt l'invitation qu'ont fait mille fois les Indiens de la baie d'Hudſon aux Anglois; s'ils y avoient répondu, ſi loin de mépriſer ces enfans de la nature, ils euſſent ſçu les mettre à leur prix, ils en auroient fait les inſtrumens de la félicité publique en les traitant comme des amis, des alliés, des freres, des concitoyens; car la nation en les civiliſant doit penſer à les incorporer, en abjurant à jamais la funeſte ambition de dominer. Rien de mieux pour parvenir à ce but. En condamnant le motif, on ne pourroit qu'applaudir aux moyens. Quel accroiſſement de puiſſance n'en reſulteroit-il pas après quelques années. Mais encore une fois, pour opérer ce grand bien, il faut mettre à la tête de l'établiſſement un homme habile & déſintereſſé, dont la politique ſoit fondée ſur l'humanité, en chaſſer les intrigans & les monopoleurs qui, ſans amour pour leur patrie comme pour les indigenes, ne brûlent que de la ſoif de s'enrichir.





CHAPITRE VII.

Labrador.

A l'Oueſt de la baie d'Hudſon l'on trouve en allant au ſud la terre du Labrador ſituée au nord du Canada & au ſud-oueſt du Groënland; elle a au nord-oueſt le détroit d'Hudſon & une partie de l'océan atlantique; au ſud-eſt, elle eſt ſéparée de Terre-Neuve par le détroit de Belle-iſle; au ſud elle a le golfe & la riviere de St. Laurent avec une partie du Canada. Le Labrador s'étend depuis le 50 juſqu'au 63e. degré de latitude ſeptentrionale & depuis le 51 juſqu'au 79e. degré de longitude occidentale (Mer. de Lond.) Cette contrée, ainſi que la baie d'Hudſon, fut cédée par la France à la Grande-Bretagne par le traité d'Utrecht en 1713. En 1764 la côte de Labrador fut démembrée du Canada & réunie à l'iſle de Terre-Neuve. *Poſition du Labrador.*

On ne peut concevoir pourquoi l'on a négligé de former quelque établiſſement dans le Labrador: il eſt vrai qu'il ne produit point immédiatement l'or, l'argent, les pierres précieuſes, ou ce qui ſert à alimenter le luxe & l'oſtentation, qui excitent ſi vivement nos deſirs: mais dans les fruits de l'induſtrie qui augmente & ſe fortifie avec *mal à propos negligé.*

les richesses d'une nation, le Labrador offre un trésor plus solide, plus permanent & plus utile pour la société. Le travail y est récompensé par l'abondance, qui, en donnant de la vigueur à la génération actuelle, augmente la population & transmet aux générations suivantes l'aisance, la force & la santé.

Le climat sur la côte du Labrador est moins rude que celui des pays qui confinent la baie d'Hudson; la contrée est couverte de forêts de bois de construction, où abondent différentes sortes d'animaux, dont les fourrures sont excellentes, la chair en général très-saine, & d'un goût délicieux, aussi bien que celle des oiseaux divers dont le pays est rempli. Le sol bien cultivé, donneroit du bled, des racines & végétaux de la meilleure espece; les rivieres & les bords de la mer foisonnent, au-delà de ce qu'on peut imaginer, en poissons, aussi bons pour la nourriture, qu'utiles au commerce. On ne connoît que les côtes & le voisinage des côtes de la mer: jusqu'à ce jour on a peu avancé dans les terres; mais il est de la plus grande vraisemblance qu'en pénétrant dans l'intérieur du pays, on y découvriroit beaucoup d'autres avantages; le peu de natifs qu'on en a vus, en donnent la plus forte présomption.

Ses productions.

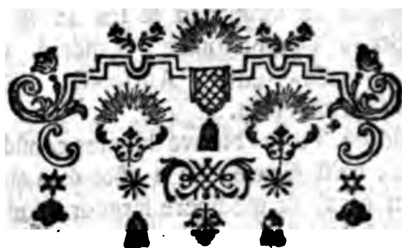
Son commerce.

La seule entreprise qu'on ait formée jusqu'ici pour établir quelque commerce, c'est la pêche, dont l'exportation annuelle pour la Grande-Bretagne, le Portugal, l'Espagne & l'Italie forme un objet annuel de commerce de 49,050 liv. sterl.

De sorte que le Labrador est à peu-près nul pour l'Angleterre, quoiqu'il pourroit être de la-

plus grande importance; mais il faudroit pour cela suivre les mêmes maximes que nous avons posées pour la baie d'Hudson.

Le pays bien cultivé fourniroit en abondance aux premiers besoins de la vie: qu'on y établisse un gouvernement doux, ce sera assez pour qu'on se plaise dans le Labrador; le climat au surplus y est moins dur qu'à la baie d'Hudson.



CHAPITRE VIII.

TERRE-NEUVE.

Sous cette dénomination l'on comprend les isles qui sont à l'est du Canada entre les 314 & 325 degrés de longitude & les 46 & 49 degrés de latitude septentrionale, (mérid. de Paris) savoir, Terre-Neuve, Anticosti, l'Isle-Royale & l'Isle de St. Jean.

Terre-Neuve.

L'isle de Terre-Neuve la plus considérable de toutes, n'est séparée de la côte du Labrador que par un canal de médiocre largeur, connu sous le nom de détroit de Belle-Isle. Elle est située par les 321 d. 23' de longitude & 46 d. 40' de latitude septentrionale. Sa longueur est de 100 lieues, sa largeur de 50, & sa circonférence d'un peu plus de trois cens lieues. Sa forme est triangulaire. Les rochers escarpés, les montagnes couronnées de mauvais bois, les vallées étroites & sablonneuses dont elle est remplie, n'ont point été des objets assez séduisans pour attirer les voyageurs, ensorte que l'intérieur de ce pays est très-peu connu. Ces lieux inaccessibles sont remplis de bêtes fauves qui s'y multiplient d'autant plus aisément, qu'on ne sauroit les y poursuivre. Jamais on n'y a vu d'autres sauvages que quelques Eskimaux venus du continent dans la saison des chasses. La côte est partout remplie d'anses, de

Sa position.

rades, de ports, en quelque endroits couverte de mouſſe, mais plus communément de petits cailloux qui ſemblent deſtinés à ſécher le poiſſon qu'on prend aux environs.

La découverte de Terre-Neuve fut faite en 1497, comme nous l'avons déjà dit, par Jean Cabot. Le climat de cette iſle ne differe que très-peu de celui du Labrador; le froid y eſt un peu moins rude, mais cela vient de ce qu'il y regne un air épais & humide la plus grande partie de l'année: ainſi l'on ne peut pas dire que cette différence ſoit en ſa faveur. Le ſol y eſt ſi pauvre, ſi peu propre à la végétation, que, malgré les chaleurs de l'été qui y ſont très-grandes, rien n'y vient en abondance, ni même à maturité. *Le Climat.*

Cet expoſé n'eſt rien moins qu'attrayant. Il eſt cependant probable que cette ſtérilité n'a lieu que ſur les côtes de la mer, où dans quelques cantons qui les avoiſinent; & qu'en pénétrant plus avant dans les terres, l'on y trouveroit un ſol plus fertile, un air plus ſain & beaucoup d'autres avantages dont on n'a pas même d'idée. *Nature du ſol.*

Mais ce n'eſt, ni cette iſle, ni ſes productions qui intéreſſent les nations de l'Europe. C'eſt la pêche de la morue qui s'y fait ſur les côtes, ou, comme on les appelle, les bancs de Terre-Neuve, pêche la plus conſidérable & la meilleure qui ſoit dans le monde connu.

Après pluſieurs voyages que les Anglois y firent, la pêche de la morue leur parut mériter toute leur attention, & ce fut pour protéger ces commencemens d'un nouveau commerce, que la reine Eliſabeth envoya, en 1582, dans ces para- *Sa pêche.*

ges, le chevalier *Hampshrée* avec cinq navires, pour aſſurer à perpétuité à chaque pêcheur la partie de la côte qu'il auroit choiſie. Ce nouvel ordre de choſes multiplia tellement les expéditions pour Terre Néuve, qu'on y vit en 1615, deux cents cinquante navires anglois, dont la réunion pouvoit former quinze mille tonneaux: quelques années après il s'y forma des habitations fixes. Ces pêcheurs, placés à différentes diſtances les uns des autres, prirent St Jean pour leur point de réunion; ils trouvoient là des armateurs venus de la métropole, qui, en échange des produits de la pêche, fourniſſoient à tous leurs beſoins.

Baleine. La pêche de la baleine ſe fait dans le golfe St. Laurent & dans les parages qui l'avoiſinent ſur des mers moins orageuſes, moins embarraſſées de glaces que le Groënland, ce qui fait qu'elle commence plutôt & finit plus tard.

Morues. La pêche de la morue ſe fait toute l'année ſur le grand banc, & les petits bancs voiſins, excepté ſeulement depuis le milieu juſqu'à la fin de juillet, tems auquel ce poiſſon diſparoît. La morue dans ces parages eſt plus délicate que celle des mers du nord de l'Europe, mais elle eſt moins blanche. Lorſqu'elle eſt fraîche, elle n'eſt pas un objet de commerce. Son unique deſtination eſt alors de ſervir de nourriture à ceux qui la pêchent, mais ſalée & ſéchée, ou ſeulement ſalée, elle devient précieuſe pour une grande partie de l'Amérique & de l'Europe. Celle qui n'eſt que ſalée ſe nomme morue verte, & ſe pêche au grand banc. Cette bande de terre eſt une de ces montagnes qui ſe forment ſous les eaux des débris du continent; les deux extrémités de ce banc

ſe terminent tellement en pointe qu'il n'eſt pas aiſé d'en marquer exactement les bornes. On lui donne communément cent ſoixante lieues de long ſur quatre-vingt-dix de large. Vers le milieu, du côté de l'Europe, eſt une eſpece de baie qui a été nommée la Foſſe; le ſoleil ne s'y montre preſque jamais, & le ciel y eſt, le plus ſouvent, couvert d'une brume épaiſe & froide.

La France, l'Angleterre, l'Eſpagne voudroient chacune poſſéder excluſivement cette pêche. (*Hinc fomes invidiæ.*) Elles ont déjà fait beaucoup d'arrangemens; chacune d'elles en a eu tantôt plus tantôt moins; & dans aucun tems aucune n'a été ſatisfaite & a cherché par des voies ouvertes ou cachées à augmenter ſa portion, quand elle ne pouvoit prétendre au tout. Quoi qu'il en ſoit, l'iſle de *Terre-Neuve eſt*, pour le ſeul article de la pêche, un objet de la plus grande importance. Rivalités pour cette pêche.

Lorſqu'à la paix de 1763, la Grande-Bretagne réduiſit les établiſſemens des Français à l'iſle de St. Pierre & aux deux iſles de Miquelon, qu'il ne leur fut pas même permis de fortifier, cette puiſſance s'empara de la majeure partie de cette pêche. Pour apprécier d'autant mieux le ſacrifice de la France, préſentons le tableau de ſes pêches en 1773, d'après cet expoſé on jugera ce qu'elles ont pu être antérieurement à cette époque.

TABLEAU

De la Pêche de Morue faite par les François en 1773.

Côte de Terre-Neuve.

190,060	Quintaux de morue seche	à 18 liv.	L. 3,421,080.	}	3,816,580.
2,825	Barriques d'huile.	à 140 liv.	395,500.		

St. Pierre & Miquelon.

36,670	Quintaux de morue seche	à 21 liv.	770,070.	}	805,490.
253	Barriques d'huile.	à 140 liv.	35,420.		

Grand Banc de Terre-Neuve.

2,041,000	Morues vertes les 100	à 67 liv. 10 sous.	1,377,675.	}	1,421,615.
641	Barrils de morue	à 40 liv.	25,640.		
122	Barriques d'huile.	à 150 liv.	18,300.		
					L 6,043,685.

Résultat des trois Pêches.

Pêche des François.

Navires.	264.
Tonneaux.	27,439.
Hommes.	9,403.
Bateaux de pêche.	1,387.
Quintaux de morues.	226,630.
Morues vertes.	2,041,000.
Barrils de morues.	641.
Barriques d'huile.	3,200.
Produit en argent.	6,043,685.

Isle St. Pierre. L'isle St Pierre a 25 lieues de circonférence; un port où trente petits bâtimens trouvent un asile sûr; une rade qui peut contenir une quarantaine

taine de vaisseaux de quelque grandeur qu'ils soient, des côtes propres à sécher beaucoup de morue: en 1773 on y comptoit six cens quatre domiciliés, & un nombre à peu-près égal de matelots y passerent l'intervalle d'une pêche à l'autre.

Les deux Miquelons. Les deux Miquelons, moins importantes sous tous les points de vue, ne comptoient que six cens quarante-neuf habitans, & cent vingt-sept pêcheurs étrangers seulement y demeuroient pendant l'hiver. Les travaux de ces insulaires, joints à ceux de quatre-cens cinquantes hommes arrivés d'Europe sur trente-cinq navires, ne produisirent (comme nous venons de l'indiquer par le tableau) que trente-six mille six cens soixante-dix quintaux de morue & deux cens cinquante-trois barriques d'huile, qui furent vendus 805,490 liv. Cette valeur ajoutée à celle de 1,421,616 liv. que rendit la morue verte prise au grand banc, à 3,816,580 liv. qu'on tira de la morue séchée sur l'isle même de Terre-Neuve, éleva cette pêche à 6,033,685 liv. *Balance de ce commerce.*

Ces isles ne sont éloignées que de trois lieues de la partie méridionale de Terre-Neuve: par les traités les possessions des côtes emportent cette étendue. L'espace devoit donc être en commun, ou partagé entre les pêcheurs françois & les pêcheurs anglois, dont le droit étoit le même. La force prend rarement conseil de la justice, & s'approprie tout; mais enfin, soit raison, soit politique, on adopta des sentimens plus modérés; & en 1776 on consentit à une distribution égale du canal. Ce changement mit St. Pierre & les Miquelons en état de pêcher l'année suivante *Distribution de la pêche.*

ſoixante-dix mille cent quatre quintaux de morue & ſoixante-ſeize mille ſept cens quatre-vingt quatorze tonneaux de morue verte. Mais cet accroiſſement ne mit pas la France en état de fournir comme elle le faiſoit vingt ans auparavant, les marchés étrangers. A peine la pêche ſuffiſoit-elle à la conſommation du royaume, il ne reſtoit rien ou preſque rien pour ſes colonies, dont les beſoins étoient ſi étendus. Au reſte, notre principal but n'étant ici que de développer nos remarques ſur le commerce effectif de la Grande-Bretagne, nous nous bornerons à ces ſeules discuſſions ſur la France.

Pêche des Anglois. Année commune, le produit de cette pêche pour les Anglois, eſt évalué 345,000 liv. ſterl. & n'eſt cependant pas porté auſſi loin qu'il pourroit l'être.

Suivant les regiſtres du parlement, les exportations d'Angleterre pour Terre-Neuve ſe ſont montées depuis 1697 à 1773, c'eſt-à-dire pendant ſoixante-ſeize ans, à 2,329,833 liv. 15 ſous, 4 d. & les importations de Terre-Neuve en Angleterre à 2,248,947 liv. 2 ſous 5¾ deniers; enſorte que l'excédent des exportations eſt de 476,779 liv. 12 ſous 5 den. & celui des importations, de 395,892 liv. 19 ſous 6¼ den. ſterl. Cet expoſé doit ſuffire pour montrer l'étendue des avantages que les établiſſemens de Terre-Neuve préſentent à l'Europe.

La plupart de ceux que les Européens ont fondés en Amérique ont été un théâtre odieux d'injuſtice, d'oppreſſion & de carnage: bien loin d'avoir été le tombeau de ſes premiers colons, celui de Terre-Neuve a procuré des reſſour-

ces & des forces à plusieurs autres que des climats moins sains avoient épuisés.

Il n'est donc pas étonnant que cette isle soit un objet de convoitise pour les nations de l'Europe. Les Etats-Unis voudront probablement avoir part aussi à cette pêche, à laquelle leur position semble leur donner naturellement plus de droit qu'aux Européens. Mais en leur cédant une partie, ceux-ci pourront encore s'y pourvoir abondamment des poissons qu'ils y vont chercher depuis la découverte de l'isle. Puisse une longue harmonie subsister entre les nations des deux hémisphères qui fréquenteront cette plage!

Prétention des Etats-Unis.

ANTICOSTI.

L'isle d'Anticosti, appelée par les François isle de l'Assomption, a trente lieues de longueur; elle avoisine l'isle de Terre-Neuve; Quebec en est éloigné de 140 lieues. Cette isle est dans le golfe St. Laurent à l'embouchure du grand fleuve de ce nom; elle est pleine de forêts. Par le traité d'Utrecht les François en resterent possesseurs; mais celui de 1763 qui leur fut si funeste pour le commerce, les obligea de céder aux Anglois cette possession. Quel est le François qui puisse se rappeler sans attendrissement le trait de bienfaisance d'une famille sauvage envers des matelots de sa nation.

Un bâtiment françois s'étoit brisé à l'entrée de l'hiver sur les rochers d'Anticosti. Ceux qui échapperent aux horreurs de la faim & aux rigueurs des frimats, formerent des débris de leur navire, un radeau qui les conduisit dans le conti-

nent. Un sauvage à la porte de sa cabane, s'offrit à leurs regards expirans. „ Touché de leur situation, il leur dit affectueusement : entrez ici, mes freres; les malheureux ont droit à notre commisération & à notre assistance, nous sommes hommes, & les miseres de l'humanité nous touchent dans les autres comme dans nous-mêmes." Quelle grandeur d'ame! Européens, soyez plus justes & moins orgueilleux de votre civilisation, contre des peuples que votre vanité vous fait appeler sauvages. Vous pouvez y puiser le précepte & l'exemple des vertus sociales. Ils n'ont pas, il est vrai, vos manieres polies, mais ils ignorent vos duplicités & votre corruption.

Le Port aux Ours. Le Port aux Ours, dans l'isle d'Anticosti, situé sous le 49e. degré 30′ de latitude septentrionale, & par le 316e. degré de longitude, est le lieu principal de cette isle, qui, comme Terre-Neuve, est un rendez-vous pour les pêcheurs, & quoique de moindre importance, n'est pas moins, proportion gardée, une possession essentielle pour le commerce de morue.

ISLE-ROYALE OU CAP-BRETON.

Situation de l'Isle Royale ou Cap-Breton. Le Cap-Breton, troisieme isle de Terre-Neuve, est situé entre les 45 & 47 degrés de latitude nord, à l'entrée du golfe St. Laurent. Terre-Neuve, à son orient, sur la même embouchure, n'en est éloignée que de 15 à 16 lieues, & l'Acadie, à son couchant, n'en est séparée que par un détroit de deux à trois lieues. Sa longueur est d'environ trente-six lieues & sa plus grande largeur de vingt-deux : cette isle a quatre-vingt-

cinq lieues de circonférence. Tous ses ports sont ouverts à l'est en tournant au sud. On ne trouve sur le reste de son enceinte que quelques mouillages pour de petits bâtimens, dans des anses ou entre des isles: mais son havre est important pour la navigation de la riviere St. Laurent.

Le climat est trés-froid & la prodieuse quantité de lacs longtems glacés, qui couvrent une grande partie de toute l'isle, l'étendue de ses forêts qui la rendent inaccessible aux rayons du soleil, bornent son commerce à la pêche: on pourroit y ajouter le bois de chêne propre pour toute sorte de constructions. La stérilité du sol fait que les habitans de l'isle ne se sont jamais occupés de l'agriculture; les premiers grains qu'on essaya d'y semer n'ont pu parvenir à leur maturité. *Son climat*

Longtems avant que les François eussent pris possession de cette isle (en 1713) il y alloit tous les étés quelques pêcheurs; mais le nombre n'en passoit guere vingt ou trente. C'est à cette époque que les pêcheurs françois quitterent Terre-Neuve pour venir s'y établir, en sorte qu'on peut les regarder comme les premiers habitans de cette isle, qu'ils appelerent dès-lors l'Isle-Royale. Son importance consiste principalement dans sa situation. Tant que la France l'a possédée, elle en a sçu profiter pour proteger ses pêches & nuire à celles des Anglois sur les bancs de Terre-Neuve; mais cette importance a cessé dès qu'elle est tombée entre les mains de ceux-ci, d'autant qu'on les reconnoissoit pour maîtres de la pêche entiere; aussi ont-ils démoli tous les forts *Les François quittent Terre-Neuve pour s'établir dans l'Isle-Royale.*

que les François avoient élevés, leur utilité n'étant pas proportionnée aux frais de leur entretien.

Lorſque les François s'établirent dans l'Iſle-Royale, ils jeterent les yeux ſur le Fort-Dauphin pour y fixer le principal rendez-vous; mais n'ayant pu vaincre les difficultés qui s'y oppoſoient, leurs vues ſe tournerent vers Louisbourg dont l'abord étoit plus facile; & la commodité fut préférée à la ſureté.

Louisbourg. Le port de Louisbourg eſt ſitué ſur la côte orientale de l'iſle, ſa profondeur eſt au moins d'une lieue, & ſa largeur dans l'endroit le plus étroit a plus d'un quart de lieue. Le fond en eſt bon, on y trouve ordinairement depuis ſix jusqu'à dix braſſes d'eau, & il eſt aiſé d'y louvoyer, ſoit pour entrer, ſoit pour ſortir, dans les plus mauvais tems. Son havre eſt excellent, & ſa ſeule incommodité eſt de ſe trouver fermé par les glaces depuis le mois de novembre jusqu'au mois de mai, même ſouvent en juin.

Sa deſcription, Louisbourg, édifié ſur une langue de terre qui s'avance dans la mer, eſt de figure oblongue. Cette ville a environ demi-lieue de tour; ſes rues ſont larges & régulieres; on n'y voit guere que des maiſons de bois, les ſeuls édifices en pierres ont été bâtis par le gouvernement pour y loger les troupes. On fixe à l'année 1720 l'époque des fortifications de Louisbourg; elles furent exécutées ſur des très-bons plans, & rendent cette ville très-reſpectable. La France y dépenſa trente millions, on ne crut pas que ce fût trop pour ſoutenir les pêcheries, pour aſſurer la communication de la France avec le Canada & pour ou-

vrir un asile en tems de guerre aux vaisseaux qui viendroient des isles méridionales.

La prise de Louisbourg par les Anglois en 1758 entraîna la perte de toute l'isle, & cette conquête leur ouvrit le chemin du Canada. Cette isle est devenue depuis 1772 partie de l'état particulier que forma dès-lors l'Isle St. Jean. Louisbourg, la terreur de l'Amérique angloise, il y a vingt ans, n'est plus qu'un amas de ruines. Les quatre mille François qu'une défiance injuste & peu raisonnée dispersa après la conquête, n'ont été remplacés que par cinq ou six cens hommes, moins occupés de pêche que de contrebande. On a même cessé de penser aux mines de charbon de terre. Louisbourg est à 260 lieues de Québec, 90 d'Annapolis & 65 de Terre-Neuve.

L'Isle-Royale est d'autant plus utile par sa position, qu'elle sert à préparer les poissons qu'on prend sur les bancs de pêche qui l'environnent dans toute sa circonférence. La pêche des morues occupe seule les habitans de l'isle, le produit de la chasse ne suffisant pas pour subvenir à leurs besoins. Une peuplade sauvage de Mikmaks, de soixante hommes seulement, qui s'étoient établis dans l'isle avec les François, n'apportoit qu'un très-petit nombre de peaux de loup-cerviers, d'orignaux, de rats musqués, de chats sauvages, d'ours, de loutres & de renards rouges & argentés. Les mines de charbon de terre sont très-communes dans l'isle, & si le gouvernement les eût encouragées, il auroit été facile d'en tirer un meilleur parti : mais les habitans, toujours abandonnés à eux-mêmes, ne purent

sortir de l'état de misere où ils étoient à la naissance de cette colonie.

Depuis 1745 jusqu'à 1773 les exportations d'Angleterre se sont montées à 58,439 liv. 7 sous 2 d. & les importations de là en Angleterre à 2,909 liv. 18 sous 4 den. ce qui porte l'excédent des exportations à 55,899 liv. 9 sous 5 den. & celui des importations à 370 liv. 7 den. sterl.

Isle St. Jean.

Sa position. Cette Isle, plus avancée dans le golfe St. Laurent, a 22 lieues de long & n'en a qu'une dans sa plus grande largeur. Elle est à 10 lieues à l'ouest de l'Isle-Royale. Sa courbure naturelle, qui se termine en pointe aux deux extrémités, lui donne la forme d'un croissant. Les François, qui d'abord n'avoient examiné cette isle que superficiellement, en jugerent la possession peu avantageuse; mais la perte de l'Acadie & de Terre-Neuve leur ouvrit les yeux sur ce qu'elle pouvoit valoir, & ils penserent aux moyens d'en tirer parti. *Son climat & son sol.* Si l'hiver y est long, le froid excessif, la neige abondante & la quantité d'insectes prodigieuse, ces désagrémens sont puissamment compensés par une côte saine, un port excellent & des havres commodes. On y vit un pays unique que la nature avoit enrichi; des prairies abondantes, coupées par une infinité de petits ruisseaux qui les traversent; un sol extrêmement varié, propre à la culture de toutes les especes de grains, du gibier & des bêtes fauves sans nombre, un grand abord des meilleures sortes de poissons, en-

enfin une population de sauvages plus considérable que dans les autres isles.

Ces avantages firent naître le double projet de défricher cette isle & d'y établir une grande pêche de morue: mais ces commencemens d'industrie ayant été limités & gênés par des prohibitions & surtout par des privileges exclusifs, source naturelle du dépérissement de toute nouvelle entreprise, il ne résulta de ces dépenses & de ces projets que le regret de les avoir faits.

L'Europe n'envoyoit annuellement à l'isle qu'un ou deux pêtits bâtimens qui abordoient au Port-la-Joie. C'est Louisbourg qui fournissoit à ses besoins; elle les payoit avec son froment, son orge, son avoine, ses légumes, ses bœufs & ses moutons. Lorsque les Anglois s'emparerent de cette isle, ils eurent la mauvaise politique d'en chasser quatre mille François, qui depuis peu y avoient formé des établissemens. Dès que les traités eurent assuré cette propriété aux vainqueurs, en 1756, le gouvernement en fit des concessions; on imagina de partager à divers particuliers le sol de St. Jean sous la condition qu'après dix ans d'une jouissance gratuite, ils paîroient chaque année au fisc, comme dans la plupart des provinces du continent américain, 2 liv. 10 sous 7½ den. pour chaque centaine d'acres qu'ils posséderoient: soit paresse ou découragement, ces nouveaux propriétaires céderent pour plus ou moins de tems, pour une rente plus ou moins forte, leurs droits à des Irlandois, ou à des montagnards écossois. Le nombre des colons ne s'éleve pas encore au dessus de douze cens. Ils n'ont aucune liaison

Prix des terres.

Population.

avec l'Europe, c'eft avec Quebec, c'eft avec Hallifax feulement qu'ils commercent. St. Jean fut une dépendance de la Nouvelle Ecoffe jusqu'en 1772, qu'il devint, comme nous l'avons dit, un état particulier.

Son commerce. Les regiftres publics ne font mention de fon commerce que depuis 1764 jufqu'en 1767. Les exportations pendant cet intervalle fe font montées à 3,365 liv. 11 fous 7 den. & les importations de là en Angleterre à 219 liv. 9 fous 10 den. Les premieres ont un excédent de 3,186 liv. 18 fous 11 den. & les fecondes, celui de 90 liv. 17 fous 2 den. fterl.

Port-la-Joie ou Charlotte-Town. Charlotte-Town, autrefois nommée le Port-la-Joie, eft le chef-lieu de la colonie; nous ignorons quelles ont été les caufes de la faveur dont elle a joui depuis. Les ifles de la Madeleine, habitées par un petit nombre de pêcheurs de morues & de vaches marines, firent partie de la colonie de St. Jean. On y attacha encore l'Ifle-Royale ou le Cap-Breton, fameux autrefois, mais qui a perdu fon importance en changeant de domination. Revenons maintenant aux autres colonies angloifes dans le continent.



CHAPITRE IX.

Canada ou Nouvelle France.

Le Canada (1) pays presque aussi grand que l'Europe, fut découvert en même tems que Terre-Neuve & une partie du Labrador, par Jean & Sébastien Cabot en 1597. Jusqu'à présent personne ne leur a contesté l'avantage d'avoir été les premiers qui apperçurent ces contrées inconnues. Le Canada est borné à l'est par l'Océan, à l'ouest par le Missisipi, au sud par les Etats-Unis, & au nord par des pays inconnus. Il a plus de 600 lieues d'étendue de l'orient à l'occident, & plus de 250 du nord au sud; l'air y est froid, mais fort sain (2). Le premier établissement & le plus considérable en même tems que les François y formerent, fut Québec. Samuel de Champlain après avoir remonté bien avant le fleuve

Sa position & son étendue

(1) Ce nom vient de quelques Espagnols qui, étant venu chercher en cet endroit des mines d'or & d'argent, & n'en ayant point trouvé, s'écrierent en s'en allant: *Aqui-Nada*, il n'y a rien ici.

(2) On a attribué la cause du froid violent & long qu'on éprouve dans ces contrées, aux bois, aux sources, aux montagnes dont ce pays est couvert; mais d'autres observateurs ajoutent à ces causes du froid, l'élévation du terrein, un ciel tout sérien & rarement chargé de vapeurs, & la direction des vents qui viennent du nord au midi par des mers toujours glacées.

St. Laurent, jeta les fondemens de cette ville en 1608.

Les Européens trouverent ce pays couvert de forêts immenses & arrosé par des rivieres sans nombre qui leur offroient des causes toujours actives d'émulation & d'industrie, tandis que la chasse & la pêche qui faisoient les principales occupations des sauvages, fournissoient à ceux-ci les marchandises contre lesquelles ils échangeoient leurs importations.

Energie des langues du Canada. Il y avoit dans le Canada trois langues principales, l'Algonquine, la Siouse & la Hurone; elles sont d'une énergie & d'une précision dont on a peine à donner une idée; les métaphores en sont plus hardies, plus familieres dans la conversation qu'elles ne le sont dans la poésie même épique des langues de l'Europe. *Gouvernement des Canadiens.* Ces peuples étoient divisés en plusieurs nations dont le gouvernement étoit à peu près le même. Quelques-unes reconnoissoient des chefs héréditaires; d'autres s'en donnoient d'électifs; la plupart n'étoient dirigées que par leurs vieillards. C'étoient de simples associations fortuites & toujours libres, mais sans aucun lien. On peut se faire aisément une idée de leur gouvernement, si l'on ajoute que la volonté générale n'y assujetissoit pas même la volonté particuliere.

Cessions de la France. Louis XIV sur la fin de son regne fut forcé de céder aux Anglois la baie-d'Hudson, Terre-Neuve & l'Acadie, trois possessions qui, avec le Canada, formoient l'immense pays connu sous le nom de Nouvelle-France.

Ces pays, après avoir été tour à tour conquis par les Anglois & les François, après avoir éprou-

vé tous les inconvéniens qu'entraîne après soi le changement de maître, furent finalement cédés à la Grande-Bretagne par le traité de Versailles de 1763.

Nous ne nous arrêterons pas à discuter si ç'a été une mauvaise politique de la part des Anglois d'avoir conquis le Canada sur les François. Il s'agit seulement ici de savoir si le Canada, sagement gouverné, est un domaine qui puisse ajouter aux richesses de la nation qui le possede, & quels sont les articles qu'il peut verser dans le commerce.

Le gouvernement du Canada, engagé dans de grands frais, & jusqu'à ce qu'on ait pris des tempéramens ou pour chasser les Indiens du voisinage des colons, ou pour en faire de bons & fideles amis en usant envers eux de procédés humains & honnêtes, le Canada sera à la charge de la nation propriétaire. La premiere chose que doit se proposer le ministere anglois, est donc d'inspirer de la confiance aux naturels, & faire de façon qu'ils aient interêt à entrer dans ses vues. Il n'est point de nation, quelque féroce qu'on la suppose, dont, avec de la douceur & de la bonté l'on ne puisse venir à bout. Les Canadiens, comme les autres Indiens de l'Amérique, seront aux ordres des Européens, dès que ceux-ci n'abuseront pas de la supériorité d'un peuple civilisé sur un peuple sauvage.

Réflexions sur la conduite à tenir envers les Canadiens.

Comment espérer jamais une harmonie générale & durable entre les Européens & les Sauvages, si les premiers ne travaillent eux-mêmes à se concilier entre eux? Depuis la découverte du Canada, la jalousie a sans cesse tyrannisé les François & les

Mauvaise politique des Européens.

Anglois; ils ont fait pis: ils ont séduit tour-à-tour les sauvages pour les attacher à leur parti. Les Anglois se sont alliés avec les Iroquois pour faire la guerre aux François, qui avoient pour eux les Illinois & les Hurons. Ainsi, au lieu de donner à ces peuples, des exemples de modération, d'humanité & de concorde, ils ont pour venger leurs querelles, mieux aimé les rendre ennemis les uns des autres. On jugera plus sainement du caractere naturel du sauvage, & de ce qu'on peut en espérer ou en craindre par les traits suivans.

Des François & des sauvages s'étoient réunis pour une expédition qui demandoit une longue marche. Les provisions leur manquerent en chemin; les Hurons chassoient, abattoient beaucoup de gibier, & ne manquoient jamais d'en offrir aux François, moins habiles chasseurs. Ceux-ci vouloient se défendre de cette générosité. *Traits de grandeur d'ame dans des sauvages.* « Vous partagez avec nous les fatigues de la guerre, leur dirent les sauvages, il est juste que nous partagions avec vous les moyens de subsister; nous ne serions pas hommes d'en agir autrement avec des hommes. » Si quelquefois des Européens ont été capables de cette grandeur d'ame, voici ce qui n'appartient qu'à des sauvages.

Un corps d'Iroquois averti qu'un parti de François & de leurs alliés s'avançoit avec des forces supérieures, se dispersa précipitamment. Un *Onnontagué*, qui menoit cette troupe, âgé de cent ans, dédaigna de fuir & préféra de tomber entre les mains des sauvages ennemis, quoiqu'il n'en pût attendre que des tourmens horribles. Quel spectacle ce fut de voir quatre barbares acharnés

autour d'un vieillard qui, loin de pousser un soupir, traitoit les Européens avec un profond mépris & reprochoit aux Hurons de s'être rendus esclaves de ces vils mortels! Un de ses bourreaux, outré de ses invectives, lui donna trois coups de poignard pour mettre fin à tant d'insultes. „ Tu as tort, lui dit froidement l'Onnontagué, d'abréger ma vie; tu aurois eu plus de tems pour apprendre à mourir en homme." Et ce sont de tels hommes que les Européens conspirent tour à tour à détruire depuis un siecle! Anglois & François, vous tous Européens, vous auriez apparemment trop à rougir de vivre au milieu de ces modeles de grandeur d'ame & d'héroïsme! Quand cesseront vos injustices & vos cruautés envers un peuple si digne d'indulgence & d'humanité?

La conduite vicieuse des Européens a inspiré aux sauvages tant de méfiance, la haine est si fort enracinée dans leurs cœurs, qu'on ne peut espérer d'en triompher qu'à force de patience & de bons procédés. Mais, du moment qu'on sera parvenu à les gagner, le Canada sera une source inépuisable de richesses pour la nation qui le possédera.

Les productions du Canada, en tant qu'articles de commerce, consistent uniquement en fourrures & pelleteries, en cétacées, comme baleines, marsouins, & quelque peu de bled & de plantes médicinales. Le produit, année commune, est de 105,500 liv. sterl. *Commerce.*

Personne n'ignore que la plus grande partie des pelleteries répandues dans l'Europe, viennent du Canada. On en pourroit tirer une quan-

tité plus considérable encore, s'il subsistoit une bonne intelligence entre les Anglois & les Indiens. Ceux ci se livreroient avec beaucoup plus d'ardeur à leur chasse, & porteroient des peaux en abondance à ceux-là. Alors ce commerce resteroit entierement entre les mains des Anglois, les Russes ne pouvant en soutenir la concurrence.

Pelleteries Les principales pelleteries du Canada, consistent en peaux de castors, d'ours, de loutres, de martres, de fouines, d'orignaux, de gazelles, de lapins, d'élans, toutes d'une excellente qualité. Ajoutons à ces articles le castoreum dont on retire annuellement plus de deux milles livres pesant.

Les Anglois se plaignent de l'ascendant que les François ont acquis sur l'esprit des Indiens sauvages & ignorans. Au lieu de s'en plaindre, il seroit plus simple & plus naturel d'imiter leur douceur, leur aménité, leur affabilité; ils acquerroient par ce moyen le même ascendant. Ce n'est pas l'Indien qui est indomptable, c'est le caractere de l'Anglois (1). Comment ce fier insulaire pourroit-il se résoudre à s'humaniser avec le sauvage, tandis qu'il regarde avec hauteur & dédain les nations les mieux civilisées? Cependant son empire & son commerce dans le Canada ne peuvent subsister, s'il ne vit en paix au moins

---

(1) Qu'on ne m'accuse pas, comme François, de vouloir rendre odieuse la nation angloise: je suis la vérité, & n'adopte ni préjugé, ni haine nationale. Je me fais un plaisir même d'avouer que, parmi les Anglois, il en est dont je suis jaloux de conserver l'amitié. Mais ce sentiment particulier ne doit point étouffer la justice; leur histoire est mon guide.

avec la plus grande partie des natifs voisins, & dans le cas contraire, ce vaste continent sera toujours, comme il est encore, plus à la charge qu'à l'avantage de la Grande-Bretagne.

Le Canada offre donc des avantages réels & considérables aux Bretons; mais il faut qu'ils suivent d'autres erremens que ceux qu'ils ont suivis jusqu'à présent. Qui croiroit que, sous le ministere du célebre lord Chatam, dans un tems où l'esprit d'intolérance est méconnu presque partout, l'on ait pu proposer de chasser du Canada tous les prêtres & les ecclésiastiques françois de toutes les dénominations, pour les remplacer par des ministres de l'église anglicanne? Une telle proposition, renouvelée même de nos jours, décele en même tems, une haine profonde pour la nation françoise, & un caractere intolérant que la politique & la raison condamnent également. Et c'est un peuple qui se targue de philantropie & de bienfaisance, qui veut ravir à l'homme le droit de penser comme il lui plaît sur la religion, ou qui le privera de son état & le depouillera de tout. Cette méthode ne peut rendre le Canada florissant; le colon gêné dans son culte, suivra ses prêtres & fuira ses oppresseurs. Il trouvera sans peine un terre hospitaliere (1) où il sera bien accueilli,

(1) Cette terre hospitaliere sera celle des Etats-Unis, où le tolérantisme le plus pur, répand le bonheur parmi tous les citoyens. Ses progrès sont si grands, que dans l'assemblée générale de Rhode-Island, on a statué que les catholiques romains auront le droit de devenir officiers tant civils que militaires dans l'étendue de cet état.

& où il pratiquera le culte qu'il préfére. Ainsi le Canada, au lieu d'augmenter sa population, se dépeuplera de plus en plus, & le commerce en souffrira d'autant.

En protestant contre toute tyrannie spirituelle, je pense qu'il seroit avantageux pour la société en général que les Indiens adoptassent la religion chrétienne; mais ils y doivent être attirés par la force de l'exemple plus que par tout autre moyen. Cette démarche faite de leur part, on les associeroit à tous les travaux, à tous les droits de la nation & l'on ne s'arrogeroit aucun privilege exclusif. Fiers d'une telle association, il feroient tout ce que desireroit d'eux le gouvernement. En un mot, ils seroient le plus puissant véhicule de la prospérité de l'état.

Les Européens transplantés en Amérique, ne seront de longtems en état de supporter les fatigues de la chasse des bêtes fauves qui fournissent les fourrures. Ce soin doit être laissé aux naturels du pays accoutumés dès l'enfance à supporter le froid, la faim & la soif, à faire des courses de 20 à 30 lieues dans des endroits couverts de ronces & d'épines & à travers des marais fangeux. Mais il faut en outre, autant que faire se peut, leur inspirer le goût de l'agriculture; dans un terrein neuf on peut faire des récoltes abondantes, même en possédant cet art très-imparfaitement. Il suffit d'abord d'en inviter quelques-uns à venir prendre quelques leçons des agriculteurs européens établis dans le pays, & de leur fournir des instrumens.

L'exportation du bled du Canada ne monte

annuellement qu'à 12000 quarts (1). En encourageant l'agriculture, en y employant les Indiens, elle seroit décuple en peu d'années, & il est difficile d'assigner le terme auquel elle pourroit monter par succession de tems. Enfin, le Canada mieux connu offrira plusieurs autres branches de commerce & d'industrie, qui formeront un ensemble de richesses innombrables.

Nous avons dit que Québec fut le premier établissement des François dans le Canada, mais il paroît que la colonie françoise fit auparavant son commerce de pelleteries à Tadoussac, port situé à 30 lieues au-dessous de Québec.

Position de Québec.

Cette ville, considérée comme la capitale du Canada, est à 1500 lieues de la France, à 120 de la mer, & environ 260 de Terre-Neuve, 200 de Louisbourg, 110 d'Hallifax & 90 de Port-Royal, capitale de la Nouvelle-Ecosse. Elle est bâtie en amphitéâtre sur une péninsule formée par le fleuve St. Laurent & par la riviere St. Charles. Elle domine d'un côté sur de vastes campagnes qui l'enrichissent, de l'autre sur une rade très-sûre, ouverte à plus de deux cens vaisseaux. Son enceinte est de plus de trois milles. Au commencement de 1759 on y comptoit environ dix mille ames. C'étoit le centre du commerce & le siege du gouvernement.

Sa population.

(1) Les 4 quarts font 180½ setiers de Paris.



Voyons rapidement les révolutions qu'elle a éprouvées dès son origine jusqu'à nos jours. Le détrônement de Jacques II fut une occasion que les Anglois ne laisserent pas échapper pour se brouiller avec la France. Leur conduite fit voir que le vrai motif de cette rupture venoit d'une jalousie de commerce. Habiles à profiter des divisions qui régnoient alors entre les François & les sauvages du Canada, ils envoyerent contre Quebec, en 1690, une flotte considérable pour en faire le siege. Déjà les troupes angloises étoient débarquées & s'avançoient dans les terres pour arriver en même tems que la flotte; ces troupes étoient conduites par les Illinois: mais soit que ces sauvages fissent un retour sur eux-mêmes en pensant à la bonne harmonie qui avoit ci-devant régné entre eux & les François, soit qu'ils aimassent mieux ne pas changer de maître, les Illinois abandonnerent les troupes angloises dans l'intérieur des terres, & cet évenement arrêtant les opérations de la flotte, les Anglois furent forcés d'abandonner honteusement leur entreprise après des dépenses aussi grandes qu'inutiles. La colonie fut délivrée, & ce fut aux sauvages, à ses ennemis même, qu'elle dut son salut. La paix de Riswick vint assurer pour quelque tems son repos, & favoriser son commerce.

Guerres & Révolution du Canada.

Cet intervalle ne dura que jusqu'en 1756. Une flotte Angloise de trois cents voiles, commandée par l'amiral Saunders, parut sur le fleuve St. Laurent & vint menacer Québec. Les François, à la faveur d'une nuit obscure & d'un vent favo-

rable, lancerent huit brûlots pour réduire en cendre cette flotte. Tout eût péri infailliblement homme & vaisseaux, si l'opération eût été conduite avec l'intelligence & le sang-froid qu'elle exigeoit ; mais les François, naturellement impatiens, se hâterent trop de mettre le feu aux bâtimens dont ils avoient la direction, & d'assurer leur retour à terre; l'assaillant, averti du danger, s'en garantit par son activité & son audace; il ne lui en coûta que deux foibles navires. L'amiral, soutenu d'une armée de dix mille hommes, bombarda la ville, qui fut prise dans un assaut donné au milieu de la nuit du côté opposé au bombardement. Cet fut M. Murray qui donna cette idée heureuse & brillante. Le carnage fut horrible de part & d'autre, les Anglois & les François s'y distinguerent par des traits de courage inouis. Ce fut dans cette action que l'intrépide Wolf, général anglois, perdit la vie; la victoire ne put consoler les vainqueurs de cette perte. Ce fut dans cette même action que le brave Montcalm fut blessé mortellement: si les François eussent suivi les conseils que leur donna ce grand homme avant d'expirer, ils eussent évité leur défaite & conservé la ville. Mais lorsque le chevalier de Levi accourut de son poste pour remplacer le général Montcalm & suivre ses conseils, Québec avoit déjà capitulé.

Mort de Wolf & de Montcalm.

Le 23 avril 1760, les François, qui s'étoient retirés à dix lieues au dessus de Québec, se présenterent devant cette ville pour la reprendre, mais ne recevant point les secours qu'ils attendoient de France, ils furent forcés de lever le siege la

16 mai suivant, après des actions de grande valeur. Cependant, malgré le défaut de secours, malgré la disette affreuse de toutes choses où se trouvoit depuis longtems la colonie, il est à présumer que, sans un accident singulier, & qui prouve combien les grands évenemens dépendent souvent des petites causes, les François n'auroient pas fait une attaque infructueuse. Je ne saurois passer ce fait sous silence.

Le fleuve St. Laurent étoit alors couvert de glaces, qui venant tout-à-coup à se rompre vers le milieu de sa largeur, y ouvrirent un petit canal. Les François firent glisser les bateaux à force de bras pour les mettre à l'eau; l'armée toute composée de citoyens & de soldats qui ne faisoient qu'un corps, qui n'avoient qu'une ame, se précipita dans ce courant; déjà elle touchoit à une garde avancée de 1500 hommes, déjà elle touchoit à la victoire, & ce gros détachement alloit être taillé en piece & la ville prise, lorsque le hazard voulut qu'un canonier en sortant de sa chaloupe tombât dans l'eau. Un glaçon se rencontra sous ses mains, il y grimpa & se laissa aller au gré du flot. Le glaçon, en descendant, rasa la rive de Québec. La sentinelle angloise placée à ce poste, voit un homme prêt à périr, & crie au secours. On vole au malheureux que le courant emporte, & on le trouve sans mouvement. Son uniforme, qui le fait reconnoître pour un soldat françois, détermine à le porter chez le gouverneur, où la force des liqueurs spiritueuses le rappelle un moment à la vie; il recouvre assez de voix pour dire qu'une armée de dix mille

François est aux portes de la place; & il meurt. Cette foiblesse, ou plutôt cette trahison, fut le salut des Anglois. Sans doute le courage des François dans cette occasion méritoit plus de bonheur. *Sed qui possit*.... Le traité de paix de 1763 vint assurer cette possession à l'Angleterre & augmenter la masse de ses possessions dans le nord de l'Amérique.

Le montant des exportations d'Angleterre au Canada depuis 1759 jusqu'à 1773, s'éleve à 2,810,085 liv. 2 sous 8 den. & celui des importations du Canada en Angleterre est de 496,972 liv. 11 sous 1 den. ensorte que l'excédent des exportations produit la somme de 2,313,271 liv. 3 sous 8 den. & celui des importations 158 liv. 12 sous 1 den. sterl.

Après Québec, les deux autres villes du Canada sont Mont-Real & les Trois Rivieres. Cette derniere, bâtie en 1640 à 25 lieues plus haut que la capitale, devint un second entrepôt, mais avec le tems Mont-Real attira seul toutes les pelleteries; on les y voyoit arriver au mois de juin sur des canots d'écorce d'arbre. Bientôt les Anglois de la Nouvelle-York, jaloux du commerce des François, tâcherent de détourner une si grande circulation. Mont-Real est dans une isle longue de dix lieues, large de quatre au plus, formée par le fleuve St. Laurent, soixante lieues au dessus de Québec. De tous les pays qui l'environnent, il n'en est point où le climat soit aussi doux, la nature aussi belle & la terre aussi fertile.

Mont-Réal & les trois Rivieres.

Fleuve St. Laurent. La riviere du Canada, ou le fleuve St. Laurent, traverse toute cette province du sud-est au nord-ouest. Elle a plus de 800 lieues de cours, plus de 200 brasses de profondeur, & à son embouchure plus de 80 mille pas géométriques de largeur : elle se jette par le golfe St. Laurent dans la mer du nord ; sa source est encore inconnue.



CHAPITRE X.

Nouvelle-Ecosse ou Acadie.

La Nouvelle-Ecosse est une presqu'ile de l'Amérique septentrionale bornée à l'ouest & au nord par la riviere St. Laurent, à l'ouest par le golfe St. Laurent & la mer du nord, au sud par la même mer, & au sud-ouest par la Nouvelle-Angleterre. Elle est sur les frontieres orientales du Canada entre Terre-Neuve & la Nouvelle-Angleterre; sa longueur est d'environ 120 lieues sur 40 de large; on détermine sa position entre les 311 & 316 degrés de longitude & les 43 & 49 de latitude. *Sa position.* *Son étendue.*

Ce pays, qui embrasse aujourd'hui trois cens lieues de côtes comprises depuis les limites de la Nouvelle-Angleterre jusqu'à la rive méridionale du fleuve St. Laurent, ne paroît avoir désigné dans les premiers tems qu'une grande péninsule de forme triangulaire, située vers le milieu de ce vaste espace. Cette péninsule, que les François appelloient Acadie, est très-propre par sa position à servir d'asile aux bâtimens qui viennent des Antilles. Elle leur montre de loin un grand nombre de ports excellens, où l'on entre & d'où l'on sort par tous les vents. On voit beaucoup de morue sur ses rivages, & encore davantage sur des petits bancs qui n'en sont éloignés que de *Elle a nombre de ports excellens.*

quelques lieues. L'aridité de ses côtes offre du gravier pour sécher le poisson; & la bonté des terres intérieures invite à toutes sortes de cultures; ses bois sont propres à beaucoup d'usages. Le continent voisin attire par l'appât de quelques pelleteries.

Les François s'établirent en Acadie en 1604, quatre ans avant d'avoir élevé la plus petite cabane dans le Canada. Port-Royal, qui étoit la seule défense de la colonie, fut appelé Annapolis en l'honneur de la reine Anne, quand les Anglois en prirent possession en 1690. Cette ville est sur la côte de la baie des Chasseurs, avec un beau & vaste port défendu par un bon fort.

Annapolis

L'Angleterre n'a rien ou presque rien fait pour former de bons établissemens dans la Nouvelle-Ecosse jusqu'à la paix de Paris, qu'elle y envoya une nombreuse colonie abondamment pourvue de toutes les choses nécessaires, & qu'elle y fit construire pour le service de la marine, stationnée dans cette partie de l'Amérique, un chantier excellent, ainsi que des logemens commodes pour les officiers & ouvriers employés à ce sujet, & des casernes pour l'armée. Cet ensemble compose la belle ville d'Hallifax, située au sud-est de la péninsule d'Acadie, dans un endroit que les sauvages appeloient autrefois Chibouctou. Cette ville est actuellement entourée de bonnes fortifications. Suivant les observations & les remarques de M. de Chabert, Hallifax est à 65 degrés 51′ 8″ de longit., & à 44 degrés 39′ 4″ de lat. (mérid. de Paris) à 110 lieues de Québec & 120 de Boston.

Hallifax.

Les dépenses qu'entraînerent cet établissement furent considérables pour l'Angleterre & néan-

moins en pure perte (1), si l'on en excepte le service particulier de la navigation. Quant à la culture & à l'amélioration de cette province, on n'a fait d'avances que pour les terres des environs de la ville, & tout ce qui en est à quelque distance est resté dans le même état d'inutilité qu'auparavant. Il suit de là que les habitans, au lieu d'être en état de faire quelque exportation, n'ont pas même une subsistance suffisante, & que pour leur propre entretien, ils sont obligés de dépendre des autres colonies. D'où cela vient-il? De la négligence du gouvernement. La Nouvelle-Ecosse mérite des soins. *Etat de foiblesse de la colonie.*

Hallifax est d'une excellente ressource pour la navigation; le havre est commode pour s'y tenir à l'abri & s'y radouber. Les vaisseaux peuvent y rester quand la rigueur de la saison rend la navigation impraticable sur ces parages, & y trouvent de quoi se pourvoir de ce qui leur manque, sans être obligés de s'exposer à la fatigue, au danger & à une perte de tems considérable pour retourner.

Le climat n'est ni agréable ni excellent, cependant on ne peut pas dire qu'il soit mal-sain, ni peu propre à la végétation; il n'est question que de bien saisir l'à-propos des saisons; le sol bien cultivé donnera du froment en abondance, ainsi que des plantes & des racines aussi bonnes qu'en Europe.

Le véritable obstacle aux progrès de cet établissement vient des hostilités continuelles des

(1) Le gouvernement lui a donné tous les ans au moins 4000 liv. sterl. En 1757, ses richesses mobiliaires & immobiliaires étoient estimées à près de 300,000 liv. sterl.

naturels, qui, malgré leur petit nombre, font fans cefſe en embuſcade pour fondre en toute occaſion ſur les colons & les maſſacrer. Ces hommes féroces ne réuſſiſſent pas toujours dans leurs hoſtilités, mais dans une ſituation auſſi critique & auſſi alarmante, il n'eſt pas poſſible que les colons donnent tout leur ſoin pour la culture & l'amélioration de leur terrein.

Hoſtilités des ſauvages.

Quel parti convient-il de prendre? J'entends la voix cruelle de la politique crier qu'il faut les exterminer. — Les exterminer! Et de quel droit? Vous ne pouvez alléguer que celui du plus fort, & c'eſt celui des brigands. Ce terrein que vous leur diſputez appartenoit il à vos ancêtres ou aux leurs? — Ce ſont des hommes féroces, intraitables. — Que je crains que leur férocité ne ſoit votre ouvrage! Vous n'avez que l'alternative de vous retirer, ou de prendre des moyens pour mériter leur confiance, que vous avez ſurement perdue par votre faute. Renoncez à l'odieux projet de prendre à votre ſolde d'autres Indiens, afin de mettre aux mains hordes contre hordes. On n'a que trop fait la triſte expérience que les ſoldats Européens ſont preſque toujours défaits dans les eſcarmouches avec les Indiens.

Il n'eſt que des forcénés qui puiſſent concevoir l'idée d'aller exterminer un peuple chez lui. Les bons procédés font tout pardonner, tout oublier. Dites-leur & ſurtout montrez-leur que vous les regardez comme vos freres, & vous les verrez en peu de tems vous traiter comme les leurs. Un ſeul priſonnier fait ſur eux, qui, au lieu d'être condamné à des ſuplices recherchés, leur ſeroit renvoyé avec de bonnes paroles &

Moyens de gagner leur amitié.

même quelque préſens pour ſa famille, feroit un meilleur effet que tous les tourmens rafinés qu'imagine la vengeance. Encore une fois, ſoyez avec les Indiens ce que vous devez être, & vous n'aurez plus à vous plaindre d'eux.

La ſureté & la proſpérité de la Nouvelle-Ecoſſe dépendent donc principalement de la maniere d'en uſer avec les natifs, & l'on peut avancer, ſans craindre de ſe tromper, qu'il ne tient qu'aux Anglois de rendre cet établiſſement floriſſant. C'eſt ce que l'on doit naturellement attendre de la nouvelle ville de *Shelburne* qu'ils ſont élever dans cette preſqu'Iſle. Elle va être peuplée par des gens actifs & induſtrieux, qui ne manqueront pas de tirer parti de ſes ports nombreux & de ſes pêches.

La Nouvelle-Ecoſſe exporte, année commune, pour 38,000 liv. ſterl. de productions en poiſſons & en planches. La Grande-Bretagne, depuis 1749 juſqu'à 1773, fait monter ſes exportations dans la Nouvelle-Ecoſſe à 871,363 liv. 15 ſ. 2 d. & ſes importations de cette colonie à 35,222 liv. 7 ſous 8 den.; ainſi l'excédent de ſes exportations eſt de 836,141 liv. 7 ſous 6 den. ſterl.; mais celui de ſes importations eſt zero.

Ajoutons encore avant de finir, que, ſi l'on y avoit des établiſſemens ſolides & tranquiles, on verroit en peu de tems le produit de la pêche doubler, & celui du bois ſeroit ſans bornes, toute la ſurface du pays étant couverte de forêts. Ces avantages ſont grands ſans doute; cependant ils ſont peu de choſe comparés à ceux qu'on retireroit des divers articles de culture dont j'ai déjà parlé, ſource nouvelle d'un riche commerce.

Moyens d'augmenter ſon commerce.

L'expérience & une connoiffance plus faine des parties intérieures de la contrée, ajouteroient beaucoup encore à cette maffe de félicité commune.

Les colonies dont il nous refte à parler faifant, excepté la Floride, l'enfemble de celles qui depuis leur indépendance paroiffent fur la fcene du monde fous le nom d'Etats-Unis; nous nous bornerons, dans ce Chapitre à l'expofition feule de leur commerce avec la Métropole, avant la révolution. Le Lecteur trouvera ci-après fous la dénomination générale d'Etats-Unis, les détails hiftoriques & topographiques qui les concernent féparement.



CHAPITRE XI.

NOUVELLE-ANGLETERRE.

LA Nouvelle-Angleterre mérite ce nom comme la premiere & la plus considérable des colonies qu'aient fondé les Anglois en Amérique.

Avant la révolution les exportations & les importations de la Nouvelle-Angleterre se montoient, année commune, à 306,037 liv. 10 sous 8 den. sterl. Cette somme est énorme si l'on considere le le peu d'encouragement des colons, qui, forcés par la mere-patrie de lui porter leurs denrées, perdoient par cette contrainte la moitié ou plus de ce qu'ils en auroient retiré, s'il leur eût été libre de les porter à tel ou tel marché qu'ils auroient voulu, ou d'ouvrir leurs ports à telle nation qu'il leur auroit plu. La Nouvelle-Angleterre devenue libre, on doit donc s'attendre à en voir sortir des productions sans nombre. Le colon travaillant pour lui-même, pour un nouvel état qui est en partie son ouvrage, redoublera d'activité, sans crainte qu'une marâtre avide s'approprie la meilleure portion du fruit de ses travaux. Il demandera des richesses à la terre; & la terre lui en donnera avec profusion, sans exiger de lui que quelques soins. Des terreins immenses couverts de bois ou de ronces & d'épines, le

feront dans peu par de riches moiffons, de gras pâturages, ou d'excellens vignobles. Aux brouillards mal-fains fufpendus fur les marais & les bois, fuccédera l'air vif & falubre des plaines & des terres en valeur.

Nous verrons dans la feconde partie de cet ouvrage combien cette province étoit précieufe à l'Angleterre, puifque les trois colonies qui fortirent de fon fein, (la Nouvelle Hampshire, le Connecticut & Rhode-Ifland) devinrent autant de fources fécondes qui toutes à l'envi alloient enrichir les ports de la Tamife. Ces quatre provinces faifoient un commerce fi étendu, qu'en 1769 leurs exportations monterent à près de quatorze millions de livres tournois. Afin de rapprocher les calculs généraux & donner une idée claire de l'étendue du commerce de l'Angleterre avec l'Amérique feptentrionale, il faut examiner la valeur des importations & des exportations. Elles ont été telles, qu'en 1771 il y eut en faveur de la mere-patrie, un excédent de 7,295,506 liv. fterl. & qu'elle exporta feule pour l'Amérique 4,706,768 liv. fterl. de marchandifes de fes propres manufactures. Mais je réferve pour le Chapitre XV tous les détails & les preuves qui atteftent au jufte la perte de la Grande-Bretagne, dans un tems furtout où cette puiffance étoit déjà écrafée fous le fardeau d'une dette de 3,330,000,000 de liv. tourn. qui lui coûtoit 111,577,490 liv. d'intérêt. A peine pouvoit-elle alors fuffire aux dépenfes les plus néceffaires avec 130 millions qui lui reftoient de fon revenu très précaire.

NOUVELLE-YORK.

La Nouvelle-York, non moins intéreſſante pour l'Angleterre que les autres colonies, préſente des avantages auſſi conſidérables eu égard à ſon heureuſe poſition & à la facilité qu'elle a de cultiver avec ſuccès généralement toutes les productions de l'Europe. Aux richeſſes de l'agriculture, ſe réuniſſent celles du commerce, qui, malgré les entraves dans leſquelles il étoit reſſerré par la mere-patrie, produiſoit, année commune, une circulation de 190,800 liv. 10 ſous ſterl. Depuis 1697 à 1773 l'excédent des exportations de l'Angleterre s'eſt monté à 9,769,586 liv. 17 ſous 7 den. & celui des importations à 5,514 liv. 13 ſous 5 den. ſterl. Ce ſimple expoſé ſuffit pour montrer combien l'excédent de ces excédens étoit funeſte aux fabriques de la Grande-Bretagne, mais il ſert à prouver en même tems que les négocians de la Nouvelle-York ne bornoient pas leurs opérations de commerce avec l'Angleterre ſeule; car, ſuivant les regiſtres publics, les exportations de cette province, tant en Afrique qu'aux Indes occidentales & au midi de l'Europe, ſe montoient en 1769, à 118,524 liv. & ſes importations de là à 113,045 liv. ſterl.

Si ces habitans faiſoient un tel commerce avec d'autres ports que ceux de l'Angleterre, il ne faut pas préſumer que c'étoit entierement à ſon détriment; loin de là, les anglois, trop clairvoyans en matiere de commerce & de finance, ne permettoient cet interlope que moyennant des droits conſidérables ſur toutes les exporta-

tions & importations faites par les habitans de la Nouvelle-York, & le fisc public continuoit de s'enrichir aux dépens d'une circulation que la mere-patrie ne pouvoit empêcher.

PENSYLVANIE.

Sous quelque point de vue qu'on envisage cette province ; on ne peut disconvenir que de toutes les colonies anciennes & modernes, il n'en est aucune qui présente un ensemble plus intéressant. Douée par la nature du plus beau sol, peuplée par les amis de la vertu, protégée constamment par les loix de la sagesse, enrichie par l'agriculture & le commerce, elle a eu le bonheur de conserver ses droits & d'être regardée comme le modele & le centre de toutes les colonies de l'Amérique septentrionale.

Un terrein immense à défricher occupoit trop de bras pour en laisser un nombre suffisant au commerce, cependant celui que les Pensylvains ont fait avec la métropole depuis 1697 à 1773 se monte, exportations & importations réunies, à 10,974,724 liv. 3 sous, ce qui fait, année commune, une circulation de 142,528 liv. 17 sous 6 den. sterl. On sent naturellement qu'un pays dont la population est considérable & dont les productions ne consistent qu'en bled & autres grains, en bestiaux & bois, ne peut fournir un équivalent aux marchandises qu'on y importe, aussi l'excédent de ces dernieres a-t-il été de 9,769,586 liv. 17 f. 7 d. Pendant cet intervalle la balance fut toujours en

faveur de l'Angleterre. Pour établir une idée de comparaison de son commerce particulier & direct avec l'Afrique, les Indes occidentales, le midi de l'Europe & l'Angleterre, ajoutons qu'en 1769 la balance de son commerce montoit en exportations de chez elle à 583,686 liv. 5 f. 8 d. & en importations de tous ces différens ports à 222,943 liv. 9 sous 11½ den. sterl. (les Jerseys compris.)

Virginie et Maryland.

Sous la domination de l'Angleterre ces deux provinces paroissent n'en former qu'une. La nature a mis tant de ressemblance à tous égards entre elles; leurs productions, leur liaison intime de commerce sont si analogues, qu'on les prendroit pour deux districts d'une même province plutôt que deux provinces distinctes, formant deux gouvernemens particuliers. Si l'on vouloit former une ligne de démarcation dans l'échelle de leur commerce, l'exécution en seroit plus difficile qu'avantageuse; telle est l'idée qu'on doit s'en faire dans le tems qu'elles étoient soumises à la Grande-Bretagne. La main seule de la liberté pouvoit en marquer les limites, en montrer les différentes nuances.

Je vais donc m'arrêter à l'état du commerce de l'une & l'autre comme n'en faisant alors qu'un. Outre le bled d'Inde, le froment, quelques pelleteries, du bois & de la térébenthine, la Virginie & le Maryland produisent une quantité considé-

rable de tabac, & ce dernier objet est le plus important. A l'égard du chanvre & du lin, la récolte commence à devenir plus grande, mais les colons la gardent presque toute chez eux : on évalue déjà à plus de 4000 tonnes de chanvre & 2000 de lin ce qu'ils mettent annuellement en œuvre pour leur propre usage.

Le commerce de ces deux provinces présente un tableau différent des autres : ici les importations en Angleterre excedent de plus de huit millions de livres sterl. les exportations de l'Angleterre, puisque les premieres ont monté depuis 1697 à 1773 à 28,909,797 liv. 10 sous 1 den. & les secondes à 20,727,465 liv. 14 sous 1 den. ensorte que l'excédent net du premier produit donne 9,879,730 liv. 16 sous 5 den. contre l'autre qui n'est que de 1,697,399 liv. 4 den. Le résultat de cette circulation pour l'Angleterre seule donne en conséquence, année commune, un total de 644,539 liv. 15 sous 8 den. sterl. Ajoutons à cette évaluation moyenne leur commerce direct avec les autres parties du monde : l'année 1769 nous servira d'exemple. Le total de ses exportations au midi de l'Europe, en Angleterre & dans les Indes occidentales fut de 719,803 liv. 8 sous 7 den. & celui de ses importations 498,089 liv. 2 sous 10 den. sterl. Ces exposés seuls suffisent pour montrer les ressources immenses que ces deux provinces tirent continuellement de leur sein.

Observons que tous les articles exportés de la Grande-Bretagne à la Virginie & au Maryland étoient de ses productions & manufactures, un très-petit nombre excepté, encore ceux-ci

étoient-ils de sa propre importation, & une des branches les plus lucratives de son commerce; desorte que le bénéfice que l'Angleterre en retiroit, égaloit, ou à peu-près, le prix qu'ils lui avoient coûté de premier achat, tandis qu'une partie assez considérable des articles exportés de la Virginie & du Maryland à très-bas prix, passoit dans les colonies voisines pour y être échangée contre d'autres articles de leur crû que l'Angleterre ne pouvoit fournir que de la seconde main. Mais le plus grand avantage que l'Angleterre retiroit de son commerce avec ces deux provinces, étoit celui du tabac, denrée qui, outre les profits particuliers de commerce pour le marchand, produisoit immédiatement un revenu public plus grand qu'aucune de celles qui entrent dans le cercle de son commerce. Pour rendre cet avantage plus sensible, il n'est pas indifférent de remarquer que si l'on importoit annuellement 96,000 tonnes de tabac de la Virginie & du Maryland dans la Grande-Bretagne, il ne s'y en consommoit que 13,500, dont l'impôt, à 26 liv. par tonne, montoit à 351,675 liv. & que les 82,500 tonnes restantes étant exportées par les Anglois dans les autres parties de l'Europe, la valeur en retournoit à la Grande-Bretagne en argent comptant. (1).

Il feroit inutile d'entrer en quelques détails

(1) Comme les Anglois ne consommoient pas la sixieme partie du tabac qu'ils importoient, ils augmentoient, par la vente du surplus en argent comptant, leur numéraire de 8 à 9 millions année commune. Aucune autre possession même de l'Inde ne leur donnoit, peut-être, un profit plus net.

pour prouver les avantages qui proviennent d'un tel commerce. Avec le ſuperflu d'une denrée qui n'entre pas dans le cercle des beſoins, l'on a dans ſes mains la balance contre les choſes néceſſaires que l'on eſt indiſpenſablement obligé d'acheter des autres pays & par conſéquent à perte. Tel étoit le cas de l'Angleterre : énoncer ces avantages, c'eſt les prouver. Diſons encore que ce ſeul commerce donnoit continuellement de l'emploi à 330 navires & à 3960 matelots. La Virginie & le Maryland ſervoient donc non-ſeulement à enrichir l'Angleterre, mais encore à étendre la partie la plus eſſentielle de ſa force nationale (1).

Les Carolines.

L'Angleterre comprenoit anciennement ſous cette dénomination les diſtricts qu'ils nommerent enſuite Caroline-ſeptentrionale & Caroline-méridionale : le premier n'a jamais offert que des produits très-bornés en comparaiſon de ceux du ſecond, parce que les encouragemens y ont été moins grands pour la culture, & que peut-être la nature du ſol ne répondoit pas autant aux ſoins des colons. Quoi qu'il en ſoit, nous embraſſerons ſous un ſeul expoſé le commerce de ces deux diſtricts ou de ces deux provinces.

Lorſque les Anglois s'occuperent des moyens d'augmenter les reſſources des colons de la Caro-

(1) Voyez le Chap. XIX, 2e. partie.

line-septentrionale, ils firent plusieurs tentatives pour cultiver le bled & le vin. Les premiers essais répondirent à leur attente, & l'on vit que le sol étoit également propre à l'une & à l'autre de ces denrées si nécessaires à l'homme. Indépendamment de ces heureuses tentatives, il paroît que les colons, accoutumés à suivre les sentiers battus, renoncerent à un avantage si grand & si manifeste, peut-être par manque d'encouragement, peut-être par manque de débouché. D'un autre côté, l'Angleterre avoit par devers elle des raisons d'intérêt & de politique qui ne lui permettoient pas de donner une trop grande extension à la culture & au commerce de cette province. Ces raisons se devinent aisément, quand on considere le bénéfice de ses exportations pour le fisc public; mais passons à la Caroline-méridionale.

Aucune des colonies angloises n'a été cultivée avec plus de soin que celle-ci; aussi l'Angleterre a été amplement récompensée de ses dépenses. Ainsi que l'agriculture, la civilisation y est au plus haut degré de perfection. Les productions aborigenes y sont très-bien cultivées, & il n'est aucune région connue où les exotiques réussissent aussi bien & perdent aussi peu de leur bonté naturelle que dans la Sud-Caroline. Parmi ses différentes productions le riz est sans contredit une mine très-riche, très-abondante & le soutien immédiat de la colonie.

La Caroline produisoit annuellement à la Grande-Bretagne environ 100000 barrils de riz; elle en vendoit le surplus de sa consommation au nord de l'Europe: la possession exclusive d'un tel commerce contribuoit pour beaucoup à lui don-

ner & conſerver dans les marchés de l'Europe cette influence, cette prépondérance dont elle ſavoit ſi bien tirer tous les avantages pour s'en prévaloir.

Depuis l'origine de la Caroline juſqu'à 1773, c'eſt-à-dire pendant ſoixante & dix-ſept années, le montant des exportations & des importations faites par l'Angleterre s'élevent à 20,387,528 liv. 14 ſous 6 den. & l'excédent des importations en Angleterre à 3,393,556 liv. 16 ſous; conſéquemment l'excédent des exportations en cette colonie n'offre que 349,967 liv. 15 ſous 6 den. ce qui produiſoit, année commune, une circulation de 264,773 liv. 10 ſous ſterl.; à cette ſomme il convient d'ajouter celle que les regiſtres publics de la province montrent avoir été produite en 1769 par ſon commerce direct tant en Afrique, qu'aux Indes occidentales, au midi de l'Europe & en Angleterre, retours compris, ſavoir 1,066,914 liv. 15 ſ. 6 den. ſterl. Telles étoient les reſſources que les Carolines offroient à la Grande-Bretagne avant la révolution.

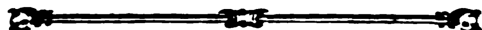
GÉORGIE.

Avant que l'Eſpagne eût cédé la Floride à l'Angleterre, celle-ci crut qu'il étoit de la prudence d'établir une barriere reſpectable entre les Carolines & la Floride; en conſéquence elle envoya en 1732 ſur le terrein intermédiaire, qu'elle appela Géorgie, une nouvelle colonie d'habitans. Cette barriere étant enſuite devenue inutile par

la

la cession de l'Espagne, les Anglois ne s'occuperent pas moins des moyens de faire prospérer cet établissement. On y cultiva du riz, de l'indigo & de la soie. Le commerce de la Géorgie a produit dans le cours de 37 ans, la somme de 746,093 liv. 11 sous pour les exportations faites par l'Angleterre & celle de 622,958 liv. 1. s. 5 d. sterl. pour les importations : les premieres ont produit un excédent de 221,982 liv. 18 sous 9 d. & les secondes celui de 98,847 liv. 9 sous 2 den. c'est, année commune, un commerce réciproque de 37,001 liv. 5 sous. Suivant les regiſtres pubics de la province pour 1769, si l'on ajoute les importations & les exportations directement faites par cette colonie dans différens ports étrangers, son commerce total sera de 105,664 liv. 19 s. 7 d. Depuis cette époque cette colonie a beaucoup prospéré, nous aurons dans la suite occasion d'en parler plus amplement en montrant ce que peuvent produire sur l'esprit des cultivateurs & du négociant les douceurs d'une existence indépendante & d'un commerce libre.





CHAPITRE XII.

LA FLORIDE.

LA Floride est, comme la Caroline, divisée en deux provinces du même nom, distinguées seulement par leur situation, l'une à l'ouest, l'autre à l'est.

Sa situation. La partie orientale, dont St. Augustin est le chef-lieu, est située au 298e degré 30' de longitude & au 30e. degré de latitude septentrionale; la Floride occidentale, qui a Pensacola pour capitale, est sous la latitude septentrionale de 30 deg. 55' & par les 290 deg. 50' de longitude.

Nous avons vu dans le chap. IV l'histoire de sa découverte; voyons maintenant quels ont été les révolutions & les progrès de ces deux provinces. Sous le nom de Floride, l'ambition espagnole comprenoit anciennement toutes les terres de l'Amérique qui s'étendent depuis le golfe du Mexique jusqu'aux régions les plus septentrionales; mais la fortune qui se joue de l'orgueil national, a resserré depuis longtems cette dénomination illimitée dans la Péninsule que la mer a formée entre la Géorgie & la Louisianne.

La Floride ne fut divisée en deux gouvernemens, que lorsqu'elle passa au pouvoir des An-

glois par le traité de paix de 1763; cette possession devenoit d'autant plus précieuse qu'elle facilitoit les opérations de commerce avec les colonies espagnoles. La nature du sol le rend propre aux choses les plus nécessaires des autres pays, particulierement à différentes sortes de drogues médicinales, au vin, à la cochenille, surtout au sassafras & à l'indigo. L'importance de ces objets dans le commerce est trop universellement connue pour qu'il soit besoin d'en recommander la culture. *Ses productions.*

On penseroit naturellement que l'acquisition de la Floride auroit mis les Anglois dans le cas de regarder comme inutile la barriere qu'ils avoient formée entre les Carolines, les colonies espagnoles & leurs Indiens en Floride; mais cette barriere étoit au contraire, indispensable, car il est clair que les Espagnols ne pouvoient être que trés-jaloux d'une colonie si voisine des leurs & si bien située pour commercer avec elles; ce qui ne càdre point avec le principe fondamental de leur gouvernement, qui est de fournir entierement lui-même à ses domaines d'Amérique les marchandises d'Europe dont ils ont besoin. Dailleurs, c'eût été une faute en politique, de la part des Anglois, de négliger ou de se dispenser d'avoir des troupes, des forteresses, & des places d'armes dans un pays si exposé aux incursions des Indiens, qui n'attaquent jamais que par surprise & mettent tout à feu & à sang. Il n'y a point de sureté contre eux tant qu'on les a pour ennemis. Qu'on en fasse des amis & l'on n'aura rien à craindre de leur voisinage; c'est le seul moyen qui reste aux Eu-

ropéens; c'eſt en vain qu'ils voudront vaincre ces Indiens par la force (1).

Son commerce. Le commerce de la Floride n'a pas eu des progrès proportionnés à la bonté de ſon ſol & à ſon heureuſe ſituation. Cela peut venir de l'inquiétude que les Indiens cauſoient aux colons & des principes de jalouſie toujours ſubſiſtans entre l'Eſpagne & l'Angleterre. Quoi qu'il en ſoit, cette colonie n'exporta de ſes denrées en 1769 que pour 29,9:0 liv. 8 ſous 10 den. & ſon importation ne paſſa pas 14,693 liv. 13 ſous 1 den. A l'égard de ſon commerce direct avec l'Angleterre, les exportations depuis 1763 juſqu'à 1773 ſe montent à 375,068 liv. 15 ſous 4 den. les importations à 79,993 liv. 10 ſous 3 den. ſterl. Pendant ces dix années l'excédent des importations à été nul, mais celui des exportations s'eſt monté à 295,075 liv. 5 ſous 1 den.: cette différence annonce un défaut de culture nuiſible à cette colonie. Le réſultat de ces opérations donne pour terme moyen un commerce, année commune, de 45506 liv. 4 ſous 10 den. ſterl.

Saint Auguſtin. Saint Auguſtin, capitale de la Floride orientale, eſt ſitué ſur la côte-EST eſt de la péninſule, baigné par les eaux de l'océan atlantique, à 80 lieues environ de l'embouchure du golfe de la Floride ou du canal de Bahama, & environ 47 de la ville & riviere de Savannah.

Penſacola. Penſacola, capitale de la Floride occidentale, eſt un havre excellent dans la baie du Mexique à 11 lieues à l'eſt des Port-Lewis & Mobile, & 158 à l'oueſt de l'Iſle des Tortues. C'eſt dans

(1) Voyez ce que nous avons dit à ce ſujet dans notre Ch. VI.

ces deux villes que se font toutes les expéditions & tout le commerce des deux Florides.

La Floride est une possession délicate à maintenir par rapport au systême de l'Espagne qui ne permet à aucune puissance de faire le commerce direct de ses colonies, & n'a jamais vu sans jalousie cette possession dans les mains d'une autre. D'ailleurs, l'Angleterre, surveillée par cette puissance & par les Etats-Unis, ne pouvoit sans s'exposer à des tracasseries continuelles, conserver aucune domination dans cet endroit; c'est ce qu'elle a compris non-seulement en cédant à l'Espagne dans l'acte des préliminaires la Floride orientale, mais en lui assurant encore la libre possession de la Floride occidentale.

Cette cession auroit été plus naturelle & plus convenable, si elle eût été faite aux Etats-Unis, dont les provinces sont contiguës à la Floride & terminent à tous égards la pointe sud du continent septentrional. On sent très-bien que les Nords-Américains trouvent la Floride ainsi que le Canada trop à leur convenance pour ne pas saisir les occasions qui pourroient légitimer leurs droits & arrondir ainsi leur empire. Fasse le ciel que cette acquisition ne soit pas la suite & le prix de la guerre!





CHAPITRE XIII.

Gouvernement civil & militaire, établi en Amérique par l'Angleterre.

DANS les beaux jours du commerce de la Grande-Bretagne avec ses colonies, la mere-patrie entretenoit aux dépens de ses enfans, un si grand nombre de gens en place, que j'ai pensé qu'on en verroit avec plaisir une énumération authentique, afin de se faire une idée des dépenses énormes que ces charges devoient occasionner.

ETABLISSEMENT GÉNÉRAL.

1 Commandant en chef de toutes les forces de S. M. en Amérique.
1 Vice-Amiral.
1 Secrétaire d'état, 1 sous-secrétaire, 1 premier Commis en chef.
1 Commandant en chef de tous les vaisseaux.
1 Intendant général des forêts, 1 autre dans le Canada.
1 Auditeur général des plantations, 1 député.
1 Surintendant pour les affaires des Indes dans la partie méridionale, 1 autre de même pour la partie septentrionale.

4 Juges de la cour supérieure de la vice-amirauté, residants à Charles-Town, Philadelphie, Boston & Hallifax.

6 Commissaires à l'établissement de la douane pour le continent de l'Amérique, les Bermudes & les isles de Bahama, 1 secrétaire, 1 caissier, 1 receveur général, 1 député caissier, 1 contrôleur général, 1 solliciteur général.

2 Inspecteurs généraux des exportations, 1 inspecteur en chef, 1 garde-minute.

1 Receveur général pour l'Hôpital de Greenwich en Amérique.

1 Député-maître général des postes pour le sud, l'autre pour le nord.

Pour l'Armée.

1 Général & commandant en chef, 2 aides de camp, 1 secrétaire, 1 major-général, 1 aide de camp, 2 brigadiers-généraux, 1 député adjudant-général.

2 Ingénieurs à New-York, 1 à Québec, 1 à Hallifax, 1 à Philadelphie, 2 dans la Floride orientale, 2 dans l'occidentale.

1 Maître-général des barraques, 1 juge-avocat.

1 Chirurgien-général, 1 directeur de l'hôpital.

1 Commissaire-général des magasins & provisions.

1 Député-maître payeur général.

1 Commissaire-général des revues, 1 prévôt-maréchal, &c. &c.

Qu'on ajoute à cela le nombre prodigieux de fubalternes que toutes ces places exigeoient, on fentira aifément combien la caiffe des Etats-Unis doit être foulagée depuis qu'ils ont arboré l'étendard de la liberté.

Tel a été le préjugé des Européens contre les peuples de l'Amérique jufqu'à la révolution actuelle, qu'ils n'imaginoient pas qu'il pût y avoir un fage gouvernement au-delà de l'atlantique. Tout attefte cependant qu'avant cette époque, les provinces qui compofent aujourd'hui les Etats-Unis, avoient toutes les fortes d'établiffemens qui peuvent contribuer au bon ordre, à l'harmonie, à une communication facile, en un mot, à tout ce qui conftitue la félicité publique. Chaque état avoit fes affemblées, fa cour de chancellerie, fon tribunal de juftice ordinaire, fa chambre pour les caufes civiles, fes feffions générales de paix, fa cour d'amirauté, fes affemblées d'amirauté, fa cour d'appel, fes officiers de douane, fa milice provinciale, fes garnifons, fes commiffaires pour l'églife & pour les écoles, fes officiers de pilotage pour les rades & ports, fes officiers de police pour la propreté & l'entretien des rues, fes commiffaires & infpecteurs pour le tabac & autres denrées, fes juges de paix, fa garde de nuit, fes tarifs; fes quayages, fes poids, fes magazins, fes poftes, fes relais; en un mot, l'on voit régner tant d'ordre, de décence, de fureté, de tranquilité dans Philadelphie, Bofton, Savannah, Charles-Town, St. Auguftin, &c. &c. qu'il n'eft perfonne qui à tous ces égards ne préférât le féjour de ces

Gouvernement civil des Etats-Unis.

villes à celui de la ville la mieux policée de l'Ancien-Monde. Osons le dire : l'Amérique septentrionale a eu son siecle d'or, & cela est si vrai que, sans déroger à la loi, on a vu jusqu'à 15 à 20 ans s'écouler sans qu'il y ait été prononcé un seul arrêt de mort.

Les terres en Amérique sont si fertiles qu'elles fournissent toujours au cultivateur beaucoup au-delà de ses besoins. La disette, ce fléau qui désole si souvent nos campagnes, ne s'y fait point sentir. Au contraire, une heureuse aisance regne dans tous les villages, & l'œil de l'Européen doit être frappé en voyant aller & revenir de leurs champs ces cultivateurs à cheval. Il est même très-rare de rencontrer un voyageur à pied. Ces cultivateurs ne sont ni rustres, ni grossiers comme les nôtres (1) ; il n'est pas besoin de se mettre en garde contre leur souplesse & leur dissimulation ; ils ne tiennent point comme eux aux préjugés de la routine & des usages antiques, & sont plus adroits à inventer, perfectionner & simplifier leurs instrumens de ménages & autres. Ils savent tous lire, & les affaires publiques les occupent comme leurs affaires particulieres. Ils ont presque tous la gazette qui s'imprime dans leur bourgade, à qui souvent ils donnent le nom de ville. *Richesse de l'agriculture.*

---

(1) Les paysans dans la plus grande partie de l'Europe ne sont tels que par l'asservissement, la dépendance honteuse où les tiennent la morgue, l'orgueil & la cupidité des seigneurs de village.

Peuples de l'Europe, cessez donc de regarder l'Amérique comme une région sauvage, & comme une terre inculte & négligée. Sachez que la civilisation y est parvenue au même degré de perfection que chez vous, & que peut-être elle surpassera bientôt la vôtre en vous forçant à l'admirer.



CHAPITRE XIV.

Usages de commerce, & monnoies en Amérique avant la révolution.

QUOIQUE les usages de commerce, pratiqués ci-devant entre la Grande-Bretagne & ses colonies, ne puissent être considérés comme devant subsister toujours les mêmes, ce n'est pas une raison pour les passer sous silence; ils serviront d'éclaircissement à ceux qui y sont intéressés par des opérations anciennes, & d'instruction pour ceux qui cherchent à se former un juste idée de ce commerce. D'ailleurs, puisque c'est cette république nouvelle qui doit probablement un jour changer toute la constitution civile du Nouveau-Monde, il faut être scrupuleux sur tout ce qui la concerne.

USAGES de Commerce dans quelques-unes des principales villes de l'Amérique-ſeptentrionale, tels qu'ils étoient ſuivis en 1774 relativement à leur commerce avec la Grande-Bretagne, & tels qu'ils le ſont encore, ſurtout à l'égard du cours des changes.

Pour avoir 100 livres ſterlings, la Virginie, la Nouvelle-Hampshire, Maſſachuſet, Rhode-Iſland, Connecticut donnoient.	125 liv.	cour.
La Nord-Caroline. } New-York. }	150.	dito.
Les Jerſeys. } Les États de la Délaware. } La Penſylvanie. } Le Maryland. }	143¾	dito.
La Sud-Caroline.	700.	dito.
La Géorgie.	108.	dito.
La Floride orientale. } La Floride occidentale. }	100.	dito.

L'intérêt permis étoit de 8 p% par an, excepté en Virginie, où il n'étoit qu'à 6 p%.

Le change à *Charles-Town*, capitale de la Sud-Caroline, étoit avec

Boſton	L541. 13ſ. 4 d pr.	100 liv. argent de permiſſion,
New-York	400. — — . .	100 liv. cour. de New-York,
Philadelphie	433. 6. 8. . .	100 liv. cour. de Penſylvanie.

Les lettres de change qui revenoient à protêt aſſujetiſſoient le tireur dans la Nord-Carol: à 15 p% de rechange & 10 p% d'int.

Les lettres de change ſe tiroient toutes ſur la *Grande-Bretagne*, New-York & Philadelphie à 30 jours de vue; rarement ſur quelques autres provinces ou iſles des Indes occidentales.

Dans la Sud-Caroline. . .	10. . . .	dito.	} 8 p% dito.
Dans la Géorgie.	15. . . .	dito.	}
Dans les deux Florides. .	15. . . .	dito.	}

TABLEAU de la valeur des monnoies d'Angleterre, de Portugal & d'Espagne qui ont cours dans la Sud-Caroline, la Géorgie &c.

		Grande-Bret.			*Sud Caroline.*			*Géorgie.*		
		L.	ſ.	d.	L.	ſ.	d.	L.	ſ.	d.
Angleterre.	Guinée.	1.	1.	0	7.	7.	0	1.	8.	0.
	Ecu.	0.	5.	0.	1.	15.	0.	0.	5.	0.
	Scheling.	0.	1.	0.	0.	7.	0.	0.	1.	0.
	Six *pences.*	0.	0.	6.	0.	3.	6.	0.	0.	6.
Portugal.	Johannes.	3.	12.	0.	26.	0.	0.	4.	0.	0.
	Demi-Johannes.	1.	16.	0.	13.	0.	0.	2.	0.	0.
	Moëdore.	1.	7.	0.	9.	15.	0.	1.	10.	0.
Espagne.	Piſtole.	0.	16.	6.	6.	0.	0.	0.	18.	0.
	Demi-piſtole.	0.	8.	3.	3.	0.	0.	0.	9.	0.
	Piéce de 2 piſtoles.	1.	13.	0.	12.	0.	0.	1.	16.	0.
	Piece de 4 piſtoles.	3.	6.	0.	24.	0.	0.	3.	12.	0.
	Dollar (1).	0.	4.	6.	1.	12.	8.	0.	5.	0.
	Demi-Dollar.	0.	2.	3.	0.	16.	3.	0.	2.	6.
	¼ dito *milled.*	.	.	.	0.	8.	1½	0.	1.	0.
	Dito un-*milled.*	.	.	.	0.	7.	6.	0.	1.	0.
	⅛ dito. *milled.*	.	.	.	0.	4.	¼	.	.	.
	Piſtarine.	.	.	.	0.	6.	3.	.	.	10½

Dans la Floride orientale la piſtole vaut, 6ſ. 6d.
le Dollar. . . . 4. 8.
le Johannes 16 dollars.

Dans la Floride occident. la piſtole vaut 4 dollars.
le Dollar. . . . 4ſ. 8d.
le Johannes, 17 dollars.
le Moëdore. . 6 dollars.

(1) Le dollar eſt *actuellement* l'argent repréſentatif du commerce des Etats-Unis, dont le change direct avec la France eſt 1 dollar pour 5 liv. tournois, à 30 jours de vue.

CHAPITRE XV.

Tableau ou Balance générale du commerce de la Grande-Bretagne avec ses colonies depuis 1697 à 1773.

IL est malheureux, sans doute, pour l'Angleterre, qu'elle ait eu la folie de vouloir subjuguer un pays que la nature fit pour être libre, & dont l'étendue seule devoit lui paroître un obstacle invincible à l'accomplissement de ses desseins. Mais, comme il faut aux empires ainsi qu'aux particuliers des exemples qui les frappent pour leur servir de regle & de leçon dans leur conduite, l'arbitre des destinées à permis que ce fût une nation fiere de ses avantages, orgueilleuse de ses victoires, qui devint la victime de son ambition, & un exemple dans les siecles futurs pour les puissances qui seroient tentées d'avilir leurs sujets en les rendant esclaves.

Longtems avant la reconnoissance de l'indépendance, mais dans un tems où l'Angleterre n'osoit pas revenir sur ses pas, les Anglomanes les plus ardens étoient obligés de convenir que l'Amérique étoit à jamais perdue pour l'Angleterre: on peut consulter à cet égard un ouvrage qui a pour titre: *A view of the evidence relative to the conduit of the American war under Sir William Howe,*

lord viscount and general Burgoine, as given before a committee of the house of commons. L'auteur de ce rapprochement des divers témoignages rendus sur cet objet, après avoir fait tous ses efforts pour faire tomber le blâme des revers publics sur la mauvaise conduite des généraux, ne peut s'empêcher de terminer son ouvrage par ces paroles remarquables: *The consequences of this unaccountaly weak and wretchet conduit are, thirty thousand men lost, thirty millions of money expended, thirteen provinces lost, and a war with the whole house of Bourbon.* C'est-à-dire: „ Quelles sont les suites de cette conduite foible & déplorable? Trente mille hommes perdus, trente millions sterlings sacrifiés inutilement, treize provinces perdues pour jamais, & une guerre avec toute la maison de Bourbon."

Malgré les soins que nous avons pris de présenter fidelement l'état du commerce de l'Angleterre dans l'Amérique septentrionale avant la révolution, nous croirions notre travail imparfait, si nous ne présentions au lecteur la balance exacte de nos calculs pour démontrer avec évidence & précision quelle est la perte réelle que l'indépendance des Nord-Américains a causée à la Grande-Bretagne. Nous garantissons ces calculs avec d'autant plus d'assurance que nous les avons scrupuleusement rédigés d'après les registres du parlement. Ce tableau, ou plutôt cette balance générale, devoit naturellement terminer la premiere partie de cet ouvrage.

Pour faciliter l'intelligence de nos calculs à l'égard des excédens, voici la maniere d'en vérifier l'exactitude. Prenons par exemple les sommes énoncées pour le commerce de la Baie d'Hudson, Pag. 58.

Import.	681,582.	18.	2.	Exc. des imp.	460,311.	9.	9.
Export.	227,622.	2.	½	Exc. des exp.	6,350.	13.	7½
Reste	453,960.	16	1½	Total	453,960.	16.	1½

Exportations.	227,622.	2.	½	
Excédent des import.	460,311.	9.	9	
Ensemble	687,933.	11.	9½	
Excédent des export.	6,350.	13.	7½	
Reste	681,582.	18.	2	total des imp.

On aura également un même reste si l'on déduit les excédens des sommes importées & exportées.



EXPORTATIONS

DES COLONIES AMÉRICAINES en 1769

Aux Indes occidentales.	liv. 758,574.	4f.	9d.	
En Afrique.	20,278.	5.	1.	
Au midi de l'Europe.	657,577.	6.	6.	
Liv.	1,436,429.	16.	4.	

dont il faut déduire l'excédant du commerce p
telles que *Terre-Neuve*, *le Canada*, *la Nouve*
solde en faveur du commerce des colonies indé

Du résultat de ces tableaux, il paroît q
d'une somme de . , ...
qu'elle mettoit annuellement en circulation, d
dantes, tant Importations qu'Exportations, r
Ce solde augmentoit dans la même proporti
les colonies indépendantes faisoient avec les a
jamais pu payer leur dette à la métropole. C

Si l'on ajoute au bénéfice annuel attaché
l'Europe, de ressource dans le commerce d
l'indépendance des Américains.

(1) La livre sterling évaluée à 22 liv. 10 sous to

A L

O R T A T I

S AMÉRICAINES

ou liv. 8,948,977.

ou liv. 2,243,555.

ou liv. 6,705,422.

ou liv. 65,538,492.

ou liv. 16,733,245.

Angleterre participoit aux b

arce que sans cela les Col

de l'Angleterre.

rence & de prépondérance

sément une idée de ce que

LE SPECTATEUR AMÉRICAIN.

SECONDE PARTIE.

CHAPITRE. I.

Des Colonies.

L'HISTOIRE des sociétés nous apprend que la civilisation s'est étendue de l'orient à l'occident, de l'Asie vers l'Afrique & l'Europe, & de l'Europe vers l'Amérique. C'est ainsi que la fondation des colonies a suivi presque pas-à-pas les progrès de la civilisation. Les récits authentiques des évenemens les plus reculés paroissent indiquer que les peuples de l'Asie commencerent à se rendre fameux par des établissemens formés sur la côte orientale de la mer méditerranée, qu'ils répandirent des colonies dans la plupart des isles & sur plusieurs côtes de cette mer, qu'enfin ils introduisirent des peuplades ou tout au moins l'art de la culture jusque dans la Grece. De la Grece les colonies se sont étendues vers l'Italie, ou la Sicile: & de l'Italie les Romains en ont en-

Origine des colonies.

voyé jusqu'aux frontieres occidentales de leur empire. Depuis la destruction de l'empire Romain en Europe jusqu'à la découverte de l'Amérique & des Indes, l'établissement des colonies paroît avoir été interrompu. La barbarie & l'ignorance qui couvrirent toute l'Europe à cette époque, l'empire qu'usurperent la superstition & l'erreur sur les esprits, arrêterent toutes les entreprises qui auroient pu contribuer à perfectionner, à éclairer l'espece humaine.

Leur utilité. Des pays dévastés & dépeuplés par les maux de la guerre ne pouvant offrir aux conquérans qu'une possession stérile, il étoit néçessaire qu'on y envoyât des colonies pour les cultiver & les repeupler. L'histoire des colonies n'est que l'histoire des usurpations: & si de telles fondations ont contribué à la gloire & à la puissance des Phéniciens, des Grecs & des Romains, elles ont été aussi la cause premiere de leur décadence & de leur chûte.

La plus ancienne connue. Carthage, qui ne fut au commencement qu'une simple colonie phénicienne, devint par son commerce & par le sentiment le plus exalté de l'amour de la patrie & de la liberté, une ville si florissante & si considérable, qu'elle comptoit 700,000 habitans (1) & plus de trois cens villes sous sa jurisdiction en Afrique. C'est de toutes les colonies celle qui a joué le plus grand rôle; aussi les Romains mirent toute leur gloire, employerent toutes leurs ressources & leur force à la détruire. Il est à présumer qu'elle auroit été victorieuse, même de l'empire romain, si elle n'eût pas

---

(1) Strab, liv. 17.

aliéné les esprits contre elle en exerçant sur ses colonies un despotisme tyrannique. Quel bonheur pour ce peuple puissant & industrieux si son ambition se fût borné à conserver les territoires, aussi riches que vastes & peuplés, qu'il avoit en son pouvoir! ou bien si, au lieu de pousser ses conquêtes vers le nord, il se fût contenté de les étendre vers le midi, en menant à sa suite chez des peuples plongés dans la barbarie & la paresse, les arts qui servent en même tems à les occuper & à les civiliser! il auroit longtems fleuri, comme une des nations les plus puissantes & les plus heureuses qui aient jamais existé. Mais les Carthaginois, entraînés par l'idée orgueilleuse de leur pouvoir & de leur opulence, affecterent la monarchie universelle. Ils se trouverent aux prises avec les Romains, qui, avec un esprit plus opiniâtre & plus belliqueux, épris de la même ambition, réussirent à s'élever sur les débris de Carthage. Aucune nation sur la terre depuis les Carthaginois n'avoit rappelé par son exemple une semblable révolution: à sa chute près, l'Angleterre présente à l'univers les mêmes progrès, la même grandeur, les mêmes vexations & la même décadence. *Rivale des Romains.*

Chez les Carthaginois, c'est un peuple éloigné qui vient donner des fers à la métropole & soumettre ses colonies; chez les Bretons, ce sont ses propres colonies qui, révoltées qu'on veuille leur donner des fers, les brisent sur la tête de leurs oppresseurs, & sur les débris du trône élevent leur puissance. Ainsi le rapport qu'il y a entre Cartharge & Albion ne consiste que dans les suites de l'abus du pouvoir. La France, en épousant le parti des Nord-Américains, eût pu jouer en- *Comparaison de Carthage avec l'Angleterre.*

vers l'Angleterre le rôle des Romains envers Carthage, si, comme les Romains, la France eût voulu employer toutes ses ressources à subjuguer son ennemi, mais les tems étant différens, & le systême politique des puissances de l'Europe contraire à l'extension d'un trop grand pouvoir, la France ne pouvoit prétendre dans cette querelle qu'à contribuer à l'indépendance américaine & afoiblir ainsi la Grande-Bretagne; l'évenement a justifié ses espérances : l'Amérique est libre, & l'Angleterre humiliée.

Vues politique des Anglois en formant ses colonies.

L'Angleterre, comme toutes les puissances de l'Europe qui ont formé des colonies éloignées, paroît avoir eu pour premier objet d'augmenter sa population & ses richesses, en établissant avec elles une communication de commerce d'une utilité réciproque. L'expérience a prouvé que les colonies angloises ont parfaitement répondu à la premiere de ces vues, partout où l'on en a fait l'essai; il est à présumer qu'il en sera de même ailleurs en suivant les mêmes principes; car on ne peut disconvenir que, sans les encouragemens de la mere-patrie pour tout ce qui tenoit à l'agriculture & au commerce, les colonies américaines ne seroient pas parvenues à cet état de maturité qui les a rendues si puissantes & si redoutables en même tems.

C'est envain que quelques mauvais politiques cherchoient à insinuer au gouvernement anglois, qu'en multipliant trop les colonies, il étoit à craindre de dépeupler la mere-patrie, les habitans n'en étant pas, disoient-ils, assez nombreux pour en pouvoir distraire pour ces transplantations. Le gouvernement plus éclairé, s'est conduit

sur de meilleurs principes. Londres abonde en hommes qui, faute d'être employés comme il faut, sont une charge & pour l'industrie de ceux qui le sont utilement, & pour le commerce de la nation: la consommation qu'ils font à pure perte des denrées de premiere nécessité en cause la disette & la cherté; conséquemment la main d'œuvre est plus chere, & les marchandises portées au marché se trouvent à un trop haut prix. Les capitales ont plus de ces hommes inutiles à nourrir, qu'il n'en faudroit pour fournir aux colonies qu'on voudroit établir ou maintenir. Au lieu de laisser une capitale chargée d'un poids si onéreux, qu'on les envoie peupler de nouveaux établissemens, ce sera un avantage pour l'endroit qu'ils quitteront & pour eux-mêmes. *Moyen facile d'occuper les mendians.*

Le nombre des mendians qui infestent les capitales, montre qu'elles ont plus de peuple que de moyens pour l'occuper, au moins convenablement, & conséquemment qu'on en peut envoyer une partie ailleurs. Peut-être dira-t-on que tandis qu'ils fourmillent dans les rues de nos grandes villes, nos bourgs, nos villages sont déserts; mais cela ne change rien à la chose, parce que c'est leur travail & non leur nombre qui est un avantage pour le public; si ce travail est discontinué, semblables au frélon dans la ruche, ils sont un obstacle à l'industrie, & il vaudroit mieux qu'ils n'existassent pas que d'être à sa charge. En attendant donc qu'on exécute les loix contre les vagabons, ou qu'on en établisse d'autres, si celles-ci ne suffisent pas, pour empêcher les ouvriers de quitter les établissemens où leur travail est nécessaire & d'accourir dans les villes,

ſurtout dans la métropole, qui n'a pas de quoi les occuper tous, pourquoi ne pas accueillir tout plan propoſé pour les envoyer dans des lieux où leur travail & leur induſtrie peuvent être utiles? Ce ſeroit ajouter à la maſſe générale du travail & épargner en même tems la valeur de la conſommation des oiſifs. Ainſi l'expérience détruit l'idée que l'établiſſement des colonies nuiſoit à la population, & prouve que partout où l'induſtrie eſt juſtement encouragée en donnant aux habitans beaucoup d'occupation, elle augmente auſſi beaucoup la population; c'eſt la ruche d'abeilles dont il ſort quelque eſſain tous les ans ſans qu'elle ſe dépeuple. Qu'on ne s'y trompe pas; ce n'eſt point le grand nombre d'habitans envoyés d'Eſpagne pour former ſes colonies, qui a dépeuplé ce royaume; c'eſt le manque d'induſtrie dont on a cru n'avoir plus beſoin quand on y a vu aborder les tréſors du Nouveau-Monde.

Les colonies favoriſent la population

A l'égard de la différence des climats, c'eſt une erreur populaire qui vient de ce qu'on a cru anciennement qu'il y avoit des zones inhabitables. On a prouvé depuis longtems qu'il n'eſt aucun climat ſous les cieux, auquel, moyennant quelques précautions, la conſtitution humaine ne puiſſe s'accoutumer. La néceſſité même de ces précautions ceſſeroit avec les premiers colons, & ce climat deviendroit naturel aux enfans qui y naîtroient. D'après ces vérités, il faut conclure que l'établiſſement des colonies eſt avantageux à toutes les puiſſances qui les forment avec ſageſſe, qu'il ne ſauroit nuire à la population, puiſqu'elle accroît toujours rapidement partout où l'induſtrie encouragée

est un moyen sûr de se procurer les aises de la vie. De plus, l'établissement d'un commerce avantageux entre les colonies & la métropole procure à toutes les deux des ressources infinies & devient une cause permanente de prospérité, si la métropole sait conserver le mérite de ses bienfaits, & ne les met pas à un prix trop haut.



CHAPITRE II.

De la Liberté Américaine.

CHEZ tous les peuples de l'univers l'amour de la liberté paroît l'avoir emporté sur celui même de la patrie; l'un a toujours produit des héros, le plus souvent l'autre a fait des victimes. Rarement on a vu sacrifier la liberté à la patrie, très-souvent la patrie a été sacrifiée à la liberté. Ce sentiment est si vif & si naturel en l'homme, que, s'il n'est flétri, éteint même dès sa naissance sous l'empire du despotisme & de la tyrannie, l'homme préférera plutôt mourir libre que vivre esclave. Ce n'est point dans nos monarchies ni dans la plupart de nos républiques modernes qu'il faut chercher cet amour exalté de l'indépendance: les premieres en séduisant par le faste qui les environne, contribuent à énerver les cœurs sous les charmes dangereux de la molesse & de l'indolence. Les secondes, esclaves elles-mêmes de l'esprit de parti qui les divisent, se disputent pour la liberté sans savoir en jouir. S'il est un peuple sur la terre qui ait su garantir & conserver ses privileges contre toutes les atteintes, c'est sans doute chez lui qu'il faut puiser des exemples de la véritable liberté: & ce peuple, quoiqu'il commence à dégé-

La liberté est un mot vuide de sens dans les états européens.

nérer, eſt le peuple anglois. Dan la paix comme dans la guerre, ſous des rois féroces comme ſous des rois imbéciles, dans des momens de ſervitude comme dans des tems d'anarchie, il réclama ſans ceſſe ſes droits: on la vu détrôner, décapiter ſes rois pour avoir voulu les enfreindre, ou livrer ſa tête ſous la hache des bourreaux plutôt que d'y renoncer. Il étoit naturel que ce peuple en fondant des colonies en Amérique, portât ſes principes au-delà des mers, & que les mêmes idées ſe tranſmiſſent à leurs enfans. Les Anglois d'Europe devoient donc penſer que c'étoit attaquer leurs propres droits, & bleſſer leurs principes, que d'attaquer ceux des Anglois d'Amérique, qui, après avoir adopté les maximes de leurs ancêtres, après en avoir ſu faire le fondement & la baſe de leur conſtitution, ne ſouffriroient jamais qu'on les détruisît.

Influence de la révolution ſur le reſte de l'Amérique.

L'Amérique ſeptentrionale va devenir le berceau de la liberté du Nouveau-Monde, mais il faudra bien des ſecouſſes à la partie qui reſte eſclave, avant qu'elle ſuive un tel exemple. Rien n'eſt plus propre à nourrir dans les Américains les germes heureux de la liberté, que le ſol qu'ils habitent. Diſperſés dans un continent immenſe, libres comme la nature qui les environne, parmi les rochers, les montagnes, les vaſtes plaines de leurs déſerts, au bord de ces forêts où tout eſt encore ſauvage, & ou rien ne rappelle ni la ſervitude, ni la tirannie de l'homme, ils ſemblent recevoir de tous les objets phyſiques les leçons de la liberté & de l'indépendance. Ce n'eſt point comme en Europe où l'on voit l'eſclavage aſſis au milieu des vices, des richeſſes & des arts,

CHAPITRE II.

De la Liberté Américaine.

CHEZ tous les peuples de l'univers l'amour de la liberté paroît l'avoir emporté sur celui même de la patrie; l'un a toujours produit des héros, le plus souvent l'autre a fait des victimes. Rarement on a vu sacrifier la liberté à la patrie, très-souvent la patrie a été sacrifiée à la liberté. Ce sentiment est si vif & si naturel en l'homme, que, s'il n'est flétri, éteint même dès sa naissance sous l'empire du despotisme & de la tyrannie, l'homme préférera plutôt mourir libre que vivre esclave. Ce n'est point dans nos monarchies ni dans la plupart de nos républiques modernes qu'il faut chercher cet amour exalté de l'indépendance: les premieres en séduisant par le faste qui les environne, contribuent à énerver les cœurs sous les charmes dangereux de la molesse & de l'indolence. Les secondes, esclaves elles-mêmes de l'esprit de parti qui les divisent, se disputent pour la liberté sans savoir en jouir. S'il est un peuple sur la terre qui ait su garantir & conserver ses privileges contre toutes les atteintes, c'est sans doute chez lui qu'il faut puiser des exemples de la véritable liberté; & ce peuple, quoiqu'il commence à dégé-

La liberté est un mot vuide de sens dans les états européens.

nérer, est le peuple anglois. Dan la paix comme dans la guerre, sous des rois féroces comme sous des rois imbéciles, dans des momens de servitude comme dans des temps d'anarchie, il réclama sans cesse ses droits: on la vu détrôner, décapiter ses rois pour avoir voulu les enfreindre, ou livrer sa tête sous la hache des bourreaux plutôt que d'y renoncer. Il étoit naturel que ce peuple en fondant des colonies en Amérique, portât ses principes au-delà des mers, & que les mêmes idées se transmissent à leurs enfans. Les Anglois d'Europe devoient donc penser que c'étoit attaquer leurs propres droits, & blesser leurs principes, que d'attaquer ceux des Anglois d'Amérique, qui, après avoir adopté les maximes de leurs ancêtres, après en avoir su faire le fondement & la base de leur constitution, ne souffriroient jamais qu'on les détruisît.

Influence de la révolution sur le reste de l'Amérique.

L'Amérique septentrionale va devenir le berceau de la liberté du Nouveau-Monde, mais il faudra bien des secousses à la partie qui reste esclave, avant qu'elle suive un tel exemple. Rien n'est plus propre à nourrir dans les Américains les germes heureux de la liberté, que le sol qu'ils habitent. Dispersés dans un continent immense, libres comme la nature qui les environne, parmi les rochers, les montagnes, les vastes plaines de leurs déserts, au bord de ces forêts où tout est encore sauvage, & ou rien ne rappelle ni la servitude, ni la tirannie de l'homme, ils semblent recevoir de tous les objets physiques les leçons de la liberté & de l'indépendance. Ce n'est point comme en Europe où l'on voit l'esclavage assis au milieu des vices, des richesses & des arts,

CHAPITRE II.

De la Liberté Américaine.

La liberté est un mot vuide de sens dans les états européens.

CHEZ tous les peuples de l'univers l'amour de la liberté paroît l'avoir emporté fur celui même de la patrie; l'un a toujours produit des héros, le plus fouvent l'autre a fait des victimes. Rarement on a vu facrifier la liberté à la patrie, très-fouvent la patrie a été facrifiée à la liberté. Ce fentiment eft fi vif & fi naturel en l'homme, que, s'il n'eft flétri, éteint même dès fa naiffance fous l'empire du defpotifme & de la tyrannie, l'homme préférera plutôt mourir libre que vivre efclave. Ce n'eft point dans nos monarchies ni dans la plupart de nos républiques modernes qu'il faut chercher cet amour exalté de l'indépendance: les premieres en féduifant par le fafte qui les environne, contribuent à énerver les cœurs fous les charmes dangereux de la moleffe & de l'indolence. Les fecondes, efclaves elles-mêmes de l'eprit de parti qui les divifent, fe difputent pour la liberté fans favoir en jouir. S'il eft un peuple fur la terre qui ait fu garantir & conferver fes privileges contre toutes les atteintes, c'eft fans doute chez lui qu'il faut puifer des exemples de la véritable liberté: & ce peuple, quoiqu'il commence à dégé-

nérer, est le peuple anglois. Dan la paix comme dans la guerre, sous des rois féroces comme sous des rois imbéciles, dans des momens de servitude comme dans des tems d'anarchie, il réclama sans cesse ses droits: on la vu détrôner, décapiter ses rois pour avoir voulu les enfreindre, ou livrer sa tête sous la hache des bourreaux plutôt que d'y renoncer. Il étoit naturel que ce peuple en fondant des colonies en Amérique, portât ses principes au-delà des mers, & que les mêmes idées se transmissent à leurs enfans. Les Anglois d'Europe devoient donc penser que c'étoit attaquer leurs propres droits, & blesser leurs principes, que d'attaquer ceux des Anglois d'Amérique, qui, après avoir adopté les maximes de leurs ancêtres, après en avoir su faire le fondement & la base de leur constitution, ne souffriroient jamais qu'on les détruisît.

Influence de la révolution sur le reste de l'Amérique.

L'Amérique septentrionale va devenir le berceau de la liberté du Nouveau-Monde, mais il faudra bien des secousses à la partie qui reste esclave, avant qu'elle suive un tel exemple. Rien n'est plus propre à nourrir dans les Américains les germes heureux de la liberté, que le sol qu'ils habitent. Dispersés dans un continent immense, libres comme la nature qui les environne, parmi les rochers, les montagnes, les vastes plaines de leurs déserts, au bord de ces forêts où tout est encore sauvage, & ou rien ne rappelle ni la servitude, ni la tirannie de l'homme, ils semblent recevoir de tous les objets physiques les leçons de la liberté & de l'indépendance. Ce n'est point comme en Europe où l'on voit l'esclavage assis au milieu des vices, des richesses & des arts,

où le fanatisme & la superstition rétrécissent les cœurs, où la basse flatterie forme & caresse les tyrans. Tout y porte l'empreinte de l'homme libre & vertueux. Dailleurs, ces peuples continuellement livrés à l'agriculture, au commerce & à des travaux utiles, ne peuvent que conserver leurs mœurs & leur énergie.

Les Américains taxés mal-à-propos de paresse.

Plusieurs écrivains ont répété les uns après les autres que les Nord-Américains étoient paresseux : j'ose d'autant plus élever la voix contre une assertion aussi injuste, que ce préjugé commence à gagner le plus grand nombre de ces esprits superficiels qui croient volontiers sur parole. Qu'on examine Washington à la tête de son armée, sans cesse actif, sans cesse vigilant, le soldat coucher sur la dure au milieu des champs, & dans la saison la plus rigoureuse, faire des marches longues & pénibles sans se plaindre, sans murmurer. Qu'on réfléchisse que la grande révolution qu'ils viennent d'opérer exigeoit des esprits sans cesse tendus, sans cesse occupés à la conduire à sa perfection, des loix à former, des précautions infinies à prendre, & l'on verra si cet ouvrage est celui d'un peuple indolent & paresseux. A peine ont-ils élevé un temple à la liberté qu'ils en erigent un autre aux sciences. De tels hommes sont encore bien éloignés de la pauvreté, du luxe & de l'excès des besoins. En supposant pour un moment que les Américains sont indolens plutôt que paresseux, leur indolence viendroit de ce qu'ils ignorent encore l'indigence : mais quand, à la suite du luxe dont elle est la compagne inséparable, elle se sera fait sentir à ce peu-

ple, il deviendra moins indolent & plus laborieux. N'anticipons pas les tems, & ne diminuons pas le mérite des Nord-Américains par nos suppositions; non-seulement nous n'avons pas le droit de les juger; à peine sommes-nous en état d'apprécier & d'imiter leur courage, leur patience & leur vertu.





CHAPITRE III.

Réflexions sur l'Indépendance Américaine.

Nouveau système de politique occasionné par l'indépendance.

UN des plus grands & des plus mémorables évenemens de ce siecle est sans doute l'indépendance américaine. Toutes les puissances de l'Europe ont été en fermentation, & cette explosion a causé un incendie presque général : la guerre s'est allumée de toutes parts ; les ports mêmes les plus éloignés de l'Asie en ont ressenti la commotion. Cette révolution étonnante & rapide a changé le systême politique & mercantille de l'Europe. Les fastes de l'Angleterre attestent que depuis son existence elle n'avoit jamais éprouvé une situation plus critique. En effet, rien ne pouvoit arriver de plus fâcheux pour elle que l'indépendance de ses colonies d'Amérique ; presque toutes les branches de son commerce en souffrent, & cette scission brise à jamais dans ses mains le sceptre des mers qu'elle avoit usurpé. Mais en même tems, rien de plus heureux pour les autres puissances maritimes & pour la nouvelle république qui vient de se former.

L'exécution des grands projets dépend de la prudence & du génie

S'il est beau de lever l'étendard de la liberté & de s'affranchir des vexations du despotisme, il est dangereux aussi de l'entreprendre, à moins qu'un sentiment intime de confiance, fondé sur la justice des réclamations, n'exalte dans l'esprit du peu-

pre le besoin d'une révolution préparée en secret par la politique prudente & réfléchie des chefs qui la méditent. Alors cette effervescence devenant générale, on tenteroit envain d'en détruire les principes & de soumettre un peuple pareil aux loix de l'ancien gouvernement qu'il veut abjurer. Tel est le point de vue sous lequel on doit considérer la cause américaine, & le peu de succès des armées britanniques dans cette partie du monde. Il se passera encore bien des siecles & des scenes de désolation avant que l'indépendance des treize Etats-Unis amene celle de toute l'Amérique: mais elle paroît inévitable. C'est du conflit des biens & des maux des deux hémisphéres que doit naître cette scission générale qui ébranlera les trônes de l'Europe, en leur faisant perdre les sources abondantes où ils puisoient leurs richesses. Le Nouveau-Monde en recouvrant son ancienne liberté, & plus de civilisation, deviendra peut-être assez redoutable pour nous intimider jusque dans nos propres foyers.

Les indigenes moins corrompus que les Européens

Les naturels de l'Amérique ne sont sans doute pas sans vices; mais il s'en faut de beaucoup que la corrupion soit aussi grande parmi eux que chez les Européens; au lieu que leurs vertus, puisées dans la nature & dans la simplicité des mœurs, ne sont point comme chez nous ou l'ouvrage de l'hypocrisie, ou celui de l'orgueil. C'est la vertu sans mélange, sans ornement, telle enfin qu'elle étoit dans les tems heureux où l'innocence primitive de l'homme n'avoit point à lutter contre l'empire des passions & le danger toujours renaissant du mauvais exemple & de la séduction.

Des fureurs & des dévastations des Européens dans l'Amérique il résultera cependant un bien pour les habitans de ce nouvel hémisphere: l'esprit de sociabilité, le développement des lumieres dans les arts & dans les sciences, succédant à l'ignorance & à la barbarie, les naturels se rapprocheront plus entre eux, deviendront plus communicatifs, & se prêteront mutuellement des secours. Je sais que les arts & les sciences entraînent bien des maux après eux, qu'ils sont l'aliment du luxe, cause continuelle de la dépravation des mœurs, & dont il ne faut pas espérer de s'affranchir jamais. Mais si les biens doivent toujours être en équilibre avec les maux, sans qu'il tiennent au pouvoir de l'homme d'en déranger l'ordre immuable & éternel, il faut espérer que les Américains, en général plus sages que nous, profiteront de leurs lumieres & de notre exemple pour se garantir des vices de nos constitutions, de nos loix & de nos sociétés.

Effets heureux de la tolérance. Le tolérantisme paroît déjà faire la base fondamentale des loix des Treize-Etats-Unis, & cette sage politique prépare le bonheur & la population de cette république naissante. Heureux le peuple qui, après avoir adopté ce principe, s'y tiendra fortement attaché! c'est par ses mains que s'opérera la grande révolution dont l'indépendance de l'Amérique septentrionale n'est que le prélude, heureux, dis-je, le peuple qui faisant chérir son gouvernement aux indigenes, leur fera quitter leurs retraites pour concourir avec eux à l'accroissement de la population du Nouveau-Monde, & à la gloire de briser à jamais ses fers. Tous les peuples sensibles & bons doivent desirer que l'Eu-

rope voie cette révolution sans jalousie & sans crainte, & que la considérant comme un décret éternel & inviolable, elle s'empresse d'y donner les mains en sacrifiant des prétentions imaginaires que la force lui a données & que la force peut lui enlever de même.

Laissons à ces nouveaux peuples le droit de nous apporter leurs productions & leurs marchandises; laissons leur commerce libre ainsi que leur industrie, & que la nation européenne qui les traitera le mieux, soit seule celle qui puisse avoir des droits à leur préférence; desirons enfin qu'une noble émulation, ainsi qu'une douce fraternité, soient à jamais entre eux & nous les liens indissolubles de nos rapports & de nos besoins mutuels. Les traités de commerce & d'amitié (1) que les Etats-Unis se proposent de faire avec les puissances de l'Europe sont fondés sur ces principes heureux.

(1) Nous donnerons un précis de ces pieces intéressantes à la fin de cet ouvrage, c'est un code où le lecteur pourra puiser avec utilité dans le besoin.





CHAPITRE IV.

La nature, les causes, les progrès & les considétions sur les suites de la révolution américaines.

La révolution américaine n'est susceptible d'aucune comparaison.

LES siecles antérieurs ne présentent aucun évenement qui ait du rapport à la révolution américaine: c'est en vain que quelques auteurs modernes se sont efforcés de la comparer à celle qui donna la liberté aux peuples des Pays-Bas-Unis. C'étoit bien comme en Amérique un joug qu'il falloit briser, mais cette ressemblance de terme est susceptible de tant de nuances, de tant d'acceptations différentes, que, pour peu qu'on ouvre l'histoire des anciens Hollandois, on n'y trouvera ni les mêmes causes, ni les mêmes secours, ni les mêmes ressources, ni les mêmes succès, encore moins les mêmes opérations politiques & militaires qu'en Amérique: c'est bien, si l'on veut, comme en Hollande des provinces séparées qui se réunissent pour une même cause & forment ensemble une confédération pour la sureté de toutes, mais les droits de ces provinces, la forme de leurs liens respectifs, le centre auquel elles vont toutes aboutir pour former le pouvoir législatif, different en tout de l'acte d'union des Etats-Américains. Au premier coup d'œil l'un paroît calqué sur l'autre, mais à l'examen on voit que les Améri-

cains

cains ont puisé dans tous les côdes pour établir le leur; ils paroissent avoir étudié dans tous les gouvernemens d'Europe, les moyens d'éviter les vices qui défigurent ces loix, afin de rendre les leurs moins imparfaites; & quoiqu'ils paroissent avec leurs précautions & leur sagesse pouvoir y réussir, ils n'atteindront ce mieux, qu'après avoir dissipé les entraves & les discussions dont un nouveau gouvernement est susceptible. La nation est bien en général libre, mais comme il importe à la plus sage république de déterminer jusqu'où s'étend le droit qu'a chaque citoyen à cette liberté, il est nécessaire d'en connoître les limites, d'en assurer la jouissance en proscrivant les abus. Heureux d'avoir moins de préjugés que nous, les Américains parviendront probablement mieux à concilier la richesse de leur empire avec la paix, le bonheur & la liberté de chaque individu. Anticiper sur les tems, & les juger défavorablement dans les circonstances actuelles, ce seroit certainement se tromper, & leur faire injustice.

Il en est de même de la comparaison qu'on a faite des Américains & des Romains, lorsque ces derniers eurent chassé les rois de Rome : mais nous pensons qu'à plusieurs égards les nouveaux républicains ne sont comparables dans cette révolution à aucun peuple ancien ni moderne. Il n'est pas même jusqu'au principe qui leur mit les armes à la main pour recouvrer & défendre leur liberté qui ne soit différent. La révolution américaine ne présente à l'esprit ni le besoin d'agrandir sa puissance, de porter le fer & le feu chez leurs voisins pour en faire des tributaires & des esclaves, ni ces traits de barbarie, de vengeance & de fé-

CHAPITRE II.

De la Liberté Américaine.

La liberté est un mot vuide de sens dans les états européens.

CHEZ tous les peuples de l'univers l'amour de la liberté paroît l'avoir emporté fur celui même de la patrie; l'un a toujours produit des héros, le plus fouvent l'autre a fait des victimes. Rarement on a vu facrifier la liberté à la patrie, très-fouvent la patrie a été facrifiée à la liberté. Ce fentiment eft fi vif & fi naturel en l'homme, que, s'il n'eft flétri, éteint même dès fa naiffance fous l'empire du defpotifme & de la tyrannie, l'homme préférera plutôt mourir libre que vivre efclave. Ce n'eft point dans nos monarchies ni dans la plupart de nos républiques modernes qu'il faut chercher cet amour exalté de l'indépendance: les premieres en féduifant par le fafte qui les environne, contribuent à énerver les cœurs fous les charmes dangereux de la moleffe & de l'indolence. Les fecondes, efclaves elles-mêmes de l'eprit de parti qui les divifent, fe difputent pour la liberté fans favoir en jouir. S'il eft un peuple fur la terre qui ait fu garantir & conferver fes privileges contre toutes les atteintes, c'eft fans doute chez lui qu'il faut puifer des exemples de la véritable liberté; & ce peuple, quoiqu'il commence à dégé-

nérer, eſt le peuple anglois. Dan la paix comme dans la guerre, ſous des rois féroces comme ſous des rois imbéciles, dans des momens de ſervitude comme dans des temps d'anarchie, il réclama ſans ceſſe ſes droits: on la vu détrôner, décapiter ſes rois pour avoir voulu les enfreindre, ou livrer ſa tête ſous la hache des bourreaux plutôt que d'y renoncer. Il étoit naturel que ce peuple en fondant des colonies en Amérique, portât ſes principes au-delà des mers, & que les mêmes idées ſe tranſmiſſent à leurs enfans. Les Anglois d'Europe devoient donc penſer que c'étoit attaquer leurs propres droits, & bleſſer leurs principes, que d'attaquer ceux des Anglois d'Amérique, qui, après avoir adopté les maximes de leurs ancêtres, après en avoir ſu faire le fondement & la baſe de leur conſtitution, ne ſouffriroient jamais qu'on les détruiſît.

Influence de la révolution ſur le reſte de l'Amérique.

L'Amérique ſeptentrionale va devenir le berceau de la liberté du Nouveau-Monde, mais il faudra bien des ſecouſſes à la partie qui reſte eſclave, avant qu'elle ſuive un tel exemple. Rien n'eſt plus propre à nourrir dans les Américains les germes heureux de la liberté, que le ſol qu'ils habitent. Diſperſés dans un continent immenſe, libres comme la nature qui les environne, parmi les rochers, les montagnes, les vaſtes plaines de leurs déſerts, au bord de ces forêts où tout eſt encore ſauvage, & ou rien ne rappelle ni la ſervitude, ni la tirannie de l'homme, ils ſemblent recevoir de tous les objets phyſiques les leçons de la liberté & de l'indépendance. Ce n'eſt point comme en Europe où l'on voit l'eſclavage aſſis au milieu des vices, des richeſſes & des arts,

eſt fallu qu'il ne vînt trop tard; car s'il n'eût pas été exactement fait au tems où il le fut, il n'eſt pas apparent que dans les circonſtançes qui ſuivirent cette déclaration, l'on eût pu la faire avec le même ſuccès; peut-être même ne l'eût-elle pas été du tout. Mais cette heureuſe époque ayant précédé la funeſte campagne de 1776, leur honneur, leur intérêt, tout enfin les appeloit hautement à les maintenir: ce feu de l'ame, cette énergie du cœur qu'inſpire l'amour de la liberté, alimentoient leur eſpérance & ſervoient de guides à leur conduite.

Les cauſes principales qui ont produit la révolution ſont trop connues pour les retracer. L'Angleterre n'a perdu ſes colonies, que pour avoir voulu abuſer du pouvoir qu'elle avoit naturellement ſur elles, & le ſouvenir doit en reſter pour apprendre à l'univers combien il importe d'agir avec circonſpection dans les affaires du gouvernement, & que rien n'eſt plus près de la liberté que l'excès du deſpotiſme. Mais examinons un inſtant la conduite ſecrete du cabinet de St. James. Il y avoit déjà longtems que les chartres & les conſtitutions des colonies faiſoient ombrage à l'Angleterre. Au lieu de ſe glorifier de ſes progrès rapides en établiſſemens, de ſa population, de ſon commerce qui alloit toujours en augmentant; au lieu de chercher & de ſaiſir toutes les occaſions de maintenir une heureuſe harmonie avec elles, l'Angleterre au contraire n'enviſageoit toutes ces choſes qu'avec des yeux jaloux & inquiets; elle voyoit, il eſt vrai, dans ſes enfans, des moyens naturels & propres à l'indépendance; il étoit donc de la bonne politique de prendre les

Politique vicieuſe du miniſtere britannique.

voies de douceur pour détruire la fermentation : certainement les Américains s'y feroient prêtés avec complaisance. Mais le malheureux délire du ministere britannique, l'envie de jouer un rôle, tout contribua à bouleverser son empire. L'Angleterre, follement persuadée que, pour retenir un joug qui s'échappoit de ses mains, il falloit frapper un grand coup, commença par augmenter ses prétentions, & semer la division de toutes parts. Elle pensa que le sort d'une bataille dont elle se promettoit les plus grands succès, lui assureroit ce qu'elle ne pouvoit ni proposer avec décence ni espérer par la voie des négociations. En effet, une victoire auroit assuré sa conquête, & lui auroit procuré & la domination du peuple & la propriété des terres. C'étoit en effet couper l'arbre par la racine. Tous les embarras du gouvernement auroient cessé & mis fin à tous les débats. L'Angleterre fut trompée dans son attente ; elle comptoit sur des triomphes & n'éprouva que des défaites : il étoit trop tard pour reculer ; sa fierté naturelle la força de continuer & soutenir une guerre malheureuse, & quoique le bandeau de l'ilusion ne couvrît plus ses yeux, elle dut attendre du tems, le moment favorable de se retirer avec moins de honte en cédant le champ de bataille aux opprimés. Mais ses malheureux destins lui préparoient de plus grands regrets, de plus grands désastres. La cour de France, humiliée par la derniere guerre, attendoit en silence l'occasion de se relever de son abaissement en portant à sa rivale un coup mortel. Elle offrit son secours aux Américains, qui, comptant avec raison sur sa noblesse & sa sincérité, accepterent ses services ; & l'his-

Suites funestes de cette politique.

toire de cette guerre, en retraçant les circonstances qui l'accompagnerent, offrira aux siecles futurs des exemples frappans de la fermeté, du courage, du désintéressement & de la grandeur d'ame des deux alliés, & une leçon terrible pour les souverains despotes & pour les ministres trop présomptueux. Voyons maintenant les progrès & les suites de cette célebre révolution.

Il n'est pas indifférent de chercher dans les événemens anciens qui caractérisent les colonies américaines, si les germes de cette révolution n'existoient pas déja longtems avant qu'elle éclatât. Il paroît nécessaire de suivre pas-à-pas ces époques; elles serviront à mieux aprécier la nation.

La Nouvelle-Angleterre a été le berceau de la révolution.

En 1643 les quatre provinces de la Nouvelle-Angleterre, Massachuset, Nouvelle-Hampshire, Connecticut & Rhode-Island, qui dans l'origine n'avoient rien de commun entre elles, formerent une confédération sous le nom des Colonies-Unies, pour se garantir de l'insurrection & des attaques des sauvages. En vertu de cette union, deux députés de chaque établissement devoient se trouver dans un lieu marqué pour y décider des affaires de la Nouvelle-Angleterre, suivant les instructions de l'assemblée particuliere qu'ils représentoient. Cette association ne blessoit en rien le droit qu'avoit chacun de ses membres de se conduire en tout à sa volonté. Cette indépendance anticipée influoit jusque sur la métropole: cependant elle avoit eu soin de ne consentir à cette confédération qu'après avoir stipulé que ce code nouveau ne ble eroit en rien la législation britannique; & que le jugement de tous les grands crimes commis sur leur territoire lui seroit réservé;

on établit furtout expreffément que leur commerce viendroit en entier dans les ports d'Angleterre. Malgré ces conventions & ces obligations, les habitans de la Nouvelle-Angleterre refuferent de s'y conformer de même que fur d'autres devoirs moins importans. L'Angleterre auroit déjà dû s'appercevoir que l'efprit républicain faifoit des progrès rapides chez ces colons, & que fitôt qu'ils paroiffoient ne point fe croire liés par ces arrangemens, ils pouvoient fe permettre des libertés plus grandes. L'Autorité du fouverain même n'y étoit plus reconnue que d'une maniere vague, & très-précaire.

La province de Maffachufet, la plus riche & la plus floriffante des quatre, agiffoit plus ouvertement auffi, & fe permettoit des chofes plus graves contre le gouvernement britannique. Une conduite auffi fiere lui attira le reffentiment de Charles II: ce prince annulla en 1684, la charte que fon pere avoit accordée: il établit une adminiftration prefque arbitraire, & pour manifefter d'une maniere plus éclatante encore fon autorité, il fit lever des impôts pour fon propre ufage. Le defpotifme ne diminua pas fous fon fucceffeur, & le mécontentement augmenta tellement qu'à la premiere nouvelle de fa deftitution, ils arrêterent fon lieutenant, le mirent aux fers & le renvoyerent en Europe.

Le defpotifme de Guillaume III révolte les colonies.

A l'avenement de Guillaume III à la couronne, on penfoit généralement qu'étant élevé dans un pays & dans des principes répubicains, ce prince refpecteroit mieux que fes prédéceffeurs les droits des citoyens; mais fon regne a montré que

pour bien juger les hommes, il faut attendre qu'ils aient déployé l'autorité dont on les investit, & montré l'usage qu'ils savent en faire. Ce regne fut aussi despotique que le précédent. Le genre d'administration qu'il introduisit en Amérique ne fit que gêner encore plus la liberté de la province de Massachuset. Les quatre provinces de la Nouvelle-Angleterre soumises à l'autorité d'un seul chef n'étoient cependant pas dirigées avec les mêmes maximes, tandis que le pouvoir de la cour s'appésantissoit sur Massachuset, il se relâchoit un peu en faveur du Connecticut & de Rhode-Island qui avoient montré moins de fermeté & plus de soumission. La Nouvelle-Hampshire étoit traitée comme Massachuset.

Une des réclamations les plus fortes des colonies étoit d'obtenir de la Grande-Bretagne les mêmes franchises pour la pêche de la baleine que ses propres sujets. Les Américains devoient payer un droit de 56 liv. 5 sous par tonneau à leur entrée dans la métropole, & quoique ce droit ne s'élevât qu'à la moitié de celui que payoient les propres navires de la Grande-Bretagne, il ne leur en paroissoit pas moins onéreux; & leur espérance de s'en voir affranchie fut vaine. En 1699 à ce droit on osa en ajouter un second de 5 sous 7 den. par liv. pesant de fanons; mais cette nouvelle taxe eut des suites si funestes, qu'il fallut la supprimer en 1723, à l'exception cependant de la pêche du continent septentrional.

A ces réclamations près, rien ne paroissoit annoncer à l'Angleterre l'orage qui devoit l'écraser sous le poids d'une guerre intestine, & la priver

pour jamais de ses colonies. Le fameux acte du timbre, qui défendoit d'admettre dans les tribunaux aucun titre qui ne seroit pas écrit sur du papier marqué & vendu au profit du fisc, renouvela les premiers griefs, & causa en 1764 une explosion qui détruisit tous les liens entre les deux nations. A cette usurpation de leurs droits les plus précieux & les plus sacrés, tous les Nord-Américains poussent un cri d'indignation, & d'un accord mutuel, hommes & femmes renoncent à la consommation des marchandises que leur fournissoit la métropole, jusqu'à ce qu'elle ait retiré ce bill illégal & oppresseur. Cette résolution ferme & courageuse étonne, interdit le gouvernement, qui, après avoir temporisé, différé envain, fut obligé, deux ans après, de révoquer l'acte du timbre. Honteux cependant d'avoir plié, le parlement s'occupa des moyens de se procurer une indemnisation de la perte de ce revenu; en conséquence, il y suppléa par un impôt sur le verre, le plomb, le carton, les couleurs, le papier peint & le thé, portés d'Angleterre en Amérique. Cette innovation révolta également les Américains: aucune de ces taxes ne fut payée. Il y avoit déjà trois ans que ces refus duroient, que l'Angleterre les souffroit, lorsque ces hommes si jaloux de leurs prérogatives demanderent au parlement une rénonciation générale & formelle à ce qui avoit été illégalement ordonné, & cette satisfaction si délicate leur fut accordée en 1770. Le parlement en excepta le thé; mais ce droit ne fut pas plus exigé que les autres.

Explosion causée par l'acte du Timbre.

Le ministere britannique se persuadant trop lé-

geremement qu'il pourroit ramener à l'obéissance les habitans de ces colonies & obtenir enfin à force de persévérance, plus de soumission de leur part, trompé peut-être par ses délégués qui les représentoient dans des dispositions plus favorables, ordonna en 1773 la perception de l'impôt sur le thé. A cette nouvelle, tous les esprits se soulevent & l'incendie se manifeste dans toutes les colonies Angloises. Chaque province veut signaler son patriotisme, dans quelques-unes on arrête des remercimens pour les navigateurs qui ont refusé de prendre sur leurs bords cette production: ici ce sont des négocians à qui elle étoit adressée qui refusent de la recevoir; là quiconque osera la vendre sera déclaré ennemi de la patrie; ailleurs on charge de la même flétrissure ceux qui en conserveront dans leurs magazins, & tous d'un commun accord jurent solemnellement de se priver de l'usage de cette boisson. Les uns brûlent ce qui leur reste de cette feuille qui faisoit leurs délices, les autres détruisent dans le port trois cargaisons entieres de thé qui arrivoient d'Europe. Le thé expédié pour cette partie du monde étoit évalué cinq ou six millions, & il n'en fut pas déchargé une seule caisse. Boston, le centre de ces résolutions vigoureuses, fut le principal théâtre de ce soulevement. Cette ville devint l'objet de l'indigation du parlement, qui, irrité de l'opiniâtreté des Bostoniens, fit fermer leur port le 13 mars 1774, & défendit par un bill d'y rien débarquer, ni d'y rien prendre. Cette sévérité auroit peut-être pu produire chez un autre peuple un bon effet, & sur ce principe, dans cette

L'ordre de percevoir l'impôt sur le thé révolte tous les colons.

L'Angleterre sévit contre Boston qui lui résiste.

faille confiance, la cour de Londres s'applaudissoit d'une loi si rigoureuse; elle s'attendoit que cette ville altiere fléchiroit enfin, ou que ses voisins, alarmés de cet anathême, ou jaloux de profiter de sa disgrace, chercheroient à en tirer avantage: mais le ministere, cruellement trompé dans son attente, s'apperçut trop tard de son imprudence, & fut victime de sa grande sécurité. (1) Boston reste ferme, résiste à l'orage & brave la tempête. Les esprits s'exaltent de plus en plus; le cri de la religion renforce celui de la liberté; on court aux armes, chacun brûle de se signaler & de maintenir ses droits, enfin les liens qui unissoient encore l'Angleterre aux colonies, sont brisés pour

(1) Ce n'étoit point assez pour les Bostoniens que toutes les provinces se signalassent à l'envi pour leur offrir des secours d'hommes & d'argent: le trait suivant, unique dans son espece, étoit bien capable de flatter & d'exalter l'ame de ces nouveaux républicains.

Les sauvages *Masphi*, ayant appris la tyrannie du gouvernement britannique envers la ville de Boston, se piquerent de montrer la part qu'ils prenoient à son infortune. Cette horde de chasseurs fit une collecte générale de tout l'argent qui se trouvoit chez elle: la somme se montoit à seize schillings. La maniere dont elle fit ce modique présent en releve singulierement le prix. Ils se présenterent devant la salle du commité. *Tenez*, dirent-ils, en entrant, *voilà tout ce que nous possédons; nous comptions en acheter du rhum, nous boirons de l'eau. Adieu, nous allons chasser dans le grand bois. Si nous pouvons vendre quelques peaux aux habitans d'en haut, nous viendrons vite vous en apporter l'argent.*

Peuples civilisés, voilà encore des sauvages qui parlent & font honneur à l'homme.

Confédération de 13 colonies

jamais. Les provinces fe réunissent, se tent pour résister à l'ennemi, & dès lors la république (1) des Treize-Etats-Un l'ordre suivant.

		Longitudes.	
1. Nouv. Hampshire.	*Portsmouth.*	307°.	30.
2. Massachuset.	*Boston.*	307.	3.
3. L'Isle de Rhode.	*New-Port.*	305.	50.
4. Connecticut.	*New-Haven.*	304.	40.
5. Nouvelle-York.	*New York.*	302.	40.
	Albany.	304.	19.
6. Nouvelle Jersey.	*Amboy.*	302.	57.
7. Delaware.	*Wilmington.*	302.	37.
8. Pensylvanie.	*Philadelphie.*	301.	40.
9. Maryland.	*Baltimore.*	300.	30.
	Annapolis.	300.	10.
10. Virginie.	*Williambourg.*	299.	32.
	Baie de Chesapeak.	301.	15.
11. Caroline Septentr.	*Wilmington.*	298.	22.
	Brunswick.	298.	15.
12. Caroline Mérid.	*Charles-Town.*	297.	24.
	Port Royal.	296.	55.
13. Géorgie.	*Savannah.*	295.	45.

(1) L'espace occupé par les treize républiques montagnes & la mer n'est que de 67 lieues marines ; la côte leur étendue est en ligne droite de 345, depuis de Ste. Croix jusqu'à celle de Savannah, comme l'i carte placée à la fin de cet ouvrage.

Suivant les observations les plus récentes, les E possèdent une étendue de 207,050 milles quarrés, il ainsi guere moins grands que l'Allemagne, les Pays-Suisse qui contiennent 207,483 milles quarrés.

Ces Treize-Etats, choisirent la ville de Philadelphie pour devenir la résidence des membres du gouvernement; ils y envoyerent le 5 de septembre 1774 des députés chargés de défendre leurs droits & leurs intérêts; ce sont ces députés réunis qui composent le congrès américain. *Philadelphie devient la résidence du congrès.*

De ce moment ce ne sont plus quelques particuliers qui opposent une résistance opiniâtre à des maîtres impérieux, c'est le congrès de l'Amérique qui lute contre le parlement d'Angleterre: c'est une nation contre une autre nation. D'un côté, l'on fait des préparatifs de guerre, des armemens; de l'autre, on s'occupe des moyens de repousser l'ennemi, & ce qui pouvoit rester d'affection pour le gouvernement primitif est étouffé. Il ne manquoit plus que de donner de l'énergie aux esprits: un ouvrage intitulé: *Sens commun*, produit cet effet. *Préparations de guerre.*

„ Jamais, disoit l'auteur de cet écrit célebre, (M. Payne,) jamais un intérêt plus grand n'a occupé les nations. Ce n'est pas celui d'une ville ou d'une province, c'est celui d'un continent immense & d'une grande partie du globe. Ce n'est pas l'intérêt d'un jour, c'est celui des siecles. Le présent va décider d'un long avenir; & plusieurs centaines d'années après que nous ne serons plus, le soleil en éclairant cet hémisphere, éclairera ou notre honte, ou notre gloire. Longtems nous avons parlé de réconciliation & de paix; tout est changé. Dès qu'on a pris les armes, dès que la premiere goute de sang a coulé, le tems des discussions n'est plus. Un jour à fait naître une révolution; un jour nous a transportés dans un siecle nouveau, &c." *Manifeste.*

Commencement des hostilités. Dans la nuit du 18 avril 1775, Gage, commandant des troupes royales, fait partir de Boston un détachement chargé de détruire un magasin d'armes & de munitions qu'avoient les américains à Concorde: elles y réussissent; mais à leur retour elles sont assaillies par la milice. Quelques mois après se livrent des combats plus réguliers, & c'est dans un de ces combats que le brave Warren devient une des premieres victimes de la liberté. *Mort & éloge de Warren.* Le congrès honora sa cendre, & son oraison funebre fut prononcée avec cette noblesse, cette énergie & cette décence qui caracterisent des ames libres.

En voici quelques traits.

„ Le signal du carnage est donné, le salpêtre s'embrase; la foudre part; elle atteint un héros, il tombe. — Citoyens, il n'est point mort; non, il ne mourra point; c'est l'homme obscur qui périt tout entier; le grand-homme se survit à lui-même dans l'ame de ses compatriotes....

Approchez, peres & meres de famille, du corps sanglant de Warren; contemplez ses blessures honorables & funestes; allez raconter à vos enfans la cruauté des tyrans & les suites affreuses de l'esclavage. Qu'ils s'animent à ces peintures sanglantes; & qu'ils ne forment qu'un cri d'indignation & de vengeance. Donnez-leur des armes.... envoyez-les aux combats.... ils reviendront vainqueurs, ou périront, comme Warren, dans les bras de la gloire & de la liberté."

Trait hardi des habitans de New York. Animés par ces exemples, les habitans de New-York se signalerent par un trait hardi, en s'emparant des canons de toutes les batteries royales. Ils monterent la nuit aux retranchemens dans le

plus grand silence; & malgré le feu des vaisseaux de guerre, ils les emporterent en lieu de sureté. Jusqu'alors les Américains n'avoient point eu un corps d'armée réguliere; leurs attaques & leur maniere de se défendre n'étoient point soumises aux regles de la tactique; sans uniforme, sans engagemens formels, les Américains ne paroissoient encore que comme de fideles citoyens, de paisibles laboureurs, qui, dans les vêtemens de leur profession, quittoient brusquement leurs foyers, leur charue, pour repousser des aggresseurs injustes & une soldatesque méprisable. Cependant l'amour de la liberté, la confiance dans la bonté de leur cause les rendent tous soldats; instruits par quelques défaites, ils apprennent à leur tour à vaincre. La nécessité de repousser vivement l'ennemi avec des succès plus soutenus, plus éclatants, inspire au congrès d'assembler une armée; chacun veut s'enrôler; tous veulent partager le sort des combats, vaincre ou mourir pour la liberté. Mais il falloit à ce corps donner une ame pour en diriger les mouvemens, & le choix heureux que l'on fit de George Washington, justifia pleinement l'espérance de la nation. Il est devenu le Fabius de l'Amérique, & comme un autre Cincinnatus, nous le verrons suspendre son bouclier & ses lauriers aux arbres que sa main avoit plantés, & reprendre avec autant de noblesse & de simplicité ses délassemens champêtres, qu'il les avoit quittés avec courage & générosité pour le salut de sa patrie. Mais reprenons le fil des évenemens, nous reviendrons ensuite à ce grand homme.

Washington est nommé général de l'armée Américaine.

Washington à la tête de son armée, vole à Massachuset, presse, enferme l'ennemi dans Boston,

Il délivre Boston & force six-

mille hommes à fuir. & force enfin six mille soldats à fuir: Boston est évacué le 24 mars 1776. Cette victoire fut le salut de la patrie, & le présage heureux d'un triomphe constant. Le vœu général de l'indépendance fut accéléré, & le congrès, profitant sagement de cette heureuse circonstance la prononça solemnellement le 4 juillet 1776, jour mémorable où les colonies briserent le joug & rompirent tous les liens qui les unissoient à l'Angleterre.

Actions des deux armées. Si l'on examine avec impartialité les premieres opérations des deux armées, on verra que si les Bretons ont triomphé à Brooklyn, à Cambden, les succès furent balancés à Brandy-wyne, équivoques à Bunkershill, à White-plains, à German-twon, & que les Américains ont été incontestablement victorieux à Benington, à Nantasket, à Still-water, à Beaumont-edge, à Saratoga & à Kings-mountain &c. &c.

Idée qu'on doit avoir des Américains. Les habitans de l'Amérique septentrionale ne sont point ces Américains ignorans qui, comme affectoient de le dire les Anglois dans leurs papiers, combattent machinalement pour la liberté, sans pouvoir représenter leurs droits & justifier leurs actions: c'est au contraire un peuple chez qui la philosophie a répandu ses heureuses influences. Dès que le Congrès eut prononcé l'acte de l'indépendance, on vit sortir aussitôt de la presse des ouvrages qui tendoient à développer aux nations policées la justice de la cause américaine & la nécessité de tout sacrifier plutôt que de l'abandonner.

Premiers chefs de la révolution. Les principaux acteurs de cette révolution mémorable furent le docteur Franklin, Hancok, Washington & les deux Adams; ils ne furent pas les

les seuls qui manifesterent leur zele patriotique; l'Amérique doit être trop jalouse de sa gloire pour ne pas recueillir avec soin tous ces noms précieux: le marbre & le bronze les offriront en exemple à leur siecle & à la postérité. Tandis que le premier de ces héros, le favori des sciences, recevoit dans Paris les hommages que l'on doit au génie, il travailloit à gagner le cabinet de Versailles en faveur de sa nation; aussi heureux dans ses négociations politiques que dans la philosophie, il eut la gloire d'allier la France à l'Amérique, & ce traité signé le 6 février 1778, fut signifié le 14 mars de la même année à la cour de Londres. *Traité avec la France.* Rien ne caractérise mieux ce grand homme que ce vers si énergique & si précis que l'on grava au bas de son buste:

„ *Eripuit fulmen cœlo, sceptrumque Tyrannis.*

Ces négociations heureuses étoient soutenues en Amérique par le célebre Hancok, l'ame du Congrès, & d'une maniere plus efficace encore par le courage, l'habileté & les victoires du général Washington. *Victoires importantes du général Américain.* La défaite des Hessois à Trenton le 26 décembre 1776, la bataille de Princetown le 3 juin 1777 n'étoient que les préludes de la fameuse journée du 17 octobre de la même année, qui devoit amener aux pieds du général américain, le général Burgoyne & son armée à Saratoga. Quoique des détails militaires n'appartiennent qu'indirectement au sujet de cet ouvrage, je ne puis résister au plaisir de narrer les actions mémorables de Trenton & de Prince Town.

L'attaque & la prise du fort Washington avec une garnison de deux milles cinq-cens hommes, l'évacuation précipitée du fort Lée, qui fut la suite de cette perte, occasionnerent en grande partie la retraite à travers les Jerseys jusqu'à la Delaware: cette retraite, qui fut une marche d'environ quatre-vingt-dix-milles, a de quoi étonner, si l'on considere qu'elle se fit dans la saison la plus rigoureuse de l'année; que les deux armées furent quelquefois à la vue & à la portée du canon l'une de l'autre, l'arriere-garde de l'une étant occupée à rompre les ponts pendant que l'avant-garde de l'autre les relevoit. M. Payne dit que c'étoit une époque de calamités, une crise, un danger qui paroissoient devoir être le tombeau de l'indépendance. Une description fidele de ces évenemens seroit même difficile aux acteurs mêmes qui y ont joué un rôle; ils ne savent pas comment ils ont pu échapper, comment ils pourroient rendre raison de cette énergie d'esprit, de cette chaleur d'ame avec laquelle ils resisterent à toute la force de ces revers accumulés.

L'armée américaine n'avoit dans sa retraite ni tentes, ni linge, aucun ustencile même pour apprêter ce dont elle avoit besoin. Malgré cet état de détresse pendant une marche aussi pénible, le général qui ne cherchoit qu'à gagner du tems, eut l'adresse & la politique d'y employer dix-neuf jours. L'Anglois victorieux pénétroit dans le cœur du pays sans qu'on eût d'armée à lui opposer, ni d'autres secours à attendre que de la bonne volonté de chaque citoyen. Dans une consternation pareille, le rentier, le négociant

le cultivateur, l'ouvrier, le laboureur abandonnent comme de concert toutes les commodités de la vie pour endosser la cuirasse, défendre leurs propriétés, leurs droits les plus précieux. La lenteur que Washington mit dans sa marche, donna le tems à ces volontaires de le joindre sur la Delaware. Je tiens la confirmation de ces détails d'un Américain (1) de mes amis, aussi recommandable par son caractere social & ses vertus patriotiques, que par le courage qu'il montra dans l'armée, & les sacrifices qu'il fit d'une partie de sa fortune pour soulager quelques victimes malheureuses des brigandages de la soldatesque.

Affaire de Trenton & de Princes-Town.

Pour donner une idée juste de l'affaire de Trenton, il est nécessaire de décrire la place même. Trenton est situé sur un terrein qui s'éleve à environ un quart de lieue de la Delaware sur la rive orientale du Jersey: il est coupé en deux par une petite crique ou ruisseau où il coule assez d'eau pour faire tourner un moulin qui s'y trouve, après quoi il se décharge, en formant à peu-près deux angles droits, dans la Delaware. Le bras supérieur qui est au nord-est, contient environ soixante-dix à quatre-vingts maisons, & le bras inférieur environ quarante à cinquante. Le terrein de chaque côte de la crique sur lequel sont situées les maisons, s'éleve en amphithéâtre; & les deux bras sont, à légard l'un de l'autre, dans une position pittoresque; ayant la crique entre deux, sur laquelle est un petit pont de pierre d'une seule arche.

---

(1) M. E. Brush, négociant à New-York.

C'eſt ce poſte que le général américain vouloit ſurprendre & attaquer; en conſéquence il traverſe la Delaware, dans l'épaiſſeur de la nuit & dans les horreurs d'une tempête à travers la neige & les glaces. A peine eut-il pris ſon poſte dans ce lieu, avant même que les différens partis de milice qu'il avoit détachés ou qui étoient encore en route fuſſent raſſemblés, que les Bretons laiſſant derriere eux une forte garniſon à Prince-town, firent une marche ſubite & entrerent à Trenton par le quartier ſupérieur au nord-eſt. Un parti d'Américains engagea une eſcarmouche avec l'avant-garde britannique, pour donner le tems d'enlever les munitions & les bagages, & profiter du pont pour ſe retirer.

En peu de tems les Bretons ſe virent maîtres d'une moitié de la place, & le général Washington de l'autre: la crique ſeule ſéparoit les ennemis. Jamais ſituation ne fut plus délicate, & ſi jamais le deſtin de l'Amérique dépendit de l'événement d'une journée: ce fut là le moment critique. La Delaware charrioit des maſſes énormes de glace; on ne pouvoit plus la traverſer; toute retraite en Penſylvanie étoit coupée. D'ailleurs, quelle poſſibilité de paſſer un fleuve de cette largeur en préſence de l'ennemi? Des chemins rompus & couverts de neige, tous les défilés gardés, les Américains ſembloient ne pouvoir ſortir de ce poſte qu'avec la mort ou la honte d'une défaite.

Sur les quatre heures, les Anglois s'approcherent du pont pour s'en emparer; mais ils furent repouſſés; & quoique le paſſage de la crique entre la Delaware & le pont fût facile, l'ennemi n'oſa

plus former d'entreprife. Ce fleuve roule fes eaux fur un lit naturellement irrégulier & raboteux, & dans quelques endroits une perfonne peut le franchir aifément; cependant il eft en général très-profond & fon cours très-rapide. Le foir approchoit, & les Bretons, fe fiant trop aux circonftances, fe préparoient à jouir le lendemain d'une victoire fignalée, la prife du général leur paroiffant affurée; mais ce lendemain devoit avec l'aurore déconcerter les Anglois & préparer une fcene auffi brillante qu'inattendue. Les Anglois étoient fous les armes & prêts à marcher à l'attaque, lorfqu'un foldat de leur cavalerie légere arriva à bride abbatue de Prince-town, dans les rues de Trenton, apportant pour nouvelle que le général Washington avoit attaqué ce matin même & emporté le pofte britannique de Prince-town, déjà même étoit en route pour enlever le magafin de Brunswick. A cette nouvelle, les Bretons, qui fe préparoient à fondre fur le camp des Américains, font comme frappés de la foudre; ils retournent en arriere, & dans un accès de consternation, ils marchent vers Prince-town. Les fiecles futurs feroient tentés de regarder comme une fable une retraite auffi finguliere, fi elle n'étoit conftatée dans les faftes du Nouveau-Monde. Cet évenement doit être placé au rang des cas les plus extraordinaires de la guerre. On aura peine à croire que de deux armées, dont les mouvemens étoient prêts de produire des évenemens d'une conféquence auffi grande, renfermées dans un efpace auffi refferré que Trenton, l'une des deux à la veille d'un engagement décifif, lorfque toutes les oreilles doivent être

Retraite célebre.

ouvertes, tous les postes exactement gardés, ait pu abandonner la place aussi complettement avec tout son bagage & son artillerie, sans que l'autre s'en soit apperçue, sans même en avoir eu des soupçons. Les Bretons étoient cetté nuit dans une sécurité si grande, qu'au bruit du canon & de la mousqueterie entendu de Prince-twon, ils crurent, quoiqu'au milieu de l'hiver, que c'étoit le tonnerre.

Le héros de l'Amérique, afin de mieux couvrir & masquer sa retraite de Trenton, avoit fait allumer des feux au front de son camp en forme de ligne. Ces feux servirent non-seulement à faire croire que les Américains alloient se livrer au repos, mais encore à éclairer leurs opérations & les cacher à l'ennemi en prolongeant cette erreur. On sçait que la flamme n'a pas plus de transparence qu'un muraille; on ne peut voir à travers: effectivement les Anglois n'apperçurent rien de ce qui se passoit derriere: & l'on peut dire à cet égard que cette flamme fut une colonne de lumiere pour les uns & un voile épais pour les autres. Les Américains firent une marche circulaire d'environ six lieues pour gagner Prince-town, où ils arriverent à la pointe du jour.

Après avoir fait deux à trois cens prisonniers, Washington se retira, & lorsque les Anglois y arriverent il y avoit déjà une heure qu'il en étoit parti. Ces infatigables & braves guerriers ne ralentirent point leur marche; ils la continuerent toute la journée, & le soir ils camperent dans un poste avantageux à environ quatre lieues & demi de Prince-town, & loin de la grande route qui conduit à Brunswick. Mais ils étoient dans

un tel épuisement; leur service avoit été si continu; ils étoient si harrassés d'une fatigue de deux jours & d'une nuit, d'actions qui s'étoient succédées si rapidement, sans abri & presque sans aucun rafraîchissement, qu'ils s'estimerent heureux de pouvoir se reposer sur la terre encore glacée, & sans autre couvert que le ciel. C'est ainsi que les Américains fermerent glorieusement cette campagne & répareren tous leurs désastres précédens. Le congrès retourna à Philadelphie, les esprits reprirent courage, l'armée de Washington s'augmenta, les affaires des Américains changerent de face, & comblerent de joie tous les véritables amis de la patrie & de la liberté.

Médailles frappées par ordre du congrès

C'est à peu près à cette époque que le congrès ordonna que l'on fît frapper des médailles pour récompenser le courage de ceux qui avoient le plus contribué aux victoires brillantes des Américains (1); mais il n'a pas avili cette distinction honorable en la multipliant. Pendant neuf années de guerre, M. de Fleury est le seul étranger qui l'ait reçue. Et il n'y a eu en tout que huit mé-

(1) La cour de France & les Etats-Unis viennent, dit-on, de donner leur sanction à l'idée de créer sous le nom de *Cincinnatus* un ordre militaire dont le général Washington sera le grand-maître; il ne sera permis qu'aux véritables défenseurs de la liberté d'en porter la décoration. On assure que la modestie du moderne Fabius a eu de la peine à se déterminer à accepter cet hommage; il sait que dans une république où tous les hommes sont égaux, les distinctions particulieres peuvent produire des nuages sur le bonheur & le repos public; mais cette décoration n'étant point héréditaire en Amérique, elle ne sauroit présager rien de défavorable pour les chevaliers actuels; les militaires porteront le cordon à la boutonniere & les autres en sautoir.

dailles accordées; savoir, au général Washington, pour la prise de Boston en 1776; au général Gates, pour la prise de l'armée de Burgoyne, à Saragota en 1777; au général Wayne, pour la prise du fort de Stoney-point en 1779; au lieutenant-colonel de Fleury, & au lieutenant-colonel Stewart, déjà mort, pour la part que chacun d'eux a eue au même évenement; au lieutenant-colonel Lée, pour la prise de Paulus-Hook en 1779; au général Morgan, pour la prise du corps du colonel Tarleton en 1781; au lieutenant-colonel Howard pour la part qu'il eut au même évenement.

Opiniâtreté du ministere Anglois.

Malgré les revers qui accompagnoient partout les Anglois sur le continent des Etats-Unis; l'Angleterre ne se lassa point, & continua d'y envoyer des troupes. Le général Cornwalis part pour le Nouveau-Monde & se met à la tête d'une armée bien disciplinée, pour faire face aux François & aux Américains réunis. Mais l'arrivée de trente-six vaisseaux de ligne de la Baie de Chesapeak, commandée par le comte de Grasse, trois mille hommes de troupe de débarquement qui établissent leur communication avec le marquis de la Fayette, répandent une joie universelle. Cette alégresse se manifeste surtout à Philadelphie où la nouvelle arriva le 15 septembre 1781, précisement le jour que l'armée du comte de Rochambeau fit son entrée à Philadelphie (1), &

L'arrivée des secours françois cause une vive alégresse aux américains

(1) La France s'est trop intéressée aux affaires de l'Amérique, elle a eu trop de part à la révolution & à l'indépendance des Nord-Américains; ses services ont été trop appréciés, soutenus avec trop de noblesse, pour ne pas nous arrêter un instant sur l'entrée des François à Philadelphie. Cette narration puisée

à l'heure où les officiers généraux alloient se mettre à table chez M. le Chevalier de la Luzerne,

---

dans la vérité servira à donner au public une idée de la bonne harmonie qui a constamment régné entre ces deux nations.

L'armée du comte de Rochambeau devant passer par Philadelphie pour se rendre dans le Maryland & la Virginie, fit halte à un demi-mille de la ville. Le soldat s'approprie, se pare, & paroît en un clin d'œil aussi frais & dans le même état où il seroit dans une garnison pour une revue. Ce jour paroissoit être un jour de triomphe pour le soldat & pour les spectateurs.

Les rues de Philadelphie étoient inondées de peuple; les dames étoient parées de leurs plus beaux ajustemens. Les troupes françoises traverserent la ville, précédées de leur musique guerriere, ce qui ajoutoit un effet brillant à cette marche: on ne pouvoit se lasser d'admirer la propreté, l'air fier & intéressant du soldat, qui, flaté lui-même des applaudissemens généraux, s'en appliquoit une partie. Après avoir défilé devant le congrès & le ministre de France, les troupes furent camper dans une vaste plaine sur les bords du Schulkill. Le régiment de Soissonnois fit le lendemain l'exercice à feu. Vingt-mille personnes & quantité de voitures élégantes embellissoient ce spectacle, la situation pitoresque du lieu, la sérénité du jour, le poli des armes, tout contribuoit à rendre ce coup d'œil brillant. On admira surtout la rapidité des évolutions & cette précision dans la manœuvre dont on n'avoit qu'une très-foible idée en Amérique. Un autre objet non moins intéressant pour les Américains, fut de voir dans l'un des chefs, l'ami & l'allié du marquis de la Fayette, de ce jeune héros à qui ils doivent tant, & pour qui ils ont tant de vénération. Il payoit depuis quelques jours à la nature le tribut d'une ame sensible; il étoit pere & la perte de son fils ne s'accordant pas avec l'alégresse & les charmes de Philadelphie, il étoit resté daus sa tente plongé dans la tristesse & la douleur. Semblable à Achille, il n'y eut que le bruit des armes qui pût l'en tirer.

On assure que les Etats-Unis sont dans l'intention d'élever une statue à Louis XVI, que l'on y appelle le Libérateur de l'Amérique. Voici les paroles qu'on doit graver sur ce monument de reconnoissance d'autant plus flatteur qu'il seroit érigé par un peuple libre & républicain.

Ardeur des troupes.

ministre plénipotentiaire de France. Un nouvel enthousiasme s'empare de tous les esprits; les guerriers, impatiens de signaler leur courage, comptent & supputent tous les momens qui doivent enfin les conduire à l'ennemi; leur imagination échauffée voudroit les abréger. Une santé se succede rapidement à l'autre, & le cœur les inspire toutes. La France, son roi, ses ministres, le congrès, les généraux des deux nations, tous ont part à ces libations. Les cris de joie remplissent toutes les rues; le peuple monte sur des trétaux & prononce l'oraison funebre de Cornwallis. Cette bouffonerie devint une vérité: le 19 octobre suivant, le général Cornwallis fut fait

---

Post DEUM
Diligenda & servanda est libertas
Maximis empta loboribus,
Humanique sanguinis flumine irrigata
Per imminentia belli pericula,
Juvante
Optimo galliarum Principe Rege
LUDOVICO XVI.
Hanc statuam Principi Augustissimo
Consecravit
Et æternam pretiosamque beneficii memoriam
Grata Reipublicæ veneratio
Ultimis tradit nepotibus.

C'est-à-dire

Après DIEU, il faut aimer & maintenir la liberté, achetée par les plus grands travaux, arrosée par des fleuves de sang humain, au milieu des dangers imminens de la guerre: avec l'aide du très-bon prince LOUIS XVI, Roi de France. C'est à ce très-auguste Prince que la vénération reconnoissante de la République a consacré cette statue pour en transmettre le souvenir éternel & précieux à la derniere postérité.

prisonnier avec un corps de plus de 6000 hommes de troupes réglées, 22 drapeaux, 1500 matelots. Dans le même tems les Américains & les François prirent aux Anglois plusieurs vaisseaux stationnés à York & à Glocester, un grand nombre de munitions navales &c.

Le patriotisme exalté des Hollandois favorise les offres des Américains.

Les affaires de l'Amérique étoient dans cet état, lorsque M. J. Adams, envoyé de la part du congrès comme ministre plénipotentiaire près la république des Provinces-Unies, présenta à cette puissance un mémoire (1) tendant à obtenir son alliance & son amitié ; jamais ministre n'a peut-être été plus heureux ni mieux secondé dans sa mission. Les négocians de la Hollande desiroient depuis longtems que les états généraux se déclarassent en faveur des insurgens; ils avoient déjà manifesté leur zele par différentes requêtes énergiques & patriotiques; aussi le mémoire des Etats-Unis ne pouvoit-il paroître plus à propos. Le ton de candeur, l'énergie qui regnent dans ce discours prouvent combien les Etats-Unis s'en promettoient d'heureux effets. Le choix des expressions, les comparaisons heureuses, les allusions adroites & séduisantes, tout y respire la noblesse & la vérité; enfin, rien n'étoit plus capable d'enchaîner les cœurs & de faire naître la plus grande confiance dans une nation qu'ils disoient avoir pris pour modele. (2) Après plusieurs délibérations, les états-généraux, toujours attentifs à tout ce qui peut affermir & augmenter le

---

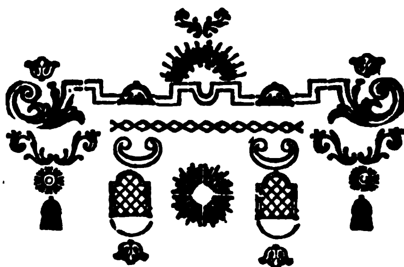
(1) Nous en donnerons un précis à la fin de cet ouvrage.

(2) Voyez ce que j'ai dit dans mes lettres au Politique Hollandois entre autres celles dans les N°. 51, 109, 112.

L'indépendance reconnue par les Etats-généraux.

bonheur de leurs sujets, se déciderent à reconnoître comme la France, les Etats-Unis libres & indépendans. Cette déclaration se fit le 19 avril 1782. Ces deux républiques contracterent ensuite ensemble un traité de commerce & d'amitié, signé le 7 octobre, & ratifié le 23 juin 1783.

La reconnoissance universelle de cette indépendance en Europe devant être la base de la paix, il faut espérer pour le bonheur de l'humanité, que toutes les puissances se réuniront bientôt pour concourir à cette fin heureuse, & couronner ainsi glorieusement la révolution américaine du prix de la liberté.



CHAPITRE V.

Portrait du général Washington.

Que n'ai-je reçu en naissant le génie & l'éloquence des célebres orateurs de la Grece & de Rome! Que ne puis-je dérober un instant leur pinceau pour tracer rapidement le portrait du plus grand homme que l'Amérique ait vu naître, & un des plus célebres qui aient jamais existé! Avec quelle énergie, avec quel enthousiasme ne parlerois-je pas de ses brillantes vertus! Quel est l'homme qui sera jaloux des hommages que je lui rends? Quel est l'homme qui pourra les taxer de flaterie?

Nous ne sommes plus dans ces siecles barbares où l'on encensoit les tyrans, & où l'on osoit appeler du nom de héros, des hommes qui avoient tous les vices, & que l'on redoutoit trop pour offenser. Nous ne sommes plus dans ces siecles où des souverains cruels avoient des écrivains à leurs gages pour pallier leurs crimes, & leur supposer des vertus. Notre siecle plus éclairé nous présente dans l'histoire les souverains & les hommes tels qu'ils ont été: la vérité en est le caractere. La vénération publique pour le général Washington est le fruit précieux de l'examen le plus sévere de sa conduite. Jaloux de sa gloire & des suffrages de ses contemporains, il en jouit

sans orgueil, & sans prétention; & s'il se rend assez de justice pour croire qu'il mérite sa célébrité, il sait aussi que la postérité qui éleve & brise les statues ne souillera jamais les trophées que son siecle lui aura érigées. La main seule d'un barbare qui ne saura pas lire, ou d'un sauvage qui ignore nos histoires, pourra briser d'un coup de hache sa statue, en la prenant pour celle d'un despote. Mais, quand des débris de l'inscription on ne pourroit recueillir que le nom de Washington, le chef de ce barbare ou de ce sauvage instruit par la tradition seule de la révolution américaine le vengeroit de cet attentat, en faisant relever ce monument, au bas duquel, on lira: l'ignorance l'avoit renversé, & la justice le releve: mortels, révérez sa mémoire! (*)

(*) Cet ouvrage étoit déjà livré à l'impression, lorsqu'une lettre particuliere de Philadelphie, en date du 20 août, nous informe que les Etats-Unis assemblés en congrès ont résolu à l'unanimité, qu'une statue équestre serait érigée à l'honneur du général Washington dans l'endroit où résideroit le congrès. Nous nous félicitons d'avoir eu le tems d'insérer cette note si intéressante & d'avoir eu dans notre admiration la même idée que le congrès.

Cette statue sera de bronze, & représentera le général dans le costume romain, ayant à la main droite le bâton de commandement, & la tête ceinte d'une couronne de lauriers. La statue sera mise sur un piédestal de marbre, où seront représentés en bas relief les évenemens les plus remarquables de la guerre, dans lesquels le général a commandé en personne; savoir, l'évacuation de Boston par les Anglois; l'af-

Après avoir été l'ame & le foutien d'un des plus grands évenemens du fiecle, il eft jufte que

---

faire des Heffois faits prifonniers à Trenton; la bataille de Prince-Town; le combat de Monmouth; & la reddition d'York-Town, où lord Cornwallis fut fait prifonnier. Sur le frontifpice du piédeftal, on gravera l'infcription fuivante.

Les Etats-Unis, *affemblés en congrès, ont, en l'an du feigneur* 1783, *ordonné d'ériger cette ftatue à l'honneur de* George Washington, très-illuftre *commandant général de l'armée des* Etats-Unis *de* l'Amérique, *durant la guerre, qui défendit & affura leur fouveraineté & leur indépendance.*

Cette ftatue fera exécutée en France par le meilleur artifte de l'Europe, d'après le portrait le plus reffemblant qu'on pourra fe procurer du général Washington. Les frais en feront payés du tréfor des Etats-Unis.

En attendant qu'une plume plus délicate trace l'infcription qui convient à la ftatue de ce grand homme; qu'il me foit permis d'en donner ici une idée.

Peuples de l'univers, célébrez *Washington*
Célébrez fes vertus, fes talens & fon nom:
Politique & guerrier, fauveur de la patrie,
Il honora fon fiecle, & fit taire l'envie.

On aime à voir que, dans la jouiffance d'une paix glorieufe, un des premiers foins de ces peuples foit d'acquitter la dette de leur reconnoiffance en élevant la premiere ftatue qu'aura porté la terre du Nouveau-Monde. Auffi hardi que Condé, auffi prudent que Turenne, auffi adroit qu'Eugene, auffi défintéreffé que Catinat, Washington fera dire encore de plus à la poftérité, qu'avec tant de qualités brillantes, il fut refter modefte, & qu'à la fin d'une longue guerre civile, il n'eut rien à fe reprocher.

Washington coule des jours sans nuages au sein du repos, de l'honneur, & de la vénération publique. Quelquefois la nature met dans un corps débile l'ame d'un héros ; mais quand on parle des brillantes actions d'un homme dont on ignore les traits & la stature, on aime à se peindre cet homme doué de tous les dons de la nature, & l'on se plaît à croire que ses traits portent l'empreinte du génie qui le distingue & l'éleve au dessus de ses semblables. Personne n'est plus fait que Washington pour entretenir cette opinion. Une taille avantageuse, noble & bien proportionnée, une physionomie ouverte, douce & tranquile, mais telle qu'on ne parlera en particulier d'aucun de ses traits, & qu'en le quittant il restera seulement le souvenir d'un bel homme & d'un belle figure, un extérieur simple & modeste, un caractere insinuant & ferme sans rudesse, un courage mâle, une pénétration peu commune pour saisir l'ensemble des choses soumises à son jugement, une expérience consommée dans la guerre & dans la politique ; également grand, également utile dans le cabinet comme dans les champs de Mars, l'amour de sa patrie, l'admiration de l'ennemi qu'il sait combattre & vaincre ; modeste dans la victoire, grand dans les revers, que dis-je les revers ! bien loin d'en avoir été abattu, ils les a tous fait tourner à ses succès. Il sait obéir comme il sait commander, & n'a jamais fait servir son pouvoir & la soumission de son armée, pour déroger aux loix de sa patrie, ou changer les ordres qu'on lui donnoit. Habile dans l'art de connoître les hommes, il a su gouverner en paix des

Qualités & talens de Washington.

des hommes libres & par son exemple, son activité, son énergie, il leur a fait aimer la gloire & les périls, malgré l'âpreté du climat & les rigueurs de l'hiver. Le soldat, jaloux de ses éloges, redoutoit jusqu'à son silence; jamais général n'a été mieux obéi ni mieux secondé. Plus jaloux de la gloire de sa patrie que de la sienne (1), il n'a jamais rien risqué au hazard; ses opérations marquées au coin de la prudence avoient toujours le salut de la patrie pour objet unique; il paroissoit ne vouloir tenir sa gloire que d'elle seule: sa maxime fut toujours de gagner du tems, d'être sur la défensive; sans attaquer l'ennemi en face, il a su le harceler, épuiser ses forces par des excursions, des surprises dont un grand homme peut seul apprécier l'utilité. Comme Camille il quitte les charmes de la vie champêtre pour voler au secours de sa patrie; comme Fabius, il la sauve en temporisant (2); comme Pierre le Grand, il triomphe de son ennemi par l'expérience de ses défaites. Il n'est pas un particulier, un monarque même en Europe qui n'enviât la gloire d'avoir joué un rôle aussi brillant que Washington. On dit que le roi de Prusse en lui envoyant une épée mit cette seule adresse: *Le plus grand général de l'Ancien-Monde au plus grand général du Nouveau-Monde.*

Si jamais mortel a joui pendant son vivant de toute sa réputation, si jamais citoyen a trouvé dans son

---

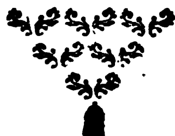
(1) Voyez à la fin de cet ouvrage sa lettre circulaire où il s'est peint lui-même.

(2) *Unus homo nobis cunctando restituit rem.*

pays la récompenſe de ſes ſervices & de ſes talens c'eſt mon héros; partout fêté, admiré, chéri, il ne voit partout que des cœurs empreſſés à lui rendre hommage; entre-t-il dans une ville, paſſe-t-il dans un village; vieillards, hommes, femmes, enfans, tous le ſuivent par des acclamations; tous le comblent de bénédictions; dans tous les cœurs il a un temple conſacré au reſpect & à l'amitié. Que j'aime à me repréſenter le général françois (1), également l'amour & le héros de ſon armée, s'écriant à table, aſſis auprès de Washington, qu'il n'avoit jamais ſu ce qu'étoit la vraie gloire, & un vraiment grand homme que depuis qu'il l'avoit connu. Quand l'Amérique, bouleverſée par les révolutions effrayantes de la nature, ne ſubſiſteroit plus, ou ſe ſouviendroit de Washington, qu'il fut le défenſeur de la liberté, l'ami des hommes & le vengeur d'un peuple opprimé.

---

(1) M. de Rochambeau.



CHAPITRE VI.

TABLEAU CHRONOLOGIQUE des événemens les plus remarquables dans la guerre de la Révolution américaine, depuis le 16 décembre 1773 au 16 avril 1783 inclusivement.

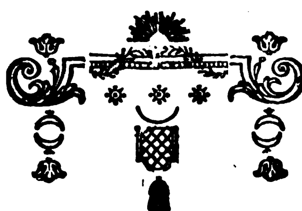
1773	16	Décemb.	Destruction de la compagnie des Indes Orientales pour le thé à Boston.
1774	1	Juin	Boston bloqué.
	5	Septemb.	Le congrès se fixe à Philadelphie.
1775	19	Avril	Bataille de Lexington.
	17	Juin	Bataille de Bunker-Hill.
	2	Novemb.	Reddition de St. Jean.
	12	. . . .	Reddition de Montréal.
	31	Décemb.	Défaite & mort du général Montgomery à Québec.
* 1776	17	Mars	Evacuation de Boston par les troupes Britanniques (*).
	28	Juin	Bataille de l'isle de Sullivan.
	4	Juillet	Les Colonies américaines déclarées par le congrès Etats-Indépendans.
	27	Août	Bataille de l'Isle-Longue.
	15	Septemb.	L'Armée britannique évacue la ville de New-York.
	29	Novemb.	Reddition du Fort-Washington aux Anglois.

(*) Les étoiles indiquent les actions pour lesquelles les Etats-Unis ont accordé des médailles.

1776	26	Décemb.	Défaite des Hessois à Trenton.
1777	3	Juin	Bataille de Prince-Town.
	16	Août	Bataille de Bennington.
	11	Septemb.	Bataille à Brandywine.
	4	Octobre	Bataille de German-Town.
	7	. . .	Bataille de Still-Water.
*	17	. . .	L'Armée Britannique sous le général Burgoyne faite prisonniere à Saratoga, par le général Gates.
1778	6	Février	Alliance conclue entre la France & l'Amérique.
	28	Juin	Bataille de Monmouth.
	22	Août	Bataille de Rhode-Island.
	7	Septemb.	Prise de la Dominique aux Anglois par les François.
	7	Octobre	Prise de Pondichery par les Anglois.
	13	Décemb.	Les Anglois prennent Ste. Lucie.
1779	11	Février	Les François prennent St. Vincent.
	5	Juillet	Prise de la Grenade par le comte d'Estaing.
*	16	. . .	La garnison anglaise faite prisonniere à Stoney-Point par le général Waine.
*	18	Août	Surprise de Powles-Kook par le colonel Lée.
	9	Octobre	Assaut infructueux sur Savannah par le comte d'Estaing & le général Lincoln.
1780	12	Mai	Capitulation de Charles-Town.
	23	Juillet	Bataille de Springfield.
	16	Août	Bataille près Cambden dans la Caroline Méridionale.
	20	Décemb.	Hostilités par ordre du roi d'Angleterre contre les Provinces-Unies des Pays-bas.
1781	4	Janvier	Ouverture de la banque de l'Amérique à Philadelphie.

1781	71	Janvier	Victoire de Morgan contre Tarleton à Cowpens dans la Caroline Septentrionale.
	3	Février	Prise & pillage de St. Eustache par Rodney & Vaughan.
	15	Mars	Bataille de Guilford dans la Nord-Caroline entre les armées de Cornwallis & Greene.
	8	Mai	Reddition de la Floride occidentale par les Anglois aux Espagnols.
	3	Juillet	Bataille à Grèene-Spring en Virginie.
	5	Août	Bataille sanglante du Doggersbanck, où l'amiral Zoutman battit l'amiral Parker.
	6	Septemb.	New-London brûlé par les Anglois sous le traître Arnold.
	8	. . .	Bataille à Entaw-Springs dans la Caroline-Méridionale.
	19	Octobre	Reddition de Cornwallis avec son armée: perte des vaisseaux Anglois en station à New-York & Glocester en Virginie.
	26	Novemb.	Reprise de St. Eustache par les François.
1781	4	Février	Prise de Minorque par les Espagnols.
	12	. . .	Prise de St. Christophe par les François.
	20	Mars	Lord North déclare le ministere dissous.
	27	. . .	Nouveaux ministres anglais bien intentionnés pour la cause américaine, & pour la paix.
	19	Avril	La Hollande reconnoît solemnellement l'indépendance américaine.

1782	30	Août	Prise de Trinconomale par le bailli de Suffren.
	30	Novemb.	L'Angleterre reconnoît l'indépendance, & nomme des commissaires pour traiter de paix avec les Etats-Unis.
1783	16	Avril	Proclamation du général Washington pour annoncer dans le camp la cessation des hostilités, & la ratification des articles de paix entre les Etats-Unis & l'Angleterre.





CHAPITRE VII.

Examen de la conduite & des intérêts respectifs entre la Hollande & les Etats-Unis.

PENDANT la guerre de la révolution, la France a presque été la seule puissance qui ait participé au commerce des Etats-Unis; elle seule y a porté le produit de ses manufactures & tous les articles nécessaires à cette partie du monde; cela étoit juste & la reconnoissance en faisoit un devoir aux Nord-Américains; mais au moment que l'indépendance a été universellement reconnue & cimentée par la paix, ils ont pu & dû accorder à toutes les nations de l'Europe la liberté de commercer dans les ports des Etats-Unis. Nous avons déjà eu lieu de voir que de ce concours général résultent une émulation, une industrie, une concurrence qui ne peuvent qu'élever cet état à peine naissant à un degré étonnant de prospérité, de richesse & de puissance.

Plus heureuse dans ses commencemens que la république des provinces Unies des Pays-bas, celle des Etats-Unis a eu moins d'obstacles à vaincre & plus de ressources pour l'égaler, si elle la prend pour modele. C'est une vérité consignée dans toutes les histoires, que de tous les peuples commerçans, il n'en est aucun qui ait, avec les seules ressources du commerce, acquis plus de gloire, plus de richesses & de confiance que la *Apologie des Hollandois.*

Hollande. Le nom des Belges eſt connu dans toutes les parties du monde; ils ne doivent leur célébrité, leur bonheur qu'au commerce. Leur territoire, en général peu fécond, eſt incapable, à beaucoup près, de fournir à leurs premiers beſoins. Cette circonſtance jointe à leur ſituation, fit qu'ils ſe livrerent avec ardeur aux opérations mercantilles, dont ils firent leur principale étude. Dans peu de tems, par leur application, leur activité ſecondées par une ſage économie, leur pays auparavant pauvre, peu connu devint le rendez-vous & le dépôt général de toutes les productions de l'univers. On chercheroit inutilement un pays où, ſans autre ſecours que le commerce, l'on ait raſſemblé autant de richeſſes que dans les Provinces-Unies. Une ſi grande proſpérité devoit naturellement exciter la jalouſie ou l'émulation des autres nations. Ne craignons pas de le dire: ſi le ſyſtême de la plupart des puiſſances européennes a changé, ſi l'on a jugé que rien ne contribuoit plus au bonheur & à l'opulence d'un empire que le commerce, c'eſt cette république marchande, le plus beau monument de la ſageſſe humaine, qui, en leur ſervant d'exemple, a préparé ce changement. Comme citoyen, je dois faire des vœux pour que nous reprenions nos anciens avantages; car nous ne devons pas nous diſſimuler que la révolution américaine a ouvert aux opérations mercantilles un nouveau cours qui nuit à notre commerce au point que notre activité paroît s'être ralentie, ſurtout depuis le commencement de cette guerre qui nous a été ſi funeſte.

Etendue de leur commerce.

Je laiſſe aux hiſtoriens du pays le ſoin de tracer à la poſtérité quel a été le principe, le but & le réſultat de la politique des Pays-bas-Unis pendant cette guerre; ces diſcuſſions ne ſont point de mon ſujet. Mais il me paroît que la Hollande n'a pas oſé ou voulu faire tout ce qu'elle auroit pu, ni tout ce qu'elle devoit à elle-même & aux autres: auſſi les nations belligérantes profitant de ſon irréſolution, de ſes lenteurs, autant que de ſa foibleſſe, lui ont impoſé des conditions qu'elle n'a pu refuſer, malgré la juſtice & la validité de ſes repréſentations.

Motifs de la lenteur des Hollandois à reconnoître l'indépendance.

Si la Hollande n'a pas ſoutenu ſes droits contre ſes ennemis, ſi elle n'a pas ſecondé ouvertement & courageuſement les projets des ſes alliés, ſa conduite envers l'Amérique mérite des applaudiſſemens. D'abord tranquile ſpectatrice des premieres opérations militaires de l'Amérique, elle attendoit le moment favorable de ſe déclarer pour la cauſe américaine & s'aſſurer un avantage réel en reconnoiſſant l'indépendance. Il ſe peut que l'état ait eu quelque répugnance à conſentir au deſir unanime des négocians; mais le beſoin de ménager cette reſſource ſi précieuſe & ſi néceſſaire au commerce, le danger de réſiſter trop longtems aux ſollicitations des Etats-Unis, la néceſſité de ſuivre l'exemple de la France, de faire cauſe commune avec elle, de ſe venger des dévaſtations, du pillage & des brigandages commis par l'Angleterre dans ſes poſſeſſions d'Amérique & des Indes, d'accélérer finalement le grand ouvrage de la paix, ont été tout autant de motifs preſſans

pour former un traité de commerce & d'amitié entre les deux républiques.

Ainsi en reconnoissant l'indépendance des Américains, la Hollande ne pouvoit agir avec plus de sagesse, puisqu'elle déféroit en même tems aux vœux de la nation. Mais cela ne suffit pas: il faut établir une confiance réciproque. Nos richesses & notre crédit ne peuvent manquer de nous attirer celle des Américains. Ils n'ignorent pas que la plupart des emprunts qu'ils ont faits se sont négociés & conclus à la bourse d'Amsterdam, & que ceux qu'ils devront nécessairement faire encore, s'y négocieront de même. En leur montrant notre confiance & notre zele, notre amitié leur deviendra plus précieuse & nous ne tarderons pas à nous appercevoir combien la leur peut nous devenir utile. Dans peu l'on verra s'établir entre les nations une correspondance qui, ayant pour base une confiance & une amitié réciproques, fera circuler entre elles les trésors des deux mondes. Ne craignons pas de le répéter: il est visible que la Hollande tirera un parti considérable du commerce libre de l'Amérique. La richesse de ses fonds, la quantité de marchandises dont ses magazins regorgent en tout tems, l'esprit vigilant & actif des habitans & l'intelligence de ses négocians lui assurent les liaisons les plus avantageuses avec les Américains.

Nécessité aux Américains & aux Hollandois de se conserver une amitié réciproque.

Si l'on ajoute que les Hollandois ont la facilité de se procurer à un prix avantageux non-seulement toutes les productions de l'Europe, mais celles des Indes orientales, les épiceries & même le thé, on concevra aisément quelle étendue ce commerce

réciproque peut avoir entre ces deux républiques. Il étoit d'autant plus essentiel à la Hollande de s'attacher l'Amérique, qu'il étoit à présumer que si elle lui eût refusé son aveu, l'Angleterre, habile à profiter de toutes les circonstances, auroit fait les plus grands sacrifices pour se réconcilier avec l'Amérique & traverser les Hollandois dans tout ce qu'ils auroient voulu entreprendre avec elle. Les Bretons auront beau se flater de regagner promptement l'amitié des Américains, ceux-ci paroissent trop profondément ulcérés pour s'y prêter, au moins de sitôt; c'est envain qu'on alléguera qu'ils sont des compatriotes qui n'étant plus ennemis pour les intérêts respectifs de leurs pays, seront amis pour leurs intérêts particuliers; que si les Américains ont de l'éloignement pour l'Angleterre, ils n'en ont point intérieurement pour les Anglois. Ces assertions paroissent en effet très-naturelles, mais un voile spécieux les couvre aux yeux de ceux qui considerent plus les évenemens du côté des probabilités, que de celui de la saine politique: il est vrai qu'ils ont le même langage, les mêmes principes, qu'ils ne sont presque qu'une même famille par leur origine: mais ces liens si sacrés, qui paroissoient indissolubles, ont été irrévocablement brisés par les mains de l'oppression d'une part, & le glaive de la liberté de l'autre.

Si jamais à la suite des évenemens imprévus auxquels toutes les puissances du monde sont également assujetties, l'on voit dans des tems postérieurs l'Amérique unie à l'Angleterre, ce sera l'ouvrage de la politique plus que de la

fincere amitié; une telle liaifon n'auroit même rien d'étonnant. Qui fait fi l'Amérique, malgré fa délicateffe naturelle, fa reconnoiffance actuelle, ne fe verra pas obligée, par un effet des circonftances, de devenir l'amie & l'alliée d'une nation autrefois ennemie, pour faire la guerre à la puiffance qui avoit auparavant avec elle un intérêt commun & une même caufe? Qu'on ouvre l'Hiftoire, on en trouvera vingt exemples. Enfin, abftraction faite de ces confidérations, trop éloignées pour influer fur les circonftances actuelles, on peut, je penfe, affurer que fi jamais l'Amérique eft en guerre avec la France, ce ne fera furement pas fous le regne de Louis XVI: les Américains font trop généreux, trop reconnoiffans pour devenir ingrats envers ce bon roi; ils aimeront mieux faire les plus grands facrifices que de s'avilir en devenant parjures.

Probabilité fur une harmonie future entre les Anglois & les Américains.

Quoique la Hollande fe trouvât alors dans un état de crife & de détreffe, il n'eft cependant pas moins vrai que fi elle n'eût point reconnu formellement l'indépendance, & qu'elle eût fait caufe commune avec l'Angleterre; les Américains, malgré les fecours de la maifon de Bourbon, feroient encore fort éloignés de jouir du fruit de leurs travaux, de leur patience & de leurs victoires. La France a placé la liberté fur fon piédeftal, mais la Hollande en la couronnant l'a rendûe inébranlable.

Les Américains doivent être & feront certainement reconnoiffans envers la France, c'eft une juftice autant qu'un devoir. Mais fous quelque point de vue qu'on envifage la conduite de la

Hollande envers eux, il feroit difficile de trouver une circonftance qui puiffe jamais affoiblir la reconnoiffance qu'ils lui doivent. La France a déployé un caractere de nobleffe, de grandeur, de générofité & de défintéreffement jufqu'alors inconnu dans l'hiftoire des nations; elle en a été doublement récompenfée, & par les avantages qu'elle a retirés de cette guerre, & par l'applaudiffement même de toute l'Europe. La Hollande, moins heureufe, a préféré de s'expofer à tous les dangers, à toutes les pertes, à toutes les humiliations plutôt que de refufer fon apui à un peuple opprimé qui follicitoit fon bras pour la caufe de la liberté. Que ne doit-on pas à un ami qui fe facrifie pour fauver un ami? Braves Américains, vous fentez mieux que je ne puis le dire, tout ce que la Hollande a fait pour vous; oui, vous le fentez mieux, & mon admiration pour vous me le perfuade.

Droit incontestable de la France & de la Hollande à la reconnoiffance des Américains.

L'Amérique ne pourra pas d'abord donner ouvertement des préférences à la Hollande: fes liaifons actuelles, fes traités motivés par la décence & par l'impartialité ne le lui permettent pas encore. Puiffe-t-elle fe perfuader que de toutes les nations, il n'en eft aucune qui foit plus fidele à fes engagemens, plus conftante dans fes liaifons & plus noble dans fes procédés! A la confiance qu'elle lui infpirera, l'on verra fuccéder une eftime particuliere pour elle. Le commerce de la Hollande recouvrera ainfi fon ancien luftre; elle fera heureufe par l'Amérique, & verra de nouveau renaître en fon fein, l'abondance & la profpérité. Les deux républiques s'applaudi-

Efpoir des Hollandois pour le commerce d'Amérique.

ront de ce quelles ont fait l'une pour l'autre; ce gage mutuel d'amitié sera inaltérable, & mes vœux seront accomplis; elles sauront qu'avec de la prudence, de l'économie, de l'amour pour le travail, on est sûr de réparer ses pertes & de captiver la fortune, quelque inconstante & capricieuse qu'on la suppose.





CHAPITRE VIII.

Commerce actuel, grandeur future & crédit de la République des Etats-Unis.

Sous la domination britannique, les colonies américaines ne pouvoient disposer des fruits de leurs travaux qu'avec l'agrément de la Mere-Patrie; actuellement affranchies de ce joug pesant, elles vont répandre leurs denrées chez les différentes nations du globe. La liberté de travailler pour soi, augmente naturellement dans chaque individu ce courage & cette activité qu'inspire le plaisir d'en être récompensé. La position centrale du territoire des Etats-Unis leur promet tous les bienfaits d'une heureuse agriculture, & d'une nombreuse population, deux sources intarissables de force & de félicité.

Le commerce des Etats-Unis dépend absolument de la culture des terres; & son extension, du défrichement de celles qui attendent les bras de ces guerriers, qui, pour conserver la propriété de leurs champs, ont dû les laisser en friche. Ainsi les premieres années de la paix vont être employées à réparer les maux de la guerre, rebâtir les maisons & les cabannes incendiées par l'ennemi, affermir par une sage

Sources intarissables de félicité pour le peuple Américain.

administration le crédit & le bonheur de la république; ces premiers soins, ces premiers devoirs remplis, c'est alors que l'Américain paroîtra agriculteur & négociant; c'est alors qu'il s'occupera des moyens d'élever dans sa patrie des manufactures pour se procurer plus commodément les objets de premiere nécessité; celles d'aisance & de luxe seront plus tardives, parce qu'il est difficile d'atteindre ce dégré de perfection & de goût qui distingue celles de l'Europe; d'ailleurs, l'empire des modes & de la nouveauté assure à celles-ci une consommation qu'on ne sçauroit lui enlever; elle deviendra même plus considérable en proportion de la grande population de l'Amérique. La nature & l'abondance des productions du Nouveau-Monde lui procureront toujours, par l'avantage des échanges, les objets de manufactures européennes à beaucoup meilleur marché qu'elle ne pourroit les fabriquer chez elle. Mais, quand les campagnes auront autant de cultivateurs qu'elles en exigent, que la classe des ouvriers, renforcée par les émigrans, se trouvera trop nombreuse, peut-être que le gouvernement encouragera leur industrie. Alors, comme il n'y a point de loix pour assigner à un homme une profession plutôt que telle autre, pour lui ôter le choix de l'endroit où il lui plaira de l'exercer, pour fixer le prix de son travail & mettre des bornes à l'étendue de ses entreprises, on verra les manufactures s'établir, se perfectionner & se répandre avec une activité inconcevable.

Les principaux objets du commerce des Américains, qu'il trouvent sur leur sol, consistent, com-

comme l'on sait, en poissons, froment, farine, riz, indigo, tabac, bestiaux, viandes salées &c. ajoutons encore les pelleteries, surtout les bois & la construction des navires, objets extrêmement importans. Tels sont les principaux articles des échanges qu'ils font avec l'Europe, l'Afrique & les isles de l'Amérique. Les détails qui nous viennent de là attestent unanimement l'attention du congrès pour trouver les moyens d'augmenter la somme des exportations américaines, & déjà il a donné des encouragemens pour la culture du chanvre. Aussi voit-on chaque province à l'envi l'une de l'autre essayer les productions les plus propres à son climat.

Dans la Caroline, par exemple, on cultive les vers à soie avec un succès vraiment admirable. Les mûriers sont taillés en haie, ce qui facilite le dépouillement de la feuille que l'on coupe avec des cizeaux, en même tems que le brin; par cette méthode l'éducation du ver est infiniment plus facile & plus propre. Les soies provenues de cette culture ont été ouvrées dans la même province, & l'on sait que les étoffes apportées en Europe ont déjà obtenu le suffrage de nos manufacturiers.

A l'égard de la province de Massachuset située au nord, les habitans ont particulierement tourné leur industrie vers la péche de la morue, la situation de cet état lui donne un tel avantage pour ce genre de commerce, qu'aucune nation de l'Europe ne pourra soutenir la concurrence avec les pêcheurs de Boston. Disons encore que de la différence des latitudes de leurs vastes côtes

naîtra pour les provinces maritimes un commerce immenſe de cabotage qui formera une pépiniere de matelots pour la grande navigation, lorſque le ſuperflu des productions américaines deviendra un objet d'échange contre celles de l'Europe. Nous réſervons pour le Ch. XXIII d'autres détails non moins intéreſſans pour montrer ſourtout qu'elle eſt l'importance du commerce de l'Europe avec l'Amérique.

Il eſt d'autant plus aiſé d'annoncer le grandeur future des Américains, qu'ils ſauront conſerver ces ſentimens de courage & de nobleſſe qui les caractériſent actuellement. Leur crédit augmentera au point qu'il n'y aura aucune nation chez qui le numéraire ſera plus abondant & l'intérêt à un taux plus bas. L'agriculture, la baſe de la grandeur d'une nation, y ſera portée au plus haut degré de perfection ; le commerce qui en eſt la ſuite, offrira des occupations avantageuſes & agréables : les guerres ſeront oubliées ; les peuples, par une correſpondance ouverte & libre dans ce vaſte continent, vivront en freres & ne ſe traiteront plus comme des ſauvages & des monſtres. Les ſiecles de fer diſparoîtront peu à peu, & nous verrons renaître dans ce nouvel empire ces ſiecles d'or dont le pinceau des poëtes anciens fait un tableau ſi touchant.

Si des gens peu inſtruits du climat, de l'étendue & des reſſources de l'Amérique ſeptentrionale, doutent de ce que j'avance en me taxant d'enthouſiaſte de la révolution ; j'ajouterai pour les convaincre, que ſi le Nouveau-Monde ne devoit pas être peuplé dans tous ſes points par

des nations civilisées, à quel but la Nature auroit-elle creusé sur cette partie du globe ces vastes lacs qui jettent le voyageur dans la surprise & l'étonnement, & qui laissant la mer derriere eux à l'est, trouvent de nouveaux océans d'une étendue prodigieuse, dans ces climats où l'imagination n'auroit supposé que des collines sans fin, des déserts inhabitables & des forêts arides? Ces lacs s'unissant l'un à l'autre, se mêlent enfin à l'océan vers le nord-est & s'approchant ainsi beaucoup à l'ouest des diverses branches navigables du Mississipi, forment une correspondance aisée pour une vaste étendue de terrein, un lien de communication entre les différentes parties qui, dans la suite, auroient trouvé de grandes difficultés pour commercer entre elles. Sans cette variété de longues rivieres enchaînées l'une dans l'autre, attendant depuis des siecles à porter les véhicules du commerce, à obéir aux impressions de la voile ou aux coups de la rame, ainsi que les terres semblent attendre avec impatience les coups puissans du soc, que seroit cette partie du Nouveau-Monde.

Etendue & richesse du territoire des Etats-Unis.

Au-delà des hautes montagnes qui bordent les frontieres occidentales des Etats-Unis, on a découvert de nouveaux pays d'une beauté, d'une fertilité dont il n'y a point d'idée. Les terres y sont d'une qualité bien supérieure à celles même de la nouvelle République, & situées le long des côtes de la mer: les arbres des forêts sont hauts & droits; les prairies & les pâturages y sont immenses: on y voit paître de nombreux troupeaux particuliers à ce pays; ils n'ont pas de maîtres: ce n'est pas la main des hommes qui

les entretient. Le climat eſt extrêmement doux & modéré ; les rivieres n'y dirigent pas leur cours à l'eſt vers l'Atlantique; mais elles coulent à l'oueſt & au ſud, d'un cours agréablement doux, dans des lits que la nature leur a formés; elles vont ſe rendre dans ce grand réſervoir de mille & mille ruiſſeaux, le célebre fleuve du Miſſiſſipi, qui, tirant ſes eaux les plus lointaines de ſources inconnues, roule à travers les pays glacés du nord, & qui, déployant ſes bras à l'eſt & à l'oueſt, embraſſe ces réduits ſauvages où le voyageur n'a point encore pénétré, que le poëte n'a point encore chantés, & que le compas du géometre n'a pas encore meſurés; juſqu'à ce que s'uniſſant à l'Ohio & ſe tournant vers le ſud, recevant enſuite le Miſſori & cent autres rivieres, ce roi des fleuves, en comparaiſon duquel le Nil n'eſt qu'un ruiſſeau & le Danube qu'un foſſé, ſe jette avec un volume immenſe, dans la mer du Mexique, après avoir baigné les côtes d'une multitude de contrées fertiles, habitées par des nations ſauvages juſqu'aujourd'hui reſtées inconnues & ſans nom.

Cours du Miſſiſſipi.

Sur l'Ohio qui coule en ſerpentant l'on voit régner conſtamment pendant la plus grande partie de l'année le vent de ſud-oueſt; & le reſte du tems le courant d'air domine dans cette direction plus que dans aucune autre. Cette direction étant diamétralement oppoſée au cours du fleuve qui coule dans la proportion d'un mille par heure; n'eſt-il pas évident que la providence a voulu que les vaiſſeaux commerçans obligés de faire voile au nord aient des vents favorables pour remonter ces eaux, & que ces bornes au ſud aient le ſe-

cours des marées pour combattre les vents contraires avec plus d'avantage.

Avant de parler du crédit de l'Amérique, il convient de présenter le tableau de la dette nationale & d'observer qu'en comptant même l'intérêt de ce capital à six pour cent, les Américains, après une guerre de sept ans, ont acquis leur liberté au prix d'une demi-année des dépenses qu'a fait la Grande Bretagne pour la leur ravir. *Dette des Nord américains*

DETTE NATIONALE DES ETATS-UNIS,

Suivant les registres du congrès publiés dans le mois de Mai 1783.

	Livres Tournois.	Dollars évalués à 5 Liv. 8 Sols Tournois
Dû aux fermiers-généraux de France.	1,000,000	
A des particuliers de France, sur mémoires non liquidés, estimés.	3,000,000	
A la couronne de France y compris un emprunt de dix millions fait en Hollande sous la garantie de la France.	28,000,000	7,037,037
Idem pour le dernier emprunt.	6,000,000	
	L. 38,000,000	
A divers particuliers en Hollande, reçu en à-comptes d'un emprunt contracté par M. Adams. 1,678,000.		671,200
Emprunté en Espagne par M. Jay.		150,000
Une année d'intérêt de l'emprunt de dix millions fait en Hollande.		26,848
Total de la dette étrangere en Janvier 1783.		Dollars 7,885,085

Tranſp. du total de la dette étrangere. *Doll.* 7,885,085

DETTE DOMESTIQUE.

	Dollars.	
Certificats ſur le bureau d'emprunt, réduits à la valeur des eſpeces.	11,493,802	
Intérêt non payé pour 1781. .	190,000	
Idem non-payé pour 1782. .	687,828	
Divers articles dûs & portés ſur le livre du tréſor. . .	638,242	
Dette de l'armée jusqu'au 31 décembre 1782.	5,635,618	34,115,290
Dette non liquidée, eſtimée. .	8,000,000	
Mutation faite en faveur de l'armée conformément à l'acte du 22 mars dernier. . .	5,000,000	
Gratifications dues aux ſoldats.	500,000	
Deficits pour 1783, ſuppoſés.	2,000,000	
Totalité de la dette		42,000,375

INTERET ANNUEL.

Partie de la dette étrangere à cinq, & partie à quatre pour cent.	369,038. 6
La dette domeſtique à ſix pour cent. . .	2.046,917. 4
Totalité de l'intérêt annuel en *Dollars*.	2,415,956. 0

Aucune puiſſance en Europe ne peut aſſeoir ſon crédit ſur des fondemens plus ſolides, & l'accroître d'une maniere plus rapide que les Etats-Unis (1). Un peuple agriculteur, aſſez heureux

---

(1) Ceux qui deſireront connoître d'autres détails & pieces intéreſſantes qui ont rapport au crédit de l'Amérique, les trouveront répandues dans les différens Nos. du *Politique Hollandois.*

pour jouir des douceurs de la paix, n'eſt jamais expoſé à ces dépenſes extraordinaires qui minent ſourdement les empires les plus floriſſans. L'Amérique a contracté une dette, il eſt vrai; ce capital qu'elle a dépenſé, aliene une portion de ſon revenu. On doit donc naturellement conclure que les Etats-Unis ſont maintenant plus pauvres qu'ils ne l'étoient avant ces emprunts: mais une nation riche en productions, qui ſait reſpecter ſes engagemens, qui ſe borne à ſes poſſeſſions & ſe gouverne elle-même, trouvera de l'argent à meilleur marché qu'un empire dont le ſol n'eſt pas abondant, qui eſt déjà ſurchargé de dettes; dont les entrepriſes paſſent les forces; qui rend ſes créanciers victimes de leur confiance, & dont le peuple gémit ſous le poids de l'oppreſſion ou dans les entraves d'un gouvernement arbitraire. Les Etats-Unis ſe libéreront promptement envers les nations à qui ils doivent, & probablement ſe paſſeront par la ſuite de ſecours étrangers.

Le ſyſtême fiſcal de l'Amérique ne s'eſt point encore développé avec toute l'étendue dont il eſt ſuſceptible; il fait cependant un des objets principaux des délibérations du congrès. Bientôt nous verrons ces nouveaux républicains nous éclairer ſur un ſujet ſi délicat & ſi important, nous montrer avec quelle ſagacité, avec quelle ſageſſe, ils on ſu tirer parti de nos loix & de nos uſages. En effet il ne ſeroit pas juſte que les fautes éternelles de l'ancien continent fuſſent perdues pour le nouveau. Déjà, l'on a vu paroître de la part du congrès des recommandations adreſſées aux Etats reſpectifs de la confédération Américaine; elles ont toutes pour but de les engager

Le congrès repréſente au peuple la néceſſité d'adopter des taxes publiques.

à se prêter à l'établissement de taxes ou de fonds pour faire face aux engagemens contractés par l'assemblée générale, ou aux dépenses du gouvernement. Ces discours, si patriotiques, si nobles, si pathétiques, étoient bien capables de produire dans les assemblées populaires cette unanimité, cette confiance qui font honneur & à l'administration & au peuple.

Il est moins difficile pour un peuple d'opérer une révolution, de remporter des victoires & de cimenter les premiers fondemens de la liberté, que de trouver des ressources pour maintenir cette révolution, jouir de ses victoires, de sa liberté & surtout affermir son crédit: les premiers évenemens ne demandent que du courage & de l'unanimité; le crédit demande de la confiance dans les puissances étrangeres & dans les particuliers. Cette confiance est difficile à acquérir pour un peuple naissant dont on ne connoît encore ni les revenus, ni l'ordre, ni l'économie: on lui doit naturellement supposer de la probité, de l'exactitude à remplir ses engagemens, mais si l'on ignore ses moyens, s'ils ne sont scrupuleusement démontrés, c'est en vain que ce peuple sollicitera du crédit. Les Américains ont senti ces considérations, & l'on peut s'en convaincre en jetant les yeux sur les différentes recommandations que le congrès a faites au peuple pour l'engager à concourir aux besoins publics. Rien ne paroît oublié pour y réussir, & ils y reussiront probablement. Un de leurs grands principes est qu'une nation sage ne permet jamais que ceux qui soulagent les besoins de leur pays, ou qui se reposent le plus sur sa bonne-foi, sa fermeté &

ses ressources, soient trompés dans aucune de leurs attentes. Dans une de ces recommandations solemnelles, voici comme ils s'expriment :

„ Ce sera toujours un objet de gloire & d'orgueil pour l'Amérique, que les droits pour lesquels elle a combattu, aient été les droits de l'espece humaine. Avec la bénédiction de l'auteur de ces droits sur les moyens employés pour leur défense, ils ont renversé toute opposition & jeté les fondemens de treize états indépendans. Il n'y eut jamais d'exemple, il n'y en aura probablement jamais où les formes pures & véritables du gouvernement républicain puissent avoir une aussi belle occasion de se justifier par leurs faits. Sous ce rapport les citoyens des Etats-Unis ont à répondre pour la confiance la plus grande qu'on ait jamais mise dans une société politique. Si la justice, la bonne foi, l'honneur, la gratitude, & toutes les autres qualités qui ennoblissent le caractere d'une nation & remplissent les vues du gouverneur sont les fruits de nos établissemens, la cause de la liberté acquerra une dignité & un lustre dont elle n'a point joui jusqu'à présent ; & elle sera un modele qui ne pourra qu'avoir l'influence la plus favorable sur les droits du genre humain. Si d'un autre côté, nos gouvernemens venoient à être malheureusement souillés des vices contraires à ces vertus fondamentales, la cause que nous nous sommes engagés à soutenir, seroit deshonorée & trahie ; la derniere & la plus belle épreuve en faveur des droits de la nature humaine nuiroit à ces droits ; & leurs protecteurs & amis seroient exposés aux insultes & réduits au silence par les sectateurs de la tirannie & de l'usurpation."

Si jamais le beau nom de Majesté du Peuple dont les Anglois se sont servis les premiers, peut convenir aux citoyens d'un empire moderne, c'est sans contredit aux Nord-Américains. Les chefs de cette république ne commandent pas au peuple d'obéir : mais ils leur insinuent avec décence qu'il doit se soumettre à la loi qui est son propre ouvrage; également citoyens, membres du souverain & sujets, ils n'ont de différence que celle que produisent des talens supérieurs, des connoissances peu commmunes, pour être les dignes interprêtes de la nation, ses guides & son soutien dans toutes les circonstances qui peuvent ou doivent concourir à la gloire & au bonheur de tous.

Ces recommandations, ces élans patriotiques, ne pouvoient manquer de produire dans tous les esprits l'effet qu'on pouvoit en attendre.

Les Etats-Unis assemblés en congrès prirent à la pluralité la résolution suivante; elle jette trop de jour sur les forces respectives des Treize-Etats pour nous dispenser de la donner en entier. Elle fut publiée le 18 avril 1783, en ces termes.

„ Qu'il soit recommandé aux divers Etats, comme une chose indispensablement nécessaire au rétablissement du crédit public & à l'acquittement honorable & ponctuel des dettes nationales, de revêtir les Etats-Unis assemblés en congrès du pouvoir de lever pour l'usage des Etats-Unis, les impôts suivans sur les marchandises importées dans lesdits Etats, de tout port, isle, ou plantation étrangere que ce soit.

Sur le Rhum de la Jamaïque pour un gallon.	4. 90mes	d'un doll.
Sur toutes les liqueurs spiritueus.	3. 90mes	. . dito.
Sur le vin de Madere. . . .	12. 90mes	. . dito.
Sur tous les autres vins. . .	6. 90mes	. . dito.
Sur le thé bou commun par liv.	6. 90mes	. . dito.
Sur tous les autres thés. . .	24. 90mes	. . dito.
Sur le poivre par livre. . . .	3. 90mes	. . dito.
Sur le sucre brun par livre. .	½ 90me	. . dito.
Sur le sucre en pain. . . .	2. 90mes	. . dito.
Sur tous les autres sucres. . .	1. 90me	. . dito.
Sur les melasses par galon. . .	1. 90me	. . dito.
Sur le cacao & le café par livre.	1. 90me	. . dito.

Sur tous les autres articles un impôt de cinq pour cent de leur valeur, au tems & à l'endroit de leur importation.

Pourvu qu'aucun desdits impôts ne soit appliqué à d'autres emplois qu'à décharger l'intérêt ou le principal des dettes contractées sur la foi des Etats-Unis pour le soutien de la guerre, conformément à la résolution du 16 décembre passé, ni pour plus de 25 ans; & pourvu que les collecteurs desdits impôts soient nommés dans les Etats où ils doivent exercer respectivement leurs emplois, cependant, de maniere qu'ils puissent être appelés & cassés par les Etats-Unis, seuls assemblés en congrès, & dans le cas ou quelque état n'auroit pas fait cet établissement, un mois après qu'ils auront été avertis à ce sujet, l'établissement sera fait par les Etats-Unis assemblés en congrès.

Qu'il soit en outre recommandé aux Etats respectifs d'établir pour un terme limité de vingt-

Cadastre pour le contingent que doit fournir chaque Etat.

cinq ans & d'approprier au payement de l'intérêt & du principal des dettes contractées sur la foi des Etats-Unis pour soutenir la guerre, les revenus considérables & efficaces qu'ils jugeront les plus propres à les mettre en état de satisfaire à leurs contingents respectifs d'un million cinq cents mille dollars annuellement, non compris dans les impôts sus-mentionnés, lequel contingent sera fixé & réparti de tems à autre, suivant la méthode qui est ou peut être prescrite par les articles de la confédération; & dans le cas où les revenus établis par quelque état viendroient à produire une somme qui excédât sa proportion actuelle, cet excédent y seroit reversé; & dans le cas où il y auroit un deficit dans les revenus de quelqu'un des Etats; le deficit immédiat seroit réparé le plutôt possible par un tel Etat, & l'on pourvoiroit à des deficits ultérieurs en augmentant les revenus établis; bien entendu cependant, que jusqu'à ce que la regle établie par la confédération soit mise en pratique, la proportion de la somme d'un million cinq cens dollars soit répartie de la maniere suivante.

Nouvelle-Hampshire.	52,708	*Dollars.*
Massachuset.	224,427.	
Rhode-Island.	32,318.	
Connecticut.	133,091.	
Nouvelle-York.	128,243.	
Nouvelle-Jersey.	83,364.	
Pensylvanie.	205,189.	
Delaware.	22,443.	
Maryland.	141,517.	

Virginie.	256,487.	*dollars.*
Caroline feptentrionale. . .	109,000.	
Caroline méridionale. . . .	96,183.	
Géorgie.	16,030.	

Les revenus mentionnés ci-deffus feront perçus par des gens établis, comme il a été dit; mais ils feront portés fur le crédit féparé des Etats où ils doivent être recueillis. *Précaution pour employer fagement les deniers publics.*

Qu'un compte annuel des procédés & de l'emploi de tous lefdits revenus fera fait & tranfmis aux divers Etats en diftinguant les procédés de chacun des articles fpécifiés & le montant de tout le revenu reçu de chaque Etat, ainfi que les appointemens accordés aux divers officiers employés à la perception defdits revenus.

Qu'aucune des réfolutions précédentes ne fortira fon effet, que tous les Etats n'y aient accédé & cependant après cette acceffion unanime, elles feront confidérées comme formant un lien mutuel, obligatoire pour tous les Etats & qui ne pourra être diffous par aucun féparément, mais par le concours du Tout ou d'une Majorité des Etats-Unis, affemblés en congrès.

Que, foit pour accélérer l'extinction des dettes, foit pour établir l'harmonie parmi les Etats-Unis, il foit rappelé aux Etats qu'ils n'ont pas rendu des actes à l'effet de déférer aux réfolutions du congrès du 6 feptembre & du 10 octobre 1780, relativement à la ceffion des prétentions fur des terres, d'en faire la ceffion généreufe qui leur y eft recommandée, & aux Etats qui peuvent avoir paffé des actes pour n'y déférer qu'en partie, de

les revifer & de montrer une condefcendance entiere.

Que pour affurer, par une méthode plus convenable & plus certaine, les contingens que les Etats refpectifs doivent fournir au tréfor commun, il foit fait & il eft fait par la préfente les altérations fuivantes dans les articles de la confédération & de l'union perpétuelle entre ces Etats. Et les Etats divers font avertis d'autorifer leurs délégués refpectifs de les foufcrire & de les ratifier comme partie dudit inftrument de l'union dans les termes fuivans, révoquant & annullant à cet égard le huitieme des articles de la confédération. Nous déclarons & arrêtons d'après un arrangement convenu dans le congrès des Etats-Unis, que ce huitieme des articles doit être, & refter fans altération dans les termes fuivans.
„ Que toutes les charges de la guerre & toutes
„ les autres dépenfes qui ont été ou qui feront
„ contractées pour la défenfe commune ou l'avan-
„ tage général & accordées par les Etats-Unis
„ affemblés en congrès ; à la réferve cependant
„ de ce fur quoi il aura été pourvu autrement,
„ feront acquittées du tréfor commun qui fera
„ formé par les divers Etats en proportion du
„ nombre de tous les citoyens libres & habitans
„ blancs & autres, de tout âge, fexe & condi-
„ tion, y compris ceux engagés à fervir un cer-
„ tain nombre d'années: & les trois cinquiemes
„ de toutes les autres perfonnes non comprifes
„ dans la claffe précédente, à l'exception des
„ Indiens qui ne payent des taxes dans aucun
„ Etat; & le nombre fera levé & tranfmis tous

„ les trois ans aux Etats-Unis assemblés en con-
„ grès d'après la méthode qu'ils indiqueront &
„ établiront."

Nous avons dit précédemment que le systême fiscal de l'Amérique ne s'étoit point encore développé comme il est susceptible de l'être ; mais celui des finances paroît avoir subi l'examen le plus sévere ; l'économie dans les deniers publics prouve cette assertion. Suivant le journal des Etats-Unis du 17 juin 1783, il paroît que l'administration des finances ne pouvoit trop mériter les applaudissemens de la nation.

En examinant les réformes qui ont été faites dans les dépenses publiques, l'attention du comité est nécessairement tombée sur les dépenses des années précédentes. En comparant ces dépenses avec celles qui se font aujourd'hui, & en faisant à la différence de tems & de circonstances l'attention qu'elle mérite, on ne peut se refuser de donner aux administrateurs les éloges les plus grands: ils ont géré depuis l'érection de ce bureau avec un ordre, une économie dont il seroit à souhaiter de trouver des exemples en Europe. L'épargne de l'argent public entraîne après soi les conséquences les plus heureuses, produit le plus grand des bienfaits aux peuples qui s'enrichissent par leur industrie. Les abus qui se glissent si aisément dans tous les genres d'administration, sont toujours plus grands, plus multipliés & plus difficiles à détruire dans la partie des finances que dans toute autre. Qu'on juge combien ces abus doivent être considérables chez un peuple indolent, esclave du luxe & du faste des cours, puisque chez les Nord-Américains, où ces vices n'existent

Abus dans les finances détruits.

pas, il y eut dans le département ſeul du commisſaire des fournitures au-delà de 250 perſonnes congédiées, dont la paye (excluſivement des rations pour eux-mêmes & pour leurs chevaux) montoit à la ſomme de 126,300 dollars par an: Que dans un cas il a été fait une demande de 1000 tonneaux de foin pour le poſte de Philadelphie, dont ſeulement 10 tonneaux furent accordés, le reſte ayant été rendu non néceſſaire par le nouvel arrangement. Une telle conduite, de telles précautions préparent naturellement les eſprits à trouver dans le compte que les Américains donneront un jour de l'état de leurs finances, de leurs dépenſes & de leurs reſſources, non-ſeulement un ſujet d'admiration, mais une leçon peut-être pour l'Europe.

En attendant que les Américains éclairés nous faſſent jouir du fruit de leurs travaux en nous developpant d'une maniere lumineuſe le plan qu'ils ſuivront pour aſſeoir avec ſolidité le crédit de leur nation; je vais préſenter aux lecteurs un extrait des méditations de M. le baron de Grothaus (1) ſur

(1) Ce gentilhomme Hanovrien, qu'un prince illuſtre honore de la plus grande intimité, eſt un de ces caracteres extraordinaires, que la nature paroît n'avoir formé que pour marquer combien il lui eſt facile de réunir dans un ſeul individu des qualités & des dons qu'elle ne diſtribue à pluſieurs qu'en partie. Une phyſionomie douce & prévenante, une taille avantageuſe, des manieres inſinuantes & nobles, un organe ſonore, une éloquence naturelle & vive, une facilité ſuprenante pour parler les langues: une franchiſe ſans rudeſſe & ſans

fur les avantages d'une banque nationale dans les Etats-Unis. Son fyftême eft auffi fimple dans fa nature que fécond dans fes conféquences, il eft abfolument différent de celui de toutes les banques de l'Europe. Ce fyftême ingénieux pofe fur des bafes folides & non fur les propriétés chimériques du fameux Ecoffois Jean Law, qui fubftitua le crédit à la réalité : celui-ci au contraire ne peut qu'augmenter rapidement la puiffance & la profpérité d'un empire riche en propriétés foncieres, tels que ceux de France, de Ruffie & d'Amérique.

Le plan de banque propofé par M. le baron de Grothaus n'eft calqué fur aucun des fyftêmes connus. L'utilité en eft claire, manifefte pour l'état & le particulier.

La premiere claufe eft fimple : l'Etat emprunte une certaine fomme fur le crédit de la foi publique, & il en paie l'intérêt ordinaire.

La feconde claufe eft fupérieurement conçue. Elle met en circulation continuelle les quatre cinquiemes des fonds de tout l'état. La banque vient

---

fans indifcrétion, une amabilité qui met tout le monde à fon aife; fes fuccès dans la carriere des Lettres comme dans les champs de Mars font autant de moyens qu'il a pour intéreffer & plaire; vertueux par principe, généreux fans oftentation, il fait honneur à l'homme & à l'amitié. Madame de Montbart l'a chanté dans une épître en vers qu'elle lui adreffa & qui termine le recueil de fes *Mélanges de littérature*, imprimés à Breflauw & dédiés au prince royal de Pruffe. Je jouirois moins du plaifir de tracer l'éloge de M. de Grothaus fi ma plume étoit plus guidée par le fentiment d'amitié qui nous lie que par la juftice.

au fecours de quiconque a befoin d'argent pour quelque objet d'utilité que ce foit, jufqu'à la concurrence de 80 pour 100 de fa propriété. La difficulté d'avoir de l'argent au befoin ceffe pour tout propriétaire foncier; le commerce acquiert de l'activité; les entreprifes fe multiplient & ne reftent plus imparfaites, faute de fecours.

Par la troifieme claufe. Bien différente des autres banques qui n'allouent aucun intérêt pour l'argent ou les efpeces courantes, celle-ci ne payera qu'un pour cent de moins que le taux auquel elle emprunte fes fonds.

La quatrieme claufe mérite d'être tranfcrite mot à mot: „ La banque prêtera encore fans intérêt, „ avec les cautions convenables jufqu'à la con„ currence d'une certaine fomme, mais pour un „ certain tems, paffé lequel les fonds feront „ vendus jufqu'à l'entier rembourfement de la „ banque."

La cinquieme claufe a pour objet l'établiffement des comptoirs de la banque nationale; & par la fixieme la banque doit être établie le premier créancier par la loi.

Aucun établiffement humain n'eft fans inconvénient. Mais il nous femble qu'il n'en eft point en ce genre qui en foit mois fufceptible que celui-ci. M. Grothaus préfente une belle perfpective de félicité publique. Une banque nationale fur le plan qu'il propofe feroit une fource de richeffe & de profpérité pour l'état qui l'adopteroit. Elle n'eft pas d'une égale néceffité pour tous, mais il n'en eft aucun à qui elle ne fût d'une très-grande reffource. Le plan de M. le baron de Grothaus refteroit fans exécution, qu'il n'en feroit pas

moins un monument précieux de génie, & de zele pour l'humanité.

Tels sont les fondemens sur lesquels l'on peut asseoir la puissance, la population, les avantages du commerce & le crédit de la république des Etats-Unis. Examinons maintenant le commerce particulier de chaque Etat, les rapports respectifs qu'ils ont entre eux, & tâchons de ne rien oublier de ce qu'ils offrent d'utile, d'agréable & d'intéressant.



CHAPITRE IX.

NOUVELLE-ANGLETERRE.

Sa situation, son étendue, ses ports.

La Nouvelle-Angleterre, contrée immense à l'est de l'Amérique septentrionale, fut découverte au commencement du siecle dernier sous le nom de Virginie septentrionale. Elle est bornée au nord par le Canada, à l'ouest par la Nouvelle-York, à l'est & au sud par la Nouvelle-Ecosse & par l'océan; elle s'étend à plus de trois-cens milles sur les bords de la mer & à plus de cinquante dans les terres; on la trouve sous la latitude septentrionale entre les 40 & 45 deg, & par les 306 à 307 deg. de longitude. Les principaux ports de la Nouvelle-Angleterre & où se traitent toutes les affaires, sont Falmouth dans la baie de Casco; Portsmouth dans la Nouvelle-Hampshire; Boston, Marble-Head, Salem & Newburry-Port dans la baie de Massachuset; Newport dans Rhode-Island; & New-London dans le Connecticut.

Cette colonie doit son origine au fanatisme.

Si la plupart des établissemens François & Espagnols en Amérique ont été formés par un principe d'intérêt, la plupart de ceux des Anglois l'ont été par le fanatisme. C'est à l'intolérance que la Nouvelle-Angleterre doit ses premiers colons: c'est ainsi, dit Raynal, que ce fleau qui avoit dépeuplé l'Amérique au midi, devoit la repeupler au nord. Jusqu'à l'époque de 1620 où

les puritains chassés d'Angleterre, quitterent la Hollande, qui leur avoit offert un asile, la Nouvelle-Angleterre n'avoit encore reçu que de très-petites peuplades d'Européens, qui se bornoient à planter des cabanes durant l'été pour faire un commerce d'échange avec les sauvages, & disparoissoient comme ceux-ci, le reste de l'année. D'autres puritains, jaloux de se procurer une existence conforme à leur goût, & de professer librement leur religion, penserent ne pouvoir mieux atteindre à leur but qu'en allant se fixer dans un autre hémisphere. En conséquence, ils acheterent les droits de la compagnie angloise de la Virginie, & s'embarquerent au nombre de cent vingt personnes à Plimouth le 6 septembre 1621.

Cette nouvelle colonie arriva au lieu de sa destination au commencement d'un hiver très-rigoureux; de tous côtés environnés d'épaisses forêts, de lacs & de montagnes arides, ces infortunés eurent à lutter contre les horreurs du froid, du scorbut, de la faim: le plus grand nombre périt accablé de ces miseres; le reste eût éprouvé le même sort s'il ne leur fût venu des secours qu'ils ne devoient attendre ni espérer. Une troupe de sauvages, au nombre de soixante, ayant leur chef à leur tête, arrive au milieu d'eux, & leur donne quelques rafraîchissemens. Les malheureux Européens, prêts à succomber sous leurs maux, se raniment, & l'espérance prend la place du découragement. Contens de trouver dans ces sauvages l'image précieuse de la liberté, ils contractent avec eux un traité d'amitié, & ce premier lien ne devint que plus fort & plus sacré par la suite. Un de ces sauvages qui entendoit un peu l'agri-

culture & favoit quelques mots anglois, s'offrit généreusement pour leur instituteur, il leur enseigna la maniere de cultiver le maïs & de faire la pêche sur les côtes. Cette nouvelle colonie ayant fait ensuite l'acquisition des terres qu'occupoient leurs voisins, elle se vit en état d'attendre les secours qu'elle devoit recevoir d'Europe. Cette acquisition fut nommée la Nouvelle Plimouth (1). Il faut que les moyens d'établissemens qu'elle attendoit soient arrivés bien lentement, puisqu'en 1629 la colonie ne montoit encore qu'à trois cens personnes. Mais le fanatisme recommençant de nouveau ses fureurs en Angleterre, les presbytériens, opprimés par le glaive spirituel de l'épiscopat, ne pouvant résister à tant de persécutions, prirent le parti d'aller en Amérique se réunir à leurs freres. L'émigration fut si considérable que l'année suivante les colons furent dans la nécessité de se disperser.

La Nouvelle Angleterre donne naissance à quatre colonies.

Les peuplades qu'ils établirent formerent d'abord la province de Massachuset, d'où sortirent bientôt les colonies de la Nouvelle Hampshire, de Connecticut & de Rhode-Island, qui par la suite formerent autant d'Etats séparés & obtinrent chacune une charte particuliere de la cour de Londres. Uniquement occupés du soin de vivre en paix, ces peuples nouveaux négligerent de donner une base solide à leur bonheur; ils vécurent ainsi l'espace de vingt ans, & ce ne fut qu'en 1630 qu'ils sentirent la nécessité de donner une forme à leurs colonies respectives. A la suite

(1) Voyez au Chap. II. p. 16.

d'une assemblée génerale ils convinrent d'avoir tous les ans un tems fixe pour se réunir & délibérer sur les affaires publiques. Les députés à l'assemblée devoient être choisis par le peuple ; ils convinrent qu'il n'y auroit que les membres seuls de l'église établie qui pourroient y siéger, & que le chef qui présideroit seroit sans autorité particuliere. On établit un conseil national, chargé de régler toutes les affaires, de juger tous les procès. Les lumieres de la raison, sans le secours d'un côde devoient décider tous les différens.

Gouvernement.

Heureuse la Nouvelle-Angleterre, si elle eût su conserver un gouvernement aussi sage, aussi paisible; plus heureuse encore, si après la triste expérience que ces habitans avoient faite des maux de l'intolérance, ils n'eussent pas été eux-mêmes intolérans! Mais il est rare qu'un peuple naturellement mélancolique, ne prenne un caractere sombre, farouche & persécuteur. La nouvelle colonie avoit apporté avec elle un malheureux germe de piétisme qui nuit plus à la religion qu'il ne la sert, & dont le voile imposteur & le prétexte spécieux ont caché les vraies causes des plus grandes séditions. De là les loix réligieuses qu'elle fit, ouvrage de la superstition & du fanatisme. Le sorcier, le blasphémateur, l'adultere & le faux témoin furent punis de mort comme l'enfant assez dénaturé pour frapper ou maudire les auteurs de ses jours, & le délire fut porté à un tel point que la danse & les autres exercices du corps furent prohibés, & punis comme l'ivresse & le mensonge, par le fouet; les plaisirs innocens y étoient interdits comme le vice & le crime; les juremens & la violation du dimanche ne pouvoient

Combien l'enthousiasme ou un zele immodéré pour la religion peut devenir nuisible

être expiés que par une amende considérable: & l'on se trouvoit fort heureux de satisfaire avec de l'argent pour une omission de priere ou pour un serment indiscret. On sent combien une telle gêne devoit nuire à l'éducation, aux principes d'une saine morale, au vrai but de la religion; rien n'étoit plus capable d'entretenir l'esprit dans ce sombre, cette mélancolie qui forment & caractérisent les faux dévots: quoique le tolérantisme soit actuellement la base des loix religieuses dans tout l'empire des Etats-Unis, on prétend cependant que les habitans de la Nouvelle-Angleterre ont encore un reste de cette sévérité; mais les charmes heureux de la liberté, les voyages en Europe, nos émigrans, acheveront de les en guérir. Craignons plutôt qu'ils ne donnent dans l'excès contraire, je veux dire que leur philosophie ne les garantisse pas de tomber dans ce relâchement de mœurs que l'on reproche à la plus grande partie des Européens, qui, sous prétexte d'adopter le tolérantisme, ne suivent les loix d'aucun culte.

L'esprit d'indépendance a premierement éclaté dans la Nouvelle-Angleterre.

La Nouvelle-Angleterre, comme la colonie de l'Amérique la plus considérable, devoit être, comme elle l'a été, le centre & le foyer de la révolution qui devoit priver la Mere-Patrie de tous ses droits sur le continent. Ces habitans connoissoient mieux qu'aucun autre peuple du monde tout le prix de cet esprit de liberté qui fit déserter à leurs ancêtres leur pays natal & les conduisit dans celui-ci. Ils y jouissoient comme individus de plus d'indépendance à divers égards, particulierement dans leurs manieres, loix & situation. N'étoit-il pas naturel de penser qu'à la

moindre crainte (fondée ou non) de quelque atteinte à cette précieuse liberté, ils prendroient l'alarme & se porteroient aux dernieres extrémités pour s'y opposer. C'est donc par un principe louable qu'ils ont mieux aimé se priver de tous les articles de luxe, de convenance ou de commodité, que la métropole leur fournissoit auparavant, pour se borner uniquement aux plus urgens. Ces principes se fortifierent par la pratique; & ces privations qui dans le commencement devoient leur être pénibles, leur devinrent par l'habitude si familieres, qu'ils n'y firent plus attention.

Cause naturelle de l'indépendance.

Le peuple de la Nouvelle-Angleterre doit cette indépendance d'individus, dans laquelle consiste vraiment l'essence de la liberté civile, & qui en est la meilleure protection, à une loi particuliere d'hérédité qui veut que les possessions d'un pere soient réparties également entre tous ses enfans, afin de les tenir par là dans une heureuse médiocrité, & les obliger à tourner leurs pensées du côté de l'industrie pour éviter la misere; loi sage qui en leur ôtant & la tentation & les moyens de se procurer les objets de luxe, les garantit de la nécessité de se laisser dépouiller de leur liberté. Comme ce peuple n'avoit point encore pris un goût assez vif pour le luxe, pour hazarder, encore moins échanger contre quelques commodités que ce soit, les avantages inestimables dont ils jouissoient, rien au monde n'étoit plus absurde que de s'imaginer qu'ils sacrifieroient leur indépendance à des besoins purement factices.

J'ai dit précédemment que l'agriculture ne peut-être poussée trop loin, parce que les consomma-

teurs augmentent régulierement en proportion des objets nécessaires à leur subsistance; & quand on a un superflu de denrées, on est toujours assuré d'en trouver une vente facile au dehors.

Avantages de l'agriculture. La Nouvelle-Angleterre a mis ces maximes en usage & sa prospérité est montée au plus haut degré. Les défrichemens s'y font avec sagesse & toujours sous l'inspection des loix qui sont immuables à cet égard. Dès que soixante familles offrent de bâtir une église, d'entretenir un pasteur, un maître d'école, l'assemblée générale leur assigne un emplacement & leur donne le droit d'avoir deux représentans dans le corps législatif de la colonie. Le district qu'on leur assigne est toujours limitrophe des terres déjà défrichées & contient ordinairement six milles quarrés d'Angleterre. C'est ainsi que s'aggrandit la Nouvelle-Angleterre: sa population, suivant un tableau publié par le congrès, se monte à plus de huit-cents milles ames. Plus on y défriche de terres, & l'on y exploite de bois, plus l'air qu'on y respire est pur & sain. Cependant, comme l'abondance des récoltes n'a pas rempli les vœux des colons, ils ont dirigé leur industrie vers d'autres objets. Ils construisent des navires pour les navigateurs étrangers; ils ont des fabriques considérables de chapeaux, de toiles de lin & de chanvre; de draps communs &c. A ces manufactures qu'on peut appeler nationales, les habitans de cette province ajoutent des fabriques d'une eau de vie faite avec la mélasse qu'ils vont chercher aux Indes occidentales.

Commerce & industrie. Ils vendent des quantités prodigieuses de cette liqueur aux sauvages voisins, aux pêcheurs de morue, à toutes les colonies sep-

septentrionales: ils la portent même jusqu'aux côtes de l'Afrique, où l'on voit jusqu'à quatre-vingt-dix de leurs vaisseaux pour la traite des Negres. Ces 90 navires apportent ordinairement 9900 negres qui à 35 liv. par tête rapportent une somme de 346,500 liv. sterl. La construction des navires est considérable dans cette vaste contrée. On les envoie aux Antilles, à Surinam, à Démerary, chargés de toutes sortes de provisions qui y sont vendues en retour du produit de ces isles, qu'ils portent ensuite en Europe, où ils vendent vaisseaux & cargaisons, & expédient de là des toiles à voile & autres articles pour achever l'équipement d'autres navires déjà sur les chantiers. De cette façon ils s'approprient une partie des denrées de l'Amérique, soit méridionale, soit septentrionale, & les échanges de ces deux régions si nécessaires l'une à l'autre passent par leurs mains.

Le cacao, le café, le coton sont encore des articles dont ils tirent des partis avantageux. Mais de toutes les ressources de cette colonie, la pêche est la plus essentielle: le nombre prodigieux de bateaux qu'elle y employe en est une preuve convainquante. La pêche du maquerau occupe annuellement durant le printems & l'automne environ 1500 bateaux & 3000 hommes; celle de la morue 500 bâtimens de 50 tonneaux avec 4000 hommes d'équipage. La pêche de la morue est au moins de deux cens cinquante mille quintaux. Avant 1763 la Nouvelle Angleterre faisoit la pêche de la baleine en mars, avril & mai, dans le golfe de la Floride; en juin, juillet & août, à l'est du grand banc de Terre-Neuve; elle n'y

envoyoit alors que 120 chaloupes de 70 tonneaux chacune, & montées par 1600 hommes; mais en 1767 cette pêche occupoit déjà 7290 matelots. Sous l'empire de la liberté, sous les auspices d'un sage gouvernement, avec les secours d'une population qui augmente chaque jour, cette pêche recevra un accroissement qui ne peut manquer de devenir considérable.

Productions. A ces objets de commerce il faut ajouter ses autres productions telles que la poix, le goudron, la térébenthine, les chandelles de *spermaceti*, le tabac, les huiles de poisson, la baleine, le suif, le cidre, les salaisons, le maïs, les porcs & les bœufs, la potasse, les légumes, les mâtures pour les navires marchands & pour les vaisseaux de guerre, ainsi que des bois de toute espece. Nous avons vu que les exportations réunies de cette colonie se montoient en 1769 à quatorze millions de livres tournois, mais elle recevoit annuellement plus qu'elle ne donnoit, puisqu'elle *a dû* constamment à sa métropole environ vingt-cinq millions. Sans doute que le bas prix mis à ses productions, & le prix immodéré des marchandises importées par la Grande-Bretagne contribuoient à l'arriérer: mais affranchi de cette sujétion & de ce monopole, les habitans de la Nouvelle-Angleterre sauront apprécier & tirer parti de tous les objets relatifs à leur commerce & à leur consommation.

ETATS-UNIS.

Les deux plus grandes époques de l'Amérique & les deux plus étonnantes du globe sont, sans doute, la découverte du Nouveau-Monde & la révolution actuelle. La premiére époque lui donna des fers; la seconde les brise en grande partie. L'une est produite par la soif de l'or, l'autre par l'amour de la liberté. La liberté! Quel est donc cet attrait irrésistible, ce charme entraînant, ce pouvoir indicible qui brave tous les obstacles & produit un changement si subit dans l'état physique & moral du peuple qui en est animé? Est-ce le sentiment intime de sa propre sureté, le desir pressant de jouir de soi-même qui le fait naître? Fait-il partie d'un sentiment plus noble, la gloire de rendre ses concitoyens heureux? Est-ce elle qui arme le bras du premier qui ose en parler. Liberté! Existe-t-elle réellement sur la terre, dans toutes ses acceptions, sa pureté? En connoît-on bien les limites, les droits & les devoirs? Quelle est la région, le peuple, la république où les droits de la liberté aient été pleinement respectés? Je n'en connois pas. C'est envain qu'on nous cite les Grecs & les Romains; la liberté ne fut chez eux comme partout qu'un mot vuide de sens, qu'un despotisme réel auquel le peuple romain se soumettoit volontairement; il obéissoit à la liberté & se croyoit libre. Les tribuns qui soutenoient les droits du peuple contre les infractions des consuls n'étoient eux-mêmes

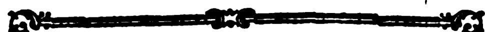
La liberté dans son vrai sens.

que des despotes qui commandoient au peuple, & le peuple obéissoit parce qu'il croyoit n'obéir qu'aux loix: obéir au sénat ou obéir à un roi, est également contraire à la liberté. On peut expulser un roi despote, mais on ne chassera pas un sénat despotique. Le citoyen dans Rome n'étoit pas plus heureux & plus libre sous ses consuls que sous ses rois; mais l'habitude de regarder la royauté comme un titre incompatible avec la liberté, accéléra la révolution sans changer l'état primitif du citoyen de Rome. Ces mêmes Grecs & Romains que l'on cite pour exemple, dont on nous vante tant la liberté, n'en profanoient-ils pas le nom sacré en se faisant un luxe, une gloire d'avoir à leur suite un grand nombre d'esclaves? Est-ce dont respecter la liberté que de donner des fers à d'autres? Et ces temples élevés à cette déesse, n'augmentoient-ils pas l'infamie des esclaves en devenant un attentat horrible à la dignité de l'homme. Un peuple peut être indépendant, s'il n'obéit point à une puissance étrangere: mais il ne sauroit être libre, s'il a des loix. L'état seul du sauvage est un état libre; les autres ne le seront jamais, parce qu'ils sont civilisés.

Quant aux Etats-Unis indépendans, ils ne sont libres que du joug de la Grande-Bretagne, & dépendent de leur constitution à laquelle ils ne sauroient renoncer sans s'anéantir entierement. Il leur reste une grande tâche, qui demande du tems, de la sagesse & de l'unanimité; c'est de faire des Treize-Etats-Unis une seule & même république, c'est-à-dire que

la légiflation foit une dans toute fon étendue. Cette unanimité dans la loi eft effentielle, indifpenfable même pour fe garantir des divifions & de l'efprit de parti. Il eft moralement impoffible que fans elle il fubfifte une harmonie permanente entre ces provinces. Le congrès eft trop éclairé, defire trop le bonheur de la nation, eft trop jaloux de fa gloire pour ne pas travailler à perfectionner ce qu'il a fi courageufement entrepris. Un feul côde, un feul but, le bien public, tels font les moyens qui rendront l'empire des Etats-Unis refpectable aux nations, redoutable à fes ennemis, & à jamais floriffant.





CHAPITRE X.

NOUVELLE-HAMPSHIRE.

Sa situation. LA Nouvelle-Hampshire s'étend depuis la baie de Maſſachuſet juſqu'au fleuve St. Laurent. La ville de Portsmouth en eſt la capitale, elle eſt ſous la latitude ſeptentrionale de 43° 7′ & par les 307° 30′ de longitude. Toutes les expéditions de cet Etat ſe font dans ce port qui eſt ſitué dans le havre de Piſtataqua ſoixante milles au nord de *Population* Boſton. La population de cet Etat s'éleve à cent cinquante mille habitans. Ses productions & ſon commerce étant les mêmes que celles que nous venons de détailler dans le chapitre précédent, nous n'en ferons pas l'énumération.

La proximité de Maſſachuſet, le plus conſidérable des états de la Nouvelle-Angleterre, ſera toujours un obſtacle à l'extenſion du commerce de la Nouvelle Hampshire; mais il eſt à préſumer qu'à meſure que la population de celle-ci augmentera, le défrichement, la culture des terres augmenteront auſſi ſes productions, & que d'un plus *Commerce* grand nombre de beſoins, naîtra un commerce plus conſiderable avec les ports les plus fréquentés de l'Amérique: d'un autre côté, en ſuppoſant que ſes importations & ſes exportations ſe bornent

nent seulement aux ports voisins de la Nouvelle-Angleterre, l'excédent des échanges n'en sera pas moins un avantage évident pour la balance du commerce de la Nouvelle-Hampshire. Cette considération est applicable à tous les districts des Etats-Unis qui seront dans le même cas que celui-ci.

Dans le comté d'Enfield, qui dépend de la Nouvelle-Hampshire, on compte cinq bourgades, York, Falmouth, Storborough, Walls & Kittery. Celle d'York donne son nom à un comté qui fait une petite partie de celui de Main, comme celui de Cornouailles en fait une de la Nouvelle-Hampshire. Au reste, ce qu'on nomme ici bourgade, est quelquefois qualifié du nom de ville, parce qu'on s'y est muni de quelques fortifications contre les surprises des sauvages, qui, sans cette précaution, pourroient infester le pays en vingt-quatre heures.

La fertilité des terres de la Nouvelle-Hampshire n'approche point de celle qui distingue les terres situées sur les côtes, cependant elles sont arrosées par la grande riviere de Connecticut sur les bords de laquelle toutes ses bourgades sont situées.

Avant de quitter la Nouvelle-Hampshire il ne faut pas oublier la ville de Charles-Town, dans la comté de Middlesex. Située sur la riviere de Charles, elle est aussi bien bâtie, plus peuplée & beaucoup plus marchande que celle de Cambridge, dans la même contrée; elle occupe tout l'espace qui est entre la riviere Mistick & celle de Charles qui la sépare de Boston, dont elle dépend. Elle communique à cette capi- *CHARLES-TOWN.*

tale par un bac si commode qu'il tient lieu du meilleur pont, excepté pendant l'hiver où l'abondance des glaces ne laisse aucun passage pour la navigation. Les habitans tirent leur subsistance du commerce qu'ils font en poissons & salaisons. Cette ville a surtout deux grandes & belles rues qui aboutissent au bord des deux rivieres & dont l'aspect est intéressant. Sa latitude est de 42 d. 10' nord, & sa longitude occidentale de 71 d. 15' (méridien de Londres.)

CAMBRIDGE. La ville de Cambridge du comté de Middelessex est située à sept milles nord-ouest de Boston; son premier nom étoit New-Town, c'est-à-dire, Ville-Neuve. Elle prit celui de Cambridge en devenant le siege d'une université ou d'un célebre college. Cet établissement dont Cambridge tire son importance, fait honneur à la sagesse des Bostoniens (1). Cette ville est sous la latitude de 42 d. 5 min. & par 71 d. 11 min. de longitude occidentale, (même méridien.)

Sa situation.

READING. Reading est une petite ville assez peuplée mais fort mal bâtie, quoique dans une situation commode sur le bord d'un grand lac. On y voit deux moulins, l'un à bled, l'autre à scier des planches, articles assez considérables d'exportations.

WATERTON. Waterton est renommé pour les foires qui s'y tiennent au mois de juin & de septembre.

---

(1) Voyez le Ch. XI. ci-après p. 107.

Ce comté n'a point de grandes rivieres, mais le nombre des petites en eſt ſi grand, que répendant de toutes parts la fraîcheur, elles en ſont un des plus agréables & des plus fertiles cantons de la Nouvelle-Angleterre.



CHAPITRE XI.

MASSACHUSET.

Sa situation. Il n'est dans l'Amérique septentrionale aucun état aussi considérable, aussi florissant que celui de Massachuset. Il est borné au nord par la Nouvelle-Hampshire, à l'est & au sud par l'océan atlantique & le Connecticut, & à l'ouest par la Nouvelle-York. *Son étendue.* Sa longueur est de 112 milles & sa largeur de 33. *Sa population.* Sa population monte à 900 milles ames.

Ses productions. Le bled d'Inde, les moutons, les bœufs, les cochons, les poissons, le lin, le chanvre, les bois de construction sont ses productions les plus considérables. Ses manufactures principales sont celles de toiles, de draps de laine, de cuirs & de chapeaux (1). La quantité de bois & d'autres matieres propres à la construction mettent cet état dans le cas de bâtir un grand nombre de navires. Un objet non moins précieux, sont ses mines de fer qui l'emporte sur tous ceux du monde par sa qualité ductile & malléable; on en

(1) Les draps sont serrés & bien tissus, mais durs & grossiers; les chapeaux ont également peu réussi; ils sont épais, spongieux & sans consistance.

va augmenter l'exploitation ainsi que de celles de cuivre. Tous ces articles servent à ses échanges dans les Isles à sucre où les habitans vont acheter la mélasse pour leur fabrique d'eau de vie qui est considérable. Jusqu'à présent Massachuset est de tous les états américains celui dont le commerce a le plus d'étendue. C'est à Boston qu'est le rendez vous général, c'est là où l'on voit entrer & sortir continuellement des navires chargés des productions des deux mondes. *Son commerce.*

Avant la guerre, le commerce des Bostoniens étoit déjà très étendu : ils fournissoient à la Grande-Bretagne des mâts & des vergues pour sa marine royale; ils construisoient par commission, ou pour leur compte, un grand nombre de navires marchands, renommés par la supériorité de leur marche. Leur principal objet de commerce étoit la morue qu'ils pêchoient sur leurs côtes & particulierement dans la baie de Massachuset. Cette pêche alloit à plus de cinquante mille quintaux, qu'ils exportoient dans les autres provinces de la Nouvelle-Angleterre, jusqu'en Espagne, en Italie & dans la méditerranée : celle de la moindre qualité étoit destinée pour les negres des isles.

Boston, la plus considérable ville de l'Amérique septentrionale est agréablement située dans une péninsule de quatre milles de long, au fond de la belle baie de Massachuset qui s'enfonce environ huit milles dans les terres. L'entrée de cette baie est défendue contre l'impétuosité des vagues par quantité de rochers qui s'élevent au-dessus de l'eau. & par une douzaine de petites isles, la plupart habitées, qu'on nomme Brewsters, *BOSTON. Sa situation.*

Ces digues, remparts naturels, ne laissent une libre entrée qu'à trois vaisseaux de front. Sur ce canal unique & très-étroit fut élevé à la fin du siecle dernier, dans l'isle du Château, une citadelle réguliere sous le nom de Fort-Guillaume. Elle a cent canons du plus gros calibre & très-bien disposés. A une lieue en avançant est un fanal fort élevé, surmonté d'un baril de goudron, prêt à être allumé en cas d'attaque & dont les signaux peuvent être apperçus de la forteresse qui les répete pour la côte, tandis que Boston a les siens qui répandent en même tems l'alarme dans l'intérieur des terres voisines. Hors les momens d'une brume épaisse, dont quelques vaisseaux pourroient profiter pour se glisser dans les Isles, la ville a toujours cinq ou six heures pour se préparer à recevoir l'ennemi: en attendant elle peut en vingt-quatre heures rassembler quarante mille hommes en état de porter les armes (1). Quand

Ses fortifications.

(1) Dans les Etats américains tous les habitans depuis l'âge de seize ans jusqu'à celui de soixante sont enrolés & composent la milice: mais il y en a plusieurs qui, à raison de leurs occupations, ou de leurs emplois, sont dispensés de suivre les exercices qui se font à certains jours marqués; & cette distinction a donné lieu a établir deux contrôles différens, l'un nommé *Train-band*, Bande prête à marcher, comprend seulement ceux qui sont tenus à tous les exercices, & à marcher au premier coup de tambour: l'autre nommé *Alarm List*, Liste d'alarme, comprend la totalité des habitans enrôlés, parceque dans le cas d'alarme, tout le monde doit marcher. La totalité de la compagnie a droit de suffrage pour l'élection des officiers.

même une flote pafferoit impunément fous l'artillerie du château, elle trouveroit au nord & au fud de la place, deux batteries qui, commendant toute la baie, l'arrêteroient à coup fûr, & donneroient le tems à tous les bâtimens de fe mettre à couvert du canon dans la riviere de Charles.

La rade de Bofton eft affez vafte pour que fix cens voiles y puiffent mouiller furement & commodément. On y a conftruit un magnifique mole, au nord, à près de deux mille pieds dans la mer, affez large & affez avancé pour que les navires, fans le fecours de la moindre allege, déchargent dans les magafins qu'on a bâtis au nord. C'eft à l'extrémité de ce mole qu'on a élevé la ville de Bofton, le terrein en eft inégal & en forme de croiffant au tour du port. Bofton n'eft qu'à trois lieues fud de New-Cambridge. Cette ville fut fondée par une partie de la colonie de Charles-Town. Elle eft fous le 42° deg. 25' de latitude & par les 307° 3' de longitude. L'air y eft fain & fi peu variable, qu'on y jouit fouvent du temps le plus pur & le plus ferein pendant deux ou trois mois confécutifs. Les étés y font plus courts & plus chauds que les nôtres, les hivers plus longs & plus froids. Le foleil fe leve à Bofton dans le cours du mois de juin, à quatre heures vingt-fix minutes, & fe couche trente fix minutes après fept heures. Le treizieme jour de décembre qui eft le plus court de l'année, il fe leve à fept heures trente-cinq minutes, & fe couche vingt-fept minutes après quatre heures. En arrivant à Bofton l'œil eft enchanté de voir une magnifique perfpective de maifons en amphithéâtre fe prolonger en demi-cercle dans l'efpace de plus d'une

Sa température.

demi-lieue. L'intérieur de la ville répond à l'idée qu'on s'en forme d'abord. Cette manifique jetée communique à angle droit à la rue principale de la ville qui, large & spacieuse, se courbe dans le sens de la rade: cette rue est garnie de belles maisons élevées la plupart de deux à trois étages; les Européens accoutumés à l'architecture de leur hémisphere, ne peuvent qu'être étonnés en arrivant en Amérique de voir la forme des maisons; elles sont entierement de bois, mais régulieres & bien percées. Rien n'est plus leste que leur structure; la charpente extrêmement bien liée, est recouverte en dehors par des planches très-minces & bien polies, superposées à la maniere des tuiles de nos toits: une couleur ordinairement grise sert à cacher les jointures, ce qui donne à l'ensemble un agrément de plus. Une balustrade regne tout autour du toit, sans doute à cause des incendies: ces édifices posent sur un mur d'environ un pied de haut qui leur sert de fondement; une telle construction ne peut que contribuer à rendre les appartemens plus sains, & à cet égard ils l'emportent sur les nôtres. Un Américain m'a assuré que toutes les parties en sont tellement liées, leur poids si peu considérable relativement à leur masse, qu'il est facile de les changer de place & de les transporter à un demi-quart de lieue. Cette opération me paroît cependant susceptible d'un grand inconvénient & même d'un très-grand danger, surtout au moment du déplacement & du replacement, le plus petit défaut d'équilibre suffisant pour rendre vaines les plus sages précautions. La principale rue de la ville, qui vient jusqu'a l'extremité du mole,

offre en face à l'autre bout, l'hôtel-de-ville, grand & bel édifice où l'on a réuni la bourse marchande, la chambre du conseil, celle de l'assemblée générale, & toutes les cours de justice. La bourse est environnée de libraires, qui s'enrichissent de leur commerce. On compte dans Boston jusqu'à cinq imprimeries, dans l'une desquelles s'imprime une gazette, qui paroît deux fois la semaine. Les presses sont continuellement occupées. Les rues de Boston sont larges, l'on compare le pavé à celui de Londres, c'est-à-dire qu'il est très-mauvais. Aussi est-il defendu sous peine d'amende d'y faire galoper des chevaux. Boston, ville si heureureusement située pour le commerce, renferme en son enceinte au-delà de quarante mille habitans de diverses sectes. Ses édifices publics & particuliers sont magnifiques & paroissent être plutôt l'ouvrage d'un ancien peuple illustré par le commerce & les arts, que celui d'un état naissant. Le logement, les meubles, les vêtemens, la nourriture, la conversation, les mœurs, les usages, tout y ressemble si fort à la vie qu'on mene à Londres, qu'il seroit difficile d'y trouver d'autre différence que celle que présente toujours la population excessive des grandes capitales. Les Dames à Boston commencent à adopter le luxe & les modes françoises; si elles n'ont pas encore autant d'agrément & d'aisance dans leur parure que ces dernieres, elles ont en retour plus de noblesse dans leur extérieur. Le luxe & le goût des ajustemens sont ordinairement les avant-coureurs de la légereté & de la frivolité, dont les suites influent si fort sur le caractere moral d'un peuple, & tendent à altérer chez lui la pureté des mœurs;

Ses édifices publics

cependant les progrès du luxe n'ont point encore produit cet effet ; on y obſerve le dimanche dans le plus grand recueillement & avec la plus grande rigueur. Dans ce jour conſacré à la priere, les rues ſont déſertes ainſi que les promenades ; bien loin de penſer aux affaires on s'abſtient des récréations même les plus innocentes. Boſton contient dix égliſes, dont les noms marquent la variété des ſectes : telles ſont l'égliſe anglicane, l'égliſe françoiſe, l'égliſe anabaptiſte, l'égliſe quaker &c. Ce mélange ne nuit point aux douceurs de la ſociété.

Pour l'avantage du commerce de Boſton il s'y tient un marché tous les jeudi, & deux foires par an, l'une le premier mercredi de mai, l'autre le premier mercredi d'octobre ; chacune de ces foires dure trois jours.

Avantages d'une éducation cultivée. Rien n'eſt plus propre à maintenir ſur la terre le bonheur dont les hommes ſont ſuſceptibles que les fruits d'une bonne éducation. Sans elle, tous les dons de la nature perdent de leur agrément & de leur beauté : bien plus, ils deviennent ſans ce puiſſant ſecours, les premiers inſtrumens de nos infortunes ou de notre ignominie. Que ſeroient les graces ſans cette décence, cette pudeur qui les rendent ſi intéreſſantes ? Que ſeroit l'eſprit s'il n'étoit ſubordonné, dirigé par les principes de la ſaine raiſon, qui n'eſt elle-même que le fruit de l'éducation ? Que ſeroit le courage, s'il n'étoit dirigé par la prudence ? Que ſeroient les victoires, ſi la clémence des vainqueurs ne les rendoit plus brillantes ? Sans l'éducation, aurions-nous des femmes vertueuſes, des grands hommes, des hommes de bien,

des hommes aimables, des héros? Sans l'éducation nous ſerions privés de ces jouiſſances, & nos ſociétés ne ſeroient que des hordes de ſauvages; que dis je! elles n'en auroient pas même les vertus, parce que le dangereux exemple de la corruption des grandes villes, détruiroit dans la jeuneſſe, abandonnée ſans frein à ſes paſſions, les germes de vertu que la nature imprime univerſellement dans le cœur de tous les humains. Ce ſont ces germes heureux qu'il faut conſerver, cultiver & faire croître, & l'on n'y réuſſira parfaitement qu'en formant la jeuneſſe loin des cours & des grandes villes. Peres tendres, inſtituteurs honnêtes & bienfaiſans, protecteurs généreux des peuples, ſi votre propre félicité, votre propre gloire vous ſont vraiment cheres; ſi vous êtes les amis de l'humanité, veillez ſur les dépôts précieux que la nature vous confie, & n'offrez à la jeuneſſe le ſpectacle dangereux & brillant des ſociétés & du grand monde, que lorſque leur cœur ſera mûri par l'amour des vertus, par la raiſon, & qu'il pourra réſiſter aux dangers des paſſions. C'eſt ſans doute, d'après ces principes que les Boſtoniens ſe ſont conduits, lorſqu'au lieu de placer leur univerſité à Boſton, ils l'ont fixée à Cambridge diſtant de ſept milles de la capitale: empreſſés de faire mieux que nous, ils ont voulu joindre l'exemple au précepte, & pour donner des preuves encore plus convaincantes de leur tendreſſe & de leur zele envers leurs jeunes éleves, ils ont été délicats juſque ſur le choix de l'emplacement. L'édifice qui ſert d'aſile à l'univerſité, *Univerſité* eſt ſituée ſur les bords de la riviere de Charles dans un lieu riant & ſain. L'univerſité eſt com-

posée de quatre colleges, tout l'édifice est construit de brique, sa forme est réguliere & d'une noble simplicité. La bibliotheque contient déjà plus de cinq mille volumes, parmi lesquels on en trouve de très-rares; l'ordre, la propreté & la distribution font honneur à celui qui en a la direction. Son imprimerie mérite l'attention des curieux; elle fut originairement construite pour un college indien. Les hommes instruits qui sont à la tête de cette université, sont en correspondance avec les hommes de lettres les plus distingués de l'ancien monde. Entr'autres savans Américains, on doit surtout remarquer M. Sewal, qui y professe les langues orientales avec succès & distinction. Avec ces précautions, ces soins, de tels instituteurs, la république ne peut qu'espérer de voir augmenter rapidement le nombre des citoyens instruits. Ecoutons notre Socrate moderne, dans son Emile.

Maximes de J. J. Rousseau.

„ Le développement interne de nos facultés & de nos organes, est l'éducation de la nature: l'usage qu'on nous apprend à faire de ce développement, est l'éducation des hommes; & l'acquit de notre propre expérience sur les objets qui nous affectent, est l'éducation des choses." Il résulte que c'est de la maniere dont on nous apprend à faire ce développement que dépendent la maniere d'être, de sentir, de jouir & d'aprécier les moyens de se rendre heureux (1).

(1) Il est cependant des peres qui, après s'être constamment efforcés, soit par leur bon exemple, soit par leurs tendres conseils, d'inculquer dans leurs enfans les prin-

Dorchester, la seconde ville de l'état de Massachuset, est située à l'embouchure de deux rivie- DORCHESTER.

---

cipes de la vertu & la maniere d'en faire le développement, ont eu la douleur de voir tous leurs soins infructueux. Que leur reste-t-il pour consolation ? leur propre conscience, le mérite d'avoir voulu bien faire, & d'être consolés par des amis honnêtes & vertueux.

La Chine est peut-être de tous les pays de l'univers, celui qui offre le moins ces exemples douloureux pour un bon pere, c'est là que le respect filial s'observe avec la plus grande exactitude. Chez les Chinois il n'y a point de vertu si nécessaire & si sublime que l'obéissance d'un fils, ni de crime si énorme que la désobéissance. L'âge, le rang, un mécontentement juste ou supposé ne peuvent dispenser un fils du respect, de la complaisance & de l'affection qu'il doit à ses parens. Ce sentiment est poussé si loin parmi ce peuple sage, que les loix accordent aux peres une autorité absolue sur leur famille, & jusqu'au pouvoir de vendre leurs enfans aux étrangers, lorsqu'ils ont à se plaindre de leur conduite. Un pere qui accuse son fils devant un mandarin, de lui avoir manqué de respect, n'est point obligé d'en apporter des preuves. Le fils passe nécessairement pour coupable, & l'accusation du pere est toujours juste. Au contraire, un fils seroit regardé comme un monstre s'il se plaignoit de son pere. Cette audace même lui coûteroit la vie. „ C'est le devoir d'un fils, disent les Chinois, d'obéir & de prendre patience: de qui souffrira-t-il, s'il ne peut peut rien souffrir de son pere ? "

Education des Chinois.

S'il arrivoit qu'un fils maltraitât son pere, soit par des paroles injurieuses, soit par des coups, ce qui est

ROX-BURY. res, fort près de la côte. Roxbury occupe le fond d'une baie qui a fort peu d'eau & qui n'offre

également rare & horrible, que dans un transport de fureur il devint parricide, l'alarme se répandroit dans toute la province; la punition s'étendroit jusque sur ses parens, & les gouverneurs même courroient risque d'être déposés; parce qu'on supposeroit toujours qu'un misérable fils n'auroit pu parvenir que par degrés à ce comble d'horreur, & que ceux qui devoient veiller sur sa conduite, auroient prévenu le scandale, s'ils l'eussent sévérement puni dès ses premiers crimes: mais alors il n'y a point de châtiment trop sévere pour le coupable. Il est coupé en mille pieces, sa maison est détruite, & l'on éleve un monument pour éterniser l'horreur d'une si détestable action.

Moyens faciles d'extirper les vagabonds. On a coutume d'accorder indifféremment aux voyageurs des passeports pour aller librement d'un pays dans un autre, il seroit à souhaiter que le prince, le ministre ou le magistrat n'en accordât aux jeunes gens qu'autant qu'ils justifieroient de leur bonne conduite par une attestation duement signée par leurs plus proches parens ou leurs supérieurs, à défaut de quoi ils ne pourroient sortir de leur patrie. Les premiers passeports s'appelleroient passeports de conduite, les seconds passeports d'Etat. Par cette précaution si simple on remédieroit promptement aux plus grands abus. Les enfans, s'ils avoient le goût des voyages, soit pour leur agrément, soit pour acquérir des lumieres, auroient un double motif de se bien conduire. Les peres & les meres ne seroient plus exposés à voir des vagabons deshonorer à la fois chez l'étranger, leur patrie & le nom qu'ils portent. Philosophes, moralistes qui écrivez tant sur

pas la moindre retraite aux vaisseaux, mais le canton est arrosé d'un grand nombre de sources, & la ville est remarquable par une école ouverte à toutes les sectes. Braintry jouit du même avantage; elle en réunit un autre non moins intéressant, c'est celui d'avoir vu naître les Adams dont le nom se trouve placé dans toutes les pieces qui ont rapport soit à l'indépendance Américaine, soit aux négociations qui l'ont affermie. Weymouth est la plus ancienne ville de cet état, mais elle est fort déchue de sa premiere splendeur, quoique son bac soit un passage très-fréquenté. BRAINTRY. WEYMOUTH.

Massachuset est environnée de douze à quinze jolies bourgades, la beauté des vallées, le nombre des rivieres, la fertilité du sol, les sites heureux l'ont fait nommer avec raison le paradis de la Nouvelle-Angleterre.

La ville de Salem est située à dix-huit milles au nord de Boston dans une plaine entre deux rivieres qui forment deux havres, dont l'un se nomme le havre d'été, & l'autre le havre d'hiver. Les premiers colons de Massachuset s'établirent d'abord en cet endroit. Cette ville, célebre pour la construction des navires, fait directement son commerce avec les isles à sucre; elle est par les 42°. 35′ de latitude septentrionale & les 307°. 15′ de longitude occidentale (méridien de l'Isle SALEM. Ses havres.

l'éducation si peu connue, si peu approfondie, voilà un nouveau sujet pour exercer votre génie & votre amour pour l'humanité. ô Utinam! ROUSSEAU.

Conduite courageuse des habitans. de Fer.) Ses habitans se distinguerent surtout dans le commencement des troubles & furent les premiers qui offrirent leurs secours aux Bostoniens lorsque la cour de Londres fit fermer leur port: ce fut dans cette ville que les Anglois transporterent leurs bureaux d'administration; quelque haute idée que les habitans de Salem eussent du courage de ceux de Boston, ils publierent néanmoins que si aucuns d'eux quittoit la ville pour venir s'établir à Salem, ils fermeroient leurs maisons & ne les recevroient point; qu'au surplus ils pouvoient compter sur tous les secours qui seroient en leur pouvoir.

On ne peut nommer cette petite ville sans se rappeler les sçenes de désolation & de trouble qu'y causerent anciennement l'ignorance & la la superstition (1). *Effet terrible de la superstition.* Un pasteur fanatique croyant qu'une Indienne, qu'il avoit à son service, avoit ensorcelé ses deux filles, sujettes à des convulsions, souleva la multitude contre tous les Indiens. Ces infortunés, soupçonnés du crime de sorcellerie, devinrent l'objet de la haine publique & furent en grande partie condamnés à mourir du dernier suplice. Après cette horrible exécution, les esprits étant devenus plus tranquiles, le bandeau de l'erreur tomba; ils virent qu'ils avoient trempé leurs mains dans un sang innocent, & a une aveugle

(1) On peut lire tous les détails de cette horrible scene dans Raynal, tome IV. p. 237. Éd. in 4o.

gle fureur, fuccéderent une consternation affreuse & les regrets les plus amers; on courut aux autels implorer la clémence du Tout-puissant, & le souvenir de cette erreur a détruit pour jamais le danger d'y retomber.

Le Cap-Cod s'avance dans la mer comme un bras dont la main est recourbée; il forme la baie de Massachuset à l'entrée de laquelle il est, & la sépare de celle de Barnstable au nord de laquelle est bâtie la ville de ce nom.

Ce Cap tire son nom de la pêche qu'on y fait. *Cod* en anglois, signifie morue. Comme son commerce, ses rapports & ses liaisons au dehors sont peu connus, on pense que sa proximité de Boston en est la seule cause: c'est ordinairement le sort de toutes les petites villes ou établissemens qui avoisinent les capitales.

La colonie de New-Plimouth dépendante de l'état de Massachuset, s'étend jusqu'à cent milles le long des côtes depuis le Cap-Cod jusqu'à la partie nord, & a près de cinquante milles de largeur; elle fut appelée colonie de Plimouth, du nom de la premiere ville que le conseil en Devonshire fit bâtir. La colonie est subdivisée en trois comtés, savoir: Bristol, Plimouth & Barnstable.

La ville de Plimouth est assez considérable, on y compte environ quatre-cents familles; elle fut le premier établissement des Anglois dans la Nouvelle-Angleterre: les maisons sont régulieres & offrent un air de propreté qui plaît; elle se trouve par le 41°. 10′ de latitude & à 306°. 35′ de longitude occidentale.

Il nous reste à parler de la baie de Penobscot, autre dépendance de Massachuset dans le district de Sagadahoc; son embouchure a vingt-un milles de largeur; la riviere de Penobscot, formée du courant de trois lacs, vient après un cours de cent trente milles former cette baie.



CHAPITRE XII.

RHODE-ISLAND.

RHODE-ISLAND ou l'Isle de Rhode, le troisieme état en rang dans la Nouvelle-Angleterre, est le plus petit des trois. Sa population est de cinquante-neuf mille sept-cens habitans. Cet état, situé sur le Mount-Hope, doit ses premiers habitans à un ancien établissement de Providence. L'isle qui lui donne son nom est dans la baie de Narrhanguset; elle fut longtems l'asile de ceux qui souffroient de l'esprit de persécution, nommément de ceux qui furent chassés de Boston en 1639. Les habitans ont deux temples principaux, l'un pour les presbytériens, l'autre pour les anglicans ou les épiscopaux. La fertilité du sol & la température du climat de l'Isle de Rhode l'ont fait nommer avec justice le paradis de la Nouvelle-Angleterre. Boston n'en est éloigné que de soixante milles au sud; l'hiver y est moins sensible; l'océan l'environne, & elle n'est pas si sujette aux vents de terre que les villes du continent. *Sa situation.* *Son climat*

Son commerce d'importation & d'exportation est considérable en comparaison de son étendue: le beurre, le fromage, les bœufs, les chevaux, les porcs, les bois de construction & les vaisseaux sont les articles que les habitans vont échanger *Son commerce.*

dans les isles à sucre contre du rhum, du sucre & de la mélasse, dont ils font de l'eau de vie qu'ils portent en Afrique pour la traite des negres.

Sa tolérance. Une liberté illimitée de religion, la beauté du climat, la situation la plus heureuse, tout invitoit les planteurs à venir se fixer dans l'isle de Rhode; aussi y accourut-on de toutes parts; mais son étendue ne suffisant pas pour tous ceux qui vouloient établir leur domicile dans ce charmant séjour, plusieurs furent obligés de retourner au continent, où ils acheterent un vaste terrein sur lequel ils éleverent les villes de Providence & de Warwich.

NEW-PORT. Sa situation. La capitale de Rhode-Island, est Newport, située dans la partie sud-ouest de l'isle, au 41e. degré 30 minutes de latitude septentrionale & au 305e. degré 50 minutes de longitude occidentale. Son havre est sûr & commode, il est défendu à l'entrée par un fort régulier, armé de trois-cens pieces de canons. C'est de ce port que se font toutes les expéditions de la colonie: on doit juger par là de la population, de l'activité, des ressources & de la prospérité de Newport. La magistrature est composée d'un gouverneur, d'un lieutenant-gouverneur, de dix assistans, d'un secrétaire, d'un procureur-général, d'un trésorier-général & de quatre delégués pour réprésenter cet état en congrès.

PROVIDENCE. La ville de Providence, située près l'embouchure de la riviere de Patuxit, est la capitale d'une colonie de ce nom, dont le district peut avoir environ vingt-milles en quarré. Il dépend de l'état de Rhode-Island. Sa situation à la tête d'un golfe entre les états de Massachuset, Rhode-

Iſland & Connecticut, met cette colonie en état de faire un commerce avantageux de froment, de bled d'Inde, de bois, de ſalaiſons pour les iſles: la conſtruction des navires y fait un objet très-eſſentiel de commerce. La ville de Providence eſt grande, peuplée & dans un état floriſſant. Elle eſt ſous la latitude de 41°. 52′ & ſa longitude occidentale eſt de 305 degrés 28 minutes.

Tout particulier qui jouit d'un revenu de quatre ſchellings en terres, ou qui poſſede un fonds de cinquante livres ſterlings, eſt réputé citoyen libre, & participe au droit d'élire les membres de l'aſſemblée: ils ſont au nombre de cent. Cette derniere prérogative eſt ſans doute très-avantageuſe pour les étrangers; mais ne peut-elle pas entraîner à ſa ſuite de grands inconvéniens pour la patrie?



CHAPITRE XIII.

CONNECTICUT.

Sa situation. Ce quatrieme & dernier état dans la Nouvelle-Angleterre est borné à l'ouest par la Nouvelle-York & la riviere d'Hudson, séparé de Long-Island, ou de l'Isle-Longue par un bras de mer du côté du sud, Rhode-Island est à l'est avec une partie de l'état de Massachuset; au nord est le reste de cet état. On évalue le nombre de ses habitans à cent quatre-vingt douze mille. La riviere de Connecticut est une des meilleures & des plus larges de la Nouvelle-Angleterre. Les deux côtés de la riviere sont très-abondans en bois; & l'extraction du goudron, de la térébenthine est si considérable, qu'un tiers presque de ses habitans s'en occupe. Le terrein y est léger, excepté du côté de la rive méridionale de la riviere; *Productions.* il produit du maïs & beaucoup de froment dont on fait du pain, préférable même à celui de France, surtout pour la blancheur & pour le goût; mais ce froment est moins farineux & se conserve moins longtems que celui d'Europe; c'est pourquoi celui-ci est préféré dans les isles.

Son commerce. Le commerce de Connecticut est du même genre que celui des précédens états. Au nombre de ses productions les plus essentielles on doit

furtout faire mention des mines de plomb, de fer & de cuivre qui contribuent beaucoup à sa richesse. Lorsque les besoins de l'agriculture ne feront plus un obstacle à l'industrie des Américains, ils pourront s'occuper facilement de l'exploitation de leurs mines & en tirer de grands avantages.

Le port & la ville de New-Haven sont le rendez-vous général du commerce. La ville est située dans l'enfoncement d'une baie dont le détroit sépare l'Isle-Longue du continent: elle étoit autrefois la capitale d'une colonie du même nom, mais elle fut réunie au Connecticut en 1664, par une charte de Charles II; cette ville est sous la latitude de 41 degrés, 15 minutes, & sa longitude est de 304 degrés, 40 minutes. NEW-HAVEN.

Ainsi que dans l'Etat de Massachuset, l'éducation de la jeunesse est regardée avec raison dans le Connecticut comme un objet intéressant & de premiere nécessité. Le college de Yare-Hall, un des principaux édifices, est un asile pour les jeunes étudians, qui y sont en grand nombre & assujettis à des réglemens très-sages.

Parmi plusieurs villes de ce district il ne faut pas oublier celle de Brentford; les ouvrages en fer dont elle approvisionne toute la contrée, la rendent une ville intéressante: c'est à cette occupation que la majeure partie de ses habitans consacrent leur industrie. Bientôt l'on verra les Américains porter cet art au même point de perfection que les Anglois. BRENTFORT.

CHAPITRE XIV.

NOUVELLE-YORK.

Sa naissance. CETTE contrée, qui forme un état distingué entre ceux qui composent les treize républiques, fut découverte au commencement du siecle dernier par Henry Hudson, fameux navigateur anglois, qui étoit alors au service de la Hollande. Cette puissance y fonda la Nouvelle Belge, qui ne prit le nom de Nouvelle-York qu'après que les Anglois en eurent une seconde fois pris possession, & qu'elle leur fut assurée par un traité de paix.

Sa situation. Cet état, resserré à l'est par la Nouvelle-Angleterre, & borné à l'ouest par la Nouvelle-Jersey n'a que vingt mille d'espace sur le bord de la mer, mais s'élargit insensiblement & s'enfonce jusqu'à deux cents milles dans les terres, d'un côté jusqu'au lac George ou Saint Sacrement, & de l'autre jusqu'au lac Ontario. La riviere d'Hudson qui sort des montagnes situées entre ces deux lacs, ne porte que de foibles canots durant soixante-cinq milles; encore cette navigation est-elle interrompue par deux cascades qui obligent à deux portages d'environ deux-cens toises chacun; mais *ALBANI.* d'Albani, qui est à cent cinquante milles de New-York, & où l'on compte environ trois-cents cinquante maisons, on voit voguer dans tous les tems, sans crainte d'aucun danger, à marée hau-

te, des bâtimens de quarante à cinquante tonneaux, ce qui entretient sur ce magnifique canal une navigation continuelle & une circulation rapide dans tout le pays.

Sa population. Suivant les derniers dénombremens, la population de cet état est de deux cens cinquante mille habitans de diverses nations, de diverses sectes. Le riches pelleteries qu'ils tirent des sauvages & le surplus de celles de leurs propres chasses, sont portées au marché général. Les exportations pour les Indes occidentales consistent en pois, farine, seigle, bled, chanvre & lin, (1) pommes, oignons, ais, planches, douves & autres bois, chevaux, moutons, bœufs, porcs, beurre, fromage, salaisons & huitres; les retours sont en rum, sucre & mélasse.

Son climat. La Nouvelle-York est à tous égards un des séjours les plus délicieux de l'Amérique septentrionale; la salubrité du climat & la fertilité du sol y sont admirables. Outre ses productions indigenes abondamment suffisantes pour tous les besoins de la vie, toutes les productions de l'Europe dont on y a fait des essais y viennent parfaitement, & il en est plusieurs qui, avec peu de peine, y parviennent à un degré de bonté infiniment au dessus de celui qu'elles ont en Europe après une culture très-soignée & très-dispendieuse.

---

(1) On peut juger de l'abondance de cette récolte, puisqu'outre ce qu'elle envoie, elle en met annuellement en œuvre environ 2000 tonnes pour son propre usage.

Quelque avantageux que puissent être pour la Nouvelle-York, les différens articles dont je viens de parler, ce ne sont pas les seuls en quoi elle est susceptible d'amélioration. La réussite de plusieurs essais souvent répétés, a prouvé qu'elle abonde en métaux précieux. Les quantités de fer & de cuivre qu'on a déjà exploités forment des objets essentiels de commerce: bien plus, il n'y a guere de doute qu'on ne découvre des métaux de plus grand prix, si l'on sait les chercher. Mais ce qui contribuera le plus efficacement à rendre son commerce florissant, ce seront les grains dont la bonté égale les meilleurs que l'on connoisse en Europe.

NEW-YORK. New-York, ville importante, désignée aujourd'hui sous le même nom que la colonie entiere, fut bâtie par les Hollandois dans l'isle de Mahanatan qui n'a que quatorze milles de longueur & un mille dans sa plus grande largeur. La ville de New-York placée à deux milles de l'embouchure de la riviere d'Hudson, n'a proprement ni port, ni bassin: mais elle n'en a pas besoin; sa rade, ouverte dans toutes les saisons, accessible aux plus grands vaisseaux, à l'abri de tous les orages, doit lui suffire. Cette ville est située au 302e. degré 40 min. de longitude & sous le 40e. degré 50 min. de latitude septentrionale.

Les rues de New-York sont régulieres, l'air de propreté qui y regne, présente un aspect intéressant. La principale défense de la ville est le Fort-George, muni de deux batteries, qui regardent la mer; il est en bon ordre & bien gardé.

L'édifice le plus beau de New-York est l'Hôtel-de-Ville. Les maisons, comme celles

de Hollande, sont en briques, & couvertes en tuiles: si l'élégance n'égale pas la commodité, ce dernier point dédommage bien les habitans. L'aisance est universelle; les vivres sont abondans, d'excellente qualité & à bon marché; la derniere classe du peuple a une ressource assurée dans les huîtres dont la pêche seule occupe deux cens bateaux. On prétend que cette aisance universelle contribue à la molesse & à l'oisiveté dont on accuse les habitans, & qui ont si fort influé sur les moeurs & sur la société en général. Mais si j'en juge par les habitans que j'ai connus, par la maniere vigoureuse dont ils ont défendu leur liberté, par leur patience & leur courage à supporter les maux de la guerre, par les soins qu'ils prennent de réparer les dommages que les déprédations des Anglois leur ont causées, je dois croire qu'en les taxant de molesse & d'oisiveté on leur fait réellement injustice. Cette ville a besoin de quelques années de repos pour reprendre le degré de considération & de prospérité qu'elle avoit avant la révolution (1).

---

(1) Suivant un arrêt du roi de France que le conseil d'état a fait paroître en juillet 1783, l'on s'occupe d'établir une navigation réguliere de paquebots entre le Port-Louis près de l'Orient & New-York; ils partiront tous les mardis de la troisieme semaine de chaque mois. Cette communication ne peut que favoriser le commerce de cette derniere ville & contribuer à sa prospérité.

ISLE-LONGUE. L'Isle-Longue, (Long-Island) appelée quelquefois Isle de Nassau, est séparée du continent par un canal étroit. On lui donne cent vingt milles de long sur douze de large. Cette isle a *Sa situation.* au nord la Nouvelle-York dont elle dépend, au nord-ouest le Connecticut ; à l'est & au sud l'océan. Elle est divisée en trois comtés, Suffolck, Richmond & Queen's-County. Son commerce consiste en diverses fourrures, en chevaux, bœufs, porcs, pois, froment & toute espece de grains; son sol est propre à la culture de tous les fruits; *Ses productions.* le lin & le chanvre y croissent aisément, ainsi que le tabac dont la qualité égale celle du Maryland. Comme les autres navigateurs, les habitans de l'Isle-Longue vont dans les Indes occidentales *Commerce.* échanger leurs denrées contre du rhum, du coton, du sucre & de l'indigo. Ils ont également chez eux des fruits & des légumes en abondance & de la meilleure qualité. Au milieu de l'Isle on trouve la belle plaine de Salisbury qui a soixante milles de longueur sur quatre de large, & sur laquelle on ne voit pas une seule pierre qui en dérange le niveau. La latitude de l'Isle-Longue est par 40 degrés 32 minutes, & sa longitude de 304°. 59′ (méridien de l'Isle de Fer.)



CHAPITRE XV.

NOUVELLE-JERSEY.

LA Nouvelle-Jersey, qui porta d'abord le nom de Nouvelle-Suede, est dans le voisinage de la Nouvelle-York. Cet état a environ cent vingt milles d'étendue du nord au sud, & cent de largeur de l'est à l'ouest. Avant la guerre de l'indépendance sa population ne s'élevoit qu'à seize mille habitans; c'étoit bien peu en comparaison d'un territoire aussi vaste. Mais depuis elle s'est accrue au point qu'on porte actuellement le nombre des habitans à cent trente mille. C'est sans doute le surplus d'une trop grande émigration d'Européens, qui pour l'ordinaire cherchent à se fixer de préférence dans les grandes villes, & qui ne trouvant point ou de terres suffisantes à défricher aux environs, ou la concession à un prix trop haut, se déterminent à porter leurs vues sur un pays moins considérable. Les administrateurs de l'état des Jerseys sont trop intéressés à augmenter la prospérité de leur pays pour ne pas attirer les étrangers par la modicité du prix des terres sur un sol aussi fertile que celui-là. La Nouvelle-Jersey n'est point, comme le Connecticut, hérissée de monticules rapprochés, qui retardent la marche des voyageurs, bornent la vue & font disparoître cet ensemble que l'on aime

Son étendue. *Population.* *Beauté de son sol.*

toujours à remarquer; au contraire, ses monticules paroissent, par leur position, être les rameaux de celles des Apalaches; l'intervalle qui les sépare forme de vastes & d'agréables plaines que la nature paroît n'avoir formées que pour offrir le tableau le plus pittoresque & le plus riant. C'est au pied de ces colines, le long de ces plaines, que l'on voit sagement distribuées des maisons aussi vastes que belles; partout on voit l'ouvrage intéressant du cultivateur, ici de riches vergers, là d'agréables jardins, plus loin des forêts, & partout des champs de maïs. C'est là qu'un Virgile à la main l'on peut réaliser les beautés & les charmes de la vie champêtre qu'il chantoit si bien, sans éprouver les regrets de ce poëte lors qu'en parlant des troupeaux errans sur les montagnes, il disoit:

Non ego vos posthàc, viridi projectus in antro,
Dumosâ pendere procul de rupe videbo.

Luxe des habitans. Les habitans hollandois, alsaciens & suédois d'extraction en ont été les premiers colons; bien loin de dégénérer, leurs descendans annoncent par leur air d'aisance & de gaîté l'empreinte d'un bonheur dont les citadins n'ont qu'une foible idée. Les femmes élégantes dans leur habillement se permettent un luxe qu'on ne voit nulle part; conduites par des chevaux fringans sur des chars rustiques, elles viennent au marché vendre leurs fruits & leurs légumes, & retournent dans leurs campagnes préparer de nouveau les causes de leur aisance & de leur prospérité. Leur terrein, si fertile en comes-

cibles, offre encore une mine d'excellent cuivre, que l'on a ouverte avec succès.

La ville d'Amboi, capitale de cet état, a un port assez bon; le commerce s'y fait, à peu de chose près, dans les mêmes importations & exportations qu'à la Nouvelle-York; elle exporte de plus, des fourrures, du tabac, de la poix & du goudron; les habitans n'ayant aucun commerce direct avec l'étranger, portent la plus grande partie de leurs productions à Philadelphie par le moyen de la Delaware. AMBOI.

La Nouvelle-Jersey étoit en 1682 un établissement divisé en deux parties, l'une à l'est & l'autre à l'ouest; mais elles furent réunies en une sous le regne d'Anne. Elle a pour limites au nord la riviere de la Delaware jusqu'à celle d'Hudson, dans la latitude de 41°. 4' (méridien de Londres) à l'est l'océan atlantique, au sud la baie de la Delaware & à l'ouest une partie de la Pensylvanie. Les géographes anglois placent cette contrée entre les 39 & 41 degrés de latitude & les 74 & 76 de longitude occidentale. Quatre comtés forment la sub-division à l'est, savoir Montmouth au sud de la riviere de Raritan, Middlesex & Essex au nord, & Bergen sur la riviere d'Hudson. La partie occidentale n'est pas aussi considérable, & l'on n'y compte que le seul Cap-May qui mérite quelque considération: à dix ou douze milles plus loin est la riviere de Cohazy qui donne son nom à une petite ville contenant environ cent familles. Sa division géographique.

Aucun des moyens de prospérité propres à cette partie du globe ne manque à la Nouvelle-Jersey; cependant elle est toujours restée dans une certaine obscurité. Son nom est presque ignoré de Obscurité salutaire à cette colonie.

l'Ancien-Monde, & ne seroit guere plus connu dans le nouveau, si cette colonie ne faisoit partie de celles qui sont désignées sous le nom des Treize Etats-Unis. La Nouvelle-Jersey n'a donc pas autant de célébrité que la plupart des autres états de la confédération; mais ses habitans n'en sont pas moins heureux, & peut-être ne gagneroient-ils pas à sortir de leur paisible obscurité.

PRINCE-TOWN, résidence actuelle du congrès. La ville de Prince-Town est peu considérable, mais elle sera toujours célebre & par le séjour & par les exploits guerriers des troupes américaines aux environs, sous la conduite du brave Washington. La situation de cette ville est pitoresque: on y voit quelques belles maisons; l'on y remarque surtout un college bâti en brique comme tous les édifices publics; il a plusieurs étages, vingt-cinq croisées de front, & des salles très-bien distribuées, dans une desquelles on admire *Instrumens curieux de mécanique* deux chef-d'œuvres de mécanisme; le premier présente le mouvement des corps célestes mis en action d'après le systême de Newton; l'autre est la même opération du précédent, mais suivant le systême de Copernic: la gloire de ces deux globes appartient à un Américain qui cultive les sciences & réside actuellement à Philadelphie. En parlant de ses talens je suis au regret de ne pouvoir le nommer.



CHA-

CHAPITRE XVI.

DELAWARE.

L'ÉTAT que l'on connoît sous cette dénomination est composé de trois comtés ; savoir New-Castle ; Kent & Sussex, toutes les trois situées sur la belle riviere de la Delaware, qui donne son nom à toute la colonie. La ville de New-Castle qu'elle baigne de ses eaux ; est à trente milles sud-est de Philadelphie ; ses maisons au nombre de cinq à six cents, sont très-bien bâties ; son heureuse position ne peut, avec le tems, que produire une augmentation de commerce & de population. Moyennant de l'émulation & une bonne harmonie avec ses voisins, cette ville est sûre de prospérer. Il en est de même des villes de Kent & de Sussex : cette derniere, située comme les autres sur la rive de la Delaware, est habitée par des colons dont les plantages sont à des distances inégales, parce que le choix n'a été décidé & fixé que par la volonté immédiate & arbitraire des différens habitans qui venoient successivement peupler cette colonie. Le sol y est bon, le ciel pur & les saisons bien réglées. Ces trois comtés faisoient autrefois partie de l'état de Pensylvanie : mais à la révolution elles s'en sont séparées pour faire un état à part. Cependant *NEW-CASTLE*

leur gouvernement se conduit sur les mêmes principes.

Riviere de la DELAWARE. La Delaware, après avoir séparé dans son cours la Pensylvanie de la Nouvelle-Jersey, va se perdre dans l'océan atlantique entre les Cap-May & Henlopen, où elle forme une large baie. Cette riviere est navigable pendant plus de deux cents milles; mais au dessous de Bristol, il y a une chute d'eau considérable qui rend la navigation impraticable dans la partie nord du comté de Brucks, une des onze comtés de la Pensylvanie. Tous les articles nécessaires à l'état de la Delaware lui viennent de Philadelphie.

Nous manquerions le but que nous nous sommes proposé dans cet ouvrage, absolument consacré à tout ce qui peut faire connoître la république des Etats-Unis, si nous ne faisions mention de la ville de Trenton. Quel est l'Américain, quel est l'étranger ami de ce pays, qui puisse voyager sur ces rives sans aller lui rendre hommage?

TRENTON. Sa situation. La ville de Trenton joint à une situation heureuse, l'agrément d'un air extrêmement salubre; elle est à vingt-huit milles de Philadelphie sur les bords de la Delaware. C'est à cette position qu'el-*Commerce* le est redevable de son commerce, dont la majeure partie consiste en comestibles qu'elle vend avec avantage. La nature paroît avoir exprès creusé le lit de la Delaware dans cet endroit pour faciliter la navigation des habitans de Trenton, car à peu de distance de là cette riviere est si peu profonde que les voitures peuvent y passer lors des marées basses. L'aspect riant des rives de la

Loire n'a rien qui soit préférable à celui que présentent les bords de la Delaware ; l'œil ne se lasse point de l'admirer, & toujours il est récréé par la diversité des sites heureux qui l'embellissent. Les terres y sont d'une fertilité peu commune, & le maïs, qui partout ailleurs appauvrit le sol, croit ici dans toute sa vigueur : on en voit dont la tige s'éleve à la hauteur de 7 à 8 pieds & plie sous le poids du fruit.

Célébrité de cette ville. Le général Washington en se couvrant de gloire, a donné à cette ville une célébrité qu'elle conserveroit lors même qu'elle cesseroit d'être (1).

(1) Voyez ce que nous avons dit sur cette journée mémorable dans le chapitre IV. page 20. On ne sauroit trop y revenir ; on ne sauroit trop réfléchir quel auroit été le sort des Américains sans cette victoire. Déjà le congrès avoit quitté Philadelphie pour se retirer à Baltimore dans le Maryland, déjà l'armée britannique enveloppoit l'armée Américaine ; l'Amérique consternée attendoit avec effroi le moment qui devoit lui redonner des fers ; Washington, que l'amour & le dieu de la patrie inspiroient, paroît, écarte la tempête, & rend la vie & la gloire à ses concitoyens.



Riviere de la DELA WARE.

CHAPITRE XVII.

PENSYLVANIE.

De toutes les fondations de colonies tant anciennes que modernes, il n'en eſt aucune qui ait eu un concours plus heureux de circonſtances, & qui porte un caractere plus noble & plus intéreſſant. Au ſeul nom de Penſylvanie, quel eſt l'homme qui ne ſe ſente pénétré de reſpect pour celui de ſon illuſtre fondateur! Sa naiſſance, ſes vertus, ſon courage, ſes talens politiques, ſon humanité, le motif qui le fit expatrier, tout enfin ce qui tient à ce grand homme eſt connu & a été répété dans une infinité d'ouvrages où tous les auteurs le repréſentent à l'envi comme un des philoſophes qui honorent le plus l'humanité.

PENN fondateur de cette colonie.

Guillaume PENN partit d'Angleterre en 1681 pour aller fonder cette colonie. Le terrein qu'il choiſit, eſt gardé à l'eſt par l'océan, au nord par la Nouvelle-York & la Nouvelle Jerſey, au ſud par la Virginie & le Maryland, à l'oueſt par des terres occupées par les ſauvages; de tous côtés par des amis. & dans ſon ſein par des habitans vertueux. Faſſe le ciel qu'ils ne dégénerent pas, & que dans les deſcendans on retrouve les vertus des ancêtres! Faſſe le ciel que les peuples corrompus qui viendront commercer avec eux leur laiſſent en partant la gloire d'avoir réſiſté au pen-

chant séduisant, mais perfide, des passions & des vices.

Les côtes de la Pensylvanie sont resserrées & s'élargissent insensiblement jusqu'à cent vingt milles; sa profondeur, qui n'a d'autres limites que celles de sa population & de sa culture embrasse déjà cent quarante-cinq milles d'étendue. La Pensylvanie propre est partagée en onze comtés, Philadelphie, Bucks, Chester, Lancastre, York, Cumberland, Berks, Northampton, Bedfort, Northumberland & Westmoreland. Comme l'on n'a défriché qu'environ la sixieme partie du terrein, l'opulence & les ressources de l'état augmenteront à mesure que la culture fera des progrès. Son étendue. Sa division.

Quand les Européens aborderent dans cette contrée, il n'y virent d'abord que des bois de construction & des mines de fer à exploiter. En abattant, en défrichant, ils couvrirent, peu-à-peu, les terres qu'ils avoient nétoyées, de nombreux troupeaux, d'arbres fruitiers, de plantations de lin & de chanvre, de légumes & de toutes sortes de grains. Instruits par une heureuse expérience combien leurs terres sont fertiles, les colons se sont occupés surtout à perfectionner la culture du froment & du bled d'Inde, dont ils font tous les ans une moisson abondante & lucrative. De tous côtés on poussa les défrichemens avec une vigueur & un succès qui étonnerent toutes les nations. D'où naquit cette prospérité surprenante? De la liberté, de la tolérance, qui attirerent dans ce pays des Suédois, des Hollandois, des François industrieux, & surtout de laborieux Allemans. Cette prospérité est l'ouvrage des Quakers, des Anabaptistes, des Anglicans, des Industrie des habitans.

Ses différentes sectes. Méthodistes, des Presbytériens, des Moraves, des Luthériens & des Catholiques. La secte des Dumpiers est une de celles qui attire le plus d'attention par sa singularité. Son fondateur fut un Allemand, qui, dégoûté du tumulte du monde, se retira dans une solitude agréable à cinquante milles de Philadelphie, pour se livrer à la contemplation. La peuplade ne monte tout au plus qu'à cinq-cents, & porte le nom d'Euphrate, par allusion aux Hébreux qui psalmodioient sur les bords de ce fleuve.

Ce qu'il y a de plus édifiant & de plus singulier en même tems, dans la conduite de toutes les sectes qui ont peuplé la Pensylvanie, c'est l'esprit de concorde qui regne entre elles, malgré la différence de leurs opinions religieuses. Quoiqu'ils ne soient pas membres de la même église, *Unanimité édifiante.* ils s'aiment comme des enfans d'un seul & même pere. Ils ont vécu toujours en freres, parce qu'ils avoient la liberté de penser en hommes (r). C'est à cette précieuse harmonie qu'on doit surtout attribuer l'accroissement rapide de la colonie qui, suivant les calculs du congrès *général, por-*

(r) C'est d'après ces principes d'humanité que les quakers de l'Amérique ont présenté dernierement au congrès une adresse tendant à rendre la liberté à tous leurs esclaves. „ Pénétrés, disent-ils, de compassion sur l'état affligeant auquel les habitans d'Afrique sont réduits, animés en outre d'une affection sincere pour la prospérité de ce pays, nous croyons que notre devoir indispensable est de mettre sous vos yeux les griefs déplorables de ce peuple opprimé, qui réclame bien fortement l'attention sérieuse de ceux qui, étant revêtus de

toit sa population en 1774 à trois cens cinquante mille habitans.

La Pensylvanie recueille beaucoup de chanvre & de lin, qui, avec le coton qu'elle tire de l'Amérique méridionale, servent à entretenir ses manufactures. Du produit des laines de ses brebis elle fabrique des draps grossiers. En échange de ses productions territoriales, qui consistent en biscuits, farines, beurre, fromage, suifs, légumes, fruits, viandes salées, cidre, biere, toutes sortes de bois de construction, elle se procure des isles des Indes occidentales, du coton, du sucre, du café, de l'eau de vie, de l'argent, qui sont autant de matieres d'un nouveau commerce avec les nations de l'Europe. Les Açores, Madere, les Canaries, l'Espagne, le Portugal offrent des débouchés avantageux aux grains & aux bois de la Pensylvanie; le payement s'en fait en vins

Ses productions.

Son commerce.

---

la puissance du gouvernement, sont regardés comme les défenseurs des droits universels de l'humanité & les avocats de la liberté &c." Le congrès a reçu leur requête avec bonté & l'a remise à un comité pour l'examiner. Mais il est douteux que ce commerce, tout injuste & inhumain qu'il soit, puisse jamais être défendu efficacement dans l'empire des Etats-Unis, où, malgré l'amour de la liberté, l'avarice milite sans cesse contre celle des malheureux Africains. D'ailleurs, cette défense n'empêcheroit pas ce brigandage dans le reste du Nouveau-Monde: il la faudroit générale;

> Mais le vil intérêt, cet arbitre du sort,
> Vend toujours le plus foible aux crimes du plus fort.
>
> VOLT.

ou en piaftres. Avant l'indépendance, la Grande-Bretagne recevoit de cette colonie du fer, du chanvre, des cuirs, des pelleteries, de la graine de lin, des vergues, des mâtures, & fourniffoit en échange du fil, des draps fins, du thé, des toiles d'Irlande ou des Indes, de la quincaillerie, des galons d'or & d'argent, d'autres objets d'agrément ou de néceffité. A ces exportations il faut encore ajouter que les Philadelphiens envoient en Europe du tabac, du froment, de la fleur de froment, des douves de chêne rouge pour les tonneaux, de la potaffe & des fourrures. C'eft à Philadelphie que fe font toutes les opérations de commerce; c'eft là le centre & le rendez-vous général.

PHILADELPHIE ou la ville des FRERES. La célebre ville de Philadelphie eft fituée fur une plaine élevée & fpacieufe à cent vingt milles de la mer au confluent de la Delaware & du Schuylkill, fous le 40e degré 25 min. de latitude feptentrionale & par le 301e degré 40 min. de longitude occidentale. Sa forme eft celle d'un parallelograme ou quarré long. Ses rues, toutes tirées au cordeau, font au nombre de trente-quatre, dont dix-huit font coupées à angle droit par feize autres moins longues que les premieres & également larges & alignées; on donne aux plus petites environ un mille de longueur. Des poteaux placés à égale diftance défendent les trotoirs qui regnent des deux côtés. Dans la fymétrie qu'on a obfervée pour les rues, on n'a pas oublié de ménager des intervalles pour placer avantageufement les édifices publics. Les deux rues principales de Philadelphie font le High &

le Broadſtreet; elles ont chacune cent pieds de largeur.

Penn, qui la deſtinoit à être la métropole d'un grand empire, vouloit qu'elle occupât un mille de large ſur deux milles de long, entre les deux rivieres. Sa population n'a pu remplir encore un ſi grand eſpace. Juſqu'ici l'on n'a bâti que ſur les bords de la Delaware, ſans cependant renoncer aux idées du légiſlateur. Chaque maiſon a ſon jardin & ſon verger, elles ſont toutes conſtruites en brique & ont communément trois étages; plus décorées aujourd'hui qu'autrefois, elles doivent leur principal ornement à des marbres de différentes couleurs qui ſe trouvent à un mille de la ville. On en fait des tables, des cheminées ou d'autres meubles qui ſont devenus l'objet d'un commerce aſſez conſidérable avec la plus grande partie de l'Amérique. *Plan d'agrandiſſement.*

L'hôtel de ville eſt de la magnificence la plus ſomptueuſe: c'eſt là que les repréſentans des Treize-Etats-Unis, ſous la dénomination de congrés, s'aſſemblent tous les ans (1), & pluſieurs fois l'année s'il en eſt beſoin, pour régler ce qui peut intéreſſer l'ordre public. On y a placé tous les ouvrages qui peuvent les éclairer ſur le gouvernement, ſur le commerce & ſur l'adminiſtration. La façade extérieure de l'édifice eſt de brique, par conſéquent ſans ordre d'architecture: malgré cela, il eſt auſſi beau qu'un monument de ce genre *Hôtel de ville.*

---

(1) La premiere s'y tint le 2 ſeptembre 1774, & l'acte d'indépendance y fut publié le 10 décembre 1776.

peut l'être, & présente une masse noble, imposante & réguliere. On ne peut le considérer sans regretter qu'il ne soit pas dans un emplacement plus isolé; comme il est élevé parallelement aux maisons, il perd beaucoup à ne pouvoir être examiné dans un autre point de vue.

Bibliotheque. A côté de l'hôtel de ville est un autre bâtiment qui contient une superbe bibliotheque formée en 1732 par les soins de l'illustre Franklin. On y trouve les meilleurs ouvrages anglois, & plusieurs livres latins & françois; elle n'est ouverte au public que le samedi. Ceux qui l'ont fondée en jouissent librement dans tous les tems; les autres payent le loyer des livres qu'ils y empruntent, & une amende s'ils ne les rendent pas au tems convenu: c'est avec ces fonds toujours renaissans que s'accroît & grossit journellement ce précieux dépôt. Pour le rendre plus utile, on y joint des instrumens de mathématique & de physique avec un beau cabinet d'histoire naturelle.

Non loin de ce monument en est un autre du même genre: c'est une belle collection des classiques grecs & latins avec leurs commentateurs les plus estimés, & les meilleures productions dont puissent s'honorer les langues modernes. En 1752, elle fut léguée au public par le savant & généreux citoyen Logan, qui avoit employé une vie longue & laborieuse à la former.

College. La ville des Freres a un beau college érigé en 1749: l'établissement en est dû principalement aux travaux du docteur Franklin, dont le nom se trouve toujours mêlé aux choses grandes ou utiles, opérées dans la région qui l'a vu naître. Philadelphie fournit à tous les besoins de l'huma-

nité; l'induftrie y trouve toujours des reffources; c'eft fans doute à ces caufes qu'elle doit l'agrément de ne voir dans fes rues ni pauvres, ni infirmes.

Au centre de la ville fe trouve le marché dans une place vafte & belle, d'où l'on voit le percé agréable de plufieurs rues qui y correfpondent, ce qui donne à cette place un ton plein d'activité. *Marché public.* Les Penfylvaniens, forcés d'avoir des prifons pour intimider les vicieux, ou punir le vice, n'ont pas voulu cependant, que les malheureux, dévoués à l'infamie, ou au fuplice, fuffent comme dans nos capitales dans des afiles infects, image d'une mort anticipée: attentifs à tout, ils ont profité des reproches que l'on nous fait à cet égard, & remédié aux abus qui les occafionnent. Les prifons pour dettes & pour crime, font vaftes & fort aérées, furtout celles des prifonniers de guerre: *Prifons.* n'eft-il pas effectivement barbare & honteux que des hommes enchaînés par la fubordination, innocens à tous égards de leur défaite, après avoir expofé leur vie, verfé leur fang pour leur patrie, foient traités comme des criminels, & dévorent dans la mifere la douleur qui les confume?

Des républicains vertueux ne peuvent être que des hommes reconnoiffans, & le foldat qui fe facrifie pour la défenfe de la patrie & de la liberté, doit être pour eux le citoyen le plus digne de leurs foins & de leur générofité: c'eft pour remplir ce devoir facré qu'ils ont fait conftruire un bâtiment commode & agréable pour fervir d'afile à ces braves vétérans ou aux infirmes *Hôtel des invalides.* que l'âge ou les bleffures ne permettent plus de

servir sous les drapeaux de Mars & de l'honneur. L'espoir de ne point être abandonné, d'avoir pour le reste de leurs jours une subsistance honnête & assurée (1), enflamme leur courage & en fait des héros. Ces soins tendres & paternels sont les mêmes dans les Treize-Etats.

Ses quais. Les quais de Philadelphie sont de la plus grande beauté. Le principal a deux cens pieds de large & présente une suite de magazins commodes, ingénieusement construits. L'on peut dire enfin, que cette ville renferme toutes les beautés de nos plus célebres capitales, sans en avoir les défauts; cet ordre, cette distribution font honneur à la sagesse & à la sagacité des hommes instruits qui la gouvernent.

Sa population. En 1781, l'on comptoit dans cette ville au moins trois mille maisons & vingt mille habitans de toute secte & de toute nation. Il est facile

---

(1) Les défenseurs de la liberté publique, qui, par leur âge & leur santé sont en état de travailler, reçoivent aussi la récompense de leur zele & de leur courage: le congrès a assuré à chacun une certaine étendue de terres capable de fournir à leur subsistance. C'est ainsi que l'existence de ces guerriers, loin d'être onéreuse à l'état, lui deviendra au contraire utile par l'augmentation de la culture générale & des manufactures qui vont alimenter le commerce des Etats-Unis. L'imagination se plaît à voir chaque guerrier cultiver son champ, y élever sa famille, & apprendre à ses petits enfans qu'ils tiennent de la patrie tout ce que les hommes ont de plus cher au monde, leur fortune, leur repos & la liberté.

de juger de la rapidité de l'accroissement de cet Etat quand on pense qu'il existoit encore en 1782 à Philadelphie un vieillard qui avoit été témoin de sa fondation.

Je ne connois point d'endroit où le tolérantisme soit plus adopté. Chaque secte a son temple, & la liberté à cet égard est si grande qu'on y laisse parfaitement en paix des citoyens qui n'ont ni prêtres, ni culte; il suffit de remplir les devoirs de la patrie & de la société, pour être sûr de jouir de l'estime publique. La police, en veillant sur les actions & non sur les opinions, a déjà plus opéré de bien dans cette partie du Nouveau-Monde que chez les peuples les mieux civilisés de l'ancien. La république a pris de nos loix ce qu'elles ont de bon & rejeté tout ce qui lui a paru contraire à la loi suprême de la nature, & par conséquent opposé au bonheur public & particulier. La douceur du climat, la beauté du sol, la vie agreste, une existence isolée, tout a favorise les vœux du législateur qui desiroit avoir des concitoyens heureux, libres, égaux & simples. Nos bibliotheques sont remplies de l'histoire de tous les peuples de l'univers; qu'on les parcoure, on n'en verra aucune qui puisse offrir un empire plus heureux, plus vertueux, plus libre que celui de Philadelphie. La république de Platon, l'Utopie de Morus, les fictions de l'abbé de St. Pierre, les rêves de nos philosophes modernes, n'ont rien qui approche du gouvernement de Philadelphie.

Douceur de son gouvernement.

Le bonheur public en est l'effet.

Mais le moment critique approche; tremblez heureux Philadelphiens, que votre félicité ne

Injonction fraternelle

s'altere à la suite de votre grande population, de l'extension de votre commerce, de l'augmentation de vos fortunes, de la séduction d'une vie trop commode & du trop grand nombre d'étrangers; ce sont autant d'ennemis qui vous menacent. Vous savez que l'ambition égare l'esprit, que le commerce rétrécit l'ame & le luxe amollit le corps. Si la marche du luxe est lente, elle n'en est pas moins sûre; une fois établi, ses ravages sont rapides & la misere qu'il traîne après lui, renverse les monumens de l'orgueil & de la frivolité, & en fait servir les débris à la honte, à la décadence du peuple qui en a été l'esclave. Si vos mœurs s'altéroient, vous n'offririez bientôt que le spectacle d'un éclatant météore qui ne se seroit montré à l'univers que pour l'éblouir un instant.

Le séjour de Philadelphie est brillant; il est le rendez-vous des députés des Treize-Etats, des principaux personnages, & des ambassadeurs; c'est un centre commun où viennent aboutir les grands intérêts de l'Amérique; c'est un flux & reflux continuel qui lui donnent une activité prodigieuse. Ces causes réunies à son extrême population occasionnent une cherté considérable dans les vivres; les chefs de l'administration l'ont déjà senti, & il a été plusieurs fois question de fixer le séjour du congrès & des ministres à quelque distance de cette capitale, précaution d'autant plus sage & plus nécessaire qu'il en résulteroit un grand avantage pour le commerce, & que ce transplacement ne nuiroit en rien aux intérêts des Etats: on désigne surtout Prince-Town, ou Annapolis.

Nous avons dit précédemment que chaque état avoit ses députés à l'assemblée générale pour y discuter & défendre ses droits particuliers relativement aux intérêts de la république entiere; mais outre ses députés, chaque Etat a son congrès particulier, dans lequel se motivent les instructions à donner aux députés généraux. Le nombre des représentans est proportionné à l'étendue de chaque province; le plus petit est de deux, le plus grand de sept. Quel qu'il soit, chaque Etat n'a qu'une voix.

L'on n'a rien épargné à Philadelphie pour y faciliter les opérations de commerce; tout y porte l'empreinte du travail & de l'industrie. Les navires de cinq cents tonneaux y abordent sans difficulté, hors les tems de glace. Les marchandises arrivées par la Delaware, par le Schuilkill, sont ensuite transportées dans les terres par des chemins plus beaux que ceux de la plupart des états de l'Europe. C'est ainsi que cette ville bâtie d'après un plan réflechi, doit devenir une des plus belles du monde. A peu de distance, on rencontre sur le bord du Schuilkill un très-beau bois qui fait les délices des habitans. *Sa situation.*

La ville de Philadelphie est, comme furent Athenes & Sparte, environnée de plusieurs petites villes très-jolies, telles que Wioco, Teaucum, Abingdon, Dublin & German-Town: on observe, comme une singularité, que toutes les rues de cette derniere ville sont plantées de pêchers. Cette ville, habitée par des Quakers Allemands & Hollandois, contient environ trois cens familles. *Ses environs.* *German Town.*

Ce seroit ici le lieu de parler de certains usages & coutumes pratiqués tant dans le commerce que dans la vie privée des habitans; mais comme ces coutumes & ces usages different peu d'un état à un autre, nous les placerons à la fin du XXII.e Chap. ainsi que les distances exactes des principales villes du continent, à compter de la ville la plus méridionale jusqu'à la plus septentrionale des Treize Etats. Au moyen d'une soustraction ou d'une addition facile dans les rapports de ces villes, le lecteur pourra voir promptement leur éloignement respectif.

On compte communément de Portsmouth, capitale de la Nouvelle Hampshire, à Savannah, capitale de la Géorgie, une étendue de 1454 milles en ligne directe. Quoique Philadelphie paroisse occuper en rang le centre du territoire des états, elle est beaucoup plus près de la partie nord que de celle du sud, puisqu'elle est à 422 milles de Portsmouth & à 1032 de Savannah.



CHA-

CHAPITRE XVIII.

MARYLAND.

L'ETAT du Maryland est divisé en deux parties au nord de la baie de Chesapeak, l'une à l'orient & l'autre à l'occident. Il est situé entre les 33 & 40 degrés de latitude septentrionale, & les 74 & 78 degrés de longitude occidentale (méridien de Londres). Cet Etat, comme celui de Virginie, est baigné par les eaux de la baie de Chesapeak avec cette singularité pour l'un & pour l'autre, qu'on ne peut dire précisément de quel côté, parce qu'ils y touchent diversement & qu'elle coupe les deux gouvernemens par le centre. La Pensylvanie sert au Maryland de limites au nord ainsi qu'à l'est avec l'océan atlantique; à l'ouest il est borné par les monts Apalaches, & au sud par la Virginie. Sa longueur est de 140 milles, ainsi que sa largeur. Cet état est subdivisé comme celui de Pensylvanie en onze comtés, six à l'ouest & cinq à l'est du côté de la baie de Chesapeak. Les premiers sont Ste. Marie, Charles, Prince-George, Calvert, Anne-Arundel & Baltimore. Les secondes sont Sommerset, Dorchester, Talbot, Kent & Cécil. On fait monter sa population à trois cens vingt mille habitans.

Sa situation.

Ses subdivisions.

Le Maryland eſt arroſé de beaucoup de ruiſſeaux; cinq rivieres navigables le traverſent; cette contrée eſt une des moins conſidérables de l'Amérique ſeptentrionale. Le fils du lord Baltimore, à la mort de ſon pere, qui fut le fondateur de cette colonie, ſuivit religieuſement ſes projets. Il partit d'Angleterre, en 1633, avec deux cens catholiques, tous d'une naiſſance honnête; l'établiſſement fut fixé dans la partie inhabitée de la Virginie qui eſt ſituée entre la riviere de Potowmak & la Penſylvanie. Les ſauvages, gagnés par la douceur & les bienfaits des habitans de la nouvelle colonie, s'empreſſerent de concourir à leurs deſſeins & à leurs progrès. Il ne paroît pas que cette heureuſe harmonie ait jamais été troublée entre eux. C'eſt à cette cauſe, & en grande partie aux eſclaves occupés à plus ou moins de diſtance de la mer dans les plantations de tabac, que le Maryland doit ſa proſpérité.

Son origine.

Cette colonie doit aux ſauvages une partie de ſes progrès.

Ses rivieres.

Les principales rivieres de cet Etat, ſont Patowmak, Patuxent, Severn à l'oueſt, & Chiptouk, Cheſter, Saſſapas, &c. à l'eſt.

Baie de CHESAPEAK.

La baie de Cheſapeak, formée par pluſieurs rivieres à l'oueſt, n'eſt ſéparée de l'océan que par une petite péninſule; elle s'enfonce deux cens cinquante milles au nord dans les terres. Sa largeur commune eſt de douze milles; deux caps forment ſon entrée: au milieu eſt un banc de ſable. Le canal voiſin du Cap-Charles n'ouvre un paſſage qu'à de très légers bâtimens; mais celui qui longe le Cap-Henry, admet dans tous les tems les plus grands vaiſſeaux. La profondeur du canal eſt de neuf braſſes qui diminuent en quelques endroits juſqu'à ſept. La partie la plus ſûre eſt proche du

Cap-Henry, exactement à trente-sept degrés; de sorte qu'ayant pris cette latitude à midi, le jour qu'on s'attend d'arriver à l'entrée, on peut sans crainte avancer pendant la nuit & suivre le rivage méridional jusqu'à deux lieues au delà du Cap où l'on se trouve dans une excellente rade nommée Lynn-Haven. Les anglois placent son embouchure par les 37^{d}. de latitude nord. La navigation par cette baie est très-considérable; c'est à cette destination que se rendent la plupart des navires expédiés d'Europe pour le Maryland & la Virginie. Baltimore, Sainte-Marie & Annapolis sont trois villes situées le long de cette baie. Entre les Apalaches & la mer, peu de terres sont aussi bonnes que celles du Maryland.

Sainte-Marie, autrefois la capitale du Maryland, n'est rien aujourd'hui; elle a perdu cette prérogative depuis que le commerce de Baltimore est devenu florissant. *SAINTE-MARIE*

La ville d'Annapolis, capitale de la comté d'Anne-Arundel fut désignée en 1694 pour être un port de mer, & cinq ans après elle fut la résidence des cours de justice & des officiers du gouvernement de la province: on y fonda pour l'instruction de la jeunesse une école sous le nom d'école du roi Guillaume (king William's school) mais jusqu'à présent cet établissement est resté sans vigueur & presque sans succès. Cette petite ville est sous la latitude de 39 degrés 25 minutes, & par 78 degrés 10 minutes de longitude (méridien de Londres). Elle est placée à l'embouchure de la riviere de Saverne dans la baie; les édifices y sont la plupart très-grands; cette ville ne *ANNAPOLIS.*

peut que devenir très-brillante & très-peuplée; par la résidence actuelle du congrès & des ministres étrangers. Ce concours de protecteurs, de protégés, de sollicitans, va lui donner une nouvelle vie. Avant cette révolution, Annapolis passoit déjà pour une ville où le luxe avoit fait des progrès rapides, quoique le commerce y fût très-borné. Cependant on a de la peine à se persuader ce qu'un auteur moderne avance sur le goût des dames d'Annapolis pour la frisure, au point de donner jusqu'à mille écus de gages à un coëffeur. L'édifice le plus beau d'Annapolis, & sans contredit le plus achevé de tous ceux de l'Amérique, est celui des Etats: un superbe péristile, orné de colonnes, donne un air majestueux à ce bâtiment surmonté d'un dôme dont les proportions sont très-bien ménagées pour l'optique. Il est à craindre que les plaisirs rassemblés dans une ville de cour, les concerts, les spectacles, les sociétés brillantes ne fassent perdre aux Marylandais le goût qu'ils ont, comme les Virginiens, pour leur plantations.

CALVERTON. La ville de Calverton, ainsi nommée de Calvert, comté dans l'état du Maryland, est sur la rive du Patuxent qui la sépare du comté de Charles; elle est trop voisine d'Annapolis pour tenir un rang distingué dans la contrée; elle est à cet égard dans le même cas & a les mêmes ressources que celles des environs des grandes capitales.

BALTIMORE. Baltimore, capitale de la comté du même nom & la ville la plus considérable, la plus riche & la plus commerçante du Maryland, fut bâtie en 1631 par le lord Calvert, Irlandois, qui lui donna son nom en vertu d'une concession que Charles I lui

fit du Maryland. Elle est sous la latitude de 40 degrés 50 minutes & par les 75 degrés 5 minutes de longitude occidentale (méridien de Londres). Placée presque à l'entrée de la baie, cette ville est à portée de recevoir de la premiere main les denrées de la Pensylvanie & des états circonvoisins. Sa forme est un croissant, la partie septentrionale avance dans la baie sur une langue de terre fort étroite; elle paroît en cet endroit sortir des eaux & montrer en s'élevant qu'elle y tient son empire. Le port de Baltimore peut recevoir des navires tirant 17½ pieds d'eau: c'est le rendez-vous général de tout le pays pour les importations & les exportations. C'est là que les Acadiens, chassés par les Anglois de leurs domiciles, trouverent un asile, des consolations dans leur détresse, & les moyens de réparer leurs pertes. Ces François, quoique éloignés de leur patrie, en ont conservé le langage & les mœurs, & leur conduite pacifique les a rendus chers à leurs bienfaiteurs.

Le commerce du Maryland, consiste en tabac, bled d'Inde, pois, feves, froment, peaux de bêtes fauves, fer en barre, mâts, planches, solives, térébenthine, goudron, sassafras, serpentine, lin, chanvre & toute sortes de bestiaux. Le cidre, boisson ordinaire des habitans, s'y fait si bien, qu'il égale en bonté le meilleur vin blanc. On y fabrique avec succès des bas, des étoffes de laine & de soie, des toiles de coton, toutes les especes de quincaillerie, jusqu'à des armes à feu. Les Marylandois tirent du rhum des barbades; Madere leur fournit ses vins ainsi que l'Europe. C'est à ces branches de commerce & d'industrie que

Son commerce.

cet Etat doit son importance, ses ressources & ses avantages. Le transport entre le Maryland & la Virginie se fait à peu de frais par les baies de la Delaware & de la Chesapeak, divisées seulement par une langue de terre, qui s'étend environ dix milles Angloises du port de Christiana, à la tête de la riviere d'Elk; de sorte qu'à l'exception de cette langue de terre, tous les transports se font par eau & conséquemment à bon marché. Chester-Town & quelques places de débarquement peu considérables, le long des différentes rivieres, sont autant de rendez-vous pour les opérations de commerce du pays.

Tabac. Le tabac du Maryland, distingué sous le nom d'Oroonoke, est plus fort & plus piquant que celui de Virginie; la récolte en est très-abondante & le produit considérable. Quoiqu'il ne soit placé qu'au second rang, il n'en est pas moins très-recherché dans le nord & l'orient de l'Europe par rapport à la bonté de sa seve.

Les meilleurs tabacs du globe croissent dans le nord de l'Amérique. Nous traiterons plus amplement de ce commerce & des revenus qu'il produit dans le chapitre suivant.

Son origine. Cette plante âcre & caustique, trouvée en 1520 près de Tabasco dans le golfe du Mexique, transportée de là dans les isles voisines, passa bientôt dans nos climats, où son usage devint un objet de discussion entre les savans: les ignorans même prirent parti dans cette querelle, & le tabac acquit ainsi de la célébrité. La mode & l'habitude en ont avec le tems prodigieusement étendu la consommation dans toutes les parties du monde

connu. Les uns prirent du tabac par remede pour diminuer la trop grande abondance d'humeurs dans le cerveau, les autres contre les maux d'yeux; ceux-ci pour réveiller les esprits trop assoupis, ceux-là par contenance & pour remplir le vuide de la conversation; plusieurs uniquement pour montrer une belle boëte: c'est ainsi que la nouveauté d'un côté, la charlatanerie de l'autre & le luxe surtout ont établi l'empire du tabac. Le mal seroit moins grand, si nos dames & surtout nos demoiselles avoient su résister à la mode, par amour pour leurs graces. Le nez, comme l'on sait, contribue singuliérement à la perfection du visage & augmente la beauté du profil: si malheureusement son épiderme est gersé par le tabac, les narines s'arrondissent & l'ensemble ne présente alors qu'un effet très-désagréable. *Ses propriétés.* *Son effet.*

En arrivant dans le Maryland pour voyager dans la partie méridionale des Etats-Unis, on apperçoit un changement de sites, une différence dans les mœurs & les costumes des habitans. Ce ne sont plus, comme dans les états-septentrionaux, des maisons placées sur les routes à petites intervalles, bornées au logement seul d'une famille & meublées du plus simple nécessaire. Les habitans qu'on y voit annoncent des propriétaires opulens, dont les métairies, les plantations qui les environnent, sont autant de dépendances. On se rappelle en les voyant, ces riches maisons de campagne, ces châteaux d'Europe autour desquels sont les fermes qui font partie des domaines d'un seul homme. L'usage où l'on est de *Observations sur les habitans.*

se servir de negres (1), soit pour les travaux domestiques, soit pour ceux de la campagne, annonce dans les particuliers qui les achettent à prix d'or une aisance, une opulence peu commune. Leur luxe. Leurs maisons sont magnifiquement meublées. Sortent-ils de chez eux, vont-ils à la campagne, ils ont des voitures élégantes, conduites par des chevaux lestes & fringans & des esclaves élégamment vêtus. Cette magnificence éclate surtout dans Annapolis, dont les habitans s'enrichissent par leur commerce dans les principaux ports du Maryland.

---

(1) Dans le siecle d'or de la Grande Bretagne, c'est-à-dire lorsqu'elle s'engraissoit dans les riches pâturages de ses colonies d'Amérique, elle importoit tous les ans dans les seuls établissemens du Maryland & de la Virginie sept à huit milles negres, qui lui rapportoient un bénéfice immense. A la liberté près, ces esclaves sont dans la république des Etats-Unis, beaucoup moins à plaindre que dans les Isles. Traités comme des hommes, ils éprouvent toutes les douceurs qui peuvent adoucir la servitude; ils sont chez les Nord-Américains, nourris, vêtus comme s'ils étoient leurs égaux, & si la terre qu'ils cultivent est arrosée de leurs sueurs, elle ne l'est jamais de leur sang, pas même de leurs larmes.



CHAPITRE XIX.

VIRGINIE.

LA Virginie fut découverte en 1586, ainsi que nous l'avons dit, au Ch. IV de la Ire. partie, par le chevalier Walter Raleigh, sous le régne d'Elisabeth. La riviere de Patowmack la sépare du Maryland au nord-est. L'océan lui sert de limites à l'est. Elle a les monts Apalaches à l'ouest & la Caroline au sud. Les géographes Anglois ont déterminé son étendue entre les 35 deg. 30' & les 39 deg. 30' nord à la partie ouest de la baie de Chesapeak, mais à l'est du Cap-Charles elle n'est que de 37 deg. 13' à 38 deg. nord. On lui donne environ 100 milles de largeur dans l'espace des terres cultivées. Ses limites à l'ouest sont indéterminées & le Canada lui sert de sureté. Les deux caps de la Virginie sont le Cap-Henry & le Cap-Charles, tous deux situés vis-à-vis l'un de l'autre à l'entrée de la baie de Chesapeak. *Sa découverte.* *Sa situation.*

Quoique la Virginie s'étende entre les 36 & les 39 degrés de latitude, l'hiver y est très-rigoureux, la neige fort abondante. L'irrégularité des vents y amene souvent les quatre saisons en un jour. Les vents de sud & d'est sont très-chauds; comme les autres viennent des montagnes & des lacs situés au nord & à l'ouest, ils sont excessivement froids. Malgré ces intempé-

ries, il y regne peu de maladies; les habitans y vieilliſſent & le climat conſerve la réputation d'être un des meilleurs des Treize-Etats. Les montagnes qui bornent la Virginie à l'oueſt, ſont une partie de celles qu'on nomme Apalaches. Il eſt aſſez ſingulier que toutes les cataractes des rivieres qui en ſortent & qui arroſent la Virginie, ſoient régulierement à quinze ou vingt milles l'une de l'autre, & que les plus proches des montagnes en ſoient à ſoixante ou ſoixante & dix milles.

Sa division. Sous la domination britannique la Virginie fut diviſée en vingt-cinq comtés, ſavoir: Norfolk, Princeſs'Anne, Nanſemund, Iſle de Wight, Surry, Henrico, Prince-George, Prince-Charles, James, York, Warwick, Elizabeth, New-Kent, le Roi, la Reine, Middleſex, Eſſex ou Rappahanock, Richmond, Stafford, Weſtmoreland, Lancaſtre, Northumberland, Accomack & Northampton. Ces départemens nombreux n'ont pas tous, à beaucoup près, les mêmes reſſources, les progrès de la culture étant plus ou moins grands dans ces divers diſtricts.

Ses fleuves. Les grands fleuves qui arroſent la Virginie, prennent leurs ſources dans les montagnes bleues, dont la chaîne ſe prolonge du nord au ſud. Au-delà ſerpente à travers de grandes prairies l'Ohio, qui vient s'unir au Miſſiſſipi. Sur les bords peu connus de ce fleuve, on trouve les plus belles & les plus fécondes contrées du monde. Le bonheur & la liberté paroiſſent y avoir établi leur empire. C'eſt dans ces endroits ſolitaires & fortunés qu'on prétend que Washington avoit choiſi ſon aſile, s'il n'eût pu rompre les fers de ſa patrie;

c'est là qu'accompagné d'un grand nombre d'amis, de concitoyens, d'admirateurs, il auroit été fonder une colonie. Sous un tel guide, elle eût sans doute été heureuse.

Avec le même sol, avec le même climat, la Virginie a sur le Maryland quelques avantages; son étendue est beaucoup plus considérable, ses fleuves reçoivent de plus gros navires & les portent plus avant dans les terres; ses habitans ont un caractere plus élevé, plus ferme & plus entreprenant. Cet état étoit, il y a deux siecles, tout le pays que l'Angleterre se proposoit d'occuper dans le continent de l'Amérique septentrionale. Sous ce nom l'on n'entend plus que l'espace borné d'un côté par le Maryland & de l'autre par le Canada.

La plupart des habitans de la Virginie sont attachés à la religion anglicanne, & quoiqu'il y ait liberté de conscience pour tout chrétien qui veut se soumettre aux charges de la paroisse, on ne connoît dans toute la colonie que cinq conventicules de non-conformistes, trois de quakers & deux de presbytériens. C'est à la nécessité de peupler le pays, d'y rendre le commerce florissant, à l'amour de la tolérance que les chrétiens de toutes les nations qui viennent s'y établir, doivent les privileges dont ils y jouissent. Les étrangers peuvent y obtenir aisément le droit de naturalisation; la formalité ne consiste qu'à prêter serment de fidélité, & le certificat s'en délivre simplement sous le sceau de la colonie. *Religion.*

Le nombre des personnes qui payent la dîme détermine seule la grandeur de l'habitation. Chaque paroisse a son église; celles dont les *Honoraires des ministres.*

paroissiens sont trop dispersés ont une ou deux chapelles de plus, où le service divin se fait tour-à-tour. La grandeur de la paroisse n'augmente point le revenu du ministre, il est généralement fixé à seize mille livres de tabac. Il tire d'ailleurs quelques droits des mariages, des enterremens, & surtout des oraisons funebres qui accompagnent toujours la cérémonie des sépultures, de sorte que la différence des richesses du clergé ne peut venir que de celle du tabac dont le prix varie suivant la bonté des terres, & la grandeur des paroisses qui donne occasion à plus ou moins de mariages & d'oraisons funebres. Le droit d'un ministre pour ces discours, est fixé à quarante schellings, ou à quatre cens livres de tabac, & pour un mariage à cinq schellings ou cinquante livres de tabac. Lorsque ces appointemens furent accordés aux ministres, le tabac n'étoit estimé qu'à dix schellings le quintal; &, sur ce pied, les seize mille livres revenoient en argent, à quatre-vingts liv. sterl. (environ dix-huit cents livres) mais le bon tabac se vend aujourd'hui le double. Quelques églises ont des terres, sur lesquelles la paroisse entretient une certaine quantité de negres & de bestiaux au profit du ministre qui n'est responsable que du fonds quand il abandonne son bénéfice. Il faut observer qu'il ne faut pas moins de douze negres pour cultiver le tabac qu'on lui paie, surtout, s'il est de la meilleure espece, que les Anglois nomment *Sweet-scented*, c'est-à-dire, d'odeur douce & parfumée. Le gouvernement ecclesiastique de chaque paroisse est entre les mains du ministre, & de douze principaux habitans; lorsqu'il

en meurt un, ce sont ses collegues qui lui choisissent un successeur. Dans toute l'étendue du territoire des Etats-Unis, le traitement des ministres est aussi doux, & quoique les honoraires y soient différens par rapport au genre de productions, ils n'ont pas moins une existence honnête & gracieuse.

La défense du pays est confiée à un certain nombre d'habitans, enrôlés par classe; ces troupes sont désignées par le nom de milice à pied & à cheval. A peu de différence près, on observe chez les nord-Américains en général, le même usage qu'en Virginie. Tout Virginien libre est enrolé dans la milice, depuis l'âge de seize ans jusqu'à soixante. Tous les ans il se fait une revue générale, & les compagnies sont exercées séparement trois où quatre fois. Il regne une telle subordination, un tel patriotisme chez ces nouveaux républicains, qu'on assure qu'en vingt-quatre heures toutes les compagnies de cavalerie & d'infanterie peuvent être rassemblées. On distingue les gens de service en domestiques perpétuels & passagers. Les negres & leur postérité sont du premier ordre, sans qu'on en donne d'autre raison que la maxime commune, *portus sequitur ventrem*; c'est-à-dire, que les peres & les meres étant achetés pour l'esclavage, la nature semble condamner les enfans au même sort. Les autres domestiques ne servent qu'un certain nombre d'années, suivant leurs conventions avec les maîtres, ou suivant la loi, qui s'exécute littéralement au défaut de contrat: elle porte que les domestiques qui s'engagent au dessous de dix-neuf ans, doivent être présentés à la commune, afin

Milices.

Différence des gens de milice.

qu'elle détermine leur âge, & qu'ensuite ils seront obligés de servir jusqu'à vingt-quatre ans; s'ils sont plus âgés, leur service ne peut-être que jusqu'à vingt-cinq ans.

On n'a pas besoin d'autres forces militaires dans un pays où les habitans jouissent d'une paix profonde avec aussi peu de crainte de la part des sauvages qui ne sont plus en état de leur nuire, que de celle des étrangers, dont ils ne redoutent point les invasions; car la conquête de leurs plantations qui sont éloignées les unes des autres, coûteroit plus de peine qu'on n'en tireroit jamais d'avantage.

Température. Le climat de la Virginie est un des plus beaux & des plus heureux que l'on connoisse. Le philosophe qui se plaît à admirer la nature, à l'étudier, à jouir des douceurs de la retraite dans le sein de l'innocence & sous les loix du tolérantisme, ne sauroit choisir un asile plus fortuné que dans la Virginie. Voici les détails que l'on donne de sa températature.

Les chaleurs de l'été n'y sont difficiles à supporter que lorsqu'elles sont accompagnées d'un grand calme, qui dure peu, & qui n'arrive au plus que deux ou trois fois l'année. On peut même s'en garantir à la faveur de l'ombre, qu'on trouve toujours sous les arbres touffus, les grottes & les berceaux des jardins ou dans des chambres, & des pavillons exposés au grand air. Mais le printems & l'automne sont d'un agrément extraordinaire dans tous les cantons de la Virginie.

Les hivers sont fort courts. Leur durée n'est que d'environ trois mois; & trente jours après on y jouit d'un soleil pur & d'un air serein. Si

la gelée y est quelquefois très-rude, elle ne dure pas plus de trois ou quatre jours, c'est-à-dire jusqu'à ce que le vent change; car il ne gele jamais que lorsqu'il vient des monts Apalaches, entre le nord-est & le nord-ouest. D'ailleurs, rien n'approche de la beauté du ciel pendant ces courtes gelées. Dans l'hiver les pluies sont fâcheuses par leur excès; mais en toute autre saison elles n'ont rien que de sain & d'agréable. Rarement celles d'été durent plus d'une demi-heure; elles se font souvent desirer, comme le dédommagement d'une longue sécheresse, pour faire reprendre un air riant à toute la campagne.

Quoiqu'il y ait une extrême variété de terroir dans un état de si grande étendue, il résulte du total, que la Virginie peut porter toute sortes de plantes & de fruits, même les plus délicieux de l'Europe. On distingue particulierement trois sortes de terroirs, celui du plat pays, celui du milieu & le troisieme vers les sources des rivieres. *Différence des terroirs.*

A l'embouchure des rivieres, la terre est presque partout humide & grasse, propre par conséquent pour les grains les plus grossiers, tels que le riz, le chanvre, le maïs, &c. Il s'y trouve aussi des veines froides, maigres, sablonneuses, & souvent couvertes d'eau, qui ne sont pas stériles puisqu'elles produisent des baies de huckle & de cran, des chincapins &c. D'ailleurs, ces parties basses sont presque généralement bien garnies de chênes, de peupliers, de pins, de cyprès, de cedres & de diverses especes d'arbres aromatiques, dont les tiges ont depuis trente jusqu'à soixante-dix pieds de haut, sans aucune branche dans cet espace. On y voit même du houx, du mirthe &

quantité d'arbrisseaux toujours verds, dont la plupart n'ont point de nom dans les langues de l'Europe. Le chêne y laisse tomber ses glands pendant neuf mois de l'année, & ne cesse point d'en produire de nouveaux.

Vers le milieu du pays, le terroir est fort uni, à la reserve de quelques petites montagnes & de leurs vallées, qui sont arrosées par une infinité de ruisseaux. En quelques endroits, la terre est grasse, noire & forte; en d'autres, elle est maigre & plus légere. Quelquefois, le fond offre, à peu de distance, de l'argile, ou du gravier, ou de grosses pierres, ou de la marne commune. Le milieu des langues qui sont entre les rivieres, est ordinairement un terroir pauvre, d'un sable léger ou d'argile, ce qui n'empêche point qu'il n'y croisse des châtaigniers, des chincapins, & pendant l'été une sorte de petites cannes, qui sont une bonne nourriture pour les bestiaux. Les endroits les plus fertiles sont proches des rivieres; ils sont couverts de chênes, de noyers, d'hickories, de frênes, de hêtres, de peupliers, & de quantité d'autres arbres d'une prodigieuse grosseur.

Leur sol. Vers les sources des rivieres, c'est un mélange de montagnes, de vallées & de plaines, les unes plus fertiles que les autres où l'on trouve une grande variété de plantes, d'arbres & de fruits: dans les endroits marécageux on admire la grosseur des arbres, & l'on doute que dans aucun autre pays du monde, il y en ait d'aussi gros. On regrette en même tems que leur éloignement de la mer & des grandes rivieres, ne permette point de les embarquer.

Les

Les rivieres & les anſes forment en divers endroits, des marais fort vaſtes, où les pâturages ſont excellens. D'autres lieux offrent diverſes ſortes de terres, les unes médicinales, d'autres propres à la poterie. Il s'y trouve de l'antimoine, du talc, de l'ochre jaune & rouge, de la terre à dégraiſſer, de la marne & de l'excellente glaiſe dont on fait des pipes. Le haut pays a du charbon, des ardoiſes, des pierres propres à bâtir, du pavé plat, de la pierre à fuſil.

A l'égard des minéraux, la latitude du pays, & d'autres circonſtances font juger qu'il doit y en avoir en abondance: mais on ne s'eſt point encore occupé de ce ſoin. On aſſure que les pierres transparentes qui ſe voient ſur la ſurface des terres, ſont de quelque prix, & que, par leur éclat, elles approchent plus du diamant que les pierres de Briſtol & de Karry: elles n'ont que le défaut d'être molles; mais, expoſées quelque tems à l'air, elles durciſſent. Ces pierres n'ont peut-être beſoin que du ſecours d'un artiſte intelligent pour les faire eſtimer. *Pierres transparentes.*

La Virginie, ſur la réputation de la bonté de ſon ſol & de ſa fécondité, vit augmenter rapidement le nombre de ſes habitans: la paſſion des richeſſes qui infeſtoit de plus en plus l'ancien continent, fut ſurtout le mobile des émigrations multipliées des Européens. Suivant les calculs du congrès, la population de cet état monte à ſix cents cinquante mille habitans, y compris les eſclaves, que l'opinion commune porte à cent cinquante mille. Les Hollandois furent les premiers qui introduiſirent en 1620 les negres dans la colonie. Les travaux des blancs & des noirs *Sa population.*

Ses Productions. donnent aux deux hémispheres du bled, du maïs, des légumes secs, du coton, du chanvre, des *Son commerce.* cuirs, des fourrures, des salaisons, du brai, du bois, des mâtures & surtout des tabacs, dont le meilleur vient de la riviere d'York. Les vers à soie y réussissent très-bien. On doit présumer qu'ils formeront un jour une des branches importantes du commerce de cet état. Quoique dans le Chap. XIe. I^e. partie, nous ayons donné une idée claire sur le commerce de la Virginie, & le produit de ses tabacs, nous ajouterons ici quelques observations utiles.

Il est naturel de penser que les avantages offerts par la fertilité des terres, sont trop essentiels & trop grands, pour être negligés. Cependant les habitans ont préféré la culture du tabac à celle des autres denrées, quoique celles-ci les eussent mis dans le cas de jouir d'une aisance mieux soutenue. Le chanvre & le lin, pour lesquels leur sol paroît être destiné & dont les produits sont si utiles, y sont aussi peu cultivés que le bled. Si les Virginiens se fussent adonnés à ces objets, ainsi qu'aux manufactures d'ouvrages de premiere nécessité, ils n'auroient pas eu besoin de les acheter de l'étranger. Il est vrai qu'ils ont enfin commencé à s'apperçevoir des maux qu'entraîne la négligence de ces articles, & qu'en conséquence, ils ont fait quelques efforts *Nécessité de s'appliquer à l'agriculture.* pour recueillir le bled nécessaire à leur subsistance, & ne plus s'exposer au danger de manquer d'un aliment de tous les jours, en comptant sur des secours étrangers & précaires, tandis que le ciel le leur offroit en abondance sur leur propre territoire. Mais les entreprises

des individus sont trop sujettes à être traversées, & celles qui le sont le moins, ne sont pas poussées avec assez d'activité: pour remédier à un mal qui a jeté de si profondes racines, il faut qu'elles soient encouragées par la munificence publique. Dans l'état actuel où sont les choses, il seroit dangereux de différer à s'occuper sérieusement de la culture de ces divers objets; car le défaut de variété dans les occupations des habitans ne peut que ralentir beaucoup l'esprit d'industrie, augmenter en eux ce goût déjà trop marqué pour la dissipation & la dépense, goût qui commence d'abord par nuire à la prospérité de quelque pays que ce soit, & finit par en causer totalement la ruine.

Commerce du tabac.

Lorsque la Virginie étoit réunie au Maryland, c'est-à-dire en 1674, ces provinces produisoient au-delà de 130,000 boucauts (1) de tabac; mais, depuis qu'elles ont été séparées, les registres publics de la Virginie montent graduellement ce commerce, & ce tableau n'est pas indifférent. Depuis 1752 jusque & compris 1755, l'exportation du tabac fut considérable. Dans l'année 1763 & les sept annés suivantes, ce commerce diminua au point que dans l'intervalle de ces sept années, il se réduisit, année commune, à soixante-deux mille sept-cens quatre-vingt quintaux, environ un tiers moins; tandis que la consommation angloise augmenta chaque année de quarante-un mille cent soixante-dix quintaux.

(1) Le boucaut est un tonneau de moyenne grandeur d'environ 700 ℔.

Cette diminution vient de la culture que la Hollande, l'Alſace, le Palatinat & la Ruſſie font de cette denrée, & ſurtout des frais exorbitans que la métropole faiſoit ſupporter aux Américains, vexation qui fut cauſe d'une révolution conſidérable dans la culture des terres de la Virginie & de la Sud-Caroline. La premiere ne donnoit autrefois que du tabac & très-peu de grains, la ſeconde beaucoup de grains & point de tabac: aujourd'hui, le tabac à cédé une partie de ſes terres à d'autres grains qu'on y recueille abondamment, & ce changement ayant fait augmenter le prix des terres, les payſans & les petits planteurs de la Virginie, ne pouvant plus ſe tirer d'affaire, ſe ſont retirés derriere les deux Carolines, dans des terres qui étoient à bas prix; là ils cultivent le tabac avec tant d'avantage, qu'avant le commencement des troubles on exportoit annuellement de la Sud-Caroline ſeule, au-delà de 2000 boucauts de tabac, tandis que la Virginie s'enrichiſſoit par la quantité de grains qu'elle recueilloit. Sans les droits énormes dont on chargeoit le tabac, qui diminuoient conſidérablement le bénéfice des planteurs, les habitans de la Virginie n'euſſent point ſitôt tourné, comme ceux de Philadelphie & de New-York, leur induſtrie à la culture d'autres denrées. C'eſt ainſi que d'un mal il réſulte preſque toujours un bien.

Le produit du tabac étoit une des recettes les plus conſidérables de la Grande-Bretagne, & ſi l'on vouloit en faire un examen, il n'y auroit qu'à conſulter le petit ouvrage in-8°. que le docteur Price publia en 1776 ſous le titre:

d'*Observations on the nature of the civil liberty, the principles of the government and the justice & policy of the war with America.* Dans l'excellent discours de Burke sur le commerce des Américains, on lit p. 43 à la suite de ce qu'il exposoit sur une médiation avec les colonies d'Afrique & des Indes occidentales: „ que le commerce des colonies Américaines étoit en 1772 aussi considérable que celui de l'Angleterre avec toute l'Europe au commencement de ce siecle."

„ Suivant le compte & la balance des exportations & des importations entre les colonies & la métropole mis sous les yeux du parlement pour onze années, avant 1774, le bénéfice montoit annuellement à environ un million & demi de livres sterlings."

„ Le montant annuel du payement à l'échiquier, suivant le tarif des droits sur le tabac depuis 1770 à 1774, c'est-à-dire pendant cinq ans, étoit, sans y comprendre les revenus de l'Ecosse, de 219,117 liv. sterl. La moitié du tabac est importée en Ecosse; de l'autre moitié les ⅘ passent en France, en Hollande, en Allemagne & autres pays. Les autres exportations seules pour la France rapportoient annuellement à l'Angleterre environ 150,000 liv. sterl. en argent. En 1775, les droits sur le tabac en Angleterre rapporterent 298,002 liv. sterl. mais, hélas! cette année fut l'année d'adieu. On peut juger aisément, d'après ce seul produit, de quelle conséquence il eût été pour l'Angleterre d'épargner ses colonies." Nous prions le lecteur de réunir

Produit de ce commerce.

ces obſervations à celles qui terminent la premiere partie de cet ouvrage; elles n'en ſont que la ſuite.

On ne ſauroit trop mettre ſous les yeux les exemples qui tendent à donner une idée claire du monopole que la Grande-Bretagne exerçoit ſur quelques denrées de l'Amérique; le tabac ſurtout en préſente d'extraordinaires. Je parle d'après le témoignage d'un négociant de mes amis, qui a fait dans les colonies une réſidence d'environ 14 ans; j'écris d'après une facture originale que j'ai ſous les yeux, & que je peux exhiber à ceux qui douteroient de ma véracité. Il eſt bon, avant de tranſcrire ce compte courant, de dire que ce monopole étoit ſi conſidérable, que 131 boucauts de tabac, expédiés en 1775 pour compte de ce négociant, alors à Charleston dans la Sud-Caroline, ne lui produiſirent que 1907 liv. 4 ſous 1½ den. ſterl. par les droits exceſſifs, qui réunis monterent à 3605 liv. 6 ſous 7 den. y compris la proviſion de ſon correſpondant qui n'étoit que de 3 p%, c'eſt-à-dire en tout 147 liv. 7 ſous 6 den. Faiſons en l'examen ſur la facture même.

Le premier établiffement des Européens en Virginie fut à James-Town. Mais cette ville tomba dans un tel difcrédit, que les habitans déferterent, & malgré tous les encouragemens de la mere patrie, elle ne put fe relever. Au moyen des rivieres, il eût été facile aux colons de former des communications d'une plantation à l'autre, & de multiplier leurs reffources; mais ils tomberent dans une telle apathie, qu'ils regarderent toute amélioration comme impoffible.

James-Town, capitale de la comté du même nom, eft fituée fur une péninfule au nord de la riviere de Ponhatan à 42 milles de fon embouchure; on n'y compte guere plus de foixante-dix maifons, la plupart habitées par des pêcheurs, fon gouvernement reffortit de celui de Williamsbourg qui n'en eft éloigné que de 8 milles au nord. Cette petite ville eft fituée fous le 37e degré 36′ nord & au 76e degré 51′ de long. (méridien de Londres.) La comté de James eft fituée à l'eft de de celle de Charles, & s'étend aux deux côtés de la riviere. Tout ce territoire contient environ 108,362 acres. *JAMES-TOWN.*

Williamsbourg, capitale de la Virginie, en eft auffi la ville la plus confidérable & la plus importante; c'eft là que les affaires publiques & mercantiles fe traitent. Elle fait partie de la comté de James, & fe trouve fous la latitude de 37 degrés 29′ nord & par 76 degrés 36′ de longitude occid. de Londres. Cette ville eft élevée fur un fol très-uni; elle n'eft point comme les autres, fituée fur les bords d'une riviere; elle eft à une égale diftance de deux petites dont l'une fe jette dans celle de Charles & l'autre dans celle d'York: cette fitua- *WILLIAMSBOURG.*

tion la met dans le cas de manquer ſouvent d'eau; à cela près on ne pouvoit choiſir un emplacement plus agréable. Comme le meilleur tabac de la Virginie croît aux environs, on ſuppoſe que cette cauſe a déterminé le choix de cet endroit. Ceux qui connoiſſent la marche du commerce de la Virginie, penſent que la ſituation plus commode des villes de Norfolk, de James, d'York & d'Edenton attirera dans celles-ci les négocians & fera perdre à Williamsbourg une partie de ſa ſplendeur. Il y a une académie ou college fondé en 1692 pour l'éducation de la jeuneſſe, auquel le roi Guillaume & la reine Anne firent une donation de 2000 liv. ſterl. & 20,000 acres de terres avec le droit d'un denier par livre du tabac qu'on exporteroit de la Virginie & du Maryland pour les autres colonies. C'eſt avec ces bienfaits que ce collége a proſpéré: trois cens éleves peuvent y être logés commodément; la bibliotheque peut contenir environ trois milles volumes: le cabinet de phyſique expérimentale eſt aſſez complet; ce bâtiment eſt à une des extrémités de la grande rue qui coupe la ville en deux & à laquelle on donne plus de cent pieds de largeur: à l'autre bout de cette rue on apperçoit en face l'hôtel-de-ville; il eſt petit mais régulier: les habitans en ſont redevables au colonel Nicholſon, ainſi que de quelques rues bien percées. Au centre de la ville il y a une égliſe bâtie en forme de croix, qui mérite d'être vue. L'arcenal eſt près de là; il y a pluſieurs places ou marchés très-vaſtes, ainſi que deux priſons, l'une pour les criminels, l'autre pour les débiteurs. Les maiſons des particuliers ſont pour la plupart en bri-

Son collége.

que, fort commodes & bien meublées, mais en petit nombre.

Les Virginiens avoient, avant la révolution, contracté une dette énorme & l'on ne peut trop s'étonner que ce soit le luxe & le faste qui en soient la cause, si l'on considere que ce peuple préfere le séjour de la campagne à celui des cités. On assure qu'au commencement des troubles la dette nationale s'élevoit à 25,000,000 millions de livres tournois. Le mal n'est cependant pas sans remede; ils ont dans la fertilité du sol de quoi se libérer promptement. L'expérience du passé fera qu'ils se reformeront sur leurs usages, leurs goûts & leur administration, & nous les verrons prospérer avec rapidité. Leurs exportations se font par les rivieres de Patowmack, James & York. Petersbourg est encore un port important en Virginie.

La Virginie, d'abord l'asile des persécutés, fut dans la suite jusqu'en 1774 celui des persécuteurs; ces désordres, ces troubles furent surtout occasionnés par des gouverneurs ignorans & avides. On ne parle plus aujourd'hui de ces demêlés; cet état se conduit sur le même esprit de douceur & de tolérantisme que les autres. Mais le souvenir malheureux de ces dissensions ne peut aisément tomber dans l'oubli, quand il laisse après soi un caractere qui frappe & attendrit. Il nous reste un discours de Logan chef des Shawenesses, (1) à Dunmore, gouverneur de la Virginie, qu'il nous est impossible de passer ici sous silence.

---

(1) Peuples indigenes de la Virginie.

„ Je demande aujourd'hui à tout homme blanc,
„ si pressé par la faim, il est jamais entré dans la
„ cabane de Logan, sans qu'il lui ait donné à
„ manger ; si, venant nud ou transi de froid,
„ Logan ne lui a pas donné de quoi se couvrir ?
„ Pendant le cours de la derniere guerre, si lon-
„ gue & si sanglante, Logan est resté tranquile
„ sur sa natte, desirant d'être l'avocat de la paix.
„ Oui, tel étoit mon attachement pour les blancs,
„ que ceux mêmes de ma nation, lorsqu'ils pas-
„ soient près de moi, me montroient au doigt,
„ & disoient : Logan est ami des blancs. J'avois
„ même pensé à vivre parmi vous ; mais c'étoit
„ avant l'injure que m'a fait un de vous. Ce
„ printems dernier le colonel Cressop, de sang
„ froid & sans être provoqué, a massacré tous
„ les parens de Logan, sans épargner ni sa fem-
„ me ni ses enfans. Il ne coule plus aucune
„ goutte de mon sang dans les veines d'aucune
„ créature humaine. C'est ce qui a excité ma ven-
„ geance. Je l'ai cherchée : j'ai tué beaucoup
„ des vôtres. Ma haine est assouvie. Je me
„ réjouis de voir luire les rayons de la paix sur
„ mon pays. Mais n'allez point penser que ma
„ joie soit la joie de la peur. Logan n'a jamais
„ senti la crainte. Il ne tournera pas le dos pour
„ sauver sa vie. Que reste-t-il pour pleurer
„ Logan quand il ne sera plus? PERSONNE."

Que cela est beau, simple, énergique & touchant! Démosthene, Cicéron, Bossuet, furent-ils plus éloquens que ce sauvage? Quelle meilleure preuve de cette sentence si connue : que c'est le cœur qui rend l'homme disert?

nvoyés de Charleston
:r, *pour le compte*

é en dif-
.e 15 no-
u 16 jan-
: 8¾ d. &
alité pour L. 4762. 9. 2.
npte fur
de 7 p^{s}.
. . . . 149. 0. 1.
par livre
nmage de
. . . . 1. 1. 5½

L 4912,10.8½

ii du commiffionnaire dans
à ajouter que l'énormité
ne refte pour le proprié-
colons Américains! Quel
s étoit foulé! Combien il



CHAPITRE XX.

NORD-CAROLINE.

CET état, un de plus étendus du continent de l'Amérique, est borné au nord par la Virginie, au sud par la Caroline méridionale, à l'est par la mer & à l'ouest par les Apalaches. Il comprend six provinces, ou comtés, Albermale, Clarendon, Craven, Barkley, Colleton & Carteret. Dans le principe, la Nord & la Sud-Caroline ne faisoient qu'une seule & même province; mais depuis la paix que les Anglois firent en 1728 avec les Indiens voisins, les Cheroques & les Catanbas, elles formerent deux provinces séparées, situées entre les 31 & 46 degrés de latit. nord: leur étendue est de 400 milles, & leur largeur jusqu'aux nations sauvages est d'environ 300.

Le sol de la Nord-Caroline est plat, sabloneux, rempli de marais, & par cette raison, sera toujours un obstacle à ses progrès; ses bois de chêne sont trop gras pour être employés à la construction des vaisseaux; d'ailleurs, la quantité de bancs de sable empêche les navigateurs d'approcher de ses côtes. Malgré les défauts du sol, les habitans pourront par une culture opiniâtre se procurer toutes les productions nécessaires à leur subsistance. Les principales consistent

en poix, goudron & riz qu'ils envoient en Europe. Les deux premieres augmenteront infailliblement à mesure que le pays se peuplera & qu'on défrichera le terrain pour étendre les établissemens; & l'assurance d'un débit lucratif de la derniere sera un motif de plus pour la cultiver avec soin, comme article de commerce aussi bien que de consommation domestique (1).

Suivant le congrès, cet état compte trois cents mille ames, compris les negres, qui sont en petit nombre. La plus grande partie des habitans sont d'origine écossaise (2). Ces colons sont rarement rassemblés, aussi paroissent-ils les moins instruits des insurgens, & les moins occupés de l'intérêt public. La plupart vivent épars sur leurs plantations sans ambition & sans prévoyance. On leur trouve peu d'ardeur pour le travail, & rarement sont-ils bons cultivateurs. Le porc, le lait & le maïs sont leur nourriture ordinaire, & l'on n'auroit rien à leur reprocher sans leur passion démesurée pour les liqueurs fortes. Telles sont les notions reçues; mais, ou elles sont exagerées, ou ces colons, excités par l'exemple de leurs voisins & par un changement d'administration, travailleront à nous donner d'eux une meilleure idée.

BRUNS-WICK. Les principaux ports de cet état sont Brunswick, New-Burn, Wilmington & Edenton. Mais dans toute l'étendue des côtes il n'y a que Brunswick qui puisse recevoir les navires desti-

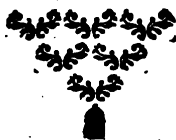
(1) Voyez à ce sujet le Ch. XI. Ie. part. Art. Caroline.

(2) Les premiers colons y aborderent en 1663.

nés aux opérations de commerce. Ceux qui ne tirent que ſeize pieds d'eau abordent à cette ville bâtie preſque à l'embouchure de la riviere du Cap-Fear, vers l'extrémité méridionale de la colonie.

Edenton, capitale de cet Etat, placée plus haut ſur le même fleuve, a un havre très-commode qui s'étend au ſud ſur la riviere de *Neus*; mais il n'admet que de petits bâtimens. EDENTON.

Aux articles précédens du commerce de la Nord-Caroline il faut encore ajouter que l'Europe en reçoit des cuirs, un peu de cire, de la térébenthine, des peaux de daims, quelques bois, quelques fourrures, dix ou douze millions peſant d'un tabac inférieur. Elle envoie aux Indes occidentales, beaucoup de cochon ſalé, de légumes ſecs, du maïs, une petite quantité de mauvaiſe farine & pluſieurs objets de moindre importance. Cependant les exportations ne paſſent pas douze à quinze cents mille livres tournois. Elle reçoit en échange du nord de l'Amérique des eaux de vie, du ſucre dont elle fait une conſommation immenſe; & de l'Europe, des vêtemens & des inſtrumens propres à l'agriculture.



CHAPITRE XXI.

SUD-CAROLINE.

Sa situation. Il n'eſt aucune colonie en Amérique qui ait été cultivée avec plus de ſoin que la Sud-Caroline, bornée au nord par la Nord-Caroline, au ſud par la Géorgie, à l'eſt par l'océan &, à l'oueſt par les Apalaches & par les Cherokees, nation indienne. L'activité de ſes habitans à été couronnée par les ſuccès les plus brillans. La population de cet état monte actuellement à deux cents cinquante mille habitans, moitié blancs, moitié noirs. *Sa population.* Il eſt peu de régions où la civiliſation & la culture ſoient à un plus haut degré de perfection. Les productions aborigenes y ſont cultivées avec ſoin, & il n'eſt aucune région connue où les exotiques réuſſiſſent auſſi bien & perdent auſſi peu de leur bonté naturelle que dans la Sud-Caroline. *Son ſol.*

Elles fournit aux deux mondes du riz, de la poix, du goudron, de la térébenthine, du porc & du bœuf fumés, des fourrures, de l'indigo, des bois propres à la conſtruction, du bled d'Inde, des légumes & toute ſorte de beſtiaux. *Ses productions.* Elle reçoit de l'Europe toutes les marchandiſes qui tiennent à l'utilité, au luxe & aux agrémens de la vie. *Son Commerce.* Les habitans paroiſſent avoir tourné leurs travaux vers le riz & l'indigo, à quelque diſtance de l'océan.

Les premiers établiſſemens s'étant naturellement fa ts auſſi proche de la mer qu'il eſt poſſible, c'eſt là qu'ont dû commencer les améliorations du pays; elles ſe ſont étendues dans la ſuite bien avant dans l'intérieur. Mais, on ne compte que le quart du terrain qui ſoit défriché; le reſte eſt inculte par la perſuaſion où l'on eſt que les trois autres quarts ne ſont bons à rien: il eſt certain cependant qu'il ſeroit poſſible d'en tirer un bon parti en y cultivant l'olivier & le mûrier, & de procurer ainſi à cet état deux excellentes branches de commerce.

La Caroline eſt capable de nourrir & de contenir ſix fois le nombre de ſes habitans actuels. On y ſeme le bled d'Inde, ou le maïs depuis le premier de mars juſqu'au 10 de juin. Un acre de terre commune produit depuis dix-huit juſqu'à trente boiſſeaux. La ſaiſon pour ſemer le riz, eſt entre le premier d'avril & le 20 de mai. On le ſeme dans des ſillons, à dix-huit pouces l'un de l'autre. Chaque acre donne rarement moins de trente boiſſeaux, & quelquefois plus de ſoixante; mais la récolte ordinaire monte ou baiſſe entre ces deux termes ſuivant la qualité du terrain. Cette derniere moiſſon ſe fait en ſeptembre juſqu'au 8 octobre.

Les vers à ſoie commencent à y proſpérer; ils ſortent de leurs œufs vers le 6 de mars qui eſt le tems où les feuilles du mûrier s'ouvrent.

Depuis l'endroit où les collines commencent à s'élever juſqu'à l'extrémité de la colonie, le ciel y a répandu avec profuſion ſes dons les plus précieux; l'air y eſt infiniment plus doux, plus ſalubre que le long de la mer; les collines ſont cou-

vertes de bois de prix, les vallées arrosées de belles rivieres. Il ne reste donc qu'à mettre à profit des faveurs si marquées. Quelque grande quantité de riz qu'on recueille dans la Caroline, il est constant qu'on en peut cultiver beaucoup plus, & fournir ainsi à des demandes plus considérables. C'est de cette culture que la Caroline tire ses plus grandes ressources: aussi en fait-elle un commerce prodigieux. Suivant le tableau des différens prix du riz de la Caroline publié à Londres, l'on voit que cette denrée n'a jamais été au dessous de 37 sch. 6 den. ni plus haut, que 75 sch. argent de la Caroline, dont la différence du change avec la métropole est ordinairement de 700 p%, puis qu'une livre sterl. en fait 7 à la Caroline. Le fret se regle toujours sur le prix du riz; par exemple: si le riz vaut à Londres 13 à 14 sch. le fret sera de 25 sch. par tonnes de 2200 ₶ ou 4 tonneaux de riz dans la Caroline, ou de 80 sch. si le prix montoit jusqu'à 25 sch. Supposons qu'à Charleston (*) le riz coûte 47 sous 6 d. à combien reviendra-t-il à Londres avec tous les frais que l'on doit faire à raison de 50 sous sterl. de fret par tonne? On trouvera en conséquence qu'il doit être vendu 18 sous 6 den. sterl. d'où il suit que la différence de ce qu'il coûte à Charleston vient des frais, dont il faut faire la répartition à qui de droit.

Commerce du riz.

Voyons

(*) On appelle cette ville aujourd'hui *Charleston* & non *Charles-town*: ainsi l'a ordonné l'état de la Sud-Caroline.

Voyons maintenant combien feront 1000 tonnes, d'après les prix que nous venons de déterminer.

1000 Tonnes riz de 500 ℔ net par tonne font à 18,6 sterl. par 100 ℔ . .	L 4625--
500,000 ℔ à 47 f. 6. c. de la Caroline font L. 11875. le change à 7 pour. 1 . .	1696,8,6.
	L Sterl. 2928,11,6

Le commerce du riz étant depuis l'indépendance un commerce libre pour toutes les nations, la puissance qui en exportera le plus avec ses propres navires, sera celle qui jouira d'un bénéfice plus grand. Les Hollandois, qui ci-devant étoient les facteurs des deux mondes par le nombre de leurs navires répandus dans tous les ports, sont ceux qui importeront le plus de riz dans leur pays, soit à cause de la grande consommation qui se fait de cette denrée chez eux, soit par l'habitude où ils sont de l'importer dans les divers ports de l'Europe. L'Angleterre, qui de ses colonies faisoit exclusivement ce commerce chez elle, approvisionnoit les Hollandois & jouissoit par-là d'un double bénéfice: le bas prix de l'achat du riz, le bénéfice sur les objets d'échange, les droits que l'on devoit payer pour l'exportation & l'importation; le bénéfice ensuite qu'ils faisoient en vendant cette denrée étoient autant de sources fécondes de richesses. Supposons maintenant que la Hollande importe chez elle 60,000 tonnes de riz au prix ci-dessus, ce sera un produit de 175,680 livres sterlings répandues chez elle, & si

Le commerce du riz sera toujours pour la Hollande une source de richesse.

elle fait ces importations avec ses propres navires, cette république en retirera les plus grands avantages, & sa navigation prendra une nouvelle vie. Avant l'indépendance de l'Amérique le fret étoit à Charleston à 50 sous sterl. par tonne pour Londres, & dans le même tems à 60 sous pour Cowes & Amsterdam ou autres marchés. Cette différence de 10 sous par tonne étoit un gain dont les navires devoient profiter, vu qu'ils étoient souvent obligés de rester à l'ancre 4 ou 5 semaines à Cowes pour acquitter les droits qui montoient au-delà de 160 livres sterl. sur un chargement de mille tonnes, les 10 sous de plus non compris. Tous ces frais consistoient en droits d'entrée, décharge, charge, magasinage, salaires aux travailleurs pour le remuage, pesage, tonnelage, étrennes aux officiers de la douanne, commission & ports de lettres. Ce commerce sera sans doute toujours sujet à des droits au profit des Etats-Unis; les frais seront à peu près les mêmes, mais au moins les navigateurs propriétaires & négocians en général, ne seront plus forcés de passer préalablement par les mains des Anglois, puisque le monopole & leur puissance à cet égard n'existent plus. Ajoutons à ces réflexions, que le commerce du riz est si avantageux qu'il peut rapporter même un bénéfice net de 100 p%., puisqu'une cargaison de cette denrée, achetée à Charleston & chargée sur un navire hollandois, en septembre 1738, tous frais faits & rendue à Rotterdam à 35 sch. la tonne, s'est vendue sur le champ à 70 sch. Quelle perspective, quels encouragemens pour une nation qui ne connoît,

Valeur du fret avant la guerre.

n'aime que la mer, ne se soutient & ne s'enrichit que par la navigation!

La culture du riz est poussée si loin, qu'en 1773 les Anglois exporterent 150,000 tonnes de riz, & pour achever de montrer les ressources de l'état de la Sud-Caroline, c'est que dans la même année elle recueillit 1,200,000 ℔ d'indigo. Ces exportations chargées sur 507 navires produisirent une somme de cinq cens mille livres sterlings. Le commerce des negres (1) n'est pas moins avantageux; les Anglois en 1774 en importerent à Charleston 9000, qui furent vendus 42 liv. par tête & produisirent une somme de 378,000 liv. sterl. Les exportations des deux Carolines seulement en riz & en indigo s'éleverent en 1769 à 10,601,336 livres tournois. Nous croyons ces exposés suffisans pour prouver l'importance de cette contrée. *Récolte immense de cette denrée.*

Les deux états réunis occupent plus de quatre cens milles sur la côte & environ deux cens milles dans les terres: c'est une plaine généralement sabloneuse que le débordement des rivieres, que des pluies fortes & fréquentes rendent très-marécageuse: le sol ne commence à s'élever qu'à quatre-vingts ou cent milles de la mer, & l'élé- *Etendue des deux Carolines.*

---

(1) Je ne serois pas surpris qu'un ordre émané du congrès, de cette auguste assemblée d'hommes tolérans, éclairés, amis de la liberté & de l'humanité, ne proscrivît dans peu dans toute l'étendue de ses domaines, ce commerce infâme, qui deshonore à la fois & les souverains qui le permettent & les sujets qui osent l'exercer.

vation devient plus sensible en avançant vers les Apalaches.

Les habitans de la Sud-Caroline cultivent, comme nous l'avons dit, beaucoup d'indigo, mais il faut en désigner les especes: la premiere se nomme indigo françois où hispagniola; la seconde, Guatimala ou vrai Bahama; la troisieme est l'indigo sauvage, production indigene de cette contrée.

GEORGES-TOWN On ne compte dans la Sud-Caroline que trois villes, qui sont en même tems des ports. Georges-Town, située à l'embouchure de la riviere de Black, est encore peu de chose; mais sa situation doit la rendre un jour considérable. Beaufort, ou Port-Royal est un des meilleurs havres de la Caroline; il est fort avancé vers le sud, & situé sur les bords de la Géorgie: c'est dans cette ville que se firent les premieres opérations de commerce de la colonie: mais elle ne sortira pas probablement de sa médiocrité, parce que Charleston est & sera toujours le rendez-vous général du commerce de la Sud-Caroline.

PORT-ROYAL.

CHARLESTON. La ville de Charleston, capitale de la Sud-Caroline, est une des plus considérables, des plus riches & des plus commerçantes de la république des Treize-Etats-Unis. Elle doit son origine à un François, nommé Jean Ribaut, qui partit en 1562 de Dieppe pour continuer ses voyages au nord de l'Amérique: il aborda dans cette contrée & y fit bâtir le Fort-Charles, bientôt après les Anglois s'en emparerent, & y éleverent la ville de Charleston. Le canal qui y conduit est semé de récifs & embarrassé par un banc de sable; mais avec le secours d'un bon pilote, on

arrive ſurement au port, qui, dans tous ſes tems peut recevoir juſqu'à quatre cents navires avec leur chargement entier. Le double avantage qu'a Charleston d'être l'entrepôt de toutes les productions de la colonie qui doivent être exportées, & de tout ce qu'elle peut conſommer de marchandiſes étrangeres, c'eſt d'y entretenir un mouvement rapide, qui occaſionne des fortunes conſidérables.

La ville occupe un grand eſpace au confluent de l'*Ashley* & de *la Coper*, deux rivieres navigables. Elle a des rues bien alignées, la plupart fort larges; deux milles maiſons commodes, & quelques édifices publics qui paſſeroient pour beaux en Europe même: on diſtingue ſurtout l'égliſe paroiſſiale qui n'a d'autre défaut que celui d'être trop grande pour le nombre des habitans.

La bourſe où les négocians s'aſſemblent tous les jours à midi, eſt fort belle; on y monte par des degrés très-commodes; elle eſt entierement couverte, & décorée en dedans par des piliers comme celle d'Amſterdam. Au deſſus ſe trouvent les ſalles de l'amirauté & au deſſous des caves très-ſeches & très-vaſtes. La bourſe & les cafés ſont les rendez-vous ordinaires le dimanche au ſortir de l'égliſe. Charleston eſt auſſi bien fortifiée par l'art que par la nature, elle a ſix baſtions qui la défendent: outre ces travaux réguliers, on a élevé un fort ſur la pointe de la ville à l'embouchure de la Coper, qui commande ſi bien le canal qu'il ſeroit impoſſible à un vaiſſeau d'y paſſer impunément. Le fort Johnſon eſt garni de vingt pieces de canons placées à fleur d'eau. Charleston, dans une heureuſe ſituation, offre

dans ses environs de très-beaux sites, les promenades y sont belles & très-variées. Elle est sous la latitude sud de 32 degrés 35′ & de 79 degrés 10′ de longitude occidentale : (méridien de Londres.)

Les habitans vivent avec luxe & magnificence ; ils aiment à jouir du fruit de leur industrie ; la plupart ont des voitures & tous des chevaux de selle ; rarement ils vont à la promenade à pied. Le séjour de Charleston passe pour être nuisible à la santé des étrangers, en ce que dans un même jour on y éprouve quelquefois des chaleurs étouffantes & des vents froids. Tous les environs sont agréables & fertiles. On vante avec raison la beauté des grands chemins, surtout de celui qui se nomme *Broad-way*. Les arbres dont la verdure est continuelle pendant l'espace de quatre milles, forment une promenade si réguliere qu'il est douteux que l'art en ce genre ait jamais produit rien d'approchant en Europe.

Maniere de traiter les affaires

Les particuliers qui vivent dans leurs plantations, se servent ordinairement de courtiers pour vendre leurs récoltes ; ces facteurs résident à Charleston : dès qu'ils ont reçu les denrées des planteurs, ils vont les offrir aux négocians, & le prix en est fixé suivant le nombre des chargemens. Le payement s'en fait sur le champ ; il est rare que le négociant demande un terme pour les payer. Cette excellente habitude entretient l'abondance & l'activité chez le cultivateur.

La plupart des payemens se font en un simple billet de change que l'on appelle *Note* ; jamais on ne les refuse même pour les plus petites sommes : ces billets sont à Charleston ce que les assignations sur les caissiers sont à Amsterdam.

Les capitalistes de cet état ont une maniere de faire valoir leurs capitaux qui mérite d'être connue. Ils achettent autant d'immeubles & au plus bas prix qu'ils peuvent; comme l'intérêt est à 7 p% ils profitent du besoin que les étrangers ont de se loger, & comme rien ne flatte plus un nouveau venu que de pouvoir acquérir un immeuble sans payer le capital, les propriétaires s'en prévalent en gagnant sur le prix de l'immeuble & en retirant l'interêt de cette somme à 7 p%. On fixe un certain nombre d'années pour payer le capital, au défaut de quoi le premier propriétaire rentre dans son immeuble & peut même exiger des dommages pour cette réintégration prétendue forcée.

Chambre de commerce. Les négocians de Charleston ont établi depuis quelques années une chambre de commerce composée des principaux d'entre eux. Tous les ans ils élisent un nouveau président; ils s'assemblent douze fois par an, savoir le premier mercredi de chaque mois. On y juge de toutes les contestations qui peuvent survenir entre les négocians, & il est rare que les parties en appellent au tribunal du haut conseil; aussi cette constitution utile a beaucoup éprouvé de difficultés dans sa naissance par les vives réclamations des procureurs & des avocats qui ont perdu par là une partie de leurs gains déjà très-considérables, puisqu'une simple consultation leur vaut quelquefois dix livres sterlings; il en est même qui donnent jusqu'à 20 & 30 livres; le plus ou le moins dépend du genre de la consultation ou de la générosité du particulier. Cette chambre de commerce a coutume de nommer pour chaque mois trois députés,

uniquement pour régler les contestations qui ne peuvent souffrir de délai. Ces députés ont un café attitré où ils se rendent tous les mercredis depuis six heures jusqu'à neuf pour y attendre ceux qui pourroient avoir besoin de leurs lumieres: & dans le cas où ils ne peuvent mettre les parties d'accord, ils les renvoient jusqu'au jour de la grande assemblée dans laquelle on commence toujours par examiner le rapport des trois députés. Les membres qui manquent de comparoître sont mis à l'amende, à moins qu'ils n'alleguent des raisons valables.

Avant de terminer ce chapitre, disons un mot sur une opération de commerce usitée à Charleston, & sans doute ignorée de quelques négocians d'Europe & de la plupart des planteurs de la Caroline. Ces derniers font une consommation immense de vin soi-disant de Madere; mais comme ils sont peu connoisseurs ou peu délicats, leurs commissionnaires peu scrupuleux leur fournissent du vin de Ténérife, auquel ils donnent le nom de Madere & qu'ils passent en conséquence. NB. La différence n'est que de 100 p% dans le prix. Je tiens cet aveu d'un négociant de Charleston, qui est, dit-il, forcé de suivre le torrent.



CHAPITRE XXII.

GEORGIE.

L'ETAT de Géorgie eſt ſéparé de la Sud-Caroline par les rivieres de Savannah & d'Alatamaba au nord; à l'eſt il a pour bornes l'océan, à l'oueſt la Floride. Il occupe une langue de terre qui n'a que ſoixante milles le long de la mer, mais qui en approchant des Apalaches embraſſe plus de trois cens milles de largeur. A l'oueſt il a pour limites tout le territoire appelé par les François la Louiſiane, & par les Eſpagnols la Floride. Les côtes de la Géorgie ſont défendues du côté de l'océan par une chaîne de petites iſles abondantes en bois. *Son étendue & sa poſition.*

La Géorgie doit ſon origine à un trait de grandeur, de bienfaiſance & de généroſité dont il eſt bien peu d'exemples. Un citoyen de Londres, compatiſſant & riche, voulut qu'après ſa mort ſes biens fuſſent employés à rompre les fers des débiteurs inſolvables que leurs créanciers détenoient en priſon. Le gouvernement ſecondant les vœux de l'humanité, ordonna que les infortunés qu'on rendroit libres ſeroient tranſportés dans la terre inhabitée qu'on ſe propoſoit de peupler. Ce pays fut appelé Géorgie en l'honneur du ſouverain qui gouvernoit alors les trois royaumes. La nation voulut avoir part à cette entrepriſe, & *Son origine.*

le parlement ajouta 325,000 liv. sterl. au legs facté du citoyen. Une souscription volontaire produisit des sommes encore plus considérables. Ces premiers colons y arriverent au mois de janvier 1735. Oglethorpe, citoyen célebre & vertueux, fut leur conducteur & mérita la confiance du gouvernement. Il plaça ses compagnons à dix milles de la mer, sur les bords de la Savannah, riviere qui donna son nom à la nouvelle ville qu'ils bâtirent sur ses bords. La peuplade, bornée d'abord à cent personnes, fut grossie avant la fin de l'année, jusqu'au nombre de 1618, dont 127 avoient fait les frais de leur émigration. On y compte actuellement plus de 30,000 ames, & pour peu que l'agriculture augmente, le nombre des habitans ne pourra que s'accroître avec rapidité.

Sa population.

Ses productions & son commerce.

La Géorgie cultive du riz, de l'indigo & de la soie; elle fait entrer dans son commerce des fourrures, des planches, des bois de construction, des écailles de tortue, & toute sorte de bestiaux; elle échange ces objets contre tous les articles de fabriques européennes, soit d'utilité, soit d'agrément. Cet établissement n'étant pas aussi ancien que les autres, ne peut avoir le même degré de prospérité; mais si l'on examine la marche rapide de son commerce, on présume qu'il ne leur cédera en rien par la suite. L'expérience a prouvé que le sol étoit propre à la culture des vignes, & qu'on pouvoit se procurer une qualité de vin aussi bonne que ceux que lui fournissent le Portugal, l'Espagne, l'Italie & Madere; il ne manque aux habitans que des encouragemens nouveaux pour y parvenir.

Le riz se cultive dans les terres basses, tandis

que le sol le plus élevé produit un indigo préférable à celui de la Caroline. Nous avons eu occasion de donner un état exact de son commerce & de ses progrès dans le Chap. XI de notre premiere partie : nous allons ajouter un exemple frappant de la rapidité de ces progrès. Dans l'année 1772, suivant les registres de la douane, il y eût 217 vaisseaux qui exporterent les productions dont le montant fut de 121,677 livres sterl. Qui ne verra avec étonnement que cette augmentation s'est faite dans un espace de 22 ans! car en 1750, il n'y eut de denrées que ce qu'on voit par la liste suivante, extraite des registres de la douane de cet état.

Terres propres au riz & à l'indigo.

Progrès rapide de ce commerce.

En 1750, avec.	8 Vaisseaux.	L. 2004. Sterlings.
51. . .	11.	3810.
52. . .	17.	4841.
53. . .	23.	6403.
54. . .	42.	9507.
55. . .	52.	15744.
56. . .	42.	16766.
57. . .	44.	15649.
58. . .	21.	8623.
59. . .	48.	12694.
60. . .	37.	20852.
61. . .	45.	15870.
62. . .	57.	27021.
63. . .	92.	47541.
64. . .	115.	55025.
65. . .	148.	73426.
66. . .	154.	81228.
67. . .	154.	67092.

En 1768,	avec 186.	Vaisseaux.	L 92284.	Sterlings.
69.	. . 181.	. . .	86480.	
70.	. . 186.	. . .	99383.	
71.	. . 185.	. . .	106387.	
72.	. . 217.	. . .	121677.	

C'eſt ainſi que la Géorgie vit augmenter en ſi peu de tems ſon commerce; la population qui en eſt une ſuite naturelle, eut auſſi pour cauſes l'étendue immenſe du pays, la bonté de ſon terroir partout arroſé par de belles rivieres, enfin ſa ſituation avantageuſe, ſalubre & montueuſe. Cet Etat, ainſi que celui de la Sud-Caroline fut peuplé d'abord en grande partie par des Allemands qui ayant fini leur ſervice dans les provinces ſeptentrionales, comme Philadelphie & New-York, exercerent leur induſtrie à la culture de l'indigo, du tabac, du chanvre, du lin & de toutes ſortes de grains ſur des terres dont l'acre ne leur coûtoit ſouvent pas 40 ſchelings

Les Allemands ont été les premiers habitans de cette colonie.

Les habitans de la Géorgie font auſſi commerce avec les Indiens; c'eſt dans ce trafic qu'ils échangent les marchandiſes européennes pour des peaux de cerf, de caſtor, & pour de la cire, objets d'une aſſez grande importance.

Propriété des terres pour la culture du vin & de la ſoie.

Les raiſons que j'ai données pour exciter les colons de la Géorgie à la culture du vin, ſont, en grande partie, applicables à la ſoie; l'uſage en eſt devenu ſi commun, qu'elle eſt preſque regardée aujourd'hui comme une néceſſité de la vie; il ne faut pas croire que ceux qui ſont en état d'en acheter, s'en priveront, quel qu'en puiſſe être le prix. La production de cet article ne fût-elle qu'en quantité ſuffiſante pour l'uſage de la

colonie feroit toujours une épargne importante pour elle, & si elle devenoit telle qu'on en pût exporter une partie, ce feroit une branche de plus ajoutée à son commerce.

Le climat de la Géorgie convient, à tous égards, au ver à soie. Les végétaux qui sont la nourriture naturelle de cet insecte y sont indigenes. La soie de la Géorgie ne cede en qualité à aucune. La seule chose qui semble mettre obstacle à la poursuite d'un objet si lucratif, c'est qu'on manque d'un nombre suffisant de mains pour en préparer une quantité qui puisse mériter l'attention publique.

Moyens faciles de suivre ces cultures. Pour soigner le ver-à-soie, il n'est besoin que de femmes & d'enfans qui n'ont pas encore la force requise pour des travaux plus pénibles. Il est manifeste que de cette maniere on peut s'appliquer à cette culture sans nuire à aucune autre qui intéresse le bien public. C'est un fait connu que la population augmente en proportion des moyens qu'a l'industrie de s'enrichir. Tandis donc que, de leur côté, les hommes consacreroient leur attention & leur tems à des ouvrages qu'ils sont seuls en état d'exécuter, cette partie de leur famille, au lieu d'être une charge sur leur industrie, & de diminuer leurs ressources, les encourageroit, répandroit l'aisance dans leur maisons, & la joie dans leurs cœurs, vraies & immanquables sources de population. Cette spéculation n'est point chimérique; ce commerce peut produire ces heureux effets; nous en avons pour témoignage irréfragable tous les pays où il est en vigueur: le peuple qui fait ce commerce, quoique assujetti à beaucoup de difficultés & d'entraves inconnues

dans les domaines heureux & libres des Etats-Unis, y a néanmoins un air charmant de santé & de gaîté. Habitans de la Géorgie, puissiez-vous en être persuadés & mettre ces conseils en usage.

SAVANNAH. Sa situation. Savannah, capitale de la Géorgie, est située sur les bords de la riviere qui lui donne son nom & facilite le commerce de ses habitans en rendant la navigation plus facile & plus avantageuse. Elle est à 118 milles de Charleston, par eau. Les vaisseaux de trois cents tonneaux peuvent entrer dans la ville, & remonter même au plus haut de la riviere. *Ses édifices.* Entre autres édifices, on remarque surtout l'église, la maison du conseil, l'hôtel-de-ville, & l'arsenal où l'on voit des canons toujours dressés sur leurs affuts. Les maisons, au nombre d'environ trois cents, y sont bâties avec régularité & à une égale distance l'une de l'autre, elles sont conséquemment très-aérées & très-saines. Les places y sont vastes, les rues belles. La premiere maison de cette ville fut construite le 9 février 1733. La ville est en forme de croissant, soixante pieds au dessus du niveau de la riviere. Le centre de Savannah s'éleve en amphithéâtre, & facilite le coup-d'œil riant d'une riche prairie placée vis-à-vis. Elle est sous la latitude de 32 degrés 5' nord & par 80 degrés 7 minutes de longitude occidentale (méridien de Londres).

Les Géorgiens font alliance avec les Indiens, & fixent les limites de leurs domaines respectifs. Il convient beaucoup à un gouvernement sage de vivre en paix avec ses voisins, c'est pour parvenir à cette félicité peu commune que le gouvernement de Géorgie vient de déterminer amicalement avec les nations indiennes les limites respectives de leurs pays. L'assemblée eut lieu à

Augusta, petite ville non loin de Savannah. Elle étoit composée des commissaires de cet état & des 36 chefs de la nation chiroquoise. Ce traité de cession fut signé le 31 mai 1783; il porte entre autres articles, que la ligne de démarcation commencera sur la riviere de Savannah au point où commence la ligne actuelle; de là en remontant cette riviere jusqu'a un endroit sur sa branche la plus septentrionale, communément nommée *Keowe*, d'où l'on tirera au nord-est une ligne qui coupera la premiere à commencer du sommet de la montagne d'*Occuna*, de là au sud-ouest vers la riviere de *Jugela* jusqu'au sommet de la montagne de *Cunoitee*, & depuis cette montagne jusqu'à la source de la riviere d'*Occonee* en la prolongeant dans son cours jusqu'à la ligne des Creeks. Une assemblée pareille est un témoignage authentique de l'heureuse harmonie qui subsiste entre les indiens & les habitans de la Géorgie. Ainsi les douceurs de la paix vont répandre dans toute cette immense contrée le bonheur & la prospérité la plus complete: elle sera certainement de longue durée, parce qu'il n'est pas à présumer qu'aucune puissance de l'Europe ait jamais la folie de vouloir la troubler, ni que les Nord-Américains aient l'ambition de vouloir étendre leur domination.

Après avoir parcouru du nord au sud tout l'empire des Etats-Unis, fait connoître leurs differens rapports, & les événemens principaux qui les distinguent, arrêtons nous un instant

fur quelques coutumes & ufages parmi les habitans.

Coutumes & usages généraux des Anglo-Américains.

Ces coutumes & ces ufages font à Philadelphie & dans toutes les villes de commerce à peu-près les mêmes. Les négocians fe raffemblent journellement entre midi & deux heures pour traiter de leurs affaires, foit à la bourfe, foit dans les cafés, comme à Londres.

Les termes que les négocians s'accordent mutuellement pour payer font de trois jufqu'à douze mois fuivant la nature du commerce; par exemple: dans les villes maritimes les négocians accordent aux marchands & particuliers des autres villes qui viennent acheter des marchandifes feches le terme de douze mois; fouvent ce payement fe fait fur le champ par l'échange des productions du pays: mais les négocians d'une ville fe payent prefque toujours comptant, foit par des notes ou billets de banque payables au porteur, foit en papier fur l'Europe, les ifles, &c. ou en efpeces qui confiftent comme nous l'avons dit précédemment en guinées, portugaifes & piaftres d'Efpagne; les François y ont introduit leurs monnoies & les louis d'or, les écus ont également cours en Amérique principalement à Philadelphie.

L'ufage eft de vendre la plus grande partie des marchandifes en ventes publiques, dans lefquelles les marchands & boutiquiers ont coutume de s'approvifionner, & comme le commerce n'eft point fujet aux entraves des maîtrifes, les affortimens de marchandifes font généraux dans les magafins, c'eft là où les particuliers vont faire ordinairement leur choix.

La

La ville de Philadelphie est la premiere où l'on a érigé une banque; elle est à peu près sur le même pied que celle de Londres. Quoique cette banque ne soit point nationale, elle jouit du plus grand crédit, & ses actions montent beaucoup. Cet établissement fait honneur aux lumieres de M. Morris qui le dirige en chef: comme il n'y a point de différence entre l'argent de banque & l'argent courant, il n'y a point d'agio; les porteurs de *notes* ou billets peuvent en aller recevoir le payement tous les jours sans escompte, ainsi les caissiers ou payeurs à la banque ne sont point à la charge de public. A l'égard des obligations, l'escompte se regle suivant la nature de ces mêmes effets. Il est défendu par la loi d'exiger l'intérêt au-delà de 7 p%. Les frais de protêt y sont considérables; ils se montent à 20 p%. Quoiqu'il y ait comme en Europe des procureurs, des notaires & des avocats, il est rare qu'on les employe en matiere de commerce: les différens entre négocians se réglent par des arbitres; si le cas ne peut se terminer ainsi, les parties ont alors recours aux loix, & chacune se choisit un avocat pour plaider sa cause; mais l'on n'y a recours qu'avec peine, à cause du haut prix de leurs honoraires. Les ordonnances de commerce sont enregistrées dans chaque état, & lorsque les circonstances exigent qu'on y fasse quelque modification, addition ou autres changemens, ils sont exactement publiés. La loi contre les mauvais débiteurs est la même qu'en Europe. On ne refuse le droit de bourgeoise à aucun individu; il s'accorde gratis. Ceux

qui se sont rendus coupables de quelques crimes, ou dont le caractere est connu pour dangereux, sont généralement exclus de ce privilege.

Dans toute l'étendue des Etats-Unis il y a des voitures publiques pour le transport des marchandises & des habitans ; le prix varie suivant la bonté ou la difficulté des chemins; il est ordinairement pour chaque voyageur de trois *pences* sterlings par mille & d'un peny par livre de bagage. Les particuliers voyagent pour la plupart d'une ville à l'autre avec leurs propres chevaux & voitures, mais plus communément à cheval, suivis de même par leurs domestiques. Ces voyages sont très-fréquens, & les communications sont très-grandes d'un état à un autre. Dans les belles routes l'on fait jusqu'à soixante milles par jour ou environ 20 lieues de France. Il y a partout des chemins de communication ; aucune barriere, aucune porte aux villes: les chemins publics sont entretenus avec soin par chaque ville ou bourg, cependant ils sont très-mauvais dans certains endroits par rapport aux montagnes.

Comme le goût des spectacles ne s'est point encore introduit en Amérique, les recréations des habitans sont les cafés, les promenades, les assemblées & les danses. L'union conjugale est en Amérique un sujet d'édification pour les Européens; les femmes sont presque toujours accompagnées de leurs maris & admises dans toutes leurs parties.

Les heures du repas différent peu des nôtres, on déjeûne à huit, on dîne à deux & l'on soupe à dix heures.

Quoique le congrès ait fixé sa résidence actuelle à Annapolis, capitale du Maryland, Philadelphie est toujours la plus intéressante ville des Etats-Unis, par sa situation, sa température & la douce harmonie de ses habitans. Si elle est privée du sénat américain, elle en est dédommagée en quelque sorte par la diminution du prix des denrées que l'affluence des étrangers & la résidence des ministres avoient fait beaucoup trop augmenter: d'ailleurs une ville de commerce ne sauroit être une ville de cour.

Lorsque nous avons fait dans le cours de cet ouvrage l'énumération du nombre d'habitans de chaque république, nous n'avons suivi que des calculs généraux; mais nous nous réservions d'en donner un état plus exact en même tems que les distances réciproques des treize capitales.

Etats.	Habitans	Capitales.	Distances du Sud au Nord.
En Géorgie.	25,000.	de Savannah.	
Sud-Caroline.	170,000.	à Charleston.	265 milles.
Nord-Caroline.	200.000.	Edenton.	370.
Virginie.	400,000.	Williamsbourg.	91.
Maryland.	220,000.	Annapolis *près Baltimore*.	192.
Delaware.	35,000.	New-Castle.	84.
Pensylvanie.	320.000.	Philadelphie.	30.
Nouvelle-Jersey.	130,000.	Princeton.	42.
Nouvelle-York.	200,000.	New-York.	55.
Connecticut.	206,900.	New-Haven.	88.
Rhode-Island.	50,400.	Providence.	132.
Massachuset.	350,000.	Boston.	45.
Nouvelle-Hampshire.	82.200.	Portsmouth.	60.
	2,389,500 habitans.	Ensemble	1454 milles.



CHAPITRE. XXIII.

Pour servir de suite au Ch. VIII. 2e. partie.

EXPORTATIONS propres pour l'Amérique Septentrionale.

Le calme que la paix va répandre sur les deux hémispheres ne peut que contribuer à affermir les liens que les puissances de l'Europe se sont empressées de former avec les Etats-Unis. Nous ne devons regarder les traités de commerce que l'on vient de conclure, que comme des articles préliminaires, des traités préparatoires à ceux que l'on formera par la suite, parce qu'il étoit impossible, dans la confusion des objets divers qui occupoient les parties contractantes, de stipuler avec clarté tous les points essentiels. On ignoroit encore quels élémens l'on devoit suivre; on ne pouvoit avoir encore cette certitude que donne l'expérience, pour autoriser des expéditions considérables; aussi avons nous vu que la plupart se sont croisées mutuellement, que tous les articles sont tombés au dessous de leur valeur: j'en donnerai un exemple. Les marchandises Angloises de différentes sortes étoient en 1782 à bien meilleur marché à New-York qu'à Londres. Je suis même informé par des lettres particulieres de Philadelphie, que les marchandises d'Europe y sont actuellement à

Causes des mauvaises spéculations avec l'Amérique.

plus de 25 p% au deſſous des prix de fabrique. D'où vient cette baiſſe énorme, ſi ce n'eſt de la trop grande abondance de ces mêmes articles? Si les négocians qui ſe ſont empreſſés d'y faire des expéditions, avoient plus conſidéré les loix de la prudence que celles d'une ambition démeſurée, ils ne ſeroient pas maintenant dans le cas de regretter le zele qu'ils ont prétendu manifeſter pour la bonne cauſe, zele qui dans la plupart n'étoit que le maſque de leur intérêt particulier. Les négocians bien intentionnés, & peu récompenſés, ne doivent cependant pas renoncer au commerce de l'Amérique; la ſuite les dédommagera probablement de ces eſſais malheureux. Il importe pour cela de connoître les beſoins de l'Amérique & ceux des Européens, les articles que l'on peut fournir & ceux qu'il convient de tirer; il faut conſidérer quelles nations peuvent fournir à meilleur compte. C'eſt d'après un tel examen qu'un négociant prudent doit travailler avec l'Amérique.

Moyens de réparer ces pertes.

Après avoir ſoigneuſement détaillé les différentes productions des Treize-Etats-Unis; il eſt à propos de dire quelles marchandiſes de l'Europe il convient le plus d'y envoyer, pour ſe procurer des retours avantageux. Ces articles conſiſtent principalement en

Marchandiſes propres au commerce de l'Amérique.

Toute ſorte d'ouvrages travaillés en fer, acier, cuivre, étain, plomb & bronze.

Clincailleries d'Angleterre, de France & d'Allemagne, articles très-recherchés, ſurtout les premiers, par rapport à la beauté de la main d'œuvre.

Soie à coudre de différentes couleurs & qualités.

re rappelleront longtems encore aux Américains ces scenes de dévastations & de cruautés. La paix va répandre ses pavots bienfaisans sur les deux hémispheres, & le sentiment qui l'accompagne sera pour les cœurs ulcérés un baume salutaire qui fermera toutes les plaies. On est généralement d'opinion que le commerce entre l'Angleterre & les Etats-Unis va devenir considérable; avant de juger si cette opinion est fondée, examinons quels sont les objets principaux de ce commerce. La comparaison des diverses marchandises de fabrique européenne va être la base de notre examen.

Examen de la qualité différente de ces exportations.

Draps.

A l'égard des draps, ceux que l'on nomme Abbeville, Louvier, Sedan feront toujours pour la France des qualités à opposer aux plus belles de l'Angleterre. Si les qualités sont égales, le lustre de ceux de France est plus beau. Avouons cependant que dans les draps *mélangés*, ceux d'Angleterre l'emportent sur ceux de France.

Avant la guerre la consommation de l'Amérique étoit principalement en drap de 12 schelings la verge (1). Les draps fins y valoient 13 à 14 sch. Mais l'empire de la mode qui fait varier le commerce & dirige la plupart des hommes, conservera toujours à la France cette prépondérance qu'aucune nation de l'univers ne peut lui disputer. Combien à plus forte raison y prétendroit-elle, si elle réduisoit les droits qu'elle met sur les laines qui y sont environ 15 pour cent plus cheres

---

(1) Ou 17 liv. 16 sous 4 den. tournois l'aune de France.

qu'en Angleterre. Les manufactures de laine en France exigent une réforme & des soins dignes d'un ministere aussi éclairé qu'il l'est. Les fabricans en France n'ignorent pas que les étoffes de laines légeres d'Angleterre, telles que les camelots, les callemandes, les ras de Châlons, tammis ou étamines &c. pour la doublure des habits sont préférés en France & dans les Pays-Bas Autrichiens, malgré les droits énormes qui en augmentent le prix. Ces articles sont trop essentiels pour ne pas chercher les moyens d'y remédier en les perfectionnant.

Les fabriques de draps, jadis si florissantes en Hollande, notamment à Leyde & à Utrecht, ne sont déchues de leur ancienne splendeur que par l'introduction trop rapide des draps d'Angleterre, & surtout par la cherté de la main d'œuvre. On a de la peine à concevoir comment les Hollandois ont perdu cet avantage, eux qui achetoient autrefois leurs laines de l'Angleterre & faisoient presque seuls le commerce de draps dans l'Europe. Ces achats étoient si considérables que sous Edouard III, ils alloient jusqu'à 23,000,000 liv. sterl. Alors les Anglois ne savoient pas travailler leurs laines: mais trop actifs pour fermer longtems les yeux sur les avantages de ce commerce, ils se sont industriés, ils ont essayé, & leurs essais ont amené des progrès. C'est surtout après avoir prohibé ces exportations que l'on vit s'élever dans toute l'Angleterre une foule de manufactures pour les draps de toute espece; à l'égard des draps fins, ils les fabriquoient avec les laines d'Espagne.

Dans les états feptentrionaux de l'Amérique, le prix commun de la bonne laine eft à 1 fch. Les grands articles de confommation en laine dans les états méridionaux font principalement pour les efclaves; on y envoie des cotons de Kendall faits dans le Weftmoreland, de 12 jufqu'à 16 den. fterl. par verge; des flanelles du pays de Galles, depuis 16 jufqu'à 20 den.; des plaindings d'Ecoffe, forte de ferge ou d'étamine qui fert aux Ecoffois de manteau, à environ 6 ou 7 den. la verge; des bas de la même étoffe, depuis 8 jufqu'à 10 fch. la douzaine. Pour les planteurs, des buffles de l'Yorkshire, verge large de $\frac{5}{4}$ de 4 à 5 fch.; des frifes dito de 4 à 6 fch. & des draps étroits de 4 à 5 fch. La France & la Hollande peuvent imiter avec fuccès ces articles, & prétendre de même à une certaine confommation.

Coutellerie, manufactures de fer & d'acier de toute efpece.

Les Anglois ne fe fervent ordinairement que du fer Suédois pour leurs manufactures en ce genre, parce qu'il eft plus dur & d'une meilleure qualité que d'autre. L'Amérique a toujours préféré les cloux de Glascow pour cette raifon, quoiqu'ils foient environ 15 p% plus chers que ceux de Briftol. Afin de donner aux autres puiffances des notions claires fur ce commerce, & un objet de comparaifon pour examiner les moyens de participer à ce commerce avec l'Amérique, entrons dans quelques détails. Le coût d'un tonneau de fer eft en Angleterre de 10 liv. fterl. les droits à 10 fch. la charge, le fret, la main d'œuvre depuis 11 jufqu'à 45 livres; enforte que la valeur totale d'un tonneau de fer étranger, quand il eft travaillé en Angleterre, eft, fuivant l'efpece

de travail, depuis 21 liv. jusqu'à 56 liv. sterl. à peu-près dans les proportions suivantes.

Verges.	20 Livres.
Cercles.	21.
Verroux.	25.
Ancres.	30.
Cloux.	31.
Houes, Essieux. . . .	49.
Enclumes.	41.
Acier depuis 26 jusqu'à 56.	

L'exportation en ce genre étoit avant la guerre de 15 à 20,000 tonneaux; ainsi on peut en estimer le prix moyen à 28 liv. par tonneau, puisque le plus bas prix est de 11 liv. & le plus haut de 45, ce qui produisoit annuellement à l'Angleterre un profit de 484,000 liv. Nations rivales de l'Angleterre en industrie, profitez du moment; imitez sa perfection dans la main d'œuvre & cherchez à balancer avec elle un commerce aussi lucratif. Aussi longtems que cette puissance conservera les impôts énormes qu'elle met sur le fer, vous êtes assurées d'obtenir au moins la concurrence; & comme l'impôt tue l'impôt, ce droit nuira toujours à cette partie lucrative de son commerce & finira par l'écraser.

On sait qu'en Angleterre le droit sur les fers étrangers étoit en 1781 de 54 sch. 4 den. par tonneau, & qu'il n'est en Irlande que de 10 sch. Comme ce royaume peut actuellement, sans violer le traité, envoyer du fer dans les états de l'Amérique septentrionale qui ne sont plus colonies anglaises; que les Irlandois jouissent en Amé-

rique de la plus grande confidération, l'Angleterre paroît ne devoir craindre de plus grande concurrence dans ce commerce que de leur part. Cependant la Ruffie, l'Allemagne & les autres pays qui ont du fer fans droit, ne peuvent manquer d'obtenir certaine préférence par rapport à la modicité du prix, furtout depuis qu'on a élevé des moulins pour fendre & à rouleaux.

De leur côté, les Américains, attentifs à faifir tout ce qui peut augmenter leur commerce & leur profpérité, ne négligeront furement pas les fabriques de fer; déjà leurs effais font heureux, les effieux y font meilleurs que dans aucun endroit; ils y emploient le plus beau fer qui fert aux Anglois à faire des ouvrages plus délicats, mais ils font une fois plus chers.

Porcelaine & poterie. Quoique les effais que l'on a faits à Philadelphie pour y établir des manufactures de poteries, n'aient pas eu de fuccès, ils annoncent un principe d'induftrie qui conduira probablement à des effais plus heureux; c'eft affez qu'ils aient effayé pour penfer qu'ils réuffiront. Le feul inconvénient que les Américains éprouveront, c'eft qu'on affure qu'ils n'ont pas chez eux une quantité affez confidérable de *flint*, objet indifpenfable pour la manufacture de la bonne porcelaine. A ce défaut la Hollande peut leur fournir à meilleur marché qu'aucune puiffance, la porcelaine des Indes orientales qui porte le nom de Chine; & à peu-près dans les mêmes prix, la poterie blanche que l'on fabrique à Leyde, à l'imitation de celle d'Angleterre.

Verres. Lorfque les manufactures de verreries de Philadelphie auront reçu les encouragemens dont elles font fufceptibles, les Américains pourront, à quel-

ques articles près, se passer des secours de l'Europe. En attendant, la Hollande peut jouir de l'avantage de leur fournir à bon compte les miroirs ordinaires. Quant aux belles glaces, la France aura toujours la préférence, depuis surtout que la chymie a dirigé ses travaux. Le verre pour les fenêtres, qui faisoit autrefois un objet si important pour le commerce de l'Angleterre, se fabrique avec succès par des Allemands à New-Jersey, & si l'on parvient à découvrir en Amérique la terre propre à faire les pots dont on se sert dans les manufactures de verres, si le flint s'y trouve en plus grande quantité, ce commerce sera entierement perdu pour l'Europe.

On a de la peine à concevoir l'assertion de milord Scheffield qui prétend qu'il n'y a pas en Amérique assez de laine pour fairé une paire de bas à chacun de ses habitans. Un territoire immense, des campagnes fertiles, des prairies couvertes de troupeaux prouvent évidemment le contraire. Le lord Scheffield veut peut-être dire que les fabriques de bas ne sont pas assez multiplées pour suffire aux besoins des habitans; cela paroîtroit au moins plus probable. La plus grande consommation en ce genre est en bas de laine, de fil & de coton; ceux de soie n'y sont pas d'un grand débit, ce luxe n'y est encore que dans son enfance. *Bas.*

Quand l'Amérique aura assez de fonds pour pouvoir tanner le cuir, & le laisser comme en France & en Angleterre trois ans dans la fosse, les Américains pourront se procurer chez eux des souliers aussi bons que les meilleurs d'Europe. On est *Souliers.*

d'opinion en Angleterre que pour avoir une paire de souliers excellens, il faudroit unir une empeigne de cuir anglois avec une semelle de cuir américain.....

Chapeaux. La cherté de la main d'œuvre nuit aux fabriques de chapeaux de l'Amérique. Si c'est là le seul obstacle, il ne peut être de longue durée. L'augmentation rapide de la population d'un côté, le grand nombre d'émigrans de l'autre, préparent à l'Amérique les secours les plus grands & les succès les plus considérables.

Velours, panne & draps de coton. L'Angleterre est depuis longtems en possession de ce commerce, & n'a guere eu en ce genre d'autre concurrence qu'avec Rouen, qui depuis quelques années a considérablement perfectionné ses fabriques de coton. Mais on donne la préférence à celles de Manchester. Les laines y sont à 20 p% meilleur marché qu'à Rouen, mais à Rouen la main d'œuvre & le coton y sont à meilleur compte, il ne manque à cette ville qu'une consommation plus suivie & plus considérable pour la mettre dans le cas de balancer les fabriques de Manchester, tant en Allemagne, en Hollande & dans les Pays-Bas qu'en Amérique.

Merceries & modes. Les beaux rubans de fil & le beau fil qui viennent de la Hollande & de la Flandre sont les meilleurs que l'on connoisse. Amsterdam en est l'entrepôt général. La France peut fournir aussi ces articles, surtout ce que l'on nomme rubans de laine, jarretieres, gros fils & soie à coudre. Quoique l'Angleterre prétende que les rubans qu'elle fabrique sont plus beaux que ceux de France, parce qu'elle n'emploie que de la soie de Turquie,

du Bengale & de la Chine, la France aura toujours une préponderance marquée dans ce genre. Elle la conservera par la variété que les ouvriers mettent dans leurs dessins & par le ton que ce royaume donne à tous ceux qui l'environnent. Si les gazes d'Angleterre sont plus belles que celles de France, les taffetas, les satins & généralement toute espece d'étoffes de soie sont plus beaux, mieux fabriqués, & à meilleur marché en France qu'en Angleterre.

Les épingles, les aiguilles & plusieurs merceries en ce genre sont beaucoup mieux finies en Angleterre qu'ailleurs, même à égalité de prix.

Assiettes d'étain, plomb en saumon & en feuille, cuivre en feuille & travaillé en ustensiles de cuisine & autres.

Le traité de commerce que la Suede vient de conclure avec les Etats-Unis paroît lui assurer la préférence dans le commerce du fer & du cuivre brut. La cherté de la main d'œuvre en Amérique fera quelque tems un obstacle aux progrès de ce commerce; mais il ne peut être de longue durée. Les Américains emploient en batteries de cuisine & autres articles l'étain en feuille, & le plomb en saumon & en feuille qu'ils tirent d'Europe. Mais ces objets d'importation dans l'Amérique septentrionale se reduiront à peu de chose, lorsque par la suite les Américains pourront faire exploiter avec vigueur les riches mines qu'ils ont dans leur territoire tant en plomb qu'en cuivre & en fer. Il y a surtout des mines de plomb dans la Virginie sur l'Ohio & sur le Mississipi qui sont si riches, qu'elles paroissent près de la surface & promettent les plus heureux succès.

Si l'on excepte les grandes villes, la plus grande partie des maisons en Amérique sont construi-

Couleurs pour peindre. tes en bois, & nécessite comme en Hollande le besoin de les peindre. L'huile de lin qui sert à marier les couleurs, se tire comme l'on fait du rebut de la graine de lin qu'on met de côté lorsqu'on nettoie cette graine pour l'exportation; ainsi cet article réuni au blanc, ou à la craie, & au blanc de plomb qui forment au moins les trois quarts de toute espece de peinture, offrent au commerce des motifs pour la spéculation. C'est aux pays qui peuvent les fournir à meilleur compte à se procurer la préférence chez les Américains.

Cordages & chandelles de vaisseau. Aucune nation d'Europe ne peut fournir aux Américains des cordages meilleurs que ceux qu'ils font chez eux. Les Hollandois en fabriquent comme les Russes d'une qualité aussi bonne, mais ils la gardent pour leur propre usage, & n'exportent que les cordages qu'ils font du chanvre le plus médiocre & de vieux cables. Quant aux chandelles de vaisseau, la Hollande peut le disputer à l'Angleterre, soit pour les assortimens convenables, soit pour la qualité, & à cet égard les Américains s'en pourvoiront chez ceux qui leur feront les meilleures conditions.

Toiles. Les Américains préféreront toujours pour leur usage les toiles de Gand & de Courtrai, parce qu'elles réunissent la beauté à la solidité. La toile appelée belle Hollande, n'aura guere la préférence que lors qu'elle sera moins chere que les premieres, mais la Hollande étant à peu-près l'entrepôt général des belles toiles, elle conservera toujours l'avantage de l'exportation. Les Anglois envoyoient ci-devant beaucoup de toiles d'Osnabrugh; les assortimens s'en faisoient à Brême d'où

d'où les négocians de Glascow les exportoient. Le *Beeding-roll* étoit la toile qui servoit dans la Virginie, le Maryland & la Caroline à faire des pantalons pour les negres, des sacs &c. En 1772 on exporta pour l'Amérique, de la Russie en Angleterre, 15000 pieces de toiles pour draps: Quant aux toiles à voile, il est apparent que la Russie restera en possession de ce commerce, à moins que les fabriques qui sont à Philadelphie, n'augmentent & ne prosperent.

Le papier commun pour les gazettes se fabrique en Amérique à meilleur marché que partout ailleurs; à l'égard du papier à écrire; les fabriques de Hollande sont trop considérables & trop perfectionnées pour ne pas jouir de la préférence. Celles d'Angleterre sont très-belles, mais le prix en est trop haut. Celles de France sont bien à aussi bon marché que celles de Hollande; mais celles-ci l'emporteront toujours sur les autres par rapport à la blancheur & à la finesse. *Papier*

La France peut fournir à l'Amérique des dentelles de fil & de soie tant blanches que noires à aussi bon compte que la Flandre; celles de Marseille ont surtout beaucoup du débit en Amérique. A l'égard des dentelles fines de Bruxelles & de Flandre, elles n'y sont point encore devenues nécessaires au luxe; on en consomme très-peu. Il se fait en Amérique une si grande consommation de dentelles noires, de cravates noires, & de mouchoirs de soie de toute espece, qu'elle égale à peu de chose près celle de tout autre article en soie. *Dentelles*

Le sel en Angleterre est plus beau & à meilleur marché qu'en France; les Américains paroissent *Sel*

préférer le sel anglois pour saler le bœuf, celui des Indes occidentales pour saler le lard & le beurre, & préférent à tous égards celui de Lisbonne & de St. Ubes pour saler le poisson.

Marchandises des Indes orientales. Jusqu'à ce que les Américains se soient procuré les moyens d'établir eux-mêmes un commerce direct avec les Grandes Indes ils devront nécessairement s'approvisionner en ce genre chez les nations d'Europe qui se sont emparées de ce commerce. Les compagnies de Hollande & d'Angleterre sont jusqu'à présent celles qui fournissent ces denrées à toute l'Europe; la France n'a pas encore pu parvenir à soutenir la concurrence, elle paroît cependant s'occuper sérieusement des moyens d'y parvenir; les Américains trouveront plus d'avantage pour le moment à profiter des ventes des compagnies hollandoises & angloises; c'est par elles qu'ils se procureront le salpêtre des Indes orientales le meilleur que l'on connoisse. Quant au thé & autres marchandises dont ils peuvent avoir besoin, toute indication quelconque seroit ici un hors-d'œuvre, & ce sera toujours le cas quand il s'agira de parler d'un commerce exclusif.

L'empire de la mode assure à la France un commerce toujours actif chez l'étranger. La raison de l'intérêt, la raison du bas prix, peuvent porter atteinte aux progrès de la mode; mais comme il n'est aucun pays qui puisse mieux que la France faire adopter ses modes & établir des bas prix, les François jouiront toujours d'une consommation assurée chez les Américains. On sait par exemple qu'en Italie, dans certaines contrées, il est des articles de soirie manufacturées sur le lieu même à bien meilleur compte que les articles de France, mais les grands qui donnent le ton, les bourgeois qui veulent les imiter,

rameneront toujours en France une consommation sûre. L'on vante actuellement la simplicité du costume chez les Américains: dans peu l'on verra arriver à pas rapides le luxe & le rafinement, suites inséparables de la prospérité du commerce.

Ce que la prudence doit suggérer dans les spéculations pour l'Amérique.

Par les dénominations générales que nous avons données au commencement de ce chapitre sur les exportations à faire en Amérique, nous entendons des assortimens que la mode & le goût doivent prescrire: mais il est prudent d'éviter la concurrence pour des articles que l'on sauroit y être trop abondans pour donner du bénéfice. Dans ce cas, comme dans la maniere de recevoir ses retours, le négociant instruit n'a pas besoin d'éclaircissemens, ni de conseils, & nous terminerons ce chapitre par prévenir qu'après avoir considéré les habitans des Treize-Etats-Unis comme des hommes également versés dans le commerce & dans la politique, ce seroit entendre peu ses intérêts que de leur envoyer des marchandises hors de mode, ou de mauvaise qualité. Leurs rapports avec la France sont trop étendus, pour ignorer ce que l'on désigne par le beau & bon; ils savent même jusqu'aux prix de fabrique. Cette derniere connoissance n'est surement pas à l'avantage du commissionnaire; mais l'*unicuique suum* est de tous les peuples, & de tous les pays.



CHAPITRE XXIV.

Précis du mémoire des Etats-Unis.

DANS le IVe chap. de la IIe part. de cet ouvrage, nous avons promis de donner un précis du mémoire que S. E. M. J. Adams présenta à Leurs Hautes-Puissances, sur une alliance avec les Etats-Unis de l'Amérique. Cette piece est un chef-d'œuvre. Il y regne ce ton simple convenable à un état naissant, cette fermeté républicaine incapable de fléchir sous les obstacles qu'on pourroit opposer à son indépendance. La nécessité de cette alliance y est démontrée par l'histoire, la politique & les avantages réciproques de commerce. Il étoit difficile, nous dirons même impossible, que ce mémoire ne fît la plus grande sensation sur les esprits, & ne les préparât à reconnoître cette indépendance & à former un traité d'alliance & de commerce.

Après avoir justifié la conduite des colonies unies par les provocations & le despotisme de la mere-patrie, la nécessité de soutenir courageusement leur indépendance, de la rendre solide & permanente par une sage administration, le ministre américain justifie ainsi la sage politique des colonies envers la nation hollandoise.

„ Quand le congrès, suivant les notions de la saine politique, imagina d'envoyer des personnes chargées de négocier des alliances en Europe, ce

ne fut point par un oubli dédaigneux, qu'il n'envoya pas en même tems un ministre à Vos Hautes Puissances: mais connoissant la nature des liaisons politiques entre la Grande-Bretagne & cette république, ainsi que le système de paix & de neutralité, qu'elle avoit cherché depuis si longtems; il jugea qu'il ne convenoit pas de tenter alors à la brouiller avec ces alliés, à fomenter la discorde dans la nation où à la jeter dans l'embarras. Mais depuis que l'administration britannique, uniforme & constante dans ses plans d'iniquité, méprisant ses alliés comme elle avoit méprisé ses concitoyens établis dans les colonies, se jouant de la foi des traités, comme elle s'étoit jouée des chartres royales, violant les droits des nations, comme elle avoit violé les loix fondamentales des colonies & les droits inhérens des sujets britanniques, a supprimé arbitrairement tous les traités entre la couronne & cette république, déclaré la guerre & commencé les hostilités, après avoir laissé longtems auparavant percer les desseins qu'elle avoit adoptés: tous ces motifs qui ont retenu le congrès, n'existent donc plus; & l'occasion s'offre de proposer des liaisons telles que les Etats-Unis de l'Amérique ont droit d'en former, telles qu'elles puissent se concilier avec celles qu'ils ont déjà formées avec la France & l'Espagne, liaisons qu'ils sont tenus par tous les motifs du devoir, de l'intérêt & de l'inclination d'observer comme inviolables & sacrées, liaisons enfin qui ne soient pas contraires à tous les autres traités qu'ils sont dans l'intention de proposer à d'autres souverains."

„ S'il y eut jamais une alliance naturelle entre les nations, c'est celle qui pourroit être formée entre les deux républiques."

Allusion ingénieuse & fine.

„ Les premiers colons qui jeterent les fondemens des quatre Etats septentrionaux, trouverent dans cette république un asile contre la persécution religieuse. En ouvrant nos annales nous apprenons qu'ils resterent ici depuis l'année 1608 jusqu'en 1620, ainsi pendant les douze années antérieures à leur émigration. Ils ont entretenu constamment & transmis avec joie à la postérité le souvenir de la protection & de l'hospitalité & particulierement de cette liberté religieuse qu'ils avoient trouvées ici, après avoir cherché vainement tous ces avantages en Angleterre."

„ Les premiers habitans des deux autres Etats, la Nouvelle-York & la Nouvelle-Jersey, étoient sortis directement de ce pays; & leurs descendans conservent encore la religion, le langage, les coutumes, les mœurs & le caractere de cette nation. L'Amérique en général, avant qu'elle eût formé des liaisons avec la maison de Bourbon, a toujours considéré cette nation comme sa premiere amie en Europe. Les principaux traits de son histoire, les grands hommes qu'elle a produits, soit dans les différens arts de la paix, soit dans les opérations militaires par mer & par terre, ont été regardés comme des modeles & des objets particuliers d'étude, d'admiration dans chacun des Etats de l'Amérique."

Analogie entre les Américains & les Hollandois.

„ La conformité de religion, quoiqu'elle ne soit plus considérée actuellement comme aussi essentielle à des alliances qu'elle l'étoit autrefois, ne laisse pas de passer pour une circonstance heureu-

se. On peut donc assurer, sans s'écarter de la vérité, qu'il n'y a pas de nations qui aient plus de ressemblance pour la religion, les dogmes & la discipline ecclésiastique, que ces deux républiques. D'après cette considération, autant qu'elle peut ajouter du poids à la chose, l'alliance serait parfaitement naturelle entre les deux états."

„ La ressemblance des formes de gouvernement est encore ordinairement regardée comme un autre circonstance qui rend les alliances naturelles. Quoique les constitutions des deux républiques ne soient pas exactement les mêmes, on n'a pas laissé de remarquer beaucoup d'analogie entr'elles; il y en a du moins assez pour faciliter les liaisons réciproques."

„ Quant aux usages généraux, quant à la liberté des sentimens sur les articles importans relatifs aux examens des cultes, au droit du jugement particulier, à la liberté de conscience, avantages si précieux à maintenir & si doux à dispenser au genre-humain, avantages actuellement plus exposés dans la Grande-Bretagne par l'esprit d'intolérance qui ne cesse d'y fermenter, que dans aucun autre pays, quelle ressemblance est plus frappante que celle qui subsiste entre les deux nations?"

„ L'origine des deux républiques a tant de ressemblance que l'histoire de l'une paraît n'être que la copie de l'autre: Il n'est pas dans les Provinces-Unies de citoyen éclairé qui ne soit obligé d'avouer la justice & la nécessité de la révolution Américaine, s'il ne veut condamner ce qu'il y a de plus brillant dans les actions de ses immortels ancêtres: actions revêtues du suffrage & de

l'applaudiſſement du genre-humain & justifiées par les décrets irrévocables du ciel."

Enumération des avantages réciproques.

„Il eſt un autre circonſtance qui, dans ce ſiecle, a plus d'influence encore que toutes les autres pour la formation des amitiés nationales. Je veux parler du grand & puiſſant intérêt du commerce. Vos Hautes Puiſſances en connaiſſent le ſyſtême général & les progrès continus dans toutes les parties du globe, d'une maniere trop ſupérieure, pour qu'il me fût poſſible de leur développer à cet égard des choſes qui leur ſeroient inconnues. Il n'eſt, cependant, pas hors de propos de faire obſerver que la poſition centrale de ce pays, la vaſte étendue de ſa navigation, l'importance de ſes établiſſemens dans les Indes orientales & occidentales, l'intelligence ſupérieure de ſes marchands, le grand nombre de ſes capitaliſtes & la richeſſe de ſes fonds ont inſpiré à l'Amérique un penchant particulier pour ſe lier avec elle. D'un autre côté, l'abondance & la variété des productions de l'Amérique; les matieres premieres qu'elle offre pour les manufactures, pour la navigation & pour le commerce; la grandeur de ſes demandes & des conſommations des marchandiſes Européennes, de celles de la Baltique & des Indes-orientales & la ſituation des établiſſemens Hollandois dans les Indes-occidentales, toutes ces conſidérations levent tous les doutes qu'on pourrait avoir ſur les avantages que cette république retirerait d'une alliance avec les Etats-Unis. Les Anglois ſont tellement convaincus de cette vérité, qu'ils ont toujours regardé cette nation comme leur rivale pour le commerce de

d'Amérique : c'eſt cette opinion qui leur inſpira l'idée de rendre & de maintenir ce terrible acte de navigation, également funeſte au commerce & à la puiſſance maritime de ce pays, ainſi qu'au commerce & aux droits des colonies. L'occaſion s'offre actuellement pour les deux états de briſer pour toujours ces entraves odieuſes. Si quelque conſidération eût pu jamais empêcher les Anglois d'éclater en guerre avec vos hautes puiſſances, c'eût été la crainte d'une alliance entre les deux républiques : il eſt aiſé de prévoir que rien n'eſt plus capable de les obliger à faire la paix qu'une alliance ſemblable, dès qu'elle ſera complettement formée. Il ſeroit inutile d'indiquer en particulier, les avantages infinis que retireroient les établiſſemens de la république dans les Indes-occidentales d'un commerce ouvert, encouragé & protégé avec le continent de l'Amérique. Il eſt également inutile d'indiquer en particulier les immenſes avantages que retireroit la compagnie des Indes-orientales en envoyant directement ſes denrées dans les marchés de l'Amérique : quelle extenſion on peut donner au commerce même de la Baltique par la liberté de la navigation avec l'Amérique qui a toujours fait de ſi grandes demandes & qui en ſera de bien plus grandes encore des chanvres, des cordages, des toiles à voile & des autres articles de ce commerce : quels avantages la navigation nationale retitera de la conſtruction & de l'achat qu'elle y ſera de vaiſſeaux : combien le nombre de leurs matelots pourroit s'augmenter : enfin, quels avantages les deux pays retireroient en ouvrant mutuellement leurs ports

aux vaisseaux de guerre & armateurs de l'un de l'autre."

„ Si, donc, la conformité de religion, de gouvernement, de mœurs primitives; si donc les intérêts de commerce les plus étendus & les plus durables peuvent former un motif & un attrait pour des liaisons politiques, le soussigné se flatte que dans tous ces points, l'union est si évidemment naturelle que jamais la providence n'a désigné, d'une maniere si frappante, deux nations éloignées, à être unies l'une avec l'autre."

Ces considérations étoient, sans doute, bien capables de faire une impression avantageuse dans les esprits: mais comme l'intérêt doit aller avant tout, il étoit essentiel de tranquiliser sur ce point une nation aussi jalouse de son commerce que la Hollandaise: c'est pour atteindre ce but que le ministre fait l'énumération suivante des avantages réciproques de commerce.

„ Puisqu'il est évident & certain que d'un côté les Américains n'ont aucun penchant à rentrer sous la domination britannique, & que d'un autre côté, les puissances de l'Europe ne pourroient ni ne devroient y consentir avec sécurité, pourquoi laisser cette funeste source de querelle ouverte au hazard d'événemens qui plongeroient les nations de l'Europe dans de nouvelles scenes d'horreur & de sang; lorsque les puissances maritimes n'auroient qu'un pas décisif à faire pour la fermer; en faisant des traités avec une nation qui jouit depuis longtems de l'avantage d'être souveraine, & qui l'est de fait & de droit. Je crois pouvoir me flatter que l'exemple de vos

Hautes Puissances seroit imité par tous les états maritimes, particulierement par ceux qui ont eu part à la rédaction du dernier côde de marine. L'idée que l'indépendance de l'Amérique pourroit nuire au commerce de la Baltique, est une crainte frivole."

„ Cette objection est non-seulement destituée de fondement; on peut même assurer qu'il arriveroit précisément le contraire. Le fret, les assurances pour les voyages où il faut traverser l'Atlantique, sont si hauts; la main d'œuvre est si chere en Amérique, que le goudron, la poix, la térébenthine & les bois de construction navale ne pourroient jamais être transportés en Europe à des prix aussi modiques que peuvent le faire les pays à portée de naviguer dans la Baltique. Avant l'époque de la révolution, les Anglois ne soutenoient ce commerce qu'avec la plus grande difficulté, le parlement se vit même obligé d'assigner des primes énormes pour encourager la culture de cette branche d'industrie. Quant au chanvre, aux cordages, & aux toiles à voiles, bien des siecles s'écouleront probablement, avant que l'Amérique en recueille une quantité suffisante pour sa propre consommation. La raison est de la derniere évidence; c'est que ces articles peuvent être apportés, ou d'Amsterdam, ou même de Pétersbourg & d'Archangel à beaucoup meilleur marché qu'ils ne coûteroient dans le pays. L'Amérique sera, conséquemment, pendant des siecles, un marché des plus avantageux pour la plupart des marchandises, qui viennent de la Baltique."

Quand même les esprits n'auroient pas été favorablement disposés, il est douteux qu'ils eussent pu résister à des assertions aussi prépondérantes: c'est au tems à en développer la justesse & les heureux effets.



CHAPITRE XXV.

Considérations sur les traités en général, & en particulier sur ceux entre les puissantes de l'Europe & les Etats-Unis.

MINISTRES pacificateurs des querelles des rois, j'en appelle à vos consciences & non à celles de vos maîtres, qui communément ne voient que par vous. Quand vous traitez ensemble de l'intérêt des peuples, leur intérêt est-il bien le vôtre, & mettez-vous votre gloire à augmenter leur félicité? Employez-vous bien sincérement toute votre sagacité à prévenir les fausses interprétations, à n'employer que les termes les plus clairs pour exprimer vos réserves & vos conditions? Etes-vous bien sûrs quand vous conduisez la main des souverains pour signer ces alliances & ces traités, que vous ne compromettez point leur dignité, que vous ne travaillez que pour leur gloire & le bonheur de leurs sujets? Etes-vous bien persuadés, bien tranquilles à l'égard des moyens de prouver l'injustice du premier infracteur? Pardonnez ces questions à un ami de l'humanité. Et pourquoi vous en offenseriez-vous, puisque vous n'êtes que des hommes & non des dieux qui seuls ne peuvent se tromper? Pourquoi le genre humain est-il depuis les premiers siecles du monde

Ce que sont les traités entre les puissances & ce qu'ils devroient être.

des ministres dignes de vous, dans votre empire que des sujets dans la prospérité.

Le premier traité que les Etats-Unis aient fait en Europe fut celui qu'ils signerent avec la France le 6 février 1778. Il étoit naturel que leur premiere liaison fût avec la nation qui la premiere & la seule les ait aidé à consommer heureusement cette révolution. En voici les articles principaux.

I. Il y aura une paix ferme, inviolable, universelle, & une amitié sincere entre S. M. T. Ch. & les Etats-Unis.

II. Les parties n'accorderont aucune faveur particuliere à d'autres nations en fait de commerce & de navigation, qui ne devienne aussitôt commune à l'autre partie.

III. Les François ne payeront chez les Etats-Unis d'autres ni plus grands droits & impôts de quelque nature qu'ils puissent être & quelque nom qu'ils puissent avoir, que ceux que les nations les plus favorisées sont ou seront tenues de payer, & jouiront des mêmes privileges & exemptions quelconques.

IV. Réciprocité en faveur des habitans & sujets des Etats-Unis.

V. Les Etats-Unis jouiront de l'exemption de l'imposition de 100 sous par tonneau, établie en France sur les navires étrangers, si ce n'est lorsque les navires des Etats-Unis chargeront des marchandises de France dans un port de France pour un autre port de la même nation; dans ce cas ils acquitteront ce droit aussi longtems que les nations les plus favorisées seront obligées de l'ac-

l'acquitter. Libre aux Etats-Unis d'établir chez eux un droit équivalent.

VI, VII. Les partis se prêteront en mer & dans les ports respectifs tous les secours possibles & naturels entre deux nations amies & alliées.

VIII. Sa Majesté Très-Chrétienne interposera ses bons offices auprès des puissances barbaresques en faveur des Etats-Unis pour la sureté, l'avantage & la commodité de la navigation & du commerce desdits Etats-Unis.

IX. Sous peine de confiscation aucune des parties ne pêchera dans l'étendue des mers de l'autre.

X. Les Etats-Unis ne troubleront jamais les François dans la jouissance & exercice du droit de pêche sur les bancs de Terre-Neuve, désigné dans les traités d'Utrecht & de Paris.

XI. Aucuns des sujets des Etats-Unis ne seront réputés Aubains en France, & les François auront la même faveur chez les Etats-Unis, sans qu'il soit dérogé aux loix promulguées en France contre les émigrations. Permis aux Etats-Unis de statuer sur cette matiere telles loix qu'ils jugeront à propos.

XII. Les navires marchands des deux nations destinés pour des ports ennemis de l'une ou de l'autre seront tenus d'exhiber, soit en haute mer, soit dans les ports & havres, leurs passeports & certificats pour constater si leur chargement n'est pas de la qualité de ceux qui sont prohibés comme contrebande.

XIII. Défense aux navires surpris en contravention de rien détourner, briser ou jeter en mer. Si le capitaine pris offre de délivrer au corsaire

les marchandises de contrebande, le corsaire ne pourra empêcher ledit capitaine de continuer sa route avec ses autres marchandises qui seront réputées ne point être de contrebande. Mais si ces marchandises prohibées ne peuvent entrer sur le vaisseau capteur, ce dernier sera le maître de conduire ledit patron dans le plus prochain port, libre ensuite au capitaine de repartir avec son navire.

XIV. Mais au contraire, toutes marchandises quelconques chargées par les sujets respectifs sur des vaisseaux ennemis seront réputées de bonne prise, à l'exception des effets & marchandises mis à bord desdits navires avant la déclaration de guerre & même après, si au moment du chargement on a pu l'ignorer, & dans ces deux cas lesdites marchandises seront rendues aux propriétaires. Convenu entre les deux parties contractantes que passé le terme de deux mois depuis la déclaration de guerre, aucuns des sujets des deux nations, de quelque partie du monde qu'ils viennent, ne pourront prétexter en leur faveur cause d'ignorance.

XV. Défense à tout vaisseau de guerre ou armateur de molester aucun des vaisseaux de l'une & de l'autre nation sous peine aux capitaines des vaisseaux de guerre &c. d'être punis & d'en répondre en leurs personnes & biens & de réparer tous les dommages & intérêts.

XVI. Tous vaisseaux & marchandises quelconques enlevés des mains de quelques pirates en pleine mer seront amenés dans les ports de l'un des deux Etats & remis aux officiers de ces ports,

pour être enſuite rendus en entier aux proprié-taires qui devront conſtater leur propriété.

XVII. Libre aux vaiſſeaux de guerre ou autres, des deux parties, de conduire ou bon leur ſemblera les priſes qu'ils auront faites ſur leurs ennemis, ſans être obligés de payer aucuns droits ſoit aux amiraux ou à l'amirauté, ſans qu'ils puiſſent être arrêtés ou ſuivis, ni que les officiers des lieux puiſſent prendre connoiſſance de la validité des priſes, leſquelles pourront ſortir & être conduites franchement & en toute liberté aux lieux portés par les commiſſions dont les capitaines deſdits vaiſſeaux feront obligés de faire apparoir. Au contraire, il ne ſera donné aſile ni retraite dans leurs ports ou havres à ceux qui auront des priſes ſur les ſujets des deux deux parties. Et s'ils ſont forcés d'y entrer par tempête ou périls de la mer, on les fera ſortir le plutôt qu'il ſera poſſible.

XVIII, XIX. On accordera tous les ſecours poſſibles & des ſauf-conduits pour aſſurer le paſſage & le retour dans leur patrie à tous les vaiſſeaux des deux Etats qui auront échoué, fait naufrage ou ſouffert quelque autre dommage, & pourront ſuivant l'article XIX ſe réparer & fixer leur départ à leur volonté, moyennant qu'ils aient ſatisfait au payement de ce qu'ils auront eu beſoin.

XX. En cas de rupture entre les deux parties, il ſera accordé ſix mois après la déclaration de guerre aux marchands dans les villes & cités qu'ils habitent pour raſſembler & tranſporter leurs marchandiſes, & s'il en eſt enlevé quelque choſe, ou fait quelque injure durant ce terme, il leur

fera donné à cet égard pleine & entiere satisfaction.

XXI. Défense respective de prendre mutuellement des lettres de marque de quelque puissance que ce soit pour courre sus à l'un ou à l'autre, à l'effet d'agir comme corsaire. En cas d'infraction, puni comme pirate.

XXII. Les deux nations conviennent de ne laisser armer aucun corsaire étranger dans leurs ports, d'y amener les prises qu'il aura faites sur l'un ou sur l'autre, d'y charger ni décharger aucunes marchandises ou effets, pas même d'y acheter d'autres vivres que ceux qui lui seront nécessaires pour se rendre dans le port le plus voisin de l'état ou du prince dont il tient sa commission.

XXIII. Excepté les militaires au service de l'ennemi, aucunes personnes sur les navires respectifs des deux nations contractantes, ne seront ni pourront être enlevés ni troublés dans leur commerce, soit qu'ils aillent ou non dans les ports appartenans aux puissances ennemies des parties, bien entendu que la contrebande est toujours exceptée.

Marchandises de Contrebande.

XXIV. Sous le nom de contrebande ou de marchandises prohibées : doivent être compris les armes, canons, bombes avec leurs fusées & autres choses y relatives, boulets, poudre à tirer, mèches, piques, épées, lances, dards, hallebardes, mortiers, pétards, grenades, salpêtre, fu-

fils, balles, boucliers, casques, cuirasses, cottes-de-mailles & autres armes de cette espece, propres à armer les soldats, porte-mousquetons, baudriers, chevaux avec leurs équipages, & tous autres instrumens de guerre quelconques.

Marchandises permises.

Toutes sortes de draps & autres étoffes de laine, lin, soie, coton ou d'autres matieres quelconques, toutes sortes de vêtemens avec les étoffes dont on a coutume de les faire; l'or ou l'argent monnoyé ou non, l'étain, le fer, laiton, cuivre, airain, charbon, de même que le froment & l'orge & toute autre sorte de bleds & légumes; le tabac & toutes les sortes d'épiceries, la viande salée & fumée poissons salés, fromage & beurre, bierre, huiles, vins, sucres & toute espece de sel, & en général toutes provisions servant pour la nourriture de l'homme, & pour le soutien de la vie; de plus, toutes sortes de coton, de chanvre, lin, goudron, pois, cordes, cables, voiles, toiles à voiles, ancres, parties d'ancres mâts, planches, madriers & bois de toute espece, & toutes autres choses propres à la construction & réparation des vaisseaux, & autres matieres quelconques qui n'ont pas la forme d'un instrument préparé pour la guerre, par terre comme par mer, ne seront pas réputées contrebande, & encore moins celles qui sont déja préparées pour quelque autre usage. Enfin toutes les autres marchandises ou effets qui ne sont pas compris & particuliérement nommés dans les articles de contrebande.

XXV. Dans le cas où l'une des deux parties se trouveroit en guerre, les vaisseaux ou bâtimens appartenans aux sujets ou peuple de l'autre allié devront être pourvus de lettres de mer ou passeports qui exprimeront le nom, la propriété & le port du navire, ainsi que le nom & la demeure du maître ou commandant dudit vaisseau pour constater que le même vaisseau appartient réellement aux sujets de l'une des deux parties contractantes, les articles de la cargaison seront détaillés, le lieu d'où le vaisseau est parti sera designé, & l'on fera une declaration des marchandises de contrebande qui pourroient se trouver à bord.

XXVI. Permis aux navigateurs mutuels d'approcher des côtes sans avoir le dessein d'entrer dans le port, ou d'y entrer sans avoir le dessein de décharger la cargaison. On se conduira à leur égard suivant les réglemens généraux prescrits ou à prescrite à cet égard.

XXVII. Lorsqu'un bâtiment sera rencontré par un vaisseau de guerre naviguant le long des côtes ou en pleine mer, ledit vaisseau de guerre ou armateur, afin d'éviter tout désordre, se tiendra hors de la portée du canon & pourra envoyer sa chaloupe à bord du bâtiment marchand & y faire entrer deux ou trois hommes, auxquels le maître ou commandant du bâtiment montrera ses passeports suivant l'usage, sans lui donner aucun empêchement dans sa course, ou le molester.

XXVIII. Lorsque les marchandises seront chargées sur les vaisseaux, elles ne seront plus sujetes à la visite, à moins qu'on n'ait des indices mani-

festes ou des preuves de versemens frauduleux; qu'on y embarque de la contrebande, & les fauteurs seront punis duement pour cette contravention.

XXIX. Accordé qu'il y aura de part & d'autre des consuls, vice-consuls, agens & commissaires de marine.

XXX. Les Etats-Unis auront en France un ou plusieurs ports francs pour vendre leurs productions, ainsi que ceux que le roi leur a accordés dans les isles françoises de l'Amérique &c.

Les Etats-Unis ont pris pour base des traités qu'ils ont conclus avec les puissances de l'Europe, l'égalité & la réciprocité la plus parfaite en observant d'éviter toutes les préférences onéreuses, source de division, d'embarras & de mécontentement. En effet, dans ces traités les parties contractantes ont la liberté de faire relativement au commerce & à la navigation les réglemens intérieurs qui sont à leur convenance, de ne fonder les avantages du commerce que sur son utilité réciproque & sur les loix d'une juste concurrence & de conserver ainsi de part & d'autre la liberté de faire participer, chacun selon son gré, les autres nations aux mêmes avantages.

C'est d'après ce systême d'égalité & de réciprocité que les Etats-Unis firent avec les Etats-Généraux des Pays-bas un traité d'alliance & de commerce, signé à la Haye le 7 octobre 1782. Ce traité conçu dans les mêmes forme & teneur que celui avec la France porte cette restriction article XXII: „ ce traité ne sera point censé déroger aux art. 9, 10, 14 & 24 de celui avec la

„ France tels qu'ils étoient numérotés au même „ traité conclu le 6 février 1778 & qui sont les „ artiles 9, 10, 17 & 22 du traité de commerce „ subsistant présentement entre la France & les „ Etats-Unis; il n'empêchera pas non plus Sa „ Majesté Catholique d'y accéder & de jouir de „ l'avantage desdits quatre articles."

Comme ces traités, ces conventions sont partout, nous pensons pouvoir nous dispenser de les transcrire ici, en nous bornant à détailler les possessions respectives des puissances belligérantes assurées à l'une & à l'autre par les préliminaires de paix signés entre elles à Paris le 20 janvier 1783, savoir,

LA FRANCE

En Europe.

Dunkerque affranchi.

En Asie

Pondicheri avec 162 Aldées ou villages, (ce qu'on estime à 20 & 25 lieues de pays à l'entour.)
Mahé.
Carrical.
& anciennes possessions.

En Afrique.

Le Sénégal.
Gorée.

En Amérique.

Ste Lucie.
Tabago.
La moitié de Terre-Neuve partagée par une ligne pour l'établissement de la pêche.
Des conditions avantageuses pour les Caraïbes de St. Vincent.

L'ESPAGNE.

En Europe.

Minorque.

En Amérique.

Les deux Florides.
Mais par une convention elle permettra la coupe du bois du campêche.

L'ANGLETERRE.

En Europe.

Gibraltar.

En Amérique.

St. Vincent.
La Grenade.
St. Christophe.
Mewis.
Bahams.
Providence.
Rattan.

LA HOLLANDE.

Excepté Négapatnam, elle rentre dans toutes ses possessions tant dans l'Inde que dans l'Amérique.

LES ETATS-UNIS.

Leur indépendance dans la partie la plus vaste & la plus fertile de l'Amérique. Un commerce libre avec toutes les puissances de l'Europe ; & partout où leur industrie, la justice & la foi des traités les conduiront.





CHAPITRE. XXVI.

Remarques sur les Constitutions des Treize-Etats-Unis.

Nécessité de former les loix sur le caractère des nations.

LE principe & la cause des vertus sociales viennent de la sagesse & de la bonté des loix, & les bonnes loix ne sont autre chose qu'une heureuse interprétation des loix de la religion combinées avec celles de la nature. Mais ce concours heureux ne suffit pas pour procurer aux peuples cette félicité pour laquelle ils sont sur la terre. De même que les loix de Lycurgue n'auroient pu convenir aux Athéniens, celle des Nord-Américains ne conviendroient peut-être pas à d'autres peuples dont les coutumes & les usages seroient différens. Ce principe adopté, si les constitutions des Etats-Unis sont l'ouvrage de la méditation & de l'humanité, si la dignité de l'homme conservée sous l'autorité des loix est protégée par ceux qui rendent en leur nom la justice, de telles constitutions ne peuvent être meilleures, de tels peuples ne peuvent être ni mieux gouvernés, ni plus heureux.

Un empire vraiment fondé sur la vertu, devroit être constamment dans la plus haute prospérité. C'est là que l'agriculture, les arts, les sciences & le commerce encouragés, à l'ombre de la paix, proscriroient l'oisiveté, l'ignorance & la misere. C'est là que le législateur, pour faire le bien par-

ticulier, ne feroit occupé que du bien général. C'eft là que les loix fimplifiées n'auroient pas befoin de commentaires pour être ftables & refpectées. C'eft là que le mot *patrie*, au lieu d'être un vain nom, fignifieroit le bien public.

Dès qu'un peuple n'a point de loix, ou qu'il veut changer les fiennes, il doit choifir dans fon propre fein les hommes les plus vertueux & les plus inftruits pour faire ou réformer le côde auquel ils promettent tous d'obéir, & le plus beau jour de cette république eft celui qui éclaire la premiere affemblée de fes légiflateurs. Ces hommes refpectables par leurs fonctions, fincerement pénétrés d'amour pour leurs concitoyens, n'auront d'autre jouiffance fans doute, que de parvenir aux moyens d'affurer le bien public. Voilà l'idée que préfente la conftitution américaine. Voyons maintenant fur quoi pofe fa ftabilité.

Les Américains inftruits des caufes qui ont troublé les anciennes républiques, fe font furtout occupés à méditer fur ces grandes révolutions; ils ont vu que la république romaine ne fut jamais plus brillante & plus refpectée que lorfqu'elle avoit Carthage pour rivale & pour ennemie, & fi le févere Caton n'eût pas excité fes concitoyens à détruire cet Etat, longtems Rome eut été floriffante & libre: Céfar n'auroit point affervi fa patrie & peut-être le trône des empereurs n'auroit jamais été élevé fur les débris de la gloire & de la liberté du peuple romain. Les Infurgens, pour affurer leur indépendance, n'avoient pas befoin de détruire Albion; mais il étoit néceffaire pour eux de diminuer fa puiffance & de s'emparer de fes domaines, c'eft ce qu'il ont exécuté en changeant

leurs loix & en devenant ses rivaux. Au reste, comme il n'appartient point à notre siecle de juger si les constitutions américaines sont bonnes ou non, que le tems seul développe les évenemens que toute la prudence & la sagesse humaine ne sauroient prévoir ou changer, il est impossible de prononcer, & nous serions coupables envers la postérité ou de flaterie ou de témérité. Cependant, comme il est naturel de desirer le bien de l'humanité, il faut espérer qu'il sera constamment le résultat des délibérations & du zele patriotique des membres du congrès: il faut espérer qu'elle aura ses Scipion, ses Fabius, ses Camille & ses Cincinnatus, sans avoir jamais besoin des Caton, des Brutus, ni redouter l'ambition des Sylla ni des Cesars.

Le recueil des constitutions des Etats-Unis nous instruit que les pouvoirs législatif & exécutif sont émanés du peuple & divisés entre plusieurs compagnies. Chaque année ces pouvoirs rentrent dans les mains du peuple qui seul a droit d'en faire une distribution nouvelle. Dans la plupart des treize républiques le pouvoir législatif est confié à une assemblée générale composée des représentans des comtés ou districts cette assemblée seule a le droit de régler le fisc, d'imposer les taxes, d'ordonner des levées d'argent &c. Toutes ces loix soumises à l'examen d'un sénat, aussi nommé par la commune, ne peuvent recevoir leur sanction sans son consentement. Dans ces mêmes états, le pouvoir executif est confié à un gouverneur annuel assisté d'un conseil dont il doit prendre les avis pour agir constitutionellement. Dans ces mêmes états ce gouverneur a le com-

mandement des forces de terre & de mer, dans d'autres, il ne l'a que de l'avis de son conseil & pour peu de tems. Dans l'état de New-Hampshire, par exemple, l'assemblée des représentans & le conseil sont revêtus des pouvoirs législatif & exécutif. Le président, le général & les officiers supérieurs sont nommés par les deux chambres. Dans tout l'empire des Etats-Unis les inférieurs sont nommés par leurs compagnies respectives. A l'égard de l'administration judiciaire, l'autorité se partage en différens degrés de jurisdiction inférieure & supérieure. L'état seul paye les juges; ils sont électifs, & maintenus dans leurs fonctions tant qu'ils se comportent bien. Dès qu'il n'y a point de vénalité dans les charges, il est rare que les loix soient mal administrées, qu'il y ait des oppresseurs & des victimes.

Établir & fixer les droits naturel & civil du peuple, est le sujet qui sert d'exorde à chaque constitution particuliere des colonies; c'est le premier devoir dont se sont occupées les législatures (1), parce qu'il est aussi le plus sacré. Ces droits sont spécialement détaillés en 30 articles dans la constitution de Massachuset qui paroît avoir servi de base & de regle à celle des autres états. Voyons-en les articles principaux.

Io. „ Tous les hommes sont libres (2), égaux,

---

(1) La législature est le corps revêtu de la puissance législatrice, & la legislation est l'action de cette puissance.

(2) On sera peut-être surpris de trouver une distinction d'hommes libres dans un pays où l'on croit

ont certains droits naturels, essentiels & inaliénables, parmi lesquels on doit compter d'abord,

---

que tous les hommes le sont. Voici à ce sujet la note d'un Américain.

Il y a encore en Amérique deux classes d'hommes qui ne sont point libres. L'une entierement esclave; ce sont les negres. A la vérité plusieurs, & même la plus grande partie des colonies ont toujours été opposées à leur importation, & souvent ont fait des loix pour l'empêcher; mais comme le consentement alors de l'Angleterre étoit nécessaire pour la consommation de ces loix, elles n'ont jamais pû être établies, le roi les ayant toujours rejetées comme contraires aux intérêts de la compagnie angloise d'Afrique: aussi la défense d'importer ces malheureuses victimes de l'avarice européenne a-t-elle été une des premieres opérations du congrès général; & l'on doit croire qu'il ne tardera pas à statuer sur le sort des negres existans dans l'étendue des Treize-États-Unis. Car quoique plusieurs propriétaires en Pensylvanie leur aient donné la liberté, il en existe encore d'esclaves même dans cette colonie, & beaucoup dans les colonies méridionales (*).

L'autre classe d'hommes non libres, ne gémit pas dans l'esclavage, mais elle est privée de la liberté dans le sens politique de ce mot qui implique la part dans le gouvernement, & le droit de voter aux élections des officiers publics; cette seconde classe se subdivise en plusieurs especes & comprend,

1°. Les enfans mineurs, c'est-à-dire qui n'ont pas vingt ans accomplis. Comme ils sont en général sans propriétés jusqu'à cet âge, & sous l'autorité immédiate

---

(*) Voyez la note du Ch. XVII, Pensylvanie; elle paroît indiquer cette révolution.

le droit de jouir de la vie & de la liberté, & celui de les défendre; ensuite le droit d'acquérir

---

de leurs parens, on suppose que ceux-ci auroient trop d'influence sur leurs suffrages.

2o. Les apprentifs attachés à un maître pour apprendre de lui le commerce ou une profession quelconque: on présume qu'il auroit sur leurs voix pendant la durée de l'apprentissage une influence de même nature que celle des peres sur leurs enfans.

3o. Enfin les domestiques engagés. Ce sont en général des arrivans d'Angleterre, d'Irlande, d'Allemagne, &c. Beaucoup de ces émigrans n'ayant pas de quoi payer leur passage, conviennent avec les capitaines qui consentent à les passer, de les servir eux & les personnes auxquelles ils céderont leur droit pendant une, deux, trois ou quatre années plus ou moins, pour leur tenir lieu d'argent; la durée de l'engagement se regle sur l'âge & les talens du domestique: des ouvriers déjà formés n'en contractent que de fort courts.

Les capitaines en arrivant en l'Amérique, cedent ces engagemens de service aux habitans qui ont besoin de domestiques; mais il faut que la cession se fasse devant un magistrat qui regle l'engagement conformément à la raison & à la justice, & qui oblige les maîtres de promettre par un acte écrit, que pendant la durée de l'engagement le domestique sera bien & duement nourri, vêtu, logé, &c. qu'on lui apprendra à lire, à écrire & à compter: qu'on lui montrera quelque métier, qu'on l'instruira dans une profession qui puisse lui procurer par la suite de quoi vivre, & qu'à la fin du terme il sera mis en liberté, & recevra en quittant son maître un habillement complet & des hardes neuves. On délivre au domestique une copie de cet engage-

des propriétés, de les poſſéder & de les protéger, enfin le droit de chercher & d'obtenir leur ſureté & leur bonheur."

II. „ C'eſt un droit, auſſi bien qu'un devoir pour tous les hommes vivans en ſociété, de rendre à des tems marqués, un culte public au grand créateur & conſervateur de l'univers & aucun ſujet ne doit être troublé, ni moleſté, ni contraint dans ſa perſonne, dans ſa liberté ni dans ſes biens, pour le culte qu'il rendra à Dieu de la maniere & dans les tems les plus convenables à ce que lui dicte ſa conſcience, ni pour ſes ſentimens en matiere de religion, ni pour la religion qu'il profeſſe, pourvu qu'il ne trouble point la tranquillité publique, & qu'il n'apporte aucun empêchement au culte religieux des autres."

III. „ Comme le bonheur d'un peuple, le bon ordre & la conſervation du gouvernement civil dépendent eſſentiellement de la piété, de la religion & de bonnes mœurs, qui ne peuvent ſe répandre parmi tout un peuple que par l'inſtitution d'un culte public de la divinité, & par des inſtruc-

tions

---

ment, & il en reſte une autre ſur les regiſtres entre les mains du magiſtrat, à qui le domeſtique peut dans tous les tems avoir recours, ſi ſon maître le maltraite ou n'exécute pas fidellement ſa partie du contrat.

Cette heureuſe coutume facilite aux colonies l'acquiſition de nouveaux habitans, & fournit aux pauvres de l'Europe le moyen de ſe tranſporter dans un pays où on les forme à une induſtrie qui leur aſſure par la ſuite une honnête ſubſiſtance.

tions publiques sur la piété, la religion & la morale; le peuple de cette république a donc le droit, pour se procurer le bonheur & pour assurer le bon ordre & la conservation de son gouvernement, de donner à sa législature le pouvoir d'autoriser & de requérir; & la législature doit, par la suite, lorsqu'il sera nécessaire, autoriser les différentes villes, paroisses, districts & autres corps politiques ou sociétés religieuses, à faire à leurs propres dépens les fonds convenables pour l'instruction du culte public de la divinité, pour le soutien & l'entretien des ministres protestans chargés d'enseigner la religion & la morale; & même les en requérir dans tous les cas où ces fonds ne seroient pas volontairement faits. Tout l'argent payé par chacun des sujets pour le maintien du culte public, & pour l'entretien des susdits instituteurs publics, devra, si le contribuable l'exige, être uniformément appliqué à l'entretien de l'instituteur ou des instituteurs publics de sa secte ou de sa communion, pourvu qu'il y en ait quelques-unes dont il suive les instructions; sinon, cet argent devra être appliqué à l'entretien de l'instituteur ou des instituteurs de la paroisse ou du district dans lequel il aura été levé."

„ Et tous chrétiens, de quelque communion qu'ils soient, qui se comporteront tranquillement & comme bons sujets de la république, seront également sous la protection de la loi, & la loi n'établira jamais aucune subordination d'une secte ou d'une communion à une autre."

VI. „ Aucun homme, y dit-elle, aucune compagnie, aucune association d'hommes ne peuvent avoir, pour obtenir des privilèges, des avanta-

ges particuliers & exclusifs, distincts de ceux de la communauté, d'autres titres que ceux qui résultent de la considération de services rendus au public; or, ces titres n'étant par leur nature, ni héréditaires, ni transmissibles à des enfans, à des descendans, ou à des parens, l'idée d'un homme né magistrat, législateur ou juge, est absurde & contre nature."

X. „ Chaque individu de la société a droit d'être protégé par elle dans la jouissance de sa vie, de sa liberté, de sa propriété, conformément aux loix établies. Il est, en conséquence, obligé de contribuer, pour sa part, aux frais de cette protection, de donner son service personel ou un équivalent, lorsqu'il est nécessaire; mais aucune partie de propriété ne peut avec justice lui être enlevée ou être appliquée à des usages publics sans son propre consentement; & toutes les fois que les besoins publics exigeront que la propriété d'un individu soit appliquée à des usages publics, il doit en recevoir une indemnité raisonnable."

XI. „ Tout sujet de la république doit trouver un remède certain dans le recours aux loix pour tous les torts ou injures qu'il peut éprouver dans sa personne, dans sa propriété, dans sa réputation; il doit obtenir droit & justice gratuitement & sans être obligé de les acheter; complettement & sans qu'on puisse les lui refuser; promptement & sans délai, conformément aux loix."

XV. „ Dans toutes les discussions de propriété & dans tous les procès entre deux ou plusieurs personnes, excepté pour les cas où il en a été jugé autrement jusqu'à présent, les parties ont

droit à une procédure (1) ; cette espece de procédure sera regardée comme sacrée, à moins que la législature ne trouve par la suite nécessaire de la changer dans les causes résultantes des faits qui se sont passés en haute mer, ou dans celles qui concerneront les gages des matelots."

XVI. La liberté de la presse est essentielle pour assurer la liberté de l'état, elle ne doit donc être gênée en aucune maniere."

XVIII. „ Un recours fréquent aux principes fondamentaux de la constitution, & une adhésion constante à ceux de la piété, de la justice, de la modération, de la tempérance, de l'industrie & de la frugalité sont absolument nécessaires pour conserver les avantages de la liberté & pour main-

---

(1) La procédure par jurés, dit le traducteur des constitutions, tire son origine de l'ancien droit d'être jugé par ses pairs. En Angleterre, il n'y a que les francs-tenanciers qui puissent être jurés; il en est de même en Amérique. Le Schérif (juge de comté) fait tous les ans une liste des francs-tenanciers du comté; & lorsque les juges ordonnent qu'il soit procédé par un juré, c'est-à-dire au moins douze pairs assemblés: ils choisissent sur la liste une certaine quantité de personnes enregistrées, & toujours beaucoup plus qu'il n'en faut pour composer le juré. Dans quelques provinces, comme Massachuset-Bay, c'est un enfant qui tire les noms d'une boite où ils sont enfermés. Les parties, en matiere civile, sont appelées sur les points de fait, & même quelquefois sur ceux de droit. Leur prononciation s'appelle *verdict*, du mot latin *verè dictum*, *dit véritable*, & est portée au juge & puis décidée d'après la loi.

tenir un gouvernement libre. Le peuple doit donc en conféquence faire une attention particuliere à ces principes dans le choix de fes officiers & de fes repréfentans, & il a droit d'exiger de fes légiflateurs & de fes magiftrats qu'ils les obfervent exactement & conftament dans la confection & l'exécution de toute les loix néceffaires pour la bonne adminiftration de la république."

XXI. „ La liberté des délibérations, de la parole & des débats dans l'une & l'autre chambre de la légiflature eft fi effentielle pour les droits du peuple, que l'ufage de cette liberté ne pourra jamais être le fondement d'aucune accufation ou pourfuite, d'aucune action ou plainte dans aucune autre cour ou lieu quelconque."

La multiplicité des emplois fur la même tête ou le même corps eft un obftacle trop vifible à l'exercice de leurs fonctions, pour n'avoir pas frappé les premiers légiflateurs des colonies.

Dans le gouvernement de cette république, dit la convention (1).

„ Le département légiflatif n'exercera jamais le pouvoir exécutif ou judiciaire, ni aucun des deux; le département judiciaire n'exercera jamais le pouvoir légiflatif ou exécutif, ni aucun des deux, afin que ce foit le gouvernement des loix & non le gouvernement des hommes."

Avant de paffer à la feconde partie des conftitutions, nous ne pouvons nous difpenfer de faire remarquer qu'il n'eft aucun pays connu où la to-

---

(1) Du mot latin *Conventus*, affemblée, états, diete, &c.

lérance soit mieux établie que dans les Etats-Unis. On n'y voit aucune religion dominante; chaque individu, quel que soit son culte, peut également prétendre aux charges & aux emplois. Cette liberté de pouvoir agir suivant sa conscience, est un chef-d'œuvre en politique. Cette liberté est naturelle dans un état où des citoyens libres sont convenus de n'admettre parmi eux aucun rang qui exige des préférences, distinctions dangereuses à la tranquilité & à la sureté de la nation. A l'égard de l'administration de la justice, notre Europe, toute éclairée qu'elle est, n'a pas à beaucoup près cette clarté, cette sagesse si nécessaires pour faire aimer les loix, la justice & les juges. Nous avons vu par le XVI. article qu'il est également libre d'écrire, comme de penser: ces nouveaux souverains, instruits par le triste exemple du despotisme inouï exercé sur les gens de lettres, frappés de l'ignorance & de l'aveuglement dans lesquels le peuple est plongé, n'ont pas voulu ressembler à des tyrans qui craignent la lumiere, ou le cri des opprimés. Partout où le souverain ne souffre pas qu'on s'explique librement sur les matieres économiques & politiques, il donne l'attestation la plus authentique de son penchant à la tyrannie & du vice de ses opérations. Je sais qu'il est des états ou le maître n'ose pas l'être à cet égard, puisque sous le prétexte spécieux que la liberté d'écrire peut nuire aux mœurs, à la religion, il est obligé de sacrifier à cette réclamation frivole & illusoire: plaignons donc les rois abusés & n'accusons que leur corrupteurs. Un gouvernement sage ne craint point d'être surveillé, critiqué; il demande au contraire des lumieres pour

parvenir avec plus de sureté à faire le bonheur de la nation. Passons à la seconde partie.

Le II. art. traite de la forme du gouvernement & nous présente les mesures que les pouvoirs législatif & exécutif doivent prendre pour donner la sanction aux bills; il est conçu en ces termes: „ Aucun bill ou résolution du sénat ou de la chambre des représentans ne deviendra loi, & n'aura force de loi qu'après avoir été présenté au gouverneur pour la révision: & si d'après cette révision, le gouverneur l'approuve, il sera connoître son approbation en le signant. S'il a quelque objection à faire contre la passation d'un bill ou d'une résolution, il le renverra, en y joignant ses objections par écrit, au sénat ou à la chambre des représentans, c'est-à-dire à celle de ces deux chambres de la législature où l'acte aura pris naissance, & la chambre enregistrera tout au long dans ses registres les objections envoyées par le gouverneur, & procédera à examiner de nouveau ledit bill ou ladite résolution; mais si d'après ce nouvel examen les deux tiers du sénat ou de la chambre des représentans sont d'avis, nonobstant les objections, de passer lesdits actes, ils seront envoyés avec les objections à l'autre chambre de la législature pour y être examinés de nouveau, & s'ils y sont approuvés par les deux tiers des membres présens, ils auront force de loi.... Et pour prevenir tous délais inutiles, si quelques bills ou résolutions ne sont pas renvoyés par le gouverneur cinq jours après qu'ils lui auront été présentés, ils auront force de loi."

On voit par-là qu'en Amérique le consentement du gouverneur n'est pas strictement nécessaire,

& que les législatures américaines peuvent passer outre, tandis qu'en Angleterre, le consentement du roi, l'aveu, l'attache du prince sont de rigueur, ou de nécessité absolue.

Le sénat, premiere chambre de la legislature, est composé de quarante francs-tenanciers ou possesseurs d'une franche-tenue, valant au moins 300 livres sterlings, ou d'un effet mobilier valant au moins 600 livres sterlings ou de deux montant ensemble à cette somme.

Dans la seconde section art. V. il est dit:

„ Le sénat choisira son président, nommera ses officiers, réglera ses formes de procéder, s'ajournera lui-même, mais pas plus de deux jours chaque fois: il sera cour de justice avec pleine autorité pour entendre & décider toutes accusations de crimes d'état, sans pouvoir prononcer que la destitution de l'office & l'incapacité de posséder aucune charge d'honneur, de confiance ou de profit; mais en vertu d'une plainte, ceux ainsi jugés pourront être condamnés aux punitions conformes aux loix devant les tribunaux ordinaires: il faut seize membres pour lui donner son activité.

Pour être représentant, il faut posséder une franche-tenue de 100 livres sterlings. Pour être électeur il ne faut qu'une franche-tenue de 3 liv. sterl. de revenus, ou un bien de la valeur de 60 liv. sterl. mais nous observerons ici que les colonies varient sur la quotité du bien des électeurs & des éligibles pour le sénat, les représentans, les conseillers du gouverneur, &c. La chambre des représentans sera la grande cour des enquêtes, & toutes les accusations de crime d'état faites par elle seront entendues & décidées par le sénat.

„ Tout les bills d'argent, art. VII. troisieme section, prendront naissance dans la chambre des représentans; mais le sénat pourra y proposer des changemens, ou y concourir avec des changemens, comme sur les autres bills."

„ Art. X. Aucun des représentans ne pourra être arrêté, ni tenu de donner caution pour une action civile durant son voyage pour se rendre à la chambre, ou son retour, ou pendant qu'il siégera.".

Quelques colonies n'ont pas jugé à propos d'étendre si loin les privileges des représentans, sans doute crainte d'abus. Celles où ils en jouissent, les ont également accordés au gouverneur, aux membres du conseil & du sénat, avec pouvoir de punir selon la loi les infracteurs ou auteurs de tous les autres délits contre leur personne.

Le gouverneur, titré d'Excellence, est annuellement élu par le peuple. Si un sujet a la pluralité des voix, il est proclamé par les deux chambres; si les voix ont été partagées, la chambre des représentans en élit deux parmi ceux qui ont eu le plus de suffrages, ou parmi les ballotés, le sénat en élit un au scrutin, & il est déclaré gouverneur; il faut lire dans le recueil ses droits, qui, comme nous l'avons déjà observé ne sont pas exactement les mêmes dans toutes les colonies où il est établi.

„ Les membres de son conseil, au nombre de neuf sans compter son lieutenant, & qui doivent toujours être cinq pour donner de l'activité à ses résolutions, sont élus par la chambre des représentans & le sénat réunis, parmi les sujets nommés par les villes ou districts, & s'il n'y en avoit

pas neuf qui acceptassent cette charge, les susdits électeurs compléteroient le nombre des sujets pris dans l'universalité du peuple (1) & le nombre des sénateurs qui resteroient après ce choix composeroient le sénat pour l'année. Les places des sujets ainsi choisis dans le sénat & qui auront accepté la place dans le conseil, resteront vacantes dans le sénat."

Quant au pouvoir judiciaire, nous inviterons encore à voir dans le Chapitre III. où il en est traité, la maniere dont il est distribué. Nous observerons seulement ici que toutes les causes de mariages, de divorce & de provisions alimentaires, tous les appels des juges vérificateurs, des testamens, seront entendus & décidés par les gouverneur & conseil, jusqu'à ce que la législature ait fait par une loi d'autres dispositions sur ces matieres, & que ce n'est pas là le seul point sur lequel les législatures des colonies aient encore à statuer par de nouvelles loix.

Après l'énumération des articles les plus essentiels de la constitution Américaine, il convient de parler de ceux qui ont quelque nouveauté ou différence dans leurs dispositions. L'état de New-

(1) On observe avec raison que cette clause est un peu obscure? Si ces sujets sont choisis dans l'universalité du peuple, on ne comprend pas comment ils laissent des places vacantes dans le sénat pour cela; il semble qu'il faudroit que ces sujets eussent été tirés du sénat. Peut-être s'est-il glissé quelque négligence dans la traduction. L'original nous manque pour la rectifier.

York nous en donne un sujet remarquable, dans le XXXVIIe. article.

„ Attendu la grande importance dont il est pour cet état, y dit-on, que la paix & l'amitié avec les Indiens y soient dans tous les tems soutenues & maintenues, & attendu que les fraudes trop souvent pratiquées envers lesdits Indiens dans les contrats faits pour leur terres, ont en plusieurs occasions produit des mécontentemens & des animosités dangereuses, il est ordonné qu'aucuns achats ou contrats pour vente de terres faits depuis le 14 octobre de l'an de notre Seigneur 1775, ou qui pourront l'être par la suite, desdits Indiens, ou avec eux dans les limites de cet état, ne seront obligatoires pour lesdits Indiens ni réputés valables, à moins qu'ils n'aient été faits sous l'autorité & avec le consentement de la législature de cet état."

Dans le XVII. art. de la constitution de l'état de New-Jersey, la convention abolit un usage bien digne de l'être: „ les choses qui pourront occasionner accidentellement la mort de quelqu'un ne seront plus désormais réputés acquises à Dieu (1) & ne seront plus confisquées sous aucun prétexte à raison de ce malheur."

---

(1) Autrefois en Angleterre l'épée dont on s'étoit servi pour tuer un homme, le chariot qui l'avoit écrasé, toute chose en général qui avoit contribué à la mort de quelqu'un étoit confisquée au profit de l'église: à la réformation, les seigneurs se sont emparés de ce droit qui s'exerce encore dans la Grande-Bretagne: ils auroient mieux fait de l'abolir.

L'état de Penfylvanie nous paroît avoir fait une difpofition bien fage dans l'article XXXVI de fa conftitution.

„ Comme, pour conferver fon indépendance, tout homme libre, (s'il n'a pas un bien fuffifant,) doit avoir quelque profeffion ou quelque métier, faire quelque commerce ou tenir quelque ferme qui puiffent le faire fubfifter honnêtement, il ne peut y avoir ni néceffité, ni utilité d'établir des emplois lucratifs dont les effets ordinaires font dans ceux qui les poffedent ou qui y afpirent une dépendance & une fervitude indigne d'hommes libres, & dans le peuple des querelles, des factions, la corruption & le défordre; mais fi un homme eft appelé au fervice public au préjudice de fes propres affaires, il a un droit à un dédommagement raifonnable. Toutes les fois que, par l'augmentation des émolumens ou par quelque autre caufe, un emploi deviendra affez lucratif pour émouvoir le defir & attirer la demande de plufieurs perfonnes, le corps légiflatif aura foin d'en diminuer le profit."

Les autres Etats Américains ont penfé fans doute que les corps auxquels les différens pouvoirs étoient confiés fe furveilleroient mutuellement affez pour ne point laiffer craindre d'abus. La république de Philadelphie a été plus loin: elle leur a établi des cenfeurs qui examinent leur adminiftration.

„ Afin, dit elle (Art. 47) que la liberté de cette république puiffe être à jamais inviolablement confervée, le fecond mardi d'octobre de l'année 1783. & le fecond mardi d'octobre dans chaque feptieme année après celle-là il fera choifi par

les hommes libres, dans chaque ville & comté de cet état, reſpectivement deux perſonnes pour chaque ville & comté. Ces différens membres formeront un corps, appelé le Conſeil des cenſeurs, qui s'aſſemblera le ſecond lundi du mois de novembre qui ſuivra leur élection. La majorité des membres de ce conſeil formera dans tous les cas un nombre ſuffiſant pour décider, excepté s'il étoit queſtion de convoquer une aſſemblée extraordinaire; pour ce cas ſeulement, il faudra que les deux tiers de la totalité des membres élus y conſentent. Le devoir de ce conſeil ſera d'examiner ſi la constitution à été conſervée dans toutes ſes parties ſans la moindre altération, & ſi les corps chargés de la puiſſance légiſlatrice & exécutrice ont rempli leurs fonctions, comme gardiens du peuple, ou s'ils ſe ſont arrogés & s'ils ont exercé d'autres ou plus grands pouvoirs que ceux qui ſont donnés par la conſtitution. Ils devront auſſi examiner ſi les taxes publiques ont été impoſées & levées juſtement dans toutes les parties de la république, quel a été l'emploi des fonds publics & ſi les loix ont été bien & duement exécutées &c."

La Caroline ſeptentrionale a exécuté dans ſon gouvernement ce que le parti de l'oppoſition demande depuis longtems au parlement d'Angleterre, & ce qu'il n'obtiendra vraiſemblablement jamais, que tous les fourniſſeurs, publicains &c. ne puiſſent pas en même tems être repréſentans du peuple dont ils ſont les ſangſues.

„ Aucun officier de troupes réglées ou de marine au ſervice & à la paie, ſoit des Etats-Unis, ſoit de cet état, ſoit de tout autre, dit la conſtitution (art. 27) & aucun traitant ou agent pour

les fournitures de vivres ou d'habillemens à des troupes réglées ou à une marine quelconque, ne pourront avoir place ni dans le sénat, ni dans la chambre des communes, ni dans le conseil d'état, & ne seront éligibles pour aucune de ces places; & tout membre du sénat de la chambre des communes & du conseil d'Etat qui seroit nommé à quelque emploi de cette nature & qui l'accepteroit, seroit par cela seul vaquer sa place."

Dans les treize colonies, les eclesiastiques, de quelque dénomination que ce puisse être, ne peuvent entrer dans aucun des conseils de la législature. Les colonies n'ont pas été si séveres envers les citoyens chargés de l'administration de la justice: elles ont laissé aux grands juges, aux juges de paix &c. l'entrée de ces assemblées. Il est évident que, pénétrés de la grandeur & de l'étendue, de l'importance & de la sainteté des fonctions des ministres de la religion, ils ont cru qu'il falloit qu'ils s'y livrassent tout entiers; que les emplois civils ne pouvoient leur causer que des distractions nuisibles, & n'étoient pas compatibles avec les exercices de piété & de charité, avec le zele toujours actif du ministere.

La seconde section du Ch. V. des constitutions de l'Etat de Massachuset est uniquement consacrée à assurer le progrès des sciences en honorant en elles les savans qui les cultivent. Qu'il est beau, qu'il est intéressant de voir un peuple se consoler du fléau de la guerre, de la perte de ses biens, de ses parens & de ses amis, dans le sein de la philosophie, se persuader que les sciences sont la base la plus solide du gouvernement, & s'occuper autant de leurs progrès que

de sa propre défense. La crainte de nous répéter sur ce que nous avons déjà dit à ce sujet Ch. XI. p. 12, nous dispense d'en dire plus. Ecoutons les législateurs mêmes: leur zele se manifeste assez dans ces paroles.

„ Comme il est nécessaire que la sagesse & les connoissances soient ainsi que la vertu, généralement répandues parmi le peuple pour la conservation de ses droits & de la liberté; & comme il faut pour cela répandre les moyens & les avantages de l'éducation dans les différentes parties du pays, & parmi les différens ordres du peuple, il sera du devoir de la législature & des magistrats, dans tous les tems futurs de cette république, de chérir les intérêts des lettres, des sciences & de toutes les institutions qui peuvent contribuer à leurs progrès, spécialement l'université de Cambridge, les écoles publiques & les écoles de grammaire des différentes villes; d'encourager les sociétés particulieres & les institutions publiques, les récompenses & les immunités pour les progrès de l'agriculture, des arts, des sciences, du commerce, du négoce, des manufactures & de l'histoire naturelle du pays; de maintenir & d'inculquer parmi le peuple, les principes d'humanité & de bienveillance générales, de la charité publique & particuliere, de l'industrie & de la frugalité, de l'honnêteté & de l'exactitude dans les procédés, de la sincérité, de toutes les affections sociales & de tous les sentimens généreux."

Cet exposé suffit pour donner une idée générale de la sagesse qui a présidé à la rédaction de ce côde immortel. Quoique la prudence paroisse n'avoir oublié aucune précaution pour assurer le

bonheur & la liberté à ces nouveaux républicains, les législateurs ont présumé avec raison qu'il pourroit se glisser par la suite quelque abus dans le gouvernement, & dans ce doute ils ont chargé les législatures subséquentes de réformer leur propre ouvrage, de faire des loix nouvelles, toutes les fois que les circonstances, l'intérêt du peuple & le bien public l'exigeroient. Les liaisons de l'Amérique avec les puissances de l'Europe ne peuvent manquer d'influer sur la législation de la premiere & la rendre dépendante des évenemens politiques ou moraux & surtout des connoissances & des opinions. Mais dans ce siecle éclairé les loix de l'Amérique n'ont point à souffrir comme les nôtres de l'impression qui leur restent encore des tems anciens & barbares.



CHAPITRE XXVII.

Conduite du général Washington envers les officiers & les soldats de son armée.

Si la vraie gloire & le vrai mérite ne sont point à l'abri de la calomnie, il n'est pas étonnant que le général Washington se soit vu dans la nécessité de la repousser en se défendant avec les traits de la vertu. Aussi ses ennemis, vaincus par la vérité de ses assertions, par la pureté de ses sentimens envers la patrie, se sont-ils vus contraints de l'admirer & de rester dans le silence.

Quelques esprits gagnés par de mauvais patriotes, exciterent à la fin de 1782 une fermentation dans l'armée qui auroit pu avoir les suites les plus dangereuses, si le général n'y eût porté un prompt remede. En voici l'origine, les détails & le résultat.

Au mois de décembre 1782, l'armée prit la résolution de s'adresser au congrès relativement à plusieurs griefs devenus presqu'insupportables. On adressa un mémoire, qui fut arrêté par un commité de l'armée. Les demandes se réduisoient aux points suivans.

1°. Paie du présent. 2°. Régler les arrérages du passé, & donner sureté pour ce qui étoit dû. 3°. Changement de la demi-paie accordée par différentes résolutions du congrès, pour un équivalent en gros. 4°. Régler le compte du *déficit* dans

dans les rations & les dédommagemens. 5°. Régler le compte du *déficit* dans les habillemens & les dédommagemens.

Le major-général M. Dougal & deux officiers de l'état-major furent nommés pour présenter ce mémoire au congrès, & faire leur rapport à l'armée de leur diligence à cet effet. Après deux mois de vaines poursuites, on reçut une lettre des commissaires qui informoient l'armée qu'on n'avoit encore décidé rien d'important à cet égard.

Alors parut l'invitation suivante:

„ On prie les officiers-généraux & l'état-major de s'assembler mardi prochain à dix heures aux bâtimens publics; on espère que chaque compagnie y enverra un officier, & qu'il y aura une représentation convenable de l'état-major. L'objet de cette assemblée est de prendre en considération les dernieres lettres reçues de nos commissaires à présent à Philadelphie, & quelles mesures on doit prendre pour obtenir la justice qu'ils semblent avoir sollicitée envain."

Premiere adresse aux officiers de l'armée.

MESSIEURS!

„ Un soldat que l'intérêt & l'affection attachent fortement à vous, qui a souffert cruellement par le passé, & qui n'espere pas pour l'avenir une meilleure fortune que la vôtre, vous demande la permission de s'adresser à vous. La vieillesse & le rang ont des droits pour donner des conseils; quoiqu'il n'ait pour lui ni l'âge ni les dignités, il se flatte que le langage de la sincérité, de l'expé-

rience dont il va faire usage, ne sera pas indigne de votre attention. Comme la plupart d'entre vous, il aima la vie privée & la quitta avec regret : il la quitta avec la résolution d'y rentrer, lorsque la dure nécessité qui lui mettoit les armes à la main, n'existeroit plus. Alors les ennemis de sa patrie, les esclaves du pouvoir, & les soutiens mercenaires de l'injustice n'avoient pas été forcés d'abandonner leurs funestes projets, & de reconnoître que les Américains étoient aussi terribles sur le champ de bataille que soumis dans leurs remontrances. C'est avec cette perspective qu'il a longtems partagé vos fatigues, qu'avec vous il s'est jeté dans le danger. Il a senti la main glaciale de la pauvreté, sans murmure ; il a vu se développer l'insolence de l'homme opulent sans donner un soupir. Longtems assez foible pour sacrifier ses desirs & sa résolution à l'opinion, il a jusqu'à ces derniers tems cru dans la *justice* de son pays. Il espéroit que, lorsque les nuages de l'adversité seroient dissipés, lorsque le premier rayon de la paix luiroit & feroit espérer de plus beaux jours, la froideur & la sévérité du gouvernement se relâcheroient; que la reconnoissance surpassant la justice verseroit ses bienfaits sur ces hommes dont les bras vigoureux avoient soutenu l'état dans son passage périlleux de la servitude menaçante à une indépendance reconnue. Mais la confiance a ses limites comme la modération, & il est un terme qu'on ne peut passer sans que l'une dégénere en crédulité, & l'autre en lâcheté. Telle est votre situation, mes amis : amenés à ce point délicat, un pas de plus vous perdroit à jamais. Etre tranquille & indifférent, lorsque

les injustices s'accumulent & pesent sur nos têtes, seroit plus que foiblesse. Se borner à des supplications, sans développer de mâles efforts, seroit dégrader votre caractere & montrer à l'univers que vous méritiez bien ces chaînes que vous venez de rompre. Pour parer à ces maux, considérons le point où nous sommes, & de-là portons nos regards sur la foule d'expédiens qui s'offriront à nous.

Après sept ans de combats & de peines, l'objet qui vous arma, vient de vous être accordé. Alors mes amis, votre courage qui eut tant à souffrir, déploya toute son activité. Il a conduit à la paix les Etats-Unis de l'Amérique au travers d'une guerre douteuse & sanglante. Il la fait asseoir sur le trône de l'indépendance, & le calme renaît, pour le bonheur. — De qui? Est-ce d'une patrie qui vous accorde la douceur de rentrer dans vos foyers, en versant sur votre retraite les larmes de la reconnoissance, en l'accompagnant du sourire de l'admiration? Est-ce, d'une patrie qui brûle de partager avec vous cette indépendance que lui donne votre valeur, & ces richesses achetées au prix de votre sang? N'est-ce pas plutôt d'un pays ingrat, qui foule aux pieds vos droits, dédaigne vos cris, insulte à vos miseres? N'avez-vous pas plus d'une fois fait connoître au congrès vos desirs, vos besoins? Ces besoins, ces desirs que la gratitude & l'honnêteté devoient prévenir & non pas éluder! N'avez-vous pas dernierement dans le langage soumis d'un mémoire, demandé de sa justice ce que vous ne pouviez plus espérer de sa faveur! Quelle a été sa réponse? Que la lettre

qui fera demain le sujet des réflexions de l'assemblée réponde ici.

Si tel est votre traitement, lorsque les armes que vous portez sont encore nécessaires pour la défense de l'Amérique, qu'avez-vous à attendre de la paix, lorsque vos cris s'affoibliront & que la séparation anéantira votre force, votre influence? Lorsque ces épées, les instrumens & les compagnons de votre gloire, vous seront enlevées, qu'il ne vous restera d'autres marques de vos travaux, d'autres distinctions de vos services, que les blessures, les infirmités, les cicatrices? Pouvez-vous consentir à être les seules victimes dans cette révolution, & en vous retirant du champ de bataille, à vieillir dans la pauvreté, la misere, le mépris? Pouvez-vous consentir à croupir dans la fange de la dépendance, & à devoir à la pitié les misérables restes de votre vie qui a été jusqu'ici employée au chemin de l'honneur? Si vous le pouvez, — allez, emportez avec vous les railleries des Toris, & les dédains des Whigs, le ridicule, & ce qui est pire, la pitié de l'univers. Allez mourir accablés par la faim, & que vos noms périssent dans l'oubli. Mais si votre courage se révolte à cette idée; si vous avez assez de sens pour pénétrer les desseins de la tyrannie, quelque masque qu'elle prenne; si vous avez assez de fermeté pour les combattre; si vous avez appris à mettre une distinction entre le dessein & la cause, entre les hommes & les principes; éveillez-vous, quittez votre léthargie, ouvrez les yeux sur votre situation, & réparez vous-mêmes les outrages que vous avez soufferts. Si vous laissez

échapper ce moment, c'en est fait de vous pour toujours; tout effort sera inutile; vos menaces seront aussi vaines que vos supplications actuelles.

Je vous conseille donc de déterminer d'une maniere positive, & ce que vous pouvez supporter, & que vous voulez souffrir. Si votre résolution est en raison de vos maux, n'invoquez plus la justice, mais éveillez les craintes du gouvernement. Laissez le ton mielleux des mémoires, prenez-en un plus élevé, plus convenable; qu'il soit décent, mais vif, mais animé, mais déterminé, & défiez-vous des hommes qui vous insinueroient d'avoir plus de modération & plus de patience. Que deux ou trois d'entre vous, de ceux qui sentent aussi vivement qu'ils écrivent, dressent une derniere remontrance, car je ne voudrois pas qu'on lui donnât l'épithete trop adoucie & malheureuse de mémoire. Là qu'on rappelle dans un langage qui ne vous déshonore point par sa dureté, mais qui ne vous trahisse point par ses craintes, ce que le congrès a promis, ce qu'il a fait; qu'on y rappelle avec quelle patience, pendant quel intervalle, vous avez souffert; le peu que vous avez demandé, & combien peu de vos demandes ont été accordées! Là, dites-leur que, quoique vous ayez été les premiers à vous précipiter dans le danger, quoique vous desiriez d'en sortir les derniers, quoique le désespoir ne puisse jamais vous entraîner à un parti déshonorant, il peut cependant vous entraîner hors du champ de bataille. Dites-leur qu'une blessure souvent irritée, & jamais entierement guérie, peut enfin devenir incurable, & que la plus légere preuve d'indignité du congrès peut à présent avoir le terrible effet

de la mort, & vous séparer à jamais; que dans les évenemens politiques l'armée peut avoir son alternative; s'ils veulent la paix, dites-leur que rien ne vous séparera de vos armes que le tombeau. S'ils veulent la guerre, dites-leur que recherchant les auspices de votre illustre chef & l'invitant à vous commander toujours, vous vous retirerez dans quelque pays inhabité, que là vous sourirez à votre tour, & que vous les raillerez, lorsque leurs craintes seront excitées par de nouveaux dangers. Qu'on représente encore au congrès que s'il accede au contenu de votre dernier mémoire, il vous rendra plus heureux, il se rendra plus respectable; que tant que la guerre continuera, vous suivrez ses drapeaux; que lorsqu'elle cessera, vous vous retirerez dans l'ombre d'une vie privée, que vous y donnerez à l'univers de nouveaux sujets d'étonnement & d'admiration, le spectacle d'une armée victorieuse de ses ennemis, victorieuse d'elle-même."

Il parut à cette occasion un ordre général, conçu de la maniere suivante.

Du Quartier-Général le 11 *mars* 1783.

„ Le commandant en chef ayant appris qu'il devoit se faire une assemblée générale des officiers de l'armée aujourd'hui même aux nouveaux bâtiments, à l'occasion de billets d'invitation répandus hier par des personnes inconnues, imagine que, quoiqu'il soit bien persuadé que les officiers ne feront aucune attention à une invitation aussi irréguliere, cependant son devoir, la réputation & le véritable intérêt de l'armée exigent qu'il

désapprouve une pareille conduite: en même tems il prie les officiers généraux de l'état-major, avec un officier de chaque compagnie & un nombre suffisant de représentans, de s'assembler à midi, samedi prochain, aux nouveaux bâtiments, pour entendre le rapport du committé de l'armée nommé près du congrès. Après une mûre délibération on arrêtera les mesures les plus convenables pour obtenir l'objet important en question. L'officier le plus ancien présidera, & rapportera le résultat de leur délibération au commandant en chef."

Conformément à l'ordre général du 11 mars les officiers de l'armée Américaine s'étant assemblés, Son Exc. le commandant en chef ouvrit la séance par l'adresse suivante sur l'objet de cette assemblée, laquelle fut avec d'autres papiers soumise à la considération de l'assemblée, qui fut présidée par l'honorable major-général Gates, comme le plus ancien officier présent.

MESSIEURS!

„ On a tenté par une invitation anonyme, de vous rassembler ici: je laisse à juger à l'armée combien un pareil procédé contrarieroit tout à la fois les regles de la propriété, de l'ordre & de la discipline. Cette invitation a été accompagnée d'une autre production anonyme, plutôt adressée à la sensibilité, aux passions, qu'à la raison & au jugement. L'auteur de cette piece mérite sans doute des éloges pour la beauté de sa plume; je desirerois qu'à cette qualité il joignît la droiture du cœur; car ne peut-on pas lui reprocher d'a-

voir élevé des soupçons injustes & malicieux sur l'âme honnête qui vous porteroit à la modération? Chacun est-il obligé de voir comme l'auteur lui-même, de penser comme lui? Et devient-on coupable dès que l'on voit, dès que l'on sent autrement? Voilà pourtant ce qu'il tente de nous persuader. Il avoit en vue un autre plan sans doute que celui de la pacification, plan que ne caractérisent pas la candeur, la libéralité du sentiment, l'amour de la justice & de son pays. Il avoit raison d'insinuer les plus affreux soupçons pour effectuer le plus noir projet. Que cette adresse soit faite avec beaucoup d'artifice, qu'elle ait pour objet des desseins insidieux, surtout de faire naître dans les esprits l'idée d'une injustice préméditée dans la conduite du congrès, & d'exciter les ressentimens qui doivent infailliblement découler d'une pareille idée; que le moteur de ce plan, quel qu'il soit, ait eu le dessein de tirer avantage des passions, lorsqu'elles sont encore excitées par le souvenir des calamités passées, lorsqu'il n'y a pas assez de tems pour les laisser refroidir & remplacer par la réflexion, qui seule peut donner de la dignité & de la stabilité aux mesures, ce sont des vérités dont la lecture seule de cette adresse peut convaincre l'esprit.

„ J'ai donc jugé, Messieurs, qu'il étoit de mon devoir de vous observer, de vous montrer par quels principes je m'opposois à l'assemblée prématurée, irréguliere, proposée pour mardi dernier, de vous prouver l'inclination que j'avois à saisir toutes les occasions où, sans blesser l'honneur & la dignité de l'armée, elle pouvoit faire connoître au congrès ses souffrances. Si ma con-

duite jusqu'à présent ne vous a pas convaincu que j'ai été un ami fidele de l'armée, ma déclaration dans ce moment seroit inutile & sans effet. Mais comme j'ai été le premier à embrasser ouvertement la défense de ma patrie; comme je ne vous ai jamais quittés, que lorsque mon devoir public m'éloignoit de vous; comme j'ai été le compagnon constant & le témoin de vos détresses, & que je n'ai pas été des derniers à ressentir & reconnoître votre mérite; comme j'ai toujours considéré ma réputation militaire comme inséparablement liée avec celle de l'armée, que mon cœur s'est constamment ouvert à la joie quand j'entendois chanter ses louanges, que je sentois tout le feu de l'indignation quand la bouche de la calomnie osoit s'élever contre elle, on ne supposera pas sans doute que je sois indifférent pour ses intérêts, lorsque nous touchons au terme de la guerre: mais comment doit-on opérer le bien de l'armée? La maniere est simple, dit l'anonyme; dans le cas de guerre, retirons-nous dans un pays inhabité, formons-y des établissemens, & laissons notre ingrate patrie se défendre elle-même. Mais qui défendrons nous? Nos femmes, nos enfans, nos fermes & nos propriétés, que nous aurons laissés derriere nous? Ou dans cet état d'hostilité prendrons-nous avec nous les premiers (car on ne peut emporter les autres,) pour périr dans les déserts par la faim, le froid, le manque de toute espece de provisions? Dans le cas de la paix, continue l'anonyme, ne quittez point vos épées, que vous n'ayez obtenu une pleine & ample justice. Cette effrayante alternative, ou d'abandonner notre patrie dans son malheur, ou de tourner nos

armes contre elle, à moins que le congrès n'accede à nos demandes, ne doit-elle pas révolter l'humanité, le patriotiſme? Bon Dieu! quelle a pu être l'idée de l'auteur en prêchant de pareilles meſures? Peut-il être l'ami de l'armée? L'ami de ſon pays? Ou plutôt n'en eſt-il pas un inſidieux ennemi? Ne ſeroit-ce pas quelque émiſſaire parti de New-York, qui s'étant gliſſé dans notre camp concerteroit la ruine de cet état, en ſemant la diviſion entre les pouvoirs civil & militaire de ce continent? Et quel cas fait-il donc de notre intelligence, en nous propoſant des expédiens impraticables par leur nature dans l'un ou dans l'autre cas? Ici, Meſſieurs, je dois tirer le rideau, parce qu'il ſeroit auſſi imprudent en moi de détailler les raiſons qui fondent mon opinion, qu'inſultant pour vous, ſi je croyois que vous en euſſiez beſoin. Un ſeul moment de réflexion convaincra tout homme dégagé de prévention, de l'impoſſibilité phyſique d'exécuter l'un ou l'autre projet. Peut-être paroîtra-t-il peu convenable que je me ſois étendu ſi longuement dans cette adreſſe ſur une production anonyme, mais la maniere avec laquelle elle a été répandue dans l'armée, l'effet qu'on en eſpéroit & d'autres circonſtances juſtifieront amplement mes obſervations ſur le funeſte objet de cet écrit.

„ Relativement à l'avis donné par l'auteur à l'armée, de ſuſpecter l'homme qui leur recommandera la modération & la patience, je le mépriſe, comme doit faire tout homme qui aime cette liberté & cette juſtice pour laquelle nous combattons; car ſi de pareils préjugés doivent nous empêcher de propoſer nos ſentimens ſur une

matiere aussi importante, nous devons donc mettre à l'écart la raison; la liberté de penser, de parler, n'existe plus pour nous. Muets, & dans une aveugle crédulité, nous devons nous laisser conduire au carnage comme des stupides troupeaux. Je ne puis, dans ma propre opinion, que j'ai de grandes raisons de croire être celle du congrès, conclure cette adresse sans vous donner la pleine assurance, que ce corps honorable a la plus haute estime & reconnoissance pour les services de l'armée, qu'il connoît ses calamités passées, qu'il se promet de lui rendre justice, de l'en dédommager, que ses efforts pour découvrir & établir des fonds à cet effet ont été infatigables, & continueront jusqu'à ce qu'ils soient assurés.

„ Mais il en est ici comme de tous les corps où la variété des intérêts cause une variété d'opinions; les délibérations sont lentes. Mais est-ce une raison d'ôter notre confiance, de perdre tout espoir? & sous ce prétexte d'adopter un parti qui terniroit à jamais la gloire que nous avons acquise & flétriroit une armée si célebre jusqu'à présent par sa constance & son patriotisme? Et pourquoi cela? Pour nous faire accorder plutôt l'objet que nous réclamons. Certainement nous nous en éloignerions davantage. Quant à moi, guidé par des principes de gratitude, de véracité, de justice, de reconnoissance pour la confiance dont vous m'avez honoré, par le souvenir de l'appui que vous m'avez prêté, de l'obéissance prompte que j'ai trouvée en vous dans toutes les vicissitudes de la fortune, enfin par l'affection sincere qui m'attache à une armée que j'ai eu l'honneur de

commander si longtems, je me crois obligé de vous déclarer publiquement & d'une maniere solemnelle, que pour faire accorder de justes dédommagemens à vos fatigues, à vos périls passés, que pour faire réussir vos desirs, autant qu'ils pourront se concilier avec mon devoir, le serment fait à l'état, l'autorité qu'il m'a confiée, je me dévoue entierement à vous, & que vous pourrez librement tout exiger de votre commandant."

„ Tandis que je vous donne ces assurances, & que je garantis moi-même d'une maniere non équivoque de déployer tout ce qu'on me croit de talens & d'expérience en votre faveur, permettez-moi de vous conjurer, Messieurs, de ne prendre aucun parti qui, envisagé par l'œil froid de la raison, pourroit diminuer cette dignité & flétrir cette gloire que vous avez si bien conservées jusqu'à présent. Qu'il me soit permis de vous prier de mettre la plus grande confiance dans la justice de votre patrie, dans les bonnes dispositions du congrès. Croyez qu'avant votre licenciement, il fera liquider tous vos comptes, comme il a été arrêté dans les résolutions publiées, il y a deux jours, & qu'il adoptera les moyens les plus efficaces pour vous rendre justice & vous récompenser de vos services longs & méritoires. Enfin, qu'il me soit permis de vous conjurer au nom de notre commune patrie, des droits sacrés de l'humanité, de cet honneur sacré que vous révérez, au nom, ce nom si cher de l'Amérique, de témoigner la plus grande horreur pour l'homme qui brûle de renverser sous de spécieux prétextes la liberté de votre pays, & qui peut par une ruse infâme ouvrir la porte à une guerre civile, & inonder ce

pays de torrens de sang. En prenant cette résolution, en agissant ainsi, vous obtiendrez sûrement l'objet de vos démarches ; vous détruirez les projets insidieux de nos ennemis, qui, de la force ouverte, descendent à des artifices secrets. Vous donnerez une preuve de plus de ce patriotisme sans exemple, & de ce courage si patient, si supérieur au fardeau des maux les plus accablans. Et par la dignité de votre conduite, vous forcerez votre postérité à dire, lorsqu'elle célébrera cet événement si glorieux de l'humanité : Si ce modele n'eut pas existé, l'univers n'auroit jamais vu jusqu'à quel degré de perfection l'esprit humain peut monter."

(*Signé*) G. WASHINGTON.

Son excellence s'étant retirée, en conséquence d'une motion faite par le général Knox, & secondée par le brigadier-général Putman, on résolut :

Qu'on feroit parvenir au général en chef, de la part des officiers de l'armée, des remerciemens unanimes de son excellente adresse, & de ce qu'il a bien voulu leur communiquer ; & qu'on l'assureroit en leur nom de la réciprocité de leur attachement le plus sincere.

L'Adresse de l'armée au congrès, le rapport du committé de l'armée, & la résolution du congrès du 25 janvier, ayant été lues :

En conséquence d'une motion du général Putnam, secondée par le général Hand, on vota :

De former un committé pour dresser immédiatement une instruction de l'affaire sur laquelle l'assemblée auroit à délibérer, & pour la rapporter dans une demi-heure. De composer ce committé

d'un général, d'un officier-général, & d'un capitaine. Enfin, on choisit pour cet effet, le général Knox, le col. Brooks & le cap. Howard.

Le committé ayant fait son rapport, & l'assemblée l'ayant pleinement examiné, on déclara unanimement : „ qu'au commencement de la guerre actuelle, les officiers de l'armée Américaine s'étoient engagés au service de leur patrie, par l'amour le plus pur & l'attachement le plus inviolable aux droits & aux libertés de la nature humaine ; motifs qui existent encore chez eux dans le degré le plus éminent, & qu'il n'est ni malheur ni péril qui puissent les porter à souiller la réputation & la gloire qu'ils ont acquises au prix de leur sang & de huit années de loyaux & fideles services." On déclara avec la même unanimité : „ que l'armée avoit une confiance inébranlable dans la vertu du congrès & de la patrie, & étoit pleinement convaincue que les représentans de l'Amérique ne licencieroient, ni ne disperseroient l'armée, sans avoir liquidé les comptes, donné des assurances suffisantes pour les reliquats, & assigné des fonds suffisans pour le payement. Et que les officiers s'attendent, que les retraites ou un équivalent, seront efficacement compris dans cet arrangement." On résolut encore unanimement : „ de prier son exc. le commandant en chef d'écrire à son exc. le président du congrès, & de lui demander instamment la décision la plus prompte de la part de cet honorable corps ; auprès duquel elle étoit actuellement sollicitée par un committé de l'armée. Ce parti, soit que nous ayons la paix, soit que nous continuions la guerre, étant le plus propre à faire

naître la tranquillité dans les esprits des gens de guerre, & à prévenir l'effet des funestes desseins de ceux qui cherchent à semer la discorde entre les pouvoirs civil & militaire des Etats-Unis."

On ajouta: „ que les officiers des armées Américaines avoient vu avec horreur, & rejeté avec mépris, les infâmes propositions contenues dans la derniere adresse anonyme aux officiers de l'armée; & que tous avoient regardé avec indignation les efforts secrets de quelques inconnus pour assembler les officiers, d'une maniere capable de subvertir toute discipline & de détruire le bon ordre." Enfin, „ qu'on feroit au nom de l'armée au committé qui avoit présenté au congrès la derniere adresse, des remerciemens de la sagesse & de la prudence avec lesquelles il avoit conduit les affaires, que copie des réflexions & déclarations de ce jour seroit adressée par le président de l'assemblé au major M. Dougal, & qu'il seroit requis de continuer ses sollicitations prés du congrès jusqu'à ce qu'il eût accompli sa mission."

Après quoi, l'assemblée se sépara.

HORATIO GATES, major-général, président.

Résolution que le congrès prit relativement au payement des troupes américaines.

Résolu, que le commandant en chef sera prévenu d'accorder des congés aux officiers sans commission & soldats au service des Etats-Unis, enrôlés pour servir dans le cours de cette guerre, & qui doivent être licenciés à la conclusion du traité de paix définitif, ensemble avec un nombre proportionné d'officiers en grade, & que le se-

crétaire de la guerre & le commandant en chef prendront les mesures les plus convenables pour faire conduire ces troupes à leurs demeures respectives, de maniere à les satisfaire & à ne pas nuire aux provinces par lesquelles elles passent, & que les hommes ainsi licenciés pourront prendre leurs armes avec eux.

Publié par ordre du congrès.

(*Signé*) CH. THOMPSON, Secrétaire.

A la promulgation de cette résolution, l'adresse suivante fut présentée au commandant en chef.

MONSIEUR.

„ Il est difficile de vous exprimer le regret que nous sentons d'être obligés de solliciter de nouveau l'appui de votre excellence. Après la douleur que fait naître en nous la perspective de notre misere, est celle qui s'éleve dans nos ames de la connoissance que nous avons de vos inquiétudes sur le sort des hommes qui ont été les compagnons de vos exploits, & qui vous ont constamment suivi au travers de toutes les vicissitudes de la guerre. La nécessité seule pouvoit donc nous engager à vous faire des répresentations qui vous affligeront sans doute."

„ Votre exc. a une connoissance si intime de l'état actuel de l'armée, qu'il est inutile de vous le peindre. Vous avez été le témoin au milieu de nos souffrances d'une guerre unique par son origine, sans exemple dans ses circonstances; vous l'êtes encore du fardeau que nous supportons, par le besoin de cette provision, à laquelle nos

nos services perpétuels nous donnoient des droits. Ayant dernierement exprimé nos sentimens sur ce qui étoit dû à notre position, ayant cru d'après l'assurance de Votre Exc. que nos comptes seroient liquidés, le montant assuré; que l'on feroit des fonds pour le payement, avant de nous licencier; ayant vu avec plaisir l'approbation que le congrès donnoit à nos demandes; c'est avec un mélange d'étonnement & de chagrin que nous apprenons la derniere résolution du congrès, qui ordonne de congédier les soldats & les officiers, sans avoir terminé aucun de ces objets importans; & pour mettre le comble à nos maux, ils sont obligés de quitter l'armée sans avoir aucune ressource pour payer les dettes que le service entraîne, pour gratifier ceux qui les ont servis, pour soutenir leurs familles, & les dédommager d'une si longue absence. Exposés aux insultes du dernier valet de l'armée, à être arrêtés par un Shérif, privés de la facilité d'aider nos familles, sans aucune preuve qu'il nous soit dû quelque chose pour notre service, & conséquemment sans la moindre espérance d'obtenir crédit pour une subsistance momentanée jusqu'au moment où nous puissions gagner de l'argent, quelle ressource avons-nous? Nous prenons la liberté de le demander à votre Exc.; nous sommes bien persuadés de l'efficacité des derniers efforts qu'elle fera en notre faveur. Nous appelons donc à Votre Exc de la maniere la plus solemnelle: l'horreur de l'oppression & de l'injustice qui nous a mis les armes à la main, le souvenir de nos communs périls, & de ces événemens surprenans qui nous

rendent la liberté, & que nos forces réunies ont produits, nous autorisent à solliciter votre secours, & à vous demander que l'ordre du 2 courant, fondé sur l'acte du congrès du 26 mai dernier, puisse être suspendu, de façon que nul officier, ni soldat ne soit obligé de recevoir son congé, avant que cette honorable compagnie soit informée de l'état misérable où cette résolution va nous plonger. Nous espérons que Votre Exc. engagera le congrès, & que d'après les principes de la justice commune elle insistera sur ce qu'aucun officier ou soldat ne soit forcé de quitter le camp, jusqu'à ce que la liquidation des comptes soit effectuée, que les balances soient arrêtées, que l'on ait expédié des certificats pour les sommes dues, renfermant la commutation de la demi-paye pour les officiers, & la gratification de 20 dollars pour les soldats, jusqu'à ce qu'enfin on accorde à chacun une somme d'argent suffisante pour le transporter du camp à ses foyers.

„ Nous croyons que cette patrie, au service de laquelle nous nous sommes dévoués, ne regardera jamais avec indifférence les hommes qui ont si essentiellement contribué à raffermir sa liberté, ses propriétés, son empire. Au nom des généraux & des officiers, commandant le régiment & les corps en cantonnement sur la riviere d'Hudson."

J'ai l'honneur, &c.

5 Juin 1783. W. Heath, major-gén., Pr.

Le général qui s'étoit engagé envers l'armée à lui procurer une satisfaction sur ses justes demandes, fit cette réponse.

Du Quartier général le 6 juin.

MONSIEUR,

„ Avant que je puisse répondre à l'adresse des généraux & officiers, commandant les corps & régimens de cette armée, je les prie d'être persuadés de ma reconnoissance pour la confiance qu'ils veulent bien mettre en moi; je les prie de croire que comme personne ne connoît mieux que moi les services rendus par eux, personne aussi n'est plus touché de leur situation présente, & ne desire plus vivement d'adoucir ou d'éloigner leurs maux. Il seroit peut-être inutile de détailler ici tout ce que j'ai fait encore pour remplir cet objet important. Il est suffisant d'observer que je ne désespere pas du succès; car je suis parfaitement convaincu que les Etats ne peuvent pas, sans se précipiter dans une banqueroute nationale, sans ruiner leur crédit, refuser d'accéder aux réquisitions du congrès. Il faut l'avouer, il a fait tout ce qui étoit en son pouvoir pour obtenir une justice complette en faveur de l'armée. Son grand objet, dans le moment présent, étoit, par une réduction de dépense, de mettre l'intendant-général des finances à portée de faire un payement de trois mois à l'armée, jugé comme indispensable & nécessaire. Pour expliquer davantage ce point, permettez-moi d'insérer ici l'extrait d'une lettre du sur-intendant, du 29 du mois

passé. Il y a plus d'un mois que le committé a conféré avec moi sur cet objet; je lui ai dit que l'on ne pouvoit faire à l'armée aucun payement que par le moyen d'un papier d'anticipation, & même qu'il ne pouvoit être fait si l'on ne réduisoit immédiatement & considérablement nos dépenses. Nos dépenses ont cependant été continuées, lorsque nos revenus se sont diminués, les Etats étant très-lents dans leurs remises. Il en résulte que je ne puis faire de payement dans la maniere que j'avois proposée. Les billets auroient été payables à deux, quatre & six mois de date; à présent ils ne peuvent l'être qu'à six mois, & encore faut-il sur le champ retrancher les dépenses. Je ferai expédier de pareils billets pour la paye de trois mois, & je vous conjure, Monsieur, d'employer toute votre influence sur les Etats, afin qu'ils soient compris dans la liste de mes autres engagemens qui doivent être remplis par la taxe.

„ J'ai expédié, il y a trois jours, un exprès pour presser l'envoi de ces billets. Dans cet état des choses, je n'ai pas besoin d'ajouter que la dépense de chaque jour pour l'entretien de l'armée, augmentera l'incapacité où est le congrès de s'acquitter au moins de très-longtems.

„ Quoique les officiers de l'armée connoissent bien ma situation officielle, & sachent que je suis le serviteur du public, & que je ne puis me dispenser d'exécuter les ordres qu'il est de mon devoir de remplir, cependant comme les congés, en matiere de service, sont plutôt affaire d'indulgence que de force; comme le congrès est dans les meilleures dispositions pour l'armée; comme les deux principaux articles de plainte seront dans

peu de tems arrêtés au gré de l'armée, jusqu'à ce que le bon plaisir du congrès soit connu, je n'hésite pas à me rendre à vos desirs, sous la réserve seulement que les soldats, qui préféreront avoir leur congé sur le champ, seront conduits par détachemens par un nombre d'officiers suffisant. La necessité de cette précaution se présente à tous les yeux; je n'ai pas besoin d'y insister. Quant aux officiers en grade & particuliers, qui par les circonstances ne souhaitent pas prendre leur congé, ils donneront leurs noms à leurs commandans respectifs, afin que sur le rapport de l'adjudant général, on licencie un nombre égal d'hommes engagés pour trois ans, ce qui épargnera au public la dépense qu'on veut sauver. J'espere que les billets ne tarderont pas à arriver, & que le réglement des comptes sera terminé par les trésoriers dans peu de jours. En même tems, j'aurai l'honneur d'exposer au congrès les sentimens des officiers & des généraux. Ils sont exprimés d'une maniere si décente, si honnête, & si attendrissante, que je ne doute point qu'ils ne soient bien accueillis. J'ai l'honneur d'être, &c."

(*Signé*) G. WASHINGTON.

Les deux lettres précédentes furent envoyées à Son Excellence le président du congrès, avec la suivante.

Du Quartier-Général, NEW-BURGH, 7 *juin*.

„ J'ai l'honneur de joindre à Votre Exc. la copie d'une adresse, qui m'a été faite par les généraux & officiers commandant l'armée, avec ma réponse. Ces pieces vous feront voir les consé-

quences malheureuses de l'exécution de la résolution du 26 mai. Les deux sujets de plainte principale de l'armée sont, 1°. Le délai du payement du trimestre, & 2°. Le défaut du réglement des comptes. Je me suis cru autorisé à l'assurer que le congrès y feroit une attention particuliere, & j'ai fait quelques changemens relatifs aux congés. Le secrétaire de la guerre vous en expliquera les raisons & la nécessité. Tandis que je considere comme un tribut dû à la Justice de vanter ici la conduite modérée de toute l'armée, & particulierement l'esprit de docilité & l'ordre avec lequel les officiers se sont prêtés pour le commandement des bataillons qui doivent servir pendant trois ans, permettez-moi de vous rappeler leurs anciennes souffrances & leurs services, & de les recommander aux bonnes dispositions du congrès."

J'ai l'honneur d'être, &c.

(*Signé*) G. Washington.

Proclamation *dans le camp Américain.*

La ratification des articles de paix étant arrivée au camp de l'armée américaine, la joie fut universelle, & le soldat, fatigué d'une guerre longue & pénible, éprouva dans ce moment tout ce que le repos & la douce consolation d'avoir bien mérité de la patrie pouvoit inspirer: le lendemain 16 avril, le général fit la proclamation suivante:

„ Le commandant en chef ordonne que la cessation des hostilités entre les Etats-Unis de l'Amérique & le roi de la Grande-Bretagne, soit proclamée publiquement demain à midi au nouveau bâtiment; & que la proclamation qui sera com-

muniquée par la présente, soit lue demain au soir à la tête de chaque régiment & corps de l'armée; après quoi, les chapelains, avec les diverses brigades, rendront des actions de grace au Dieu Tout-Puissant, pour toutes ses miséricordes, particuliérement pour avoir enchaîné la fureur des hommes à sa gloire & fait cesser la rage de la guerre parmi les nations. Quoique la proclamation dont il s'agit, se borne à interdire les hostilités & non à annoncer la paix générale, ce doit cependant être une satisfaction bien raisonnable & bien pure pour toutes les ames bien-veuillantes, que l'époque qui met fin à une contestation longue & douteuse, arrête l'effusion du sang humain, ouvre une perspective plus brillante &, semblable à une autre étoile du matin, promette l'aspect d'un jour plus éclatant que celui qui, jusqu'à présent, a éclairé l'hémisphere occidental. Dans un jour si heureux qui est le messager de la paix, un jour qui couronne une guerre de huit années, il y auroit de la noirceur à ne pas se réjouir; ce seroit insensibilité que de ne pas prendre part à la joie générale.

Le commandant en chef, bien loin de tâcher d'étouffer les sentimens de joie dans son propre cœur, présente ses félicitations les plus cordiales à cette occasion à tous les officiers de toute dénomination, à toutes les troupes des Etats Unis en général; & particulierement à ces hommes braves & fermes qui avoient résolu de défendre les droits de leur pays envahi, tant que la guerre continueroit. Car, voilà ceux qui doivent être considérés comme l'honneur & l'orgueil de l'armée américaine, & qui, couronnés de lauriers bien

acquis, peuvent quitter bientôt les champs de la gloire pour les boccages paisibles de la vie civile. Quand, le commandant en chef se rappelle la variété presque infinie des scenes par lesquelles nous avons passé avec un plaisir mêlé d'étonnement & de gratitude; lorsqu'il contemple avec ravissement la perspective qui s'offre à nous; il ne peut s'empêcher de desirer que tous les braves gens, de quelque condition qu'ils puissent être; qui ont eu part aux fatigues & aux dangers pour opérer cette glorieuse révolution, pour délivrer des millions du joug de l'oppression, & pour jeter les fondemens d'un grand empire, soient pénétrés de l'idée convenable du rôle auguste qu'ils ont été appelés à jouer, sous les auspices de la providence, sur le théâtre des affaires humaines; car heureux, trois fois heureux, seront dorenavant nommés ceux qui ont contribué en quelque maniere, qui ont rempli l'emploi même le plus mince dans la construction de ce colosse étonnant de liberté & d'empire sur la vaste base de l'indépendance; qui ont donné du secours pour défendre les droits de la nature humaine & pour établir un asyle aux pauvres & aux opprimés de toutes les nations & de toutes les religions. La tâche glorieuse pour laquelle nous avons volé aux armes étant remplie, les libertés de notre pays étant pleinement reconnues & solidement établies par la faveur du ciel sur la pureté de notre cause & sur les efforts honnêtes d'un peuple foible, déterminé à être libre, contre une nation puissante prête à l'opprimer; & la réputation de ceux qui ont persévéré à travers tous les excès de fatigue, de souffrance & de danger, étant immortalisée par la glorieuse

dénomination d'armée patriotique ; il ne reste plus à présent aux acteurs de cette scene mémorable, que de conserver un caractere conséquent & inaltérable jusqu'au dernier acte ; afin de terminer ce drame avec applaudissement ; & de se retirer du théâtre militaire avec les mêmes suffrages des anges & des hommes qui ont couronné toutes leurs actions vertueuses. Pour cet effet on ne tolérera aucun désordre, aucun excès. Tous les soldats prudens & bien intentionnés doivent se rappeler qu'il doit leur être absolument nécessaire d'attendre avec patience que la paix soit déclarée, ou que le congrès ait pu prendre les mesures nécessaires pour la sureté des magasins publics &c. Aussitôt que ces arrangemens seront faits, le général ne tardera pas à décharger, avec toutes les marques de distinction & d'honneur, tous ceux qui se sont enrôlés pour la guerre, qui dès lors auront fidelement rempli leurs engagemens avec le public. Le général s'est déja intéressé en leur faveur ; & il pense qu'il n'a pas besoin de répéter l'assurance de ses dispositions à leur être utile dans cette occasion, comme dans toute autre convenable. Dans le même tems, il est résolu qu'aucune négligence ou desordre militaire ne reste impuni, tant qu'il retiendra le commandement de l'armée. L'ajudant général aura telles parties détachées pour l'assister à faire les préparatifs de réjouissances publiques que le chef-ingénieur jugera propres avec l'armée ; & le quartier-maître-général fera sans délai, imprimer tel nombre de licenciemens qui sera nécessaire pour tous ceux qui étoient arrêtés pour la guerre : il aura la bonté de s'adresser au quar-

tier-général. Une ration extraordinaire de liqueur sera distribuée à chaque homme demain pour boire.

„ Paix & bonheur perpétuels aux Etats-Unis de l'Amérique! (*Signé*) G. WASHINGTON.

Egalement propre à briller dans le cabinet comme dans les camps, Washington répand dans ses écrits une noblesse, une énergie que l'éloquence du cœur inspire. Nous venons de voir avec quelle sagacité, avec quelle candeur, il discute les sujets les plus délicats; nous allons l'admirer encore plus dans sa modestie (1). Des hommes esclaves de

---

(1) Il est rare que l'enthousiasme n'aille au-delà de la vérité. Un auteur qui entend célébrer de toutes parts le héros dont il veut parler s'enflamme pour lui; son imagination s'exalte & ne sait plus s'arrêter. L'écrivain mercenaire, ou seulement prévenu, induiroit la postérité en erreur, si la postérité pouvoit se laisser prévenir; mais heureusement elle juge avec sang-froid; elle distingue la basse flatterie de l'écrivain mercenaire, des justes hommages de l'historien honnête, & sait mettre à leurs places les hommes célèbres & les grands hommes. Je ne me défends point d'enthousiasme pour mon héros; mais il ne m'entraîne point au delà de ce qui lui est dû. Je ne puis mieux confirmer ce que j'en ai dit qu'en rapportant les mêmes expressions de Son Exc. M. *P. S. van Berckel*, ministre plénipotentiaire de L.L. H.H. P.P. près le congrès: ce citoyen, illustre autant qu'éclairé, dit: „ Quand je n'aurois pas reçu de ce général les marques les plus flateuses de son attachement, je n'en publierois pas moins que tout ce que l'on a dit & tout ce que l'on peut dire de cet homme célebre, sera toujours au dessous de l'idée que

la jalousie & vendus aux ennemis de la patrie, ne rougirent point de répandre, à l'époque des divisions qui régnoient dans l'armée, „ que les troupes „ aux ordres du général n'ayant point encore été „ licenciées, il en étoit résulté beaucoup de „ jalousie entre lui & le congrès, vu qu'on „ craignoit quelque chose qu'il n'étoit pas encore „ prudent de dire jusqu'à présent.” Cette insinuation injuste ne pouvoit paroître qu'invraisemblable à ceux qui ont observé d'un œil attentif & impartial la conduite de cet illustre guerrier pendant toute la guerre. Aussi respectable par les vertus de l'homme juste & aussi estimable par les qualités du citoyen vraiment patriote, que distingué par les talens militaires, le grand homme qu'on vouloit rendre suspect d'une maniere aussi indigne, étoit incapable de fonder son pouvoir personnel sur les débris de cette liberté qu'il venoit d'assurer à sa patrie au péril de sa vie & au prix de son sang. Dédaignant constamment tous avantages pécuniaires, sans postérité d'ailleurs qu'il pût desirer d'illustrer, eût-il voulu souiller le nom immortel qu'il a acquis par le reproche bien mérité de n'avoir travaillé que pour lui même, en feignant de combattre pour le bien public; eût-il sacrifié sa vraie gloire à la vaine splendeur d'une dictature perpétuelle? Ceux *Washington calomnié.*

---

l'on s'en forme quand on a le bonheur de le voir & de le connoître." Cet éloge n'est surement pas suspect; cependant je ne pense pas qu'on puisse célébrer plus dignement, en aussi peu de mots, le grand homme dont parle M. van Berckel.

qui étoient capables de lui supposer une aussi basse ambition, montroient combien les sentimens d'un cœur vraiment généreux leur étoient étrangers. Mais M. Washington s'est empressé de donner la preuve la plus complette de la fausseté de leurs insinuations. Semblable à ces vertueux romains qui retournaient à la charrue après avoir guidé le vaisseau de la république, il déclare vouloir se démettre du commandement pour aller bientôt goûter dans la retraite d'une vie privée les douceurs du repos & de ce calme qu'assure à l'ame la conscience d'avoir exactement rempli ses devoirs; écoutons-le parler lui-même dans cette fameuse lettre circulaire qu'il adressa au général Green.

LETTRE CIRCULAIRE.

Au quartier général, Newburg le 18 *juin* 1783.

LE grand objet pour lequel j'avais l'honneur de gérer un emploi au service de mon pays, étant rempli, je me prépare actuellement à le résigner dans les mains du congrès & à retourner à cette retraite domestique que je n'ai, comme il est bien connu, quitté qu'avec la plus grande répugnance, retraite pour laquelle je n'ai jamais cessé de soupirer, depuis une longue & pénible absence; dans laquelle, à l'écart du bruit & des embarras du monde, je pusse couler le reste de ma vie dans un état de repos & sans trouble; mais, avant que je mette cette résolution à exécution, je pense qu'il est de mon devoir de donner ici mon dernier avis officiel pour vous féliciter sur les glorieux événemens qu'il a plu au ciel de produire en notre

faveur, d'exposer mes sentimens sur quelques objets importans, qui me paroissent extrêmement liés avec la tranquillité des Etats-Unis, & de donner ma bénédiction finale à ce pays, au service duquel j'ai consumé le printems de ma vie, pour le bien duquel j'ai passé tant de jours dans l'inquiétude & tant de nuits dans les veilles; & dont le bonheur, m'étant extrêmement cher, formera toujours une partie considérable du mien. Pénétré de la plus vive sensibilité dans cette agréable occasion, je demande la permission de m'étendre sur le sujet de nos félicitations mutuelles. Quand nous considérons la grandeur du prix pour lequel nous avons combattu, la nature incertaine de la querelle, & la maniere avantageuse dont elle s'est terminée, nous avons les plus grandes raisons possibles de gratitude & d'alégresse: C'est un sujet qui procurera des charmes infinis à tous les esprits bienfaisans & libres, soit que l'événement en considération soit regardé comme la source des jouissances présentes, ou la cause d'un bonheur futur; & nous aurons également occasion de nous féliciter du partage que la providence nous a assigné, sous quelque point de vue que nous l'envisagions, naturel, politique ou moral.

Les citoyens de l'Amérique placés dans la position la plus digne d'envie, comme les seuls seigneurs & propriétaires d'une vaste étendue du continent, contenant tous les sols & climats du monde, abondant dans toutes les choses de nécessité ou d'agrément pour la vie, sont actuellement, par la derniere pacification satisfaisante, reconnus comme investis d'une liberté, d'une indépendance absolues. Dès cette époque on doit les con-

fidérer comme acteurs fur le théâtre le plus brillant, que la providence femble avoir choifi d'une maniere particuliere, pour le développement de la grandeur & de la félicité humaines: ils ne font pas feulement environnés de tout ce qui peut contribuer à remplir les jouiffances privées & domeftiques; mais le ciel a couronné toutes fes autres faveurs, en leur offrant la route la plus facile de bonheur politique, qu'aucune autre nation ait jamais goûtée. Rien ne peut prouver ces obfervations d'une maniere plus frappante, que le fouvenir de l'heureufe conjoncture des tems & des circonftances, fous lefquels notre république a pris place parmi les nations. Les fondemens de notre empire n'ont pas été pofés dans les fiecles nébuleux de l'ignorance & de la fuperftition; mais à une époque où les droits du genre humain étoient mieux entendus, & plus clairement déterminés qu'ils ne l'avoient jamais été auparavant. Les recherches de l'efprit humain fur la félicité fociale ont été portées à une grande étendue; les tréfors de connoiffances, acquis par les travaux des philofophes, des fages, des légiflateurs, à travers une longue fuite d'années, font ouverts pour l'ufage public; & leur fageffe peut être recueillie avec fuccès pour l'établiffement de nos formes de gouvernement. La libre culture des lettres, l'extenfion illimitée du commerce, les progrès perfectionnés des mœurs, l'accroiffement de la liberté de penfer, & furtout la lumiere pure & bienfaifante de la révélation ont eu un heureux effet fur l'amélioration du genre-humain & augmenté les douceurs de la fociété. C'eft fous ces

aufpices favorables que les Etats-Unis ont acquis l'exiftence comme nation; & fi leurs citoyens ne font pas parfaitement libres & heureux, le blâme ne pourra tomber que fur eux.

Telle eft notre fituation; telle eft notre perfpective. Mais, quoique la coupe du bonheur foit à notre portée, quoique la félicité foit notre lot, fi nous fommes difpofés à profiter de l'occafion; il me paroît cependant que les Etats-Unis ont encore à opter, s'ils veulent devenir refpectables & heureux, ou méprifables & malheureux, comme nation; c'eft le tems de leur épreuve politique; c'eft le moment où les yeux de tout l'Univers font tournés fur nous; c'eft le moment d'établir ou de ruiner à jamais notre caractere national; c'eft le moment de donner au gouvernement fédératif, un ton qui le mette en état de répondre aux objets de fon inftitution; ce moment fatal peut relâcher les nœuds de l'union, détruire le ciment de la confédération, & nous expofer à devenir le jouet de la politique Européenne qui pourroit foulever un état contre un autre, pour empêcher l'accroiffement de leur importance & fervir fes vues intéreffées. Car, d'après le fyftême de politique que les états adopteront dans cet inftant, ils fe foutiendront ou tomberont; & d'après leur affermiffement ou leur chûte, il fera à décider fi la révolution doit être, après tout, confidérée comme un bonheur ou un malheur: un bonheur ou un malheur, non pas feulement pour le tems préfent; car notre deftin doit entraîner la deftinée de millions qui ne font pas encore nés

Dans la conviction de l'importance de la crife

actuelle, le silence seroit un crime à moi; je tiendrai donc à votre excellence le langage de la liberté & de la sincérité, sans déguisement. Je prévois, cependant, que ceux qui different avec moi d'opinion, pourront observer que je m'écarte de la ligne de mon poste; & peut-être attribueront-ils à l'orgueil & à l'ostentation, ce que je sais n'être que l'effet de l'intention la plus pure; mais la droiture de mon cœur dédaigne ces motifs indignes. Le rôle qui j'ai joué jusqu'à présent; la résolution que j'ai formée de ne prendre plus aucune part aux affaires publiques; le desir ardent que j'éprouve & que je continuerai à manifester, de jouir dans la tranquillité d'une vie privée, après toutes les fatigues de la guerre, des douceurs d'un gouvernement sage & libre, convaincront, je m'en flatte, tôt ou tard, mes compatriotes, que je ne pouvais avoir des vues sinistres, en exposant, avec si peu de réserve, les opinions contenues dans cette adresse.

Il y a quatre choses que je regarde humblement comme essentielles au bien-être, & je pourrai hasarder de dire, à l'existence des Etats-Unis comme puissance indépendante. 1°. Une indissoluble union des états sous une autorité fédérative; 2°. un respect sacré pour la justice publique; 3°. l'acceptation d'un établissement de paix convenable; & 4°. parmi les peuples des Etats-Unis l'empire de ces dispositions pacifiques & amicales, qui les engagent à oublier leurs préventions & & leur politique locale, pour se faire ces concessions mutuelles, qui sont requises à la prospérité générale, & pour sacrifier, à quelques égards, leurs avantages individuels à l'intérêt de la communauté. Voilà

Voilà les colonnes sur lesquelles l'édifice glorieux de notre indépendance & de notre caractere national doit être soutenu. La liberté en est la base; & quiconque oseroit en sapper les fondemens ou en bouleverser l'architecture, sous quelque prétexte spécieux qu'il le tente, mériteroit l'exécration la plus amere, & la punition la plus rigoureuse qu'un pays outragé pourroit lui infliger.

Je me bornerai à faire sur les trois premiers articles un petit nombre d'observations, laissant le dernier au bon esprit & à la considération sérieuse de ceux qui y sont intéressés immédiatement.

Quant au premier article, quoiqu'il ne soit ni nécessaire, ni convenable à la place où je suis, de faire une recherche particuliere des principes de l'union, & d'élever la grande question, si souvent agitée, s'il seroit expédient & requis que les états déférassent une portion plus considérable de pouvoir au congrès, ou non; cependant il est de mon devoir, ainsi que de celui de tout vrai patriote, d'assurer sans réserve, & d'insister sur les propositions suivantes; que si les états ne veulent pas permettre au congrès d'exercer ces prérogatives qui lui sont indubitablement dévolues par la constitution, tout doit acheminer rapidement vers l'anarchie & la confusion. Qu'il est indispensable pour le bonheur des états en particulier, qu'il y ait quelque part un pouvoir suprême pour régler & diriger les intérêts généraux de la république confédérée, sans quoi l'union ne sauroit être de longue durée. Qu'il y ait de la part de chaque état une complaisance fidele &

eſt ouvert devant nous ; la probité, après toutes les épreuves, eſt encore la meilleure, la vraie politique. Soyons donc juſtes comme nation ; rempliſſons les contrats publics que le congrès a indubitablement eu le droit de faire à l'effet de pourſuivre la guerre ; avec la même bonne foi croyons-nous engagés à ſatisfaire à nos engagemens particuliers. Dans le même tems qu'une attention à remplir de bon cœur notre propre tâche, comme individus & comme membres d'une ſociété, ſoit ſérieuſement inculquée aux citoyens de l'Amérique ; alors ils renforceront les mains du gouvernement & feront heureux ſous ſa protection. Chacun recueillera les fruits de ſes travaux ; chacun jouira de ce qu'il aura acquis, ſans moleſtation, & ſans danger.

Dans cet état de liberté abſolue & de ſécurité parfaite, qui voudroit héſiter de céder une portion légere de ſa propriété pour maintenir les intérêts communs de la ſociété & aſſurer la protection du gouvernement ? Qui ne ſe rappelle les déclarations faites ſi ſouvent au commencement de la guerre ? Alors nous aurions été complétement ſatisfaits, ſi nous euſſions pu conſerver la moitié de nos poſſeſſions aux dépens du reſte. Quel homme trouveroit-on qui voulût reſter redevable de la défenſe de ſa perſonne & de ſa propriété, aux efforts, à la bravoure & au ſang des autres, ſans faire un effort généreux pour ſatisfaire à la dette de l'honneur & de la gratitude ? Dans quelle partie trouverons-nous un homme ou un corps d'hommes qui ne rougiroit de ſe lever pour propoſer des meſures directement combinées pour dépouiller le ſoldat de ſa ſolde & le créancier

propre expérience qu'il y a une progression naturelle de l'extrême de l'anarchie à l'extrême de la tyrannie; & ce pouvoir arbitraire est établi de la maniere la plus facile sur les ruines de la liberté abusée jusqu'à la licence.

Quant au second article qui regarde l'exécution de la justice publique, le congrès, dans sa derniere adresse aux Etats-Unis, a presque épuisé le sujet; il a exposé ses idées si pleinement; il a prouvé l'obligation où sont les Etats de rendre justice complete à tous les créanciers publics, avec tant de dignité & d'énergie, que, dans mon opinion, aucun ami sincere de l'honneur & de l'indépendance de l'Amérique ne peut hésiter un moment sur la convenance de condescendre aux mesures justes & honorables qu'il a proposées. Si ces argumens ne produisent pas la conviction, je ne sache rien qui puisse avoir plus d'influence; spécialement, quand nous nous rappelons que le systême auquel on se réfere, étant le résultat de la sagesse rassemblée du continent, doit être regardé, sinon comme parfait, certainement comme le moins sujet à des inconvéniens, qui puisse être imaginé; & que s'il n'est pas mis immédiatement à exécution, une banqueroute nationale aura lieu avec toutes ses conséquences déplorables, avant qu'il soit possible de proposer ou d'adopter quelque autre plan; tant les circonstances actuelles sont pressantes; & telle est l'alternative offerte actuellement aux Etats.

L'habileté du pays à décharger les dettes que l'on a contractées pour sa défense est au dessus du soupçon. Je me flatte que la bonne volonté ne manque pas non plus. Le sentier de notre devoir

que les raisons persuasives qui m'ont engagé de bonne heure, à recommander l'acceptation de cette mesure de la maniere la plus sérieuse & la plus pressante. Comme les opérations du congrès, de l'armée & de moi-même, sont ouvertes à tout le monde, & contiennent dans mon opinion des informations suffisantes pour faire disparoître le préjugé & les erreurs, que quelques-uns peuvent avoir conservés, je juge qu'il est inutile d'en dire davantage & qu'il est juste d'observer que les résolutions du congrès auxquelles on fait allusion, sont indubitablement & absolument obligatoires pour les Etats-Unis; comme étant les actes les plus solemnels de la confédération ou de la législation.

Quant à l'idée qui, j'en suis informé, a prévalu à quelques égards, que la demi-paye & le transport ne sauroient être envisagés que sous le jour odieux de pension; c'est ce qu'on doit rejetter à jamais. Que la provision soit regardée, comme elle étoit réellement, une compensation raisonnable offerte par le congrès, dans un tems où il n'avoit rien autre à accorder aux officiers de l'armée pour des services à remplir. C'étoit le seul moyen de prévenir un abandon total du service: c'étoit une portion de leur salaire; & l'on peut me permettre d'ajouter, c'étoit le prix de leur sang & de leur independance. C'est donc plus qu'une dette commune; c'est une dette d'honneur; on ne sauroit plus la considérer comme une pension, une gratification, ni la retenir jusqu'à ce qu'elle soit bien acquittée.

Quant à la distinction entre les officiers & les soldats, il suffit que l'expérience constante de tou-

tes les nations du monde, combinée avec la nôtre, prouve l'utilité & la convenance de cette distinction. Des récompenses proportionnées au secours que le public retire d'eux, sont indubitablement dues à tous ceux qui le servent. A quelques égards les soldats ont eu peut-être une récompense aussi ample pour leurs services, par les primes considérables qu'on leur a accordées, que leurs officiers en recevront dans le transport mentionné; pour les autres, si outre la donation des terres, le payement des arrérages d'habits & de gages, articles sur lesquelles toutes les parties qui composent l'armée doivent être sur le même pied, nous faisons entrer dans l'estimation les primes que plusieurs des soldats ont reçues & la gratification de la paye entiere d'une année qu'on a promise à tous; peut-être leur situation (toute circonstance duement considérée) ne sera pas regardée comme moins à envier que celle des officiers. Si toutefois on jugeoit de l'équité d'accorder une récompense altérieure, je hazarderai d'assurer que personne ne goûtera une satisfaction plus grande que moi, si une exemption de taxes pour un tems limité que l'on a demandée plusieurs fois, ou quelque autre indemnisation ou immunité étoit accordée aux braves défenseurs de la cause de leur pays: mais ni l'acceptation ni le refus de cette proposition, n'affectera en aucune maniere ni ne militera contre l'acte du congrès, par lequel il a offert une paye entiere pendant cinq ans, au lieu d'une demi-paye pour la vie qui avoit été promise auparavant aux officiers de l'armée. Avant que j'acheve le sujet de la justice publique, je ne puis m'empêcher de faire mention des obli-

gation que doit ce pays à cette classe méritante de vétérans, les officiers & simples particuliers, qui, sans être pourvus de commissions, ont été déchargés pour invalidité, en conséquence de la résolution du congrès du 23 avril 1782, avec une pension annuelle pour la vie: leurs instances, leur mérite & leurs prétentions particulières à cette pension n'ont besoin que d'être connus, pour intéresser les sentimens d'humanité en leur faveur: rien qu'un payement ponctuel des concessions annuelles qu'on leur a faites, ne peut les délivrer de la misère la plus compliquée, & il n'y auroit pas d'aspect plus mélancolique & plus désastreux que de voir ceux qui ont répandu leur sang ou perdu leurs membres au service du pays, sans asyle, sans amis, & sans les moyens d'obtenir aucune des commodités ou des choses nécessaires à la vie, contraints à mendier leur pain quotidien de porte en porte. Permettez-moi de recommander ceux de cette classe qui sont de votre État, à la protection la plus vive de votre Exc. & de votre législature. Il n'est besoin que d'ajouter quelques paroles sur le troisième sujet qui a été proposé & qui regarde particulièrement la défense de la république. Comme il n'est guère à douter que le congrès ne recommande un établissement de paix convenable pour les États-Unis, où l'on donnera l'attention due à l'importance de placer la milice de l'union sur un pied régulier & respectable; si tel est le cas, je demanderai la liberté d'en appuyer le grand avantage dans les termes les plus forts. La milice du pays doit être considérée comme le Palladium de notre sécurité & le premier refuge efficace en cas d'hostilités:

il eſt donc eſſentiel que le même ſyſtême ſe répande dans le tout; que la formation & la diſcipline de la milice du continent ſoit abſolument uniforme; & que la même eſpece d'armes, d'habits & d'appareil militaire ſoit introduite dans toutes les parties des Etats-Unis. Perſonne, à moins qu'il ne l'ait appris par l'expérience, ne pourra concevoir la difficulté, la dépenſe & la confuſion qui réſultent d'un ſyſtême contraire, ou des arrangemens vagues qui ont prévalu juſqu'ici.

Si, traitant des matieres politiques, on s'eſt étendu plus que de coutume dans cette adreſſe; l'importance & la grandeur des objets en diſcuſſion doivent ſervir d'apologie. Ce n'eſt cependant ni mon ſouhait, ni mon attente que les obſervations précédentes exigent aucune attention, excepté autant qu'elles paroîtront dictées par une bonne intention, conformément aux régles immuables de la juſtice, combinées pour produire un ſyſtême libre de politique & fondées ſur tout ce que l'expérience peut avoir acquis d'une attention exacte & longue aux affaires publiques. Je pourrois ici parler avec plus de confiance d'après mes obſervations actuelles: & ſi ce n'étoit pas groſſir cette lettre déjà trop prolixe au-delà des bornes que je me ſuis preſcrites, je pourrois montrer à tous les eſprits ouverts à la conviction, qu'en moins de tems & avec beaucoup moins de dépenſe que nous n'en avons conſumé la guerre auroit pu être amenée à la même iſſue heureuſe, ſi les reſſources du continent euſſent été développées convenablement; que les détreſſes & les revers qui ſouvent ſont ſurvenus, ont trop ſouvent ré-

fulté plus d'un manque d'énergie dans le gouvernement continental, que d'un défaut de moyens dans les Etats particuliers: que l'inefficacité des mesures résultant du manque d'une autorité convenable dans le pouvoir suprême, d'une condescendance partielle aux réquisitions du congrès dans quelques-uns des Etats, & d'un manque d'exactitude dans d'autres; ce qui tendant à ralentir le zele de ceux qui étoient de bonne volonté, a servi également à accumuler les dépenses de la guerre, & à faire échouer les plans les mieux concertés; & que le découragement occasionné par les difficultés & les embarras compliqués où nos affaires se trouvoient plongées par ce moyen, auroient depuis longtems produit la dissolution de toute autre armée, moins patiente, moins vertueuse & moins persévérante que celle que j'ai eu l'honneur de commander. Mais pendant que je fais mention de ces choses, qui sont des faits notoires, comme des défauts dans notre constitution fédérative, particulierement pour la poursuite de la guerre, je demande qu'on entende que comme j'ai toujours pris plaisir à reconnoître avec gratitude l'aide & le support que j'ai tirés de toutes les classes de citoyens, ce sera toujours une satisfaction pour moi de rendre justice aux efforts non-pareils des Etats particuliers dans plusieurs occasions intéressantes.

C'est ainsi que j'ai découvert avec franchise, ce que je desirois avoir fait connoître avant que je rendisse le dépôt public qu'on m'a confié: la tâche est actuellement finie; je dis actuellement adieu à Votre Exc comme magistrat en chef de cet Etat: dans le même tems je dis un éternel adieu aux

offices & à tous les emplois de la vie publique. C'est encore ma seule & derniere requête que votre Exc. communique ces sentimens à votre législature, à la premiere assemblée, & qu'ils soient considérés comme le legs d'un quelqu'un qui a desiré ardemment, dans toutes les occasions, d'être utile, à sa patrie & qui même, à l'ombre de la retraite, ne manquera pas d'implorer la bénédiction divine sur elle. C'est actuellement ma priere la plus ardente que Dieu vous ait, ainsi que l'Etat, sur lequel vous présidez, dans sa sainte protection; qu'il veuille engager les cœurs des citoyens à cultiver un esprit de subordination & d'obéissance au gouvernement, d'entretenir un amour fraternel l'un pour l'autre pour leurs concitoyens des Etats-Unis en général & particulierement pour leurs freres qui ont servi dans leurs campagnes; & finalement qu'il ait gracieusement la bonté de nous disposer tous à rendre justice, à aimer la miséricorde, & à nous conduire avec cette charité, cette humilité & cette disposition pacifique d'esprit qui caractérisoient le divin auteur de notre sainte religion, sans l'imitation de l'exemple duquel nous ne pouvons, dans ces choses, jamais être nation heureuse.

J'ai l'honneur d'être, &c.

(*Signé*)

G. WASHINGTON.

Pour achever nos détails sur le général Américain, voici les remercîmens publics de la nation, & ceux que le général fit en quittant le commandement pour aller jouir en paix de sa gloire.

En l'assemblée-générale le 9 *décembre* 1783.

MONSIEUR,

Rentrant du commandement suprême des armées des Etats-Unis dans la condition de simple particulier, agréez les témoignages de cette gratitude & de ce respect, que votre conduite sans exemple fait naître à juste titre dans les cœurs d'un peuple libre & heureux. En notre propre nom, *Monsieur*, & au nom des citoyens de Pensylvanie, que nous représentons dans l'assemblée générale, nous saisissons cette occasion de transmettre à la postérité le sentiment juste & profond dont nous sommes pénétrés pour ces talens éminens & ces vertus, qui, sous l'influence de la divine providence, ont été des instrumens si signalés pour établir la liberté & l'indépendance de ce pays. En même tems nous ne saurions manquer de reconnoître les obligations que nous avons à Votre Exc. pour le legs inestimable que vous avez laissé à votre patrie dans votre Lettre Circulaire. Lorsque votre épée ne fut plus longtems nécessaire pour notre défense, vous nous avez montré, comment nous devions conserver, par sagesse & par justice, cette liberté & cet honneur, que nous avons défendus par la voye des armes, comme notre héritage national.

Puisse le ciel épargner longtems les jours de Votre Exc. pour le bien de ce pays! & puissiez-

vous, parmi les douceurs domestiques d'une vie privée, avoir le bonheur de voir un empire naissant sage, juste & uni! Ce bonheur, nous en sommes convaincus d'après la connoissance que nous avons de votre caractere, sera la maniere la plus agréable, dont on pourra récompenser les services fideles & desintéressés, que vous ayez rendus à ces Etats-Unis & à l'humanité en général. Rien moins que cela, Monsieur, ne sauroit vous rendre heureux.

A Son Exc. le général WASHINGTON. *Signé par ordre de la chambre* GEORGE GRAY, *Orateur.*

„ A cette adresse le général *Washington* répondit en ces termes."

A l'Hon. Assemblée Générale de l'Etat de PENSYLVANIE.

MESSIEURS,

Je considere l'approbation des représentans d'un peuple libre & vertueux comme la récompense la plus digne d'envie, qui puisse jamais s'accorder à une personne revêtue d'un caractere public. Un sentiment de devoir m'a porté à contribuer tout ce que mon épée ou ma plume pouvoient effectuer pour l'établissement de notre liberté & de notre indépendance. Puissent les regards propices de l'Etre-Suprême sur les Etats-Unis les faire profiter de l'heureuse occasion & conserver par sagesse & par justice cette liberté & cet honneur, qu'ils ont si noblement défendus par les armes!

SUPLÉMENT

Au Chap. XXII.

Cet ouvrage étant absolument consacré à l'utilité publique, nous nous faisons un devoir de recueillir tout ce qui peut intéresser le lecteur sur les coutumes & usages de l'Amérique. Je dois la plupart des éclaircissemens que je publie à une personne revêtue d'un caractere éminent auprès du congrès & qui après avoir rendu des services à sa patrie, ne l'a quittée que pour lui en rendre de plus grands encore dans le Nouveau-Monde. Je me ferois gloire de la nommer si sa modestie ne m'imposoit silence, & si ma soumission n'étoit en même tems une preuve de mon respect & de ma reconnoissance pour la confiance & l'amitié dont elle m'honore.

On tient communément les livres dans les Etats Unis en monnoie courante, savoir *Pounds*, *Schellings & Pences*, dont 166 L. 13 sous 4 d. égalent 100 L. sterlings, mais comme le change varie suivant l'abondance ou la rareté du papier, on ne peut déterminer une juste valeur. Par exemple: le 17 février 1784, on payoit 172 L. 10 sous pour avoir 100 L. sterlings, & 3 sch. 2 pences pour un florin de Hollande.

Le Dollard passe à Philadelphie pour 7 sch. 6 pences, & le demi-Johannes de Portugal pour 8 dollars.

Nous

ples, un philosophe du siecle l'a déjà dit: que ce soit le culte de la patrie. Formez un calendrier politique & religieux ou chaque jour soit marqué par le nom de quelqu'un de ces héros. Quelle gloire pour vous & quelle joie pour vos descendans de lire un jour avec un saint respect ces noms si précieux, & de se dire: voilà ceux qui ont brisé les fers du Nouveau-Monde & mérité l'admiration de l'Ancien; ce sont eux qui nous ont affranchi pour jamais de l'esclavage! Votre postérité dira comme vous: si rien n'est plus juste que de combattre pour la liberté, rien n'est plus doux que d'en jouir. Cette révolution de la liberté est une leçon pour les despotes; elle les avertit de ne pas compter sur une trop longue patience des peuples & sur une éternelle impunité. C'est ainsi que l'Etre Suprême prépare aux oppresseurs ces évenemens terribles, qui confondent l'orgueil des tyrans, & brisent sur leurs têtes les temples qu'ils avoient élevés par les mains de l'injustice & de la cruauté. L'homme de bien se trouve consolé par ces revers, & son ame affaissée par la crainte, reprend une nouvelle vie, & un nouveau courage. Telle est la source de ce vif intérêt qui donne lieu à toutes les guerres de liberté & fait reprendre à l'homme sa premiere dignité.



Les voitures & les chevaux sont taxés comme de propriété; mais on ne paye rien pour avoir le droit de s'en servir.

Le prix d'achat d'une bonne maison bourgeoise (il n'y en point de meilleures) monte de 40 jusqu'à 80 mille florins de Hollande, & l'on paye 3 à 4 mille florins de loyer: ainsi il paroît que le terrein commence à devenir plus précieux à raison des progrès de la population; cette augmentation ne peut qu'influer aussi sur le prix des terres. J'ajouterai que si le commerce de l'Amérique n'est point encore de nature à procurer un bénéfice fort avantageux pour les étrangers; ils peuvent s'en dédommager en achetant des terres par spéculation, & se procurer par les défrichemens & une sage culture un profit considérable: mais pour cet effet il importe d'avoir beaucoup de fonds pour faire le sacrifice des intérêts dans les premieres années. Les concessions de terres que les particuliers veulent acheter se font simplement en vertu d'un acte que l'on fait enregistrer.

La marine des Etats-Unis n'est point encore sur le pied où elle doit être, & jusqu'à présent *ils* n'ont que deux ou trois frégates & quelques paquebots.

Les officiers de marine n'ont point d'assemblées particulieres, leur uniforme est un habit bleu, revers & paremens, veste & culotte rouges, ils ont une ancre sur le bouton comme les Hollandois, mais point encore de galon sur les habits; le corps de la marine se déterminera surement à imiter en cela ceux d'Europe, car ils ont déjà

trois desseins sur lesquels ils doivent fixer leur choix. Le commandant en chef a 125 dollars d'appointement par mois, un capitaine 60 dollars, un lieutenant 30 dollars, si le vaisseau est monté de 20 canons & au-delà: mais si le vaisseau ne porte pas tant de canons, la paye d'un capitaine est de 48 dollars, & celle du lieutenant de 24.

Quoique nous ayons dit au Chap. XXII p. 194 que les femmes en Amérique sont admises dans toutes les parties, il est bon cependant d'ajouter que l'on y suit les mêmes usages qu'en Angleterre à l'égard du repas, c'est-à dire que les femmes se levent plutôt de table, & laissent les hommes entre eux boire leurs *Toasts*, ou santés. Vers les sept heures du soir les femmes reçoivent du monde, on boit du thé & l'on cause; à 9 heures on se retire de ces assemblées.

Le jeu est très-peu en usage parmi les hommes, & quand ils prennent des cartes, ils jouent pour une bagatelle & souvent pour rien.

A l'égard des heures du repas, elles different par rapport à la classe des uns & aux circonstances des autres. L'artisan dîne à une heure après midi, le marchand à deux, le négociant à trois; mais lorsque ces derniers donnent à dîner, l'heure du repas est fixée sur les billets d'invitation, & alors on ne se met communément à table que vers les cinq ou six heures du soir.

FIN

DU SPECTATEUR AMÉRICAIN.

RECHERCHES
PHILOSOPHIQUES
SUR LA DÉCOUVERTE DE L'AMÉRIQUE,

O U

DISCOURS

S U R

CETTE QUESTION,

Proposée par l'Académie des Sciences, Belles-Lettres & Arts de Lyon:

La découverte de l'Amérique a-t elle été utile ou nuisible au genre-humain ?
S'il en est résulté des biens, quels sont les moyens de les conserver & de les accroître?
Si elle a produit des maux, quels sont les moyens d'y remédier ?

Par M. J[H]. M**********.



A AMSTERDAM,
Chez les héritiers E van HARREVELT.
MDCCLXXXIV.

Venient annis sæcula seris,
Quibus Oceanus vincula rerum
Laxet & ingens pateat tellus,
Thyphisque novos detegat orbes,
Neque sit terris ultima Thule.

SENEC.

PRÉFACE.

Depuis la découverte de l'Amérique on a vu des savans de toutes les classes & de toutes les nations faire de cet évenement important le sujet de leurs discussions: mais aucun jusqu'à présent, si l'on en excepte MM. Raynal & Robertson, ne m'a paru l'avoir considéré sous le vrai point de vue philosophique.

Cette découverte présente à l'esprit une carriere immense à parcourir, des obstacles infinis à surmonter. D'un côté, l'aspect d'un nouveau monde enrichi des productions les plus brillantes de la nature, séduit & frappe d'admiration. De l'autre, un peuple nombreux, encore dans son enfance par rapport aux progrès du génie, laisse entrevoir à l'homme sensible tous les devoirs pénibles de la civilisation. Les biens & les maux, également répandus sur la terre & continuellement en conflict les uns avec les autres, ne permettent guere à l'homme qui en est le jouet, de montrer quel est le résultat de cette découverte pour les deux hémispheres. Le philosophe, peut être le plus en état d'en faire la recherche, a senti toute la difficul-

té de l'entreprise. Content de proposer à son siecle cette question importante & d'en soumettre l'examen à une célebre Académie, il veut laisser sans doute à d'autres la gloire du succès. Il y a, je l'avoue, de la témérité dans un homme peu exercé, d'entreprendre cette solution, mais comme elle intéresse tous les amis de l'humanité, cet intérêt seul réclame l'indulgence en faveur de ceux dont les connoissances trop bornées n'auront pu percer le nuage qui leur dérobe la vérité.

Incapable de présenter mes idées dans un stile brillant, je me suis contenté de les rendre avec précision & simplicité. S'il s'en trouve une seulement dont il puisse resulter quelque bien, je serai assez payé de mes recherches & de mon premier essai.



DISCOURS
SUR
CETTE QUESTION:

La découverte de l'Amérique a-t-elle été utile ou nuisible au genre humain?
S'il en est résulté des biens, quels sont les moyens de les conserver & de les accroître?
Si elle a produit des maux, quels sont les moyens d'y remédier?

Effodiuntur opes, irritamenta malorum.
OVID.

EXAMEN DE CES QUESTIONS.

UNE matiere si importante, qui tient si fort aux qualités physiques & morales des premiers navigateurs qui découvrirent cette partie du monde & des hommes qui y furent successivement envoyés pour y faire observer les loix européennes, exige préliminairement le développement des sections suivantes.

1°. Quels ſont les maux que cette découverte a produits ?

2°. Quels ſont les avantages que l'humanité en a retirés ?

3°. Quels ſont les réſultats d'une juſte comparaiſon de ces maux & de ces biens ?

On ſent que dans la ſomme de ces biens & de ces maux, l'on doit faire entrer non-ſeulement les maux paſſés & actuels, mais encore les biens & les maux futurs que cette découverte peut produire. C'eſt d'après ce réſultat qu'on connaîtra les moyens de conſerver le bien & d'obvier au mal.

PREMIERE PARTIE.

Avant de donner la nomenclature douloureuſe des maux, il n'eſt pas indifférent de rechercher d'abord :

Quel fut le but qu'on ſe propoſa en cherchant a découvrir un nouveau continent ?

Quels moyens l'on prit pour ſoumettre ces peuples & conſerver cette conquête ?

La découverte d'un Nouveau-Monde à l'occident du globe, ſurpaſſe toutes celles que les Portugais peuvent avoir faites dans

l'Afrique & même dans les Indes. A l'éclat de ces navigations hardies, Colomb sentit se réveiller en lui le désir de pénétrer dans cette région inconnue en faisant route à l'Ouest. Il part & quand il croit toucher aux Indes, arrive au continent de l'Amérique. Telle au moins paroît avoir été la véritable cause de son entreprise. De tous les événemens, il n'en est aucun qui ait excité plus d'étonnement & d'admiration.

Si l'on considere l'espace que l'Amérique occupe sur le globe, qu'elle prépare naturellement la connoissance de terres encore inconnues (*), on est tenté de croire qu'un jour nos neveux, guidés dans l'objet de leurs recherches par l'histoire de nos entreprises & par nos lumieres, annonceront enfin à leur siecle ce passage si desiré de la mer du nord à celle du sud, ou probablement des terres qui le rendent impossible. On sent d'après ces réflexions seules, combien cet évenement peut devenir nécessaire & essentiel aux peuples de l'Europe.

Le motif principal qui porta les hommes à chercher un Nouveau-Monde, ne paroît

(*) Peut-être un 3e monde.

pas avoir été celui d'y porter les germes de la félicité, ou d'y aller puiser les moyens de devenir meilleurs. Si ce principe eût été le mobile des découvertes, on ne se seroit pas attaché à parcourir seulement les côtes; on auroit cherché à pénétrer avec soin dans l'intérieur des terres: & l'étude des hommes auroit été l'objet le plus important; mais depuis plus de deux siecles & demi que les Européens ont doublé le cap méridional de l'Afrique, & qu'ils ont porté le commerce dans la plupart de ses ports, ils ont trop négligé les recherches utiles dans ces contrées intérieures. Quoique les missionaires jésuites les aient traversées en plusieurs endroits de l'est à l'ouest, & qu'il y ait même encore actuellement des voitures réglées qui transportent des marchandises du Paraguay au Pérou, nos connoissances à cet égard sont toujours très-bornées. Cette seule remarque suffit pour montrer que l'esprit de commerce & l'espoir du gain ont été les seuls motifs de ces voyages. De tout tems, l'avarice & l'ambition ont étouffé l'amour du bien public. Le plus grand nombre de ceux qui par leur influence & leur autorité auroient pu répandre ces heureuses dispositions, n'y ont pas mis assez de prix; c'est l'histoire

morale de tous les âges & de tous les peuples. En effet, le bonheur de l'humanité, tant vanté, tant prêché dans les ouvrages anciens & modernes, ne se présente encore à nous que comme une ombre qui nous échappe à l'instant que nous essayons de nous en saisir.

Si l'on excepte Colomb, l'esprit naturellement inquiet des premiers navigateurs en Amérique, la soif brûlante des richesses plus encore que de la célébrité, ont toujours été le véhicule puissant de leurs tentatives. Ils n'ont considéré cette région que comme le centre des plus riches métaux, &, pour s'en rendre maîtres, ils ont fait autant de victimes ou d'ennemis qu'ils y ont trouvé d'habitans. On ne peut disconvenir que des souverains ou des compagnies particulieres ne se seroient jamais déterminés à favoriser, à seconder les projets de ces aventuriers, s'ils n'eussent espéré, par l'augmentation de leurs richesses ou de leurs possessions, trouver un ample dédommagement aux risques & aux dépenses qu'exigeoit une pareille entreprise. Cette assertion paroîtra plus vraisemblable, si l'on réfléchit sur les prérogatives & les bienfaits dont la cour d'Espagne gratifia Colomb,

ainsi que ses descendans, pour le récompenser de ses services & de ses conquêtes, prérogatives & bienfaits qui n'ont pu être accordés que dans l'espérance d'un avantage dont on se faisoit une idée bien plus grande. Il suit de ces réflexions préliminaires, que l'amour des richesses, joint à l'ambition de devenir plus puissant & de commander à des peuples éloignés, pouvoit seul déterminer à ces risques & à ces dépenses. D'ailleurs, le siecle de Colomb n'étant point encore assez éclairé pour secouer les chaînes du fanatisme & de la superstition qui tenoient l'Espagne assujétie, c'eût été révolter tous les esprits de proposer la découverte d'un Nouveau-Monde, uniquement pour porter à des peuples nouveaux les principes d'un bonheur dont on n'avoit pas d'idée, & d'une religion dont on défiguroit le caractere auguste. Aussi, Colomb, bien supérieur à son siecle, ne présenta ses projets que sous l'unique point de vue d'enrichir la patrie qu'il venoit d'adopter. Sans cela, comment auroit-il pu triompher des obstacles des courtisans, dissiper les craintes d'Isabelle, & braver le mépris insultant de ses ministres? mais il eût l'habileté d'intéresser la gloire de l'une en flattant l'ambition des

autres. Il est même apparent que sans ces sages mesures, ce grand homme n'auroit jamais pu mettre ses vastes projets à exécution, & qu'il auroit emporté dans le tombeau ses connoissances & ses moyens. De tels obstacles eussent peut-être retardé de quelques siecles la découverte de l'Amérique: je dis de quelques siecles, parce que la nature, avare de ces génies créateurs, n'en offre que très-rarement à l'univers pour opérer ces révolutions qui l'étonnent & l'instruisent (1).

---

(1) Sur quelques relations fabuleuses, on a prétendu que les Phéniciens & les Carthaginois avoient voyagé en Amérique; mais cette opinion est aussi peu fondée sur les monumens historiques que ce qu'on a dit de nos jours des prétendues navigations des Chinois vers les plages du Mexique & du Perou. A l'époque de 1491 les Chinois n'avoient fait aucun voyage de long cours. Leur ignorance géographique étoit même si grande que l'isle Formose qui n'est cependant qu'à dix-huit lieues de leurs côtes, leur étoit inconnue: sans nos missionnaires ils n'auroient pas même aujourd'hui la carte de leur empire. On ne sauroit donc sans injustice diminuer par ces suppositions la gloire que Colomb mérite à tant de titres. Il n'est donc pas apparent que l'Amérique ait été peuplée par les Chinois. Les Péruviens, il est vrai, leur ressemblent en bien des points; mais comment peut-

Grand homme! Si des demeures céleftes où tes vertus & ton courage ont dû te placer, tu daignes agréer mon foible hommage,

---

on croire un moment, qu'ils aient fait le trajet immenfe par mer de la Chine au Pérou? S'il y a un peuple en Europe qui ait effectivement fréquenté quelques côtes de l'Amérique feptentrionale avant Colomb, ce ne peut être que les Iflandois & les Norwégiens, puifqu'on ne fauroit difconvenir que les uns & les autres n'aient fait avant le XVe fiecle des établiffemens au Groënland, regardé aujoud'hui comme une partie du nouveau continent. Mais il en eft des Groënlandois comme des Kamfchatkadales chez qui les glaces empêchent de voyager fort avant dans les terres & d'avancer beaucoup vers le pole. Ces obftacles, joint à la dureté continuelle du climat, fuffifoient pour rebuter les navigateurs les plus déterminés qui auroient voulu faire des découvertes. Enfin, de quelque maniere que l'Amérique ait été peuplée, de quelque maniere qu'elle ait pu communiquer dans le principe avec un autre continent, dont peut-être elle fut féparée par de violens tremblemens de terre; de quelqu'ignorance dont on puiffe accufer fes habitans lors de la découverte, il eft certain que ces peuples méritoient d'être mieux connus & plus épargnés. Quand nos voyageurs feront plus occupés du defir d'étudier & de connoître les hommes que d'amaffer des richeffes, ils tenteront des voyages dans l'intérieur de l'Amérique; peut-être y trouveront ils des peuples nombreux & civilifés, des royaumes puiffans, & nos doutes feront levés.

Colomb, la justice que je te rends sera pour moi un des devoirs les plus doux! Le ciel en te formant te destina à nous ouvrir des routes nouvelles sur l'océan: c'étoit sans doute pour former les liens de fraternité entre les deux mondes! Si tes destins eussent été couronnés par des succès plus heureux, tes desseins moins traversés, & ta vie plus longue, tu nous aurois enseigné l'art de faire de ces peuples, un Nouveau-Monde d'amis; mais tant de gloire ne pouvoit embellir les jours d'un seul homme. Tu devins victime de ta confiance & de la basse jalousie des courtisans; ton ouvrage, continué par des mains moins habiles, au lieu d'être achevé & perfectionné, ne fut plus qu'une opération hérissée d'obstacles toujours renaissans & accompagnée de maux dont le souvenir seul attendriroit les cœurs les plus durs & les plus insensibles.

Quand la découverte de l'Amérique seroit un mal pour l'Europe, nous ne devrions pas moins respecter la mémoire de Colomb, parce qu'il n'a jamais terni sa gloire par des actions indignes d'un grand homme; loin de lui en imputer la cause, nous n'en devons accuser que notre imprudence & notre

[illegible]. Si cette découverte est un bien, il a de nouveaux droits à nos hommages & à notre reconnoissance.

Après avoir montré le but qu'on se proposa dans la découverte d'un nouveau continent, voyons, pour parvenir au développement des maux qui en résulterent, quels moyens l'on prit pour soumettre ces peuples, & conserver cette conquête.

Si l'on eût suivi le système de Colomb, l'on n'auroit employé que les moyens les plus doux; mais bientôt son autorité fut méprisée, & l'on ne mit en usage que ceux dictés par la barbarie, l'inhumanité & la plus insatiable cupidité. La plus grande partie des peuples indigenes (2) fut exterminée, & l'on réduisit le reste à un esclavage odieux qu'on augmenta par le transport des negres.

Christophe Colomb, revêtu des pouvoirs les plus étendus, s'occupa du soin de conserver les terres dont il venoit de prendre

---

(2) Ce sera toujours de ce peuple indigene dont je voudrai parler dans la suite de ce discours, soit que je me serve du nom d'Américain ou d'Indien.

poſſeſſion au nom de ſon ſouverain, & d'y faire adopter & chérir les loix de ſon nouveau gouvernement. Semblable à un pere de famille qui veille au bonheur de ſes enfans, ce ſage légiſlateur, fit publier divers réglemens aſſignant aux Américains le genre d'occupation à laquelle ils pouvoient être propres. Il ſe portoit ſucceſſivement dans les divers diſtricts pour les encourager au travail; la douceur fut toujours le moyen dont il ſe ſervit pour ſe faire obéir, & s'il s'en écarta quelquefois, ce fut par un principe d'ordre, de prudence & de juſtice, plutôt que de ſévérité. Les momens de repos étoient employés à cultiver leurs eſprits, à éclairer leurs conſciences dans les voies du ſalut. Pendant le ſéjour de Colomb, les Américains furent traités avec bonté; la préſence du chef en impoſoit à ceux qui, moins humains que lui, auroient pu abuſer de leur autorité & de la foibleſſe des Indiens. Tout enfin paroiſſoit promettre à cet illuſtre navigateur l'avenir le plus flateur & le plus conſolant; heureux d'avoir augmenté les poſſeſſions de ſon maître ſans effuſion de ſang, content des réglemens qu'il avoit faits pour maintenir le bon ordre & l'harmonie la plus heureuſe,

il crut pouvoir retourner en Espagne pour rendre compte de ses opérations. On eût dit, quand il partit, qu'il emportoit avec lui tout le bonheur des Américains: ils suivoient tristement des yeux le vaisseau, qui le portoit, mais quand la rapidité de sa course le leur eut entierement dérobé, un secret pressentiment s'empara de leurs esprits & sembloit leur annoncer tous les maux. Ce pressentiment hélas! n'étoit que trop vrai.

A peine Colomb eût-il quitté l'isle d'Hayti, que les premiers Espagnols qu'il y laissa, furent les premiers tyrans qui souillerent cette contrée malheureuse. Toutes les loix humaines furent méprisées, le despotisme le plus cruel adopté, & l'arrêt de mort prononcé contre tous les Américains.

Séduits par l'appas de l'or, unique but de leurs recherches, les Européens ne virent dans les propriétaires de ce riche métal que des hommes d'autant plus indignes d'en jouir, qu'ils n'en faisoient d'autre usage que celui auquel nous destinons le cuivre ou le fer. Ces peuples attachoient si peu d'importance à cette riche, mais funeste production, que négligeant de l'aller puiser dans le grand foyer des mines, ils ne daignoient ramasser

que celui que les torrens détachoient de la masse & entraînoient après eux dans les plaines. L'Américain, naturellement bon, doux & confiant, quand on n'étouffe pas en lui ces heureuses qualités, enchanté de prévenir les Européens & de satisfaire leur impatiente avidité, s'empressa de leur découvrir la source de ces trésors immenses que la terre recéloit (3). Mais, que cette condescendance

---

(3) Dans toutes les excursions des Espagnols en Amérique, on les a continuellement vus guidés par le desir de se procurer de l'or. Que l'on réfléchisse sur le courage de Balboa & de ses compagnons, lorsqu'instruits par un cacique qu'il y avoit un pays peu éloigné du Darien où ils étoient alors, qui produisoit une quantité immense d'or & de perles, sans être rebutés par les fatigues & les dangers d'une marche longue & pénible, épuisés, tombant presque d'inanition, rien ne fut capable de ralentir leur projet, tant la soif de l'or leur faisoit braver toutes les souffrances. On eût dit, à les voir assis sur ces mines précieuses, qu'ils en faisoient leur subsistance. Quand la nouvelle de cette découverte parvint en Espagne, elle y produisit une aussi grande joie que celle qu'on avoit éprouvée lors de la découverte du Nouveau-Monde; la fermentation fut si grande dans les esprits, qu'il s'ensuivit une émigration considérable. On vit jusqu'à 1500 gentilshommes abandonner leur patrie pour aller dans un pays où la renommée publioit qu'il n'y avoit qu'à jeter les filets dans la mer pour en retirer de l'or.

coûta cher à ce peuple! Elle devint le principe & la cause de tous leurs malheurs, en même tems que de la décadence de l'Espagne. Si les Espagnols eussent mieux connu leurs intérêts, ils se seroient contentés de former avec les Indiens des liaisons conformes aux loix de l'humanité, en établissant entre eux une dépendance & un avantage réciproque: les échanges des manufactures d'Europe contre l'or & l'argent brut des Indes auroient été utiles & avantageux aux deux nations, & les heureux fruits de cette confiance mutuelle auroient été la source & la base d'une intimité dont l'Espagne auroit tiré les plus brillans avantages. Le sang des deux nations, au lieu d'arroser les champs de l'Amérique auroit été épargné, & le Mexique ainsi que le Pérou seroient également tombés au pouvoir de l'Espagne: quelle différence de gloire & de prospérité pour cette puissance! Elle auroit vu les rois & les empereurs de ces regions lointaines apporter leurs richesses au pied du trône d'Espagne! N'eût-il pas été plus doux, plus avantageux de rendre ces souverains tributaires, que de les égorger pour satisfaire la plus indigne avidité & la plus cruelle des dominations, que de prétendre régner sur des terres arrosées

fées de sang, & sur des palais réduits en cendres!

Mais, au mépris des loix divines & humaines, les officiers de Colomb braverent la honte dont ils se couvroient, & la crainte même des châtimens qu'ils méritoient: malheureusement persuadés que les Indiens n'étoient que des hommes avilis & dégradés par la nature, entierement privés des dons les plus ordinaires à la qualité d'hommes, ils ne les regarderent que comme des brutes, & les traiterent comme tels. Le soldat, esclave par subordination, & moins éclairé que le chef, devint machinalement l'instrument de la barbarie de celui-ci & fut dupe de son propre aveuglement. L'exploitation des mines étant l'unique objet des Européens, on les vit condamner à ce travail de mort ces habitans timides & dociles: privés de la lumiere du jour dans ces gouffres creusés par l'avarice, ces malheureux Indiens ne revoyoient le soleil que pour se montrer mutuellement leurs larmes. Replongés de nouveau dans ces abîmes, souvent le pere périssoit à côté du fils sans avoir au moins la consolation qu'il lui fermât les yeux... C'est dans ces antres ténébreux que fut ensevelie la plus

grande partie des natifs. Qu'on juge de la douleur de ceux qui venoient remplacer les premieres victimes, lorsqu'avant d'arracher l'or des fentes des rochers, ils devoient ou porter les cadavres de leurs proches hors de ces souterrains infects, ou les fouler aux pieds pour obéir à l'avide impatience des barbares qui sans cesse les harceloient. Bientôt tout le pays devint un désert. La plupart des habitans préférant la misere à l'esclavage, quitterent leurs maisons, leurs propriétés, pour s'enfuir dans le fond des forêts, dans des montagnes inaccessibles où la rigueur du climat les rendit sauvages. Heureux encore de n'être pas arrêtés dans leur fuite, car *Las Casas* dit qu'il a vu cinq caciques brûlés pour s'être enfuis avec leurs sujets.

Tel est le tableau de la conduite que tinrent les officiers de Colomb pendant son absence. Le mal étoit déjà trop enraciné & la plaie trop profonde, pour que Colomb par son retour pût y porter du remede. Cette terre qui peu d'années auparavant, avoit été pour lui la récompense de son courage, de ses talens & de son humanité, cette terre dont le premier aspect lui fit verser des larmes de joie, & sur laquelle enfin il avoit fondé ses plus belles espérances, cette terre dont les

habitans lui étoit si chers, ne paroît plus à ses yeux que couverte de morts & de mourans; ce n'est plus qu'un désert jonché de membres & d'ossemens épars. Au bruit de son retour les Indiens quittent leurs travaux, accourent au rivage & semblent en l'abordant lui redemander un pere & un vengeur. Le reste de ces malheureuses victimes ne s'offre plus à ses yeux que comme des spectres hideux dont les larmes & l'abattement semblent lui reprocher d'avoir osé franchir les limites que le ciel paroissoit n'avoir mis entre eux & lui, que pour en interdire à jamais la communication. Emu, pénétré d'un spectacle si touchant, Colomb tombe évanoui; rappelé quelques momens après à la vie par l'abondance des pleurs qui se font passage, il paye à la nature le tribut que lui rend dans la douleur & l'amertume toute ame tendre & compatissante. Mais ranimé par son courage, il cherche les moyens de réparer ces injustices & ces barbaries en faisant séverement punir les coupables.

Tandis qu'il vengeoit ainsi l'innocence opprimée, dont il se déclaroit le pere & le protecteur, la basse jalousie, l'envie & la calomnie le peignoient à la cour d'Espagne comme

un tyran, un ambitieux, un homme indigne des faveurs & des bontés du souverain. Bientôt on obtient du prince, ou plutôt on lui arrache les ordres les plus précis de s'en saisir & de le conduire en Espagne pour examiner sa conduite & lui faire son procès. En conséquence, de vils ministres se transportent dans le Nouveau-Monde, & à la honte de l'espece humaine, ils osent charger de fers le mortel dont elle devoit le plus s'honorer. Qu'on se répresente ce grand homme si respectable & si digne d'être respecté, Colomb qui méritoit des statues, accusé d'un crime qui n'étoit pas le sien, se voir conduire comme un criminel devant des juges iniques qui connoissoient son innocence! Qu'on se représente cet homme célebre, traîné honteusement devant un souverain qui auroit dû ceindre son front du bandeau royal & l'associer au trône. Mais, sans égard à ses services & ses vertus, il fut traité comme coupable. En récompensant Colomb, la gloire du monarque auroit été aussi grande, aussi méritée que le sera dans tous les siecles celle de ce navigateur à jamais célebre. Cette injustice fut en quelque sorte le présage fatal de toutes les barbaries dont ce malheureux pays devoit être le théâtre.

Je paſſe ſous ſilence les autres événemens de la vie de Colomb, quelque intéreſſans qu'ils aient été juſqu'à ſa mort, parce que ces détails ſont très-connus, & que je n'écris point la vie de ce grand homme. Je me bornerai, ſans m'arrêter aux dates, à rapprocher les actions des Européens dans le Nouveau-Monde; car, malgré mes regrets & ma ſenſibilité, je dois expoſer encore certains traits qui mettent un grand poids dans la balance des maux. J'en appelle à vous, Montezuma, Guatimoſin, Atahualpa, victimes infortunées des Cortez des Pizarre & de leurs ſucceſſeurs.

Les efforts des Caciques, pour ſe ſouſtraire aux horreurs de la tyrannie & recouvrer leur liberté, occaſionnerent de nouvelles ſçenes de déſolation & accélererent l'entier eſclavage des Américains. Parcourons les faſtes de l'hiſtoire; nous verrons avec douleur, que ni l'eſprit de bienfaiſance & d'humanité, ni le caractere ſacré de la Religion (1), encore moins le deſir

(1) Pluſieurs hiſtoriens qu'on ne peut ſoupçonner de vouloir flatter Iſabelle, s'accordent à dire que le principal motif des encouragemens que cette reine donna à l'expédition de Colomb, fut le deſir d'étendre la foi chrétienne, de porter la connoiſſance de la vérité & des conſolations à des peuples privés des

d'éclairer l'Amérique, d'en rendre les habitans plus heureux, n'ont dirigé le projet de faire des découvertes. L'or seul enchaînoit tous les esprits & dirigeoit toutes les opérations. *Auri sacra fames*......!

Depuis le golfe de la Trinité jusqu'aux extrémités du Mexique, la dépopulation fut prompte & considérable (1). Les Espagnols

---

lumieres de la religion. Mais l'événement répondit si peu à ces intentions chrétiennes que, s'il n'est pas permis de révoquer en doute le témoignage de ces historiens, il faut convenir que les souverains sont rarement obéis quand ils commandent le bien, surtout quand l'ambition & la cupidité étouffent dans les ministres de leurs volontés tous les principes de justice & d'humanité, & qu'ils peuvent en imposer à leurs maîtres par de perfides rapports. Aussitôt que le cri des opprimés vient frapper leurs oreilles, les souverains doivent penser qu'ils sont servis par des traîtres. Il est de leur devoir & de leur *réligion* de remonter à la source du mal. C'est alors qu'ils doivent sévir contre les coupables & n'accorder leur confiance qu'à des hommes integres dont ils se sont assurés: s'ils ne veulent ou n'osent réprimer ces abus, ils n'en sont pas moins responsables à leur siecle & à la postérité.

(1) Las Casas dit qu'en parcourant toutes les petites isles Lucayes il n'y trouva qu'onze habitans, reste de plus de cinq cents mille; il compte plus de deux millions d'hommes détruits dans Cuba & dans Hispagniola & dix millions dans le continent. *Voyez la note page 31.*

& les Portugais porterent à l'envi dans ces régions nouvelles avec tous les fléaux qui désoloient l'Europe, l'exemple de tous les crimes. D'un côté je vois des hommes autant pervers qu'avilis, commander une multitude d'aventuriers encore plus pervers & plus vils; des loix de sang, & des réglemens infâmes autoriser le vol, le brigandage & la cruauté; d'un autre côté le foible Indien courbé sous le poids des travaux, succomber à la fatigue & périr sous les coups de fouets de ses barbares tyrans. Ici ce sont des milliers de malheureux qu'on force à excaver les plus hautes montagnes pour en tirer ce métal funeste, cause toujours renaissante de désordre & de division; ce sont des rochers qui, imprégnés des larmes, des sueurs & du sang de ces victimes, semblent perdre leur dureté naturelle pour offrir plus promptement à l'œil les richesses qu'ils recellent, principe unique de leur malheur & de leur servitude. Là c'est le raffinement des suplices exercés sur des créatures innocentes, qui déjà dévorées à demi par des chiens dressés à ces horreurs, se voient ensuite mourir à petit feu sur un bucher qui leur sert de sépulture. Partout ce

sont des campagnes fertiles entierement dévastées, des villes réduites en cendres, des citoyens autrefois heureux & paisibles qui, dénués de secours & d'asile, perdent leur droits & leur liberté; des trônes renversés, des temples profanés, des rois égorgés sous le diadême, des enfans poignardés sur le sein palpitant de leurs meres, des prêtres massacrés ou brûlés sur les autels mêmes qui servoient à leurs cultes, à leurs sacrifices. En un mot, les Européens se sont souillés de tant de crimes dans cette partie du monde, que près de trois siecles n'ont encore pu effacer ni adoucir ces barbaries aux yeux de la postérité. Telle fut la conduite que tinrent les vainqueurs du Nouveau-Monde: & tels furent les moyens dont ils se servirent pour s'assurer la possession entiere de leur conquête. Enfin, le sang ne cessa de couler que *lorsqu'il* ne resta plus de victimes ou de résistance. Le reste infortuné de ce peuple indigene ne pouvant plus suffire aux besoins des Européens, il falut s'occuper des moyens de remplacer ce vuide affreux, & ces moyens furent de même un crime de leze-humanité. L'importation des negres dans cette région mit

le comble & le dernier sceau à la perversité du cœur humain.

Il importe infiniment à la suite de ces résultats d'examiner les conséquences qu'ils eurent respectivement pour l'Amérique & pour l'Europe : commençons par l'Amérique.

Nous venons de voir que la cupidité des Européens fut la premiere cause des maux des Américains : mais il me reste à montrer qu'il est des causes encore plus grandes qui les étendirent en les perpétuant. Ce furent les loix auxquelles on assujettit cette partie du monde, & qui devinrent une source intarissable & permanente de destruction.

Des hommes ignorans, paresseux & dissipés, chargés de l'administration de ces nouveaux domaines, ne pouvoient sentir l'importance de leurs devoirs, encore moins le prix d'une sage industrie & d'une culture réguliere. Aussi laisserent-ils les terres en friche, & perdirent ainsi tout ce que pouvoient leur promettre la bonté du sol & la docilité des Indiens. Uniquement occupés de l'exploitation des mines, ils sacrifierent à leur intérêt particulier celui de leur patrie. La cour d'Espagne éblouie, aveuglée par l'appas d'une moisson abondante

d'or & d'argent, que les administrateurs en Amérique faisoient espérer encore plus considérable par la suite, donna volontiers les mains à toutes leurs institutions. Par les premiers réglemens les Indiens furent divisés par classe pour les occuper plus assidûement au travail des mines : ces réglemens eurent lieu, malgré les réclamations de quelques individus qui en sentoient toute l'injustice & l'inconvénient. Semblables à des bêtes de somme, l'on vit ces malheureux Indiens pressés, poussés, écrasés sous le poids des travaux.

Une conduite aussi deshonorante ne pouvoit manquer de révolter ceux qui, par état autant que par humanité, déploroient le sort de tant d'infortunés. Privés des consolations de leur religion, ces malheureux Indiens en périssant dans la misere & les tourmens, ne pouvoient que maudire leurs oppresseurs, & blasphémer contre le dieu des Européens : quelques missionnaires envoyés dans cette région pour y propager la religion chrétienne & diriger la conscience de ces peuples vers ses principes salutaires & consolans, éleverent fortement la voix contre ces abus, & porterent même des plaintes à la cour d'Espagne. Las Casas, l'ami des Américains, mais dont malheureusement

la politique n'égaloit pas le zele, fut de tous les missionnaires le seul qui osa soutenir & défendre la cause des opprimés. Il le fit avec d'autant plus de confiance & de fermeté que personne n'étoit plus convaincu que lui de l'injustice des chefs de l'administration en Amérique & de la situation désespérée de ses habitans.

Fatigué des plaintes qui perçoient quelquefois jusqu'au trône, le roi d'Espagne, longtems abusé par des ministres intéressés à favoriser sourdement les rapines de leurs protégés, voulut enfin s'éclaircir sur ces matieres pour travailler, s'il étoit possible, au bonheur de ses nouveaux sujets. Ce sentiment, sans doute, cette tendresse paternelle font honneur à son ame, & si Charles-Quint, avec sa prévoyance & son pouvoir n'a pu opérer ce grand ouvrage, on doit lui tenir compte de l'avoir voulu. L'idée généralement reçue en Espagne que les Américains étoient ignorans, méchans, indociles & surtout incapables de connoître, sentir & aprécier les ineffables mysteres de la religion, contribuoit beaucoup à tolérer en Espagne les vexations qu'on leur faisoit éprouver. Mais, lorsque Las Casas eut décillé les yeux de la cour, on commença à réfléchir &

l'on vit qu'il étoit des moyens de remédier aux maux des Indiens, sans nuire aux avantages qu'on pouvoit espérer de leurs travaux.

La cause fut plaidée au tribunal même de Charles-Quint entre Las Casas & Quevedo évêque du Darien: ce dernier osa avancer & soutenir en présence du souverain que les Indiens étoient des brutes, des hommes que la nature avoit marqués du sceau de la servitude. Las Casas combattit vivement cette assertion & démontra avec évidence que ce peuple au contraire n'étoit pas moins doué des facultés intellectuelles que les Européens, & qu'en se servant des moyens de la douceur & de la patience, on pouvoit en faire non-seulement de bon chrétiens, mais encore des citoyens utiles. Charles-Quint, persuadé, édifié des raisonnemens de Las Casas, le chargea de nouveaux ordres, de nouveaux réglemens, & lui donna ses pleins-pouvoirs pour travailler au bonheur de ses nouveaux sujets. De retour en Amérique, ce généreux défenseur s'occupa du soin de promulguer les nouvelles ordonnances & d'en faire jouir ceux en faveur de qui elles étoient formées. Mais il rencontra tant d'obstacles, tant d'ennemis puissans, que ne pouvant surmonter les uns

& vaincre les autres, ſes plans reſterent ſans exécution. Le ſort des opprimés fut d'autant plus douloureux que, ſur le zele & les aſſurances de leur protecteur, ils avoient eu quelque lueur d'eſpérance de voir bientôt, ſi non finir leurs maux, au moins adoucir leur ſervitude. D'après cette expoſition, on ne ſauroit donc attribuer ces maux uniquement à l'intolérance, au fanatiſme des miſſionnaires, puiſqu'il paroît que pluſieurs furent les défenſeurs des Indiens, & que l'avidité, la barbarie des chefs de l'admiuiſtration civile en furent les cauſes principales.

Ce n'étoit point aſſez de faire de nouveaux réglemens, il eût fallu rappeler tous les hommes qui étoient ſuſpects & les remplacer par des citoyens vertueux, des juges integres dont on auroit été ſûr; il eût fallu, (s'il étoit donné à un ſeul homme, ſurtout à un roi, de bien voir & de bien juger du cœur humain) il eût fallu, dis-je, que le ſouverain, uſant de ſon autorité ſuprême, au lieu de ſe laiſſer entraîner & ſéduire par les brigues & les cabales de ſes courtiſans & de ſes miniſtres, eût dit: *je le veux*, il auroit ainſi fait taire la jalouſie, l'envie & l'inſatiable avidité, & en ſacrifiant une cen-

taine de coupables il auroit ſauvé un million d'innocens. Au lieu de ces opérations vigoureuſes, on ſe contenta de recommander plus de juſtice, plus de modération à ces adminiſtrateurs; mais accoutumés à abuſer de la confiance & de l'autorité du ſouverain, au mépris des menaces du parti oppoſé, ils n'en continuerent pas moins leurs vexations. A ces vices de l'adminiſtration il faut ajouter encore la maniere qu'employoient les miſſionnaires pour aſſujettir ces peuples aux dogmes de l'Europe, en exigeant qu'ils compriſſent des myſteres que les inſtituteurs ne pouvoient expliquer eux-mêmes. Quoi de plus abſurde, quoi de plus oppoſé à la ſaine raiſon & à la bonté du créateur, que d'uſer de menaces & de violence pour forcer les hommes à honorer Dieu d'un culte particulier à telle ou telle ſociété ! N'étoit-il pas plus naturel de chercher à les leur perſuader avant de vouloir les leur faire croire ? Et ne devoit-on pas penſer qu'au défaut de perſuaſion, il n'y avoit que l'empire ſeul de la douceur & du bon exemple qui pût établir en eux le don de la foi, don ſi néceſſaire & ſi précieux pour les humains, ſurtout pour les malheureux. Nous avons dit ci-devant, que les miſſionnaires défen-

doient la cause des Indiens contre leurs oppresseurs, & l'on auroit raison de réfuter maintenant ce que nous venons de dire sur la conduite peu chrétienne qu'ils tinrent en les instruisant en matiere de religion, si l'histoire ne nous apprenoit que dans le grand nombre de ces instituteurs, il n'y en avoit qu'une partie naturellement portée aux voies de la douceur, & qu'il y eut autant de factions & d'animosités entre eux que parmi les chefs de l'administration civile. Enfin le zele immodéré de la religion, coûta presque autant de sang & de larmes aux Indiens que les chaînes du despotisme & la tyrannie des loix. On évalue à douze millions d'hommes le nombre des Indiens massacrés dans le vaste continent du Nouveau-Monde. Cette proscription, dit M. de Voltaire, est à l'égard de toutes les autres ce que seroit l'incendie de la moitié de la terre à celui de quelques villages (1).

---

(1) Quoique ce ne soit point du nombre plus ou moins grand des victimes que nous devions tirer nos conséquences pour ou contre, il n'est pas indifférent de rectifier cette évaluation. Quelques auteurs ont osé la porter à cinquante millions, sans considérer que tout l'empire d'Allemagne, l'Espagne & la France ensemble contiennent à peine aujourd'hui ce nombre

Plusieurs de ces malheureux, ou par ignorance, ou par abrutissement, eurent à souffrir des maux affreux, & préfererent de mourir plutôt que d'adopter un culte qui permettoit tant de vexations. D'autres moins fermes & moins courageux, mais plus dissimulés, parurent être pénétrés des vérités qu'ils ne comprennoient pas afin de conserver par là leur existence & quelque adoucissement dans les travaux publics: c'est de cette crainte ou de cette nécessité, que l'on vit naître pour la premiere fois chez ce peuple, jadis si franc, un mal presque aussi funeste que la servitude dont il cherchoit à s'affranchir: je veux parler de l'hypocrisie. Croiroit-on, qu'à l'exemple des Européens, il se fût trouvé parmi ce peuple indigene, des hommes qui donnant tout à l'extérieur osoient se mentir à eux-mêmes, se parjurer, devenir les délateurs infâmes & les

---

d'habitans. D'ailleurs, au moment de la découverte de l'Amérique, la population de tout le Nouveau-Monde ne pouvoit guere être portée au-delà de quarante millions, ce qui ne fait que la vingtieme partie de la totalité de l'espece humaine dans la supposition de ceux qui donnent à notre globe huit cents millions d'individus.

les oppresseurs de leurs propres concitoyens! C'est ainsi que des mains qui auroient dû s'armer contre le fanatisme devinrent les instrumens de ses fureurs. Non content de leur avoir inspiré des mœurs perverses & perfides, on altéra encore leur constitution physique en leur fournissant en abondance des liqueurs fortes, présent fatal, poison mortel, cause toujours renaissante de querelles & de divisions entre les familles indiennes.

Pour balancer ces maux, que n'ai-je à présenter maintenant la somme des biens que cette découverte peut avoir produits à l'Amérique! Mais, malgré mes recherches, & le desir que j'aurois eu d'en faire l'énumération, je n'en ai vu d'aucune espece ni en morale, ni en politique pour les indigenes. Avant l'arrivée des Européens, les peuples du Nouveau-Monde vivoient heureux & paisibles; leurs desirs ne passoient point les bornes de leur pouvoir. Leur sol, il est vrai, étoit en partie hérissé de ronces & couvert de forêts; la culture étoit ou ignorée, ou négligée. Ces mêmes terres, fécondées par une culture reguliere, sont maintenant des terres productrices; l'air y est plus pur & plus salubre, le séjour plus agréable & moins pernicieux. Ces peuples ignoroient

le secret de forger le fer, ce qui les privoit de beaucoup de commodités & les mettoit dans l'impossibilité d'exploiter leurs forêts, de perfectionner la culture des terres. C'est sans doute à l'Europe que l'Amérique est redevable de cette amélioration : mais n'est-il pas vraisemblable que les Mexicains & les Péruviens, dont les empires étoient si brillans, qui avoient déjà fait tant de progrès dans les arts & dans la civilisation, auroient perfectionné leurs connoissances & communiqué leurs lumieres au reste de l'Amérique? Et certainement ces peuples n'eussent pas vendu leurs services aussi cherement que les Européens; les avantages réciproques auroient été bien mieux établis & plus considérables; il est donc évident que l'Amérique sauvage se feroit tôt ou tard civilisée sans le secours de l'Europe. Au surplus,

On ne peut desirer ce qu'on ne connoît pas;

& l'Indien, pour être moins bien instruit, n'en auroit pas été plus malheureux, puisque ses connoissances lui suffisoient pour être content. Examinons l'état des sauvages de l'Amérique, & des autres indigenes : nous verrons qu'ils ne sont ni mieux instruits, ni mieux civilisés, quoiqu'il y ait près de trois siecles que les Européens paroissent s'en occuper. Au contraire,

ſls nourriſſent contre nous une méfiance naturelle & une haine implacable qui leur ſont tranſmiſes de génération en génération (*). Ils croient, comme leurs ancêtres, que nous ne ſommes venus chez eux, que pour les chaſſer de leur propre domaine & détruire le bonheur dont ils jouiſſoient. N'eſt il pas naturel en effet qu'ils ſe regardent comme les ſeuls vrais propriétaires de cette région immenſe, & qu'ils ne voient par conſéquent en nous que d'injuſtes uſurpateurs? (1).

(*) Le ſouvenir ſeul de la perfidie des Eſpagnols, lors du maſſacre de la reine de Xaragua & de preſque tous ſes ſujets dans l'iſle de ce nom, ſuffiroit pour exciter leur haine.

(1) Il eſt difficile d'imaginer comment il a pu tomber dans l'eſprit du pape Alexandre VI de donner au roi d'Eſpagne, par une bulle de l'an 1493, tout le continent & toutes les iſles de l'Amérique. Quand il auroit ſuppoſé que cette partie du monde fût inhabitée, qu'ainſi la priſe de poſſeſſion auroit paru légitime au premier occupant, encore eſt-il vrai que l'on ne peut donner ni ce qu'on ne connoît pas, ni ce qui ne nous appartient pas. Il paroît, au contraire, qu'il croyoit ce pays habité & cultivé, puiſqu'il ſpécifie dans ſa donation les villes & les châteaux, *civitates & caſtra*, *in perpetuum, tenore præſentium, donamus.* Depuis on a vu des juriſconſultes avancer que les peuples chaſſeurs de l'Amérique n'étoient pas véritablement poſſeſſeurs du terrein, parce que, ſuivant Grotius, on n'acquiert pas la propriété d'un pays en y chaſſant, en y faiſant du bois,

Maintenant qu'une partie de l'Amérique est cultivée, que chaque districť à ses productions particulieres, dont l'avantage est reversible aux deux mondes, je le demande: à qui ces productions sont-elles utiles? Est-ce aux peuples indigenes? Non sans doute, puisqu'on ne peut point appeler de ce nom ceux qui y naissent d'un sang européen, & que de l'ancien peuple, il ne reste qu'un très-petit nombre; les uns vivent sous la dépendance européenne; les autres, attachés aux anciens usages de leurs peres, vivent retirés & isolés dans des bois, des montagnes & sur des terres où les Européens n'ont point encore osé les aller troubler. Leur méfiance pour tous les étrangers est même si grande que dès qu'ils en rencontrent quelques-uns, ils les traitent toujours comme ennemis. Ainsi la culture de l'Amérique

---

ou en y puisant de l'eau: ce n'est que la démarcation précise des limites & l'intention de cultiver, ou la culture déjà commencée qui fondent la possession. Ces Jurisconsultes, Grotius &c. auroient dû réfléchir que les peuples chasseurs de l'Amérique avoient raison de soutenir qu'ils étoient possesseurs absolus du terrein, parce que dans leur maniere d'exister la chasse équivaut à la culture, & la construction de leurs cabannes est un titre contre lequel on ne pouvoit s'élever.

n'ayant point rendu ses premiers habitans plus heureux, il faut conclure que le bénéfice des défrichemens n'est utile & avantageux qu'à l'Europe & aux Européens transplantés sur cette terre: car on ne peut pas appeler indigenes ces derniers, quoiqu'ils y naissent, ni les negres qu'on y transporte d'Afrique, & qui sont sans propriété ni liberté: moins encore ces mulâtres, qui par leur naissance reçoivent un caractere d'opprobre & d'infamie, suite de l'union de deux individus sans moeurs & sans principes, union que le ciel a voulu dénoncer publiquement par cette teinte qui, en les distinguant, deshonore en même tems & les peres & les meres, & les fruits honteux de leur libertinage. Peut-être la philosophie permet-elle de tolérer l'union des Européens & des negresses. Tous deux également émanés de la même nature, & tous deux également doués d'une intelligence particuliere à leurs besoins & à leurs devoirs, sont des êtres également précieux aux yeux du créateur; mais la morale & les loix de la société rejettent l'idée seule d'un commerce illicite & contraire à la foi conjugale: funeste déréglement qui se transmettant des peres aux enfans, perpétue ainsi de génération en génération, le crime du pre-

mier séducteur, du premier époux infidele & du premier mauvais pere.

Nous venons de montrer les maux que cette découverte a causés à l'Amérique, le peu d'utilité qu'elle en a retiré : voyons maintenant les maux qu'elle a causés à l'Europe.

1o. „ Par cette découverte, la dépopulation fut considérable en Europe, & surtout en Espagne.

2o. „ Les Européens rapporterent d'Amérique la maladie honteuse qui fait de si grands ravages parmi eux.

3o. „ La quantité d'or & d'argent qu'on en a tirés a fait hausser le prix des choses de pure néceffité, sans que le salaire des ouvriers ait été augmenté à proportion."

Je vais m'arrêter sur chacun de ces objets afin d'établir avec plus de clarté mes preuves & mes conséquences.

Quoiqu'il se fut écoulé près de deux siecles, depuis que les trésors de l'Asie avoient séduit l'esprit des Européens & causé une dépopulation considérable, ce laps de tems n'avoit pas suffi pour en réparer la perte, lorsqu'un évement qui frappa d'admiration toute l'Europe, vint augmenter d'une maniere plus sensible

encore ſa dépopulation. L'Amérique découverte, tous les ſpéculateurs dirigerent leurs vues de ce côté. La plupart n'aſpirerent qu'aux moyens d'aller faire une prompte fortune : ce motif eſt ſi vrai, qu'il ſubſiſte encore dans toute ſa force : l'on peut dire que ſi l'Amérique n'eût offert aucune mine, aucune de ces productions ſéduiſantes pour les avides Européens, les Americains n'auroient jamais perdu leur liberté, pas même leur tranquilité. C'eſt ainſi que les liens du ſang & de la patrie furent rompus par ceux de l'ambition. Si ce pays n'eût préſenté qu'un ſol aride, des peuples ignorans & groſſiers, aucun objet enfin pour flater la cupidité, jamais, non jamais, les Européens n'auroient cherché à en faire la conquête; nous aurions, il eſt vrai, moins de lumieres, & un commerce moins étendu, mais en ſerions-nous plus à plaindre? Revenons à ce qui fait l'objet particulier de cette ſection.

A la perte que l'Europe fit par l'émigration de tant d'individus, ſi l'on ajoute les enfans qu'ils auroient pu produire en s'attachant par les loix de l'hymen à leur patrie, on ſentira encore plus combien la population dut en ſouffrir. Une partie des émigrans périſſoit

dans la traversée, une autre succomboit à l'intempérie d'un climat étranger à sa constitution, & le plus grand nombre, entraîné par la douceur de la molesse & de l'oisiveté, contractoit un penchant si violent pour les plaisirs, que si la satiété plutôt que l'amour de la patrie les rappeloit en Europe, c'étoit pour y consumer le reste de leurs jours dans la dissipation, & sans autres soins, sans autres desirs que de réveiller par des jouissances nouvelles leurs sens émoussés par la débauche. Contens d'étaler un luxe révoltant, ils pensoient peu à des liaisons honnêtes, encore moins au plaisir de donner des citoyens à l'état ; ensorte que chaque émigrant pouvant d'après les *loix* moyennes de la nature, donner au monde quatre citoyens, il en résultoit un déficit de cinq personnes dans la population, ce qui présente un vuide immense, en calculant le nombre de milliers d'Européens qui sont allés se fixer en Amérique depuis sa découverte jusqu'à nos jours. Plusieurs historiens célebres s'étant appliqués à donner des détails sur la dépopulation de l'Europe auxquels on peut facilement recourir, nous nous croyons dispensés de les rapporter. A l'égard de l'Espagne d'où les émigrations ont été considérables, il est

quelques auteurs, surtout espagnols, qui prétendent que ce n'est point à l'Amérique que l'on doit attribuer sa grande dépopulation, mais aux vices de la constitution physique, ainsi qu'au défaut d'industrie nationale. Ces causes paroissent probables, mais nous leur demanderons s'il est à présumer que la nation espagnole qui découvrit l'Amérique, & que la soif de l'or aiguillona surtout, ait eu un moindre nombre d'émigrans que les autres nations de l'Europe? Disons hardiment que l'Espagne a plus perdu de ses habitans qu'aucun autre royaume, proportion gardée, parce qu'elle a été longtems seule maitresse de ses découvertes, & n'a eu de concurrens dans cette partie du monde qu'après y avoir causé & éprouvé tous les maux attachés à la guerre & à l'avidité des richesses.

Une des principales causes de la dépopulation de l'Europe à cette époque (2) est cette

---

(2) Nous disons à cette époque, parce que les ravages terribles de cette maladie étant parvenus à leur comble, il s'ensuivit une habitude moins grande de fréquenter les lieux publics, & un motif de plus pour le mariage. Ce seroit donc une grande question à discuter, savoir si cette maladie peut avoir

maladie honteuse que les Européens rapporterent du Nouveau-Monde, & qui, filtrant comme un poison subtil dans le sang, se communiqua avec d'autant plus de rapidité que l'irritation du mal dans les parties génératrices, provoquoit encore avec plus d'empire en eux la fureur du plaisir & accéléroit ainsi leur perte. Il semble qu'un Dieu vengeur ait réservé ce fléau à l'Europe pour la punir de ses crimes. Les deux mondes furent désolés par ce commerce honteux & illicite. Tandis que les Européens pompoient des Américaines ce suc de mort, les Américaines en reçevoient un autre des Européens, qu'elles transmirent ensuite à leur nation, & qui causa parmi elles

---

influé dans la suite sur la réforme des mœurs & cessé de nuire à la population. Il est certain que les femmes publiques n'ont plus autant de partisans qu'elles en avoient lorsque leur commerce n'offroit aucun péril. Le nombre des célibataires étoit alors extrême, tous les moralistes & les historiens en font des plaintes ameres. Actuellement un homme qui ne peut malheureusement dompter l'attrait du plaisir, & qui veut ménager sa santé, est obligé de s'engager dans le mariage ou du moins dans un mariage apparent, d'où il sort des rejetons, avantage que détruit la prostitution publique.

des ravages aussi grands, que le mal vénérien; c'est la petite vérole. Quand de la découverte de l'Amérique, il ne seroit pas résulté les cruautés inouies tour-à-tour exercées sur les vainqueurs & les vaincus, les ravages seuls de ces deux maladies, étoient capables de détruire un nombre considérable d'habitans. Si le sang des Américains n'eût pas été naturellement infecté par le germe meurtrier du mal vénérien, la petite vérole ne leur auroit pas été si funeste : mais cette derniere maladie achevant de détruire en eux les sucs nourriciers qui temperent l'effet du mal même, il en périt un grand nombre. On sait que parmi les Européens la petite vérole n'a jamais de suites funestes pour ceux qui ont un sang pur, mais qu'elle est affreuse & mortelle dès que la constitution est vicieuse, même dans les enfans.

Par son commerce avec le Nouveau-Monde, l'Europe a acquis, il est vrai, une quantité immense d'or & d'argent. Cette acquisition paroît au premier coup d'œil un avantage d'autant plus considérable que l'on dit en général, que plus on a d'argent, plus on a de ressources & d'aisance: mais les moyens, les ressources & les richesses des particuliers ne pouvant servir de regle &

de comparaîson pour les empires, dont la félicité ſeule fait l'objet de ce diſcours, nous allons examiner ſi cette acquiſition leur a été utile.

Depuis 1493 juſqu'en 1775, ce qui fait une période de 283 ans, la quantité d'or & d'argent que les mines du Pérou, du Mexique & du Breſil ont produites à l'Europe ſe monte à ſix (1) milliards quatre cents vingt-deux millions de piaſtres fortes, ou de 10½ réaux. Cette quantité d'argent ayant donné une grande extenſion au commerce en général, il en a dû néceſſairement réſulter une circulation qui a reflué dans toutes les parties du monde. Les différentes productions du commerce de l'Aſie ont ſurtout contribué à diminuer en Europe cette même quantité qu'elle avoit reçue de

(1) C'eſt au moins le ſentiment du docteur Don Sanche Moncade, après lequel M. Raynal & l'auteur du ſupplément de l'Encyclopédie d'Yverdun paroiſſent s'être réglés, qui éleve la ſomme à neuf milliards. Mais l'auteur des ſavantes recherches ſur le commerce tom. I. part. 2. chap. X. après avoir ſagement diſcuté cette matiere, trouve qu'on a fait monter beaucoup trop haut les ſommes apportées par fraude en Europe, & que c'eſt ſe rapprocher beaucoup plus de la vérité en la fixant à 6 milliards 422 millions; ſes raiſons m'ont paru trop concluantes pour ne pas les adopter.

l'Amérique; faisons en l'examen. Si de ces 6 milliards 422 millions apportés en Europe par les Espagnols & les Portugais on déduit 1375 millions pour tout l'or & l'argent envoyé d'Europe par les négocians & les compagnies commerçantes tant dans les Indes orientales, le Levant, l'Egypte & la côte de Barbarie, que dans l'Asie par les caravanes & les Russes, & qu'à cette exportation on ajoute 1500 millions pour l'or & l'argent travaillé & employé en meubles, ornemens, bijoux, étoffes &c, en ne l'évaluant qu'au quart ou environ, ce sera ensemble 2 milliards 875 millions de piastres qui réduiront la somme venue de l'Amérique à 3 milliards 547 millions de piastres ou 19 milliards 262 millions de livres de France (2). Cette somme prodigieuse étant venue augmenter celle qui étoit déjà en Europe avant la découverte de l'Amérique, il dut nécessairement y avoir une augmentation sensible dans le numéraire. Elle a été telle en effet, que depuis cette époque jusqu'à nos jours, on la suppute en Hollande en rai-

(2) Chaque piastre est comptée pour 500 as d'argent fin & la livre pour 92 as suivant la valeur intrinseque des monnoies actuelles d'argent dans les deux royaumes.

ſion de 1 à $3\frac{1}{4}$, enſorte qu'un particulier qui avant 1493 avoit un revenu de 4000 florins, auroit aujourd'hui en gardant la proportion de l'augmentation dans le numéraire des eſpeces une ſomme de 13000 florins. Mais le prix des choſes ayant augmenté dans la proportion de 1 à 12 (3), il en réſulte que ce même particulier ſe trouveroit réellement apauvri car avec ſes 13000 florins il ne peut ſe procurer aujourd'hui ce qu'il étoit alors à même d'avoir avec ſes 4000 florins: ajoutons qu'il eſt d'autant plus apauvri que ſes beſoins augmentés par le luxe, rendent encore ſes revenus plus inſuffiſans.

Si les denrées de première néceſſité n'étoient augmentées qu'en proportion du numéraire, & que le déficit ne fût ſupporté que par les objets de luxe & de frivolité, le mal ſeroit moins grand en ce qu'il ne rejailliroit *que* ſur la claſſe de ceux qui ne ſouffrent pas. Mais,

---

(3) Il faut entendre par là que ce qui avant 1492 valoit 1 ſou vaut aujourd'hui 12 ſous, mais que comme 1 ſous d'alors valoit autant que $3\frac{7}{32}$ ſous d'à préſent, le prix des choſes n'a augmenté réellement depuis cette époque que dans la proportion de 1 à $3\frac{3}{4}$, ou pour parler plus juſte de 1 à $3\frac{75}{152}$.

hélas! la classe la plus indigente est celle qui en est la premiere victime, puisque le salaire même des ouvriers peut fournir à peine à leur simple subsistance.

N'étant point à portée de prendre mes exemples en France, je vais offrir ceux que la Hollande me fournit; ils sont puisés dans les documens les plus authentiques, & suffiront pour démontrer ce que je viens de dire. Avant la découverte de l'Amérique, un garçon couvreur gagnoit 3 sous (argent d'Hollande) par jour avec la nourriture, ou 4 sous sans nourriture; l'argent fin étoit alors à 8 florins le marc, & ces 4 sous étoient en poids d'argent 4 esterlins ou 128 as. Aujourd'hui que ce même ouvrier gagne 20 sous par jour, l'argent fin est à $25\frac{3}{4}$ florins le marc, ce qui fait $6\frac{28}{103}$ esterlins en poids d'argent. Il résulte de ce calcul que l'ouvrier n'a réellement en poids que $\frac{57}{100}$ de plus de ce qu'il gagnoit autrefois; tandis qu'en numéraire il a réellement 4 fois plus; les conséquences sont faciles à tirer (4).

---

(4) Pour donner plus de clarté à cet exposé, entrons dans quelques détails.

En gagnant 4 sous par jour, le premier ouvrier (l'argent fin à 8 fl. le marc) gagnoit $\frac{4}{160}=\frac{1}{40}$ de marc ou 4 esterlins. Le second ouvrier en gagnant 20 sous

On vient de voir que l'on payoit 1 fou de plus par jour aux ouvriers qui préféroient de se nourrir eux-mêmes, c'est-à-dire 4 fous, ce qui sert à nous prouver que les ouvriers recevoient en proportion une plus forte paye qu'aujourd'hui, puisque leur nourriture n'étoit évaluée que le quart de leur salaire journalier. Boxhorn, historien hollandois, vient à l'appui de cette observation dans le détail qu'il donne des dépenses que pouvoit faire alors un journalier avec son salaire de 6 sous. Pour 2 sous (5), il

par jour (l'argent fin à $25\frac{3}{4}$ florins le marc) gagne $\frac{20}{515}=\frac{4}{103}$ de marc ou $6\frac{22}{103}$ esterlins. Pour voir les rapports du poids d'argent qu'a chaque ouvrier, je réduirai leur poids respectif à même dénomination $\frac{1}{40}\cdot\frac{4}{103}=\frac{103}{4120}\cdot\frac{160}{4120}$; ainsi les rapports sont de 103 à 160 ou, ce qui est la même chose, l'un a $\frac{103}{4120}$ & l'autre $\frac{160}{4123}$ du marc d'argent fin pour leur journée. Le second ouvrier a donc 160 contre l'autre 103 ou *celui-ci* $\frac{103}{160}$ de l'autre.

(5) Ces 2 sous d'alors étant de nos jours environ $6\frac{1}{2}$ sous, les 72 demi-sacs à ce prix, feront 17 fl. d'or, qui, dans la proportion de l'augmentation des choses, donnent 68 fl. d'or. On sait que dans les années abondantes on peut acheter du froment de qualité inférieure à ce dernier prix, ce qui est encore une preuve de ce que je viens de dire que l'augmentation des choses a été de 1 à $3\frac{1}{4}$, au lieu que le salaire ne l'a été que dans la proportion de 1 à $1\frac{1}{2}$.

il pouvoit acheter environ un demi sac-de froment, & maintenant avec les 20 sous qui sont le prix ordinaire des journées, il peut se procurer à peine le tiers d'un sac de seigle, qui, à 84 florins d'or le last de 36 sacs, fait 65 sous pour un sac. Si la denrée la plus nécessaire à l'homme differe aussi prodigieusement en prix de la valeur du salaire, combien à plus forte raison les autres denrées moins urgentes, mais absolument nécessaires, doivent-elles augmenter sa détresse.

Ainsi la quantité d'or & d'argent venue de l'Amérique en Europe, loin d'avoir produit un bien à l'espece humaine, n'en a que plus accéléré la misere, parce que nous n'avons pas eu assez de prudence & de sagesse pour prévoir toutes les vicissitudes dont nous avons été accablés. Les especes d'or & d'argent devant servir de signes dans les échanges, on auroit dû prévoir que lorsqu'on altéroit ou diminuoit les signes, il étoit absolument nécessaire que le prix des choses variât en proportion, & que la progression de la valeur de l'un répondît précisément à la progression du prix de l'autre.

Mais la cause qui fait altérer le signe, produit dans les sociétés tant de changemens qui

tous ont leurs rapports avec le prix des choses, qu'il eût été bien difficile de parer aux inconvéniens qui en sont résultés. D'ailleurs, le prix des denrées n'ayant éprouvé dans l'origine que des changemens très-lents, ils ont été presqu'imperceptibles, & n'ont frappé que par la succession des tems. Les souverains en permettant dans leurs Etats, l'altération dans les especes, n'ont augmenté leur avoir que pour le moment seul de l'opération; & bientôt retombés dans leur ancienne indigence, ils n'ont pu remonter aux sources du mal, parce qu'il avoit déjà jeté de trop profondes racines. Ajoutons que moins un empire altere sa monnoie, plus il est riche & plus son crédit est solide.

Pour nous tirer du cahos affreux des maux causés par la découverte de l'Amérique, nous avons été obligés de partager ce sujet, malheureusement trop abondant, en plusieurs branches différentes; mais hélas! la somme des biens est si petite que nous n'avons à les présenter que sous un seul point de vue. Heureux, si ces biens sont suffisans pour adoucir par leur utilité les tableaux affligeans que nous venons de tracer!

SECONDE PARTIE.

Quels biens la découverte du Nouveau-Monde peut-elle avoir procurés?

„ Tous ces biens consistent dans l'acquisition des productions principales de l'Amérique, tels que le castor, l'indigo, les bois de teinture, la cochenille, le coton, le cacao, le sucre, les plantes médicinales, l'or, l'argent, les perles & les pierres précieuses, articles qui ont donné la plus grande extension au commerce. Nous devons surtout à l'Amérique nos progrès dans la géographie, la construction des vaisseaux, la navigation, l'astronomie & l'histoire naturelle."

La plupart des productions de l'Amérique sont à la vérité des objets qui nous seroient inutiles sans le luxe: car ils sont ou indifférens ou inutiles aux besoins de l'humanité, mais puisque le bonheur des hommes tient si souvent aux choses de pur agrément, nous sommes forcés de considérer certaines productions comme faisant partie de la félicité de l'homme,

tant il eſt vrai que l'empire de l'habitude peut devenir un beſoin de premiere néceſſité.

Le caſtor eſt de tous les animaux de l'Amérique celui qui a le plus exercé l'eſprit du philoſophe, il eſt auſſi celui qui approche le plus de l'homme par ſon intelligence & par ſon induſtrie. Doué d'une patience & d'un principe d'ordre peu commun, ſes travaux font notre admiration. Comme nous il a un penchant pour la ſociété, & paroît avoir fait à cet égard plus de progrés que le ſauvage avec qui il vit. Pourquoi faut-il que les folies du luxe aient porté l'homme à briſer les édifices admirables qu'il conſtruiſoit pour ſa ſureté, & qu'il ait porté le fer & le feu chez cet animal induſtrieux? Pourquoi faut-il que dans la *nature* une eſpece ne puiſſe ſubſiſter qu'au détriment de l'autre? Le Caſtor avoit fait des progrès dans les arts, dignes de notre admiration, mais la cupidité a fait taire ce ſentiment, & la beauté de la peau de cet animal a cauſé tous ſes maux. Nos fabriques enrichies de cette précieuſe dépouille, paroiſſent lui devoir le degré de fineſſe & de perfection qu'elles ont aujourd'hui. Le Caſtor eſt utile aux vieillards par ſa chaleur naturelle, agréable aux riches par ſa ſoupleſſe & ſa beauté,

falutaire aux infirmes par les propriétés qu'on lui attribue, ce qui fait qu'il eſt extrêmement recherché. Mais le commerce, qui atténue tout en voulant tout étendre, a employé le Caſtor en tant d'objets différens, qu'il eſt méconnoiſſable par la quantité de mélanges qu'on lui a aſſimilés. La connoiſſance du Caſtor a perfectionné nos fabriques de draps & de chapeaux par les ſoins que nous avons pris d'imiter ſa couleur naturelle, juſqu'au point même de tromper les yeux; le tact ſeul nous eſt reſté pour diſſiper l'erreur. Ainſi tout ce qui peut contribuer à perfectionner notre induſtrie eſt un bien, & c'eſt ſous ce ſeul point de vue qu'il faut conſidérer celui que le Caſtor peut avoir procuré à l'Europe.

Avant Chriſtophe Colomb., l'Europe tiroit ſon indigo de l'Indoſtan, mais depuis l'époque de ſes voyages, la bonne qualité de celui du Nouveau-Monde lui fait donner la préférence. Comme les bois de teinture, il eſt un objet eſſentiel au commerce. On a trouvé par la décompoſition de cette plante & de ces bois, un moyen admirable & facile de colorer & d'embellir nos marchandiſes.

La Cochenille, cet inſecte deſſéché qui nous eſt apporté du Mexique, s'emploie avec

ſuccès dans la teinture en écarlate, au cramoiſi, & ſert à faire le carmin. Cette fécule d'un rouge tendre ſi amie de l'œil, ſi précieuſe en peinture, ſi propre à nuancer, rehausſer par une heureuſe illuſion les foibles couleurs de la pommette des joues de quelques dames, ajoute une nouveau prix à cette production: c'eſt à la toilette qu'on admire cet art: c'eſt là que le pinceau armé du carmin, devient rival de la nature. On a calculé qu'il entroit en Europe chaque année huit-cents quatre-vingts milles livres peſant de cochenille, dont on évaluoit le commerce à plus de quinze millions tournois année commune. A meſure qu'on a ſu varier les couleurs & les nuances, que nos modes & nos goûts leur ont donné un plus grand mérite & un plus grand prix, la conſommation en a été plus grande. C'eſt à cette facilité de varier & de nuancer les couleurs que la France eſt redevable de ces ouvrages magnifiques & immortels, dont l'art eſt porté à un tel degré de perfection, que même il ſéduit l'homme prévenu. Sans le ſecours des bois de teinture, les tapiſſeries des Gobelins, malgré l'habileté des ouvriers, ne feroient point, comme elles font, l'admiration de l'Europe

entiere. Au reste, ces propriétés sont trop connues pour qu'il soit nécessaire de m'étendre davantage sur ce sujet. Passons à l'article du coton.

Plus doux & plus poreux que le fil de chanvre, le fil de coton est plus susceptible de s'impregner des couleurs & de prendre les nuances dont on veut le revêtir : sans cela, comment serions-nous parvenus à imiter les toiles des Indes ? Il est vrai que l'art du teinturier y contribue pour beaucoup, parce que c'est la solidité & surtout l'éclat des couleurs qui font qu'on y attache plus de prix. Mais cet art eût été sans succès, si le fonds de l'étoffe n'y eût essentiellement contribué. Le coton, de quelque maniere & pour quelque usage qu'on le fabrique, conserve longtems sa blancheur & sa souplesse, deux causes qui contribuent à le rendre un objet considérable de commerce. Il est d'autant plus précieux à l'industrie, que le besoin qu'on en a, entretient continuellement la plus grande émulation dans les villes qui se sont comme exclusivement approprié cette branche de commerce.

Le cacao, nouvelle production pour nous, est d'un usage si commun qu'il seroit superflu d'entrer à cet égard dans quelques détails.

L'habitude où l'on est aujourd'hui du chocolat dans toute l'Europe a rendu ce fruit très-recherché.

La quantité de sucre que produit l'Amérique suffit pour approvisionner toute l'Europe. Cette grande abondance en a considérablement diminué le prix, & fait entierement tomber celui que nous recevions auparavant des grandes Indes. Cette denrée, qui reçoit chaque jour de nouveaux accroissemens par l'usage immodéré qu'en fait le luxe, forme aujourd'hui une branche considérable de commerce en Europe.

Parmi les plantes médicinales de l'Amérique il en est peu, si j'ose m'en rapporter à l'avis d'un médecin connu par ses talens & sa philantropie, qui ne puissent être remplacées par celles de l'Europe, si l'on en excepte le kinkina, la racine de jalap, & le bois de quassi, dont la médecine se sert dans des cas particuliers, avec des succès connus. La premiere de ces productions est d'un secours si grand dans la médecine, qu'elle peut balancer à cet égard, les avantages que procurent le mercure, l'opium, la rhubarbe & l'ipécacuana, dont l'Europe étoit auparavant en possession.

Le commerce doit à la découverte de l'Amérique, une étendue, une énergie qu'il n'auroit jamais eu autrement, & le commerce de-

venu par le relâchement des mœurs le nerf & la richeſſe d'un Etat, en maintient la proſpérité s'il ne ſurpaſſe pas les moyens qui doivent le ſoutenir: il en eſt donc réſulté que la nation qui a le plus de moyens pour augmenter ſes rapports avec le Nouveau-Monde, a dû devenir auſſi la plus puiſſante: j'en excepte l'Eſpagne & le Portugal, parce que ces deux royaumes n'ayant qu'un ſol pauvre & peu cultivé, peu ou point de manufactures & de productions territoriales, ils n'ont pu ſoutenir longtems la concurrence des nations induſtrieuſes: c'eſt en vain qu'on y voyoit refluer le produit des mines du Nouveau-Monde. Cette poſſeſſion a ſeule détruit l'émulation, & augmenté le nombre de bras inutiles; auſſi ſont-ce ces deux royaumes qui ont le plus ſouffert par la quantité d'or & d'argent qu'ils ont reçus. Je n'entends par commerce que l'exportation des productions & marchandiſes de l'Europe échangées contre celles de l'Amérique, dont le luxe rendoit la poſſesſion néceſſaire (6).

(6) On m'objectera comment une choſe inutile & même pernicieuſe peut rendre l'acquiſition d'une autre choſe néceſſaire. A cela je répondrai que l'émulation dans les arts rend le luxe utile.

Un pareil échange produit ſans doute une circulation plus abondante, une aiſance plus générale, en même tems qu'il occaſionne, ſoit par les émigrations, ſoit par un plus grand beſoin d'induſtrie, une diminution ſenſible & conſidérable dans la claſſe des gens déſœuvrés, qui ne ſert jamais qu'à appauvrir & déshonorer un Etat. Un autre bien que la découverte d'un Nouveau-Monde a procuré au commerce, c'eſt d'avoir donné une nouvelle vie à tous les genres d'induſtrie de l'Europe. A meſure que ce commerce réciproque s'eſt étendu; que les voyages ont été plus fréquens; le nombre des vaiſſeaux plus grand, il a fallu pourvoir à un plus grand nombre de denrées & d'*objets*, pour approviſioner & armer les navires. Les terres ont été mieux cultivées; beaucoup ont été défrichées, & le cultivateur aſſuré d'une conſommation plus grande, a redoublé de ſoins pour augmenter ſon bien-être.

Le commerce entretient une activité néceſſaire à l'homme, augmente ſes connoiſſances, guérit ſes préjugés, le rend plus communicatif & plus humain. Le commerce nous procure la plupart de nos agrémens, augmente notre population, fait naître les ſciences & les

arts, & devient la source de l'abondance & de la prospérité des Etats bien gouvernés.

L'or, l'argent, les perles & les pierres précieuses sont autant d'objets utiles au commerce. Ces riches productions, que le luxe, la fantaisie ont fait monter à un prix exhorbitant, nous ont mis plus à même de nous procurer les productions & manufactures des Indes, que nous ne pouvions avoir avant d'être en possession de ces riches métaux. Ces productions & marchandises des Indes importées en Europe, occasionnent une circulation d'autant plus grande, qu'elles procurent au-delà du double de la valeur premiere, excedant qui n'apauvrit ni la nation, ni le commerce, puisque le bénéfice reste dans l'Europe, & sert à se procurer de nouveau & avec plus d'aisance les moyens d'augmenter les importations en ce genre. Si nous n'eussions eu dans le commerce, ni perles, ni pierres précieuses, & moins d'or & d'argent pour employer les uns & les autres à flater le goût, fournir à la magnificence des souverains & des cours, la possession de ces métaux ne feroit dans les mains du négociant ou des compagnies qui les procurent à l'Europe, qu'un surnuméraire indifférent au commerce & à l'art. Mais avec le secours

d'un artiste intelligent, ces matieres brutes se métamorphosent, & prennent un éclat, un brillant qui en augmentent prodigieusement la valeur premiere. C'est de ce changement opéré par l'art, & de cette augmentation causée par le faste, que résulte une activité immense dans le commerce, & une circulation d'especes qui répand l'aisance parmi ceux qui en font leur principal objet. C'est encore un moyen pour conserver & représenter, en un très-petit volume, un capital considérable.

Le commerce de l'Europe s'est encore enrichi d'un trés-grand nombre d'articles dont il étoit privé avant la découverte du nouveau monde. La nature, toujours sage dans ses distributions, a donné à chaque région des propriétés qui lui sont particulieres. Les forêts de l'Amérique produisent en abondance pour la construction des vaisseaux, des bois que ceux de l'Europe ne peuvent surpasser ni même égaler; de ce nombre sont l'Acajou, le bois de fer & surtout l'Acomat qui caché en terre ou exposé à l'air, se conserve longtems, sans souffrir des vers, ni de l'humidité: tel est encore le Mapou dont le tronc de 4 à 5 pieds de diametre sur une fleche de 40 à 50 fert à

former des canots d'une feule piece. Ces forêts de bois de conftruction font d'autant plus précieufes pour l'Europe, que fans leur fecours, notre marine éprouveroit une difete & un dépérifement fenfible. Qu'on fuppofe en effet, qu'il n'y ait dans cette partie du monde aucun bois propre à la conftruction des vaiffeaux, il s'enfuivroit une perte fi confidérable pour l'Europe, que faute de pouvoir réparer les navires délabrés par les tempêtes, ou ufés par vétufté, les voyageurs éprouveroient une perte de tems irréparable, s'ils étoient obligés d'attendre ces fecours de l'Europe.

Les produits de la chaffe & de la pêche en Amérique, font de plus, des fecours très-effentiels à l'Europe; la premiere, en augmentant nos fourrures procure encore à nos artiftes plufieurs objets également de commerce & de curiofité. Les produits de la feconde, par la diverfité des poiffons qui peuplent les mers, offrent une carriere immenfe à l'induftrie; les uns nous fourniffent leurs huiles & leur graiffes, en même tems que la chair marinée ou féchée des autres devient une provifion précieufe pour les gens de mer. Sans ce puiffant fecours ils feroient fouvent expofés à périr dans les horreurs de la famine au milieu d'un voyage,

dont le but auroit été de rapporter dans leur patrie des lumieres & des connoissances utiles. Ces secours m'ont paru trop essentiels pour les passer sous silence, quoiqu'en général on ne les considere pas comme tels.

L'activité & l'émulation dont les sciences ont besoin, les secours de toute espece que les hommes retirent de la perfection des sciences, ne pouvoient qu'augmenter par la découverte de l'Amérique. Les hommes auroient honte sans doute de ne pas connoître le globe qu'ils habitent; or, qu'étoit la géographie à l'époque de 1492?

La science de la navigation, qui réunit les hommes de tous les pays, n'a commencé à se perfectionner que depuis la découverte de l'Amérique. Le besoin d'entreprendre des voyages plus longs, & de diminuer les dangers de la mer, nécessita un examen plus réfléchi de la construction des vaisseaux; la sphere du génie s'aggrandit, & la réforme fut générale dans les chantiers; les vaisseaux moins lourds & plus solides, marcherent avec plus de rapidité. Ces progrès s'étendent jusqu'à l'agrément, & dès lors il y eut un luxe particulier pour les navigateurs, qui, à quelques commodités près, ont sur l'océan celles dont

ils ont coutume de jouir dans leur patrie. Mâts, voiles, cordages, tout fut calculé & soumis aux proportions; & des regles certaines, invariables devinrent la base & le principe de toutes les opérations de l'architecture navale. La manœuvre des vaisseaux ne fut point oubliée, on connut la maniere de les diriger avec sureté, promptitude & facilité. La tactique fut employée avec art pour attaquer & défendre; tout devint pour les marins l'objet d'une théorie lumineuse & d'une pratique savante. La science des longitudes en mer, par le moyen de la lune & des machines d'horlogerie, a produit l'amélioration des cartes marines, la connoissance des vents, des courans, des bancs de sable, des gissemens des côtes. Enfin, c'est du nombre & du résultat des observations qu'on a faites sur mer, que l'on est parvenu à voyager sur cet élément presqu'aussi facilement que sur la terre (7).

---

(7) Si le génie parvient à perfectionner l'admirable invention de MM. de Montgolfier, à diriger dans l'air les Aérostats, comme les vaisseaux sur mer, peut-être verra-t-on des savans proposer à leurs contemporains la solution du même problême qui fait l'objet de ces recherches.

Si Colomb dut à l'astronomie les certitudes qu'il avoit de découvrir un nouveau continent, ou d'arriver aux Indes par cette même route, l'astronomie doit à cette découverte une partie de ses progrès. Dès 1671. M. Richer alla à Cayenne pour y connoître les réfractions, l'obliquité de l'écliptique ; en même tems il y fit des remarques fort intéressantes sur la longueur du pendule à secondes, & dès lors l'on commença à soupçonner l'applatissement de la terre. Des académiciens célebres furent envoyés en 1735 sous l'équateur pour mesurer les degrés du méridien, & déterminer la figure de la terre. Au moyen de ces observations, on eut une connoissance plus exacte des mouvemens célestes.

Les passages de Vénus sur le soleil observés en Amérique en 1761 & 1769 nous ont appris la véritable distance du soleil & *de toutes* les planetes à la terre, par conséquent leurs grandeurs, leurs forces attractives, & toutes les circonstances du systême du monde. Il ne faut que parcourir l'astronomie de M. de la Lande, pour voir combien les observations faites en Amérique on servi aux progrès de cette science.

C'est en Amérique où l'on a observé la loi

des

des dilatations de l'atmosphere, par le moyen des hautes montagnes du Pérou. M. Bouguer y trouva une méthode simple & commode pour mesurer les hauteurs par le secours du barometre. C'est dans le même pays qu'il observa la force attractive des montagnes par la déviation latérale du fil à plomb, ce qui constata d'une maniere visible la loi générale de l'attraction. Les observations du flux & du reflux de la mer qu'on y a faites, ont montré l'universalité & les circonstances de ce phénomene important dans la physique & le systême du monde.

La Botanique a pris une face nouvelle & s'est enrichie surtout par les observations faites sur les plantes de l'Amérique par Cornuti, Barelier, Plumier, Catesby, Gronovius, Jussieu, Commerson &c. On ne pouvoit se flater jusque-là de connoître l'étendue de la nature & de ses productions, tant dans le regne végétal que dans le regne animal. Il est inutile même de remarquer combien l'histoire seule des quadrupedes, donnée d'une maniere si complette par M. de Buffon, avec les additions aussi curieuses qu'intéressantes de M. Allamand, professeur de Leyde, renferme d'especes singulieres originaires de l'Amérique.

TROISIEME PARTIE.

Quels font les réfultats à tirer d'une jufte comparaifon de ces maux & de ces biens?

Après les expofés que je viens de préfenter des maux & des biens que la découverte de l'Amérique a occafionnés aux deux hémispheres: il me refte à plaider la caufe de l'humanité & celle des arts & des fciences. Au premier coup d'œil, on voit avec douleur que les hommes ne font redevables d'un plus grand nombre de lumieres qu'à des caufes qui font rougir l'humanité. Pour être plus *inftruit*, l'homme eft-il donc plus heureux & meilleur? Cet examen feul doit décider la question, ou faciliter au moins les *moyens* de la réfoudre.

Si les arts & les fciences ne peuvent fe perfectionner, s'agrandir, qu'en augmentant la fomme des maux, il vaudroit mieux fans doute pour les hommes qu'ils fuffent plutôt heureux que favans; l'acquifition la plus précieufe peut-elle compenfer une feule goute de fang? Qu'importe à l'univers que

Rome ait un tableau de plus parmi ses chef-d'œuvres, si elle n'en doit la possession qu'à un forfait! Excuserions-nous ce peintre inhumain & perfide, qui, dit-on, pour rendre avec plus de vérité les pâleurs de la mort, tandis qu'il poignardoit d'une main son semblable, traçoit de l'autre avec un enthousiasme barbare l'expression de la douleur & du trépas! Telle est la vanité des hommes que, pour acquérir de la célébrité, ils méprisent tout ce qui tient à la pudeur, à la vertu.

J'ose le dire: la découverte de l'Amérique est un mal; jamais les biens qu'elle peut avoir fait naître (sous quelque point de vue qu'on veuille les envisager & les peindre) ne pourront compenser la somme du mal qu'elle a causé (8).

---

(8) Un tel aveu sans doute est pénible pour une ame compatissante qui ne peut être accusée de prévention. S'il est douloureux pour l'humanité que les passions des hommes empoisonnent continuellement les biens dont elle pourroit jouir, il n'est pas moins honteux pour l'espece humaine que les hommes qui méritent le plus de jouir de leurs travaux & de leur gloire, deviennent par ces mêmes causes victimes de l'audace & de la jalousie, & périssent dans l'infortune & l'aban-

L'Amérique aura longtems encore à souffrir des suites du despotisme affreux que les Européens y ont exercé. Le peu de soins que l'on prend de travailler à sa population, aux progrès de sa culture, & surtout à ceux de sa civilisation, ne permet pas d'espérer que jamais les Européens aient le bonheur & la gloire de triompher des obstacles & ramener dans l'es-

---

don. Les faits que je viens de présenter ne sont point d'imagination, l'histoire les constate. Qui les révoquera en doute? Qui oseroit les justifier? Les fastes du monde ne parlent d'aucun siecle plus célebre que celui de Colomb, & plus funeste en même tems par la soif immodérée des richesses. Que les noms de Colomb & de Gama sont grands dans l'*histoire*! Ils rappellent les deux plus belles entreprises dont l'esprit humain puisse se glorifier. Tandis que le premier conduisoit les Espagnols au-delà de l'océan occidental, jusqu'à cet hemisphere *inconnu qu'il leur* avoit annoncé; le second alloit avec les Portugais chercher de nouvelles terres au-delà des mers de l'Inde & de l'Afrique. Tous les deux enrichirent leurs souverains; tous les deux en furent payés d'ingratitude. Jamais les élans du génie n'ont opéré une révolution aussi étonnante dans les destinées de l'univers & pour les générations futures, qu'à cette époque à jamais mémorable. Rien ne prouve mieux que la richesse & la célébrité supposent le bonheur, & ne le donnent pas, ...

prit des ſauvages diſperſés dans l'intérieur des terres, cette confiance naturelle qui fait la baſe de leur caractere primitif. Ce ne ſera point eux qui rendront floriſſans les pays qu'ils ont dévaſtés. Dans l'ombre du ſilence, les deſtins préparoient une révolution qui devoit étonner l'un & l'autre hémiſphere. Un peuple enchaîné dans les entraves d'un monopole tyrannique la devoit annoncer au nom précieux de la liberté. Ce feront les colonies indépendantes qui auront la gloire de civiliſer le reſte de l'Amérique. Leur puiſſance s'accroîtra par degrés; (9) d'autres colonies ſuivront cet exemple, & l'on verra dans cette partie du monde autant d'états différens & civiliſés que dans l'Europe.

Le ſouvenir des maux des Européens ſervira probablement un jour d'exemple à de nouveaux navigateurs & de nouveaux conquérans dans leurs découvertes & leurs conquêtes. Ils auront appris de nous que ces peuples inconnus ou ſoumis ſont d'autant plus dignes de

---

(9) Diſons même, avec rapidité: partout où la culture des terres eſt une loi fondamentale, il s'enſuit toujours une grande population, ſource féconde & permanente de force & de proſpérité.

leurs ménagemens que ces découvertes & ces conquêtes portent toujours atteinte à leur félicité, quelque médiocre ou bizarre qu'elle puiſſe paroître.

Suivant le caractere & l'éducation des Américains, avant que leur pays nous fût connu, ils jouiſſoient ſurement comme nous d'un bonheur qui leur étoit propre & qui nous étoit étranger, car la nature étant univerſellement la mere & l'inſtitutrice du genre-humain, autant il y a de conditions différentes parmi les hommes, autant il y a de manieres de jouir, & d'être heureux. Chaque pays, chaque peuple, chaque individu ſur la ſurface du globe a ſes biens & ſes maux qui lui ſont particuliers & analogues à ſon exiſtence. Ce qui conſtitue la félicité de l'un fait ſouvent le tourment de l'autre. Le philoſophe eſt heureux dans la ſolitude, l'homme du monde, au contraire, eſt malheureux s'il eſt ſeul. Il ſuit de ces vérités, que les Européens, en voulant rendre les Indiens heureux à leur maniere, n'ont fait que leur malheur. Si dans l'état où ſont les choſes, les premiers pouvoient réparer les maux qu'ils ont ſoufferts & fait ſouffrir aux ſeconds, ce ſeroit au moins un adouciſſement pour les uns & les autres. Ils pourroient, au moyen d'une réconciliation ſincere ſe féliciter, des connoiſſances qu'ils n'au-

roient jamais acquises sans la découverte de l'Amérique, & se consoler de les avoir si chérement achetés, par l'espérance de les voir servir à la félicité commune. Mais, loin de pouvoir remédier à ces maux, à peine les Européens sont-ils capables d'en diminuer les tristes effets: à peine les biens même qu'ils ont acquis, sont-ils suffisans pour balancer la somme de ceux après lesquels leur inquiétude & leur ambition les fait soupirer sans cesse. Telles sont les funestes suites de la possession; plus les desirs ont été grands, moins l'on jouit de ce qu'on possede.

Selon l'opinion généralement reçue, il regne dans la nature un équilibre parfait entre les biens & les maux, & si cet équilibre ne paroît pas tel à quelques individus, c'est que ces biens & ces maux sont indifféremment répandus sur la terre, & qu'accoutumés à se faire un bonheur idéal, les hommes se croient toujours plus malheureux qu'ils ne sont. Ils se familiarisent si bien avec ce qu'ils possedent, que la satiété suit de bien près la jouissance. Telle est la cause de la plupart des maux dont l'homme est continuellement tourmenté. Dès que nous reconnoissons ces vérités pour exactes, il est facile de se peindre combien les

Indiens, réduits par la force, ont dû souffrir de nos vexations: nous avons tellement augmenté leur maux que nous les avons contraints, par la privation, de regarder comme un bien ce dont ils n'appercevoient pas la jouissance. Ils n'ont appris à aimer leur patrie, à chérir leur liberté, que lorsqu'ils ont été privés de l'une & de l'autre. Enfin, hommes & animaux, les Européens ont mis tout à contribution.

Dans l'énumération des biens que cette région nous a procurés, si l'on en excepte les secours que la géographie, la navigation & l'astronomie en ont reçus, je n'en trouve aucun dont l'Europe n'eût pu se passer: on sera d'abord étonné de ce que j'avance, mais il s'agit d'en faire l'examen.

L'Europe est-elle plus heureuse avec les productions que l'Amérique lui a fournies & ne pouvoit-elle pas aisément s'en passer? De ce que plus le commerce est étendu, plus grande est la circulation, il ne s'ensuit pas qu'on augmente les ressources d'un Etat en proportion de cette extension. C'est par sa trop grande extension que nous perdons le fruit de ses premiers avantages. Quand le commerce est parvenu à son dernier période, il commence à nous rendre esclaves des su-

perfluités (10), de l'opulence, de l'avarice; & les hommes écrasés sous le poids du luxe, amollis par la délicatesse & les rafinemens de tout genre, perdent le goût des bonnes mœurs; bientôt corrompus & corrupteurs, ils méprisent la vertu & renversent ainsi les fondemens

---

(10) Heureux, dit on, le laboureur, s'il savoit jouir! Plus heureux, dirai-je, le commerçant s'il savoit ce que vaut la médiocrité! au lieu de devenir l'esclave de l'ambition, de consumer ses jours à grossir un trésor que des ingrats & des fainéans dissiperont bientôt, il se borneroit au plaisir de travailler pour vivre, au lieu de vivre pour amasser. O précieuse médiocrité, dans toi seule est le vrai bonheur! Bornée d'abord au nécessaire honnête, si tu desires plus d'aisance, c'est pour en répandre le superflu sur les malheureux, & non pour les accabler comme la dédaigneuse opulence. L'homme de bien qui chérit la médiocrité, sait que si l'industrie augmente les richesses, elle augmente aussi l'amour de l'argent: cette passion favorite de l'imagination qui nuit tant au sentiment, est peut-être de toutes, la plus dangereuse & la plus incurable. C'est dans les grandes villes de commercé qu'il faut observer les vicissitudes de l'ambition; c'est-là où les jalousies, les haines excercent toutes leurs fureurs, c'est là que le riche croit avoir droit d'insulter par son faste à la médiocrité de son voisin, & qu'oubliant ce qu'il peut devenir par les revers, il se targue d'un bonheur momentanné; c'est-là où l'on peut aisément suivre la naissance, les progrès & les suites du luxe & de la corruption des mœurs.

des vrais principes. Sans ces rafinemens, qu'avoient besoin nos fabriques de la riche dépouille du Castor ou de tel autre animal: en sommes-nous mieux couverts, & la toison de nos brebis, le poil de nos animaux d'Europe n'auroient-ils pas suffi ?

Nos artistes par leur habileté & le mélange de nos couleurs, n'auroient-ils pas pu supléer la cochenille & l'indigo? Et que sert à l'humanité que nos peintres & nos teinturiers aient une ou deux couleurs de plus, un plus beau rouge ou un plus beau bleu que ceux dont ils étoient auparavant en possession? — Nos dames en seroient-elles moins aimables, notre amour moins tendre, nos passions moins vives pour elles si elles n'avoient point de fard? Peut-être que privées de ce secours imposteur, elles seroient plus en garde contre les effets pernicieux des veilles & des mêts recherchés qui portent si promptement atteinte à leurs charmes, & font naître les rides dans l'âge où les roses ne devroient que commencer à s'épanouir. Charmantes villageoises, j'en appelle à la fraîcheur de votre teint! Il est pour nous une preuve parlante que rien n'est plus beau que la simple nature. — Sera-ce

le coton qui paroîtra une riche acquisition ? Qui sait si sa découverte & son usage n'ont pas fait négliger les expériences qu'on auroit pu faire sur le chanvre & le lin à qui certainement le coton a fait tort. Sans lui, peut-être, on auroit déjà trouvé, comme on le trouvera peut-être un jour, le moyen de préparer le fil d'une maniere à lui donner autant de chaleur, de souplesse & de blancheur; trois propriétés qui seules ont fait la réputation du coton.

A l'égard des bois de teinture, on ne peut disconvenir combien ils nous sont utiles; mais on ne peut en regarder la possession comme nécessaire à l'homme, dès-lors qu'ils ne servent qu'à des objets absolument superflus. — La conséquence que nous avons tirée sur l'usage du cacao, suffit pour montrer qu'il nous est inutile. — C'est encore à notre excessive sensualité que le sucre doit sa plus grande consommation. Nos peres en ignoroient l'usage & s'en passoient sans effort: le travail de nos laborieuses abeilles leur suffisoit & vraisemblablement nous préférerions le miel au sucre, si nous étions assez sages pour ne pas multiplier nos besoins par de nouveaux desirs, & résister au penchant pernicieux de boire des liqueurs.

Ajoutons que la culture du ſucre (11) a nui prodigieuſement au produit des terres en faiſant tomber celui des ruches à miel. Cette denrée & le café, dont les récoltes Américaines ont beaucoup augmenté la conſommation, ont fait un tort infini aux boiſſons nationales & par conſéquent à l'induſtrie, ſans compter le tort fait à la ſanté.

Quant aux plantes médicinales, ne feroit-il donc pas poſſible que des médecins habiles & laborieux ſe paſſaſſent de celles qui nous viennent de l'Amérique? Nos corps ne ſont-ils pas conformés actuellement comme ils l'étoient il y a trois ſiecles: au défaut de remedes, nos anciens & célebres médecins ſe ſont-ils plaints qu'ils manquoient de ſecours pour ſoulager les hommes; bien loin de remarquer qu'il périſſoit plus de perſonnes alors, on peut obſerver que l'homme étoit d'un tempérament plus robuſte & vivoit plus longtems. Etoit-ce donc parce qu'on avoit moins de remedes & moins de luxe dans l'art de la médecine? On me répondra que ſi les hommes ſont moins robuſtes & leur vie moins longue,

---

(11) Je paſſe ſous ſilence la culture du tabac.

il ne faut en accuser que le déréglement de leurs mœurs ; je l'accorde : mais quelle est la plante salutaire de l'Amérique qui a rétabli leur débilité ou prolongé leurs jours ; qu'on la nomme ?

Quant au quinquina, on pourroit demander si la providence a mis la fievre en nos climats, & le remede en Afrique ?

S'il étoit vrai que le bonheur des humains consiste dans les richesses, l'extraction seule des métaux & des pierres précieuses, suffiroit pour nous faire regarder la découverte de l'Amérique comme le plus grand des biens : mais, hélas ! c'est du sein de l'abondance & du luxe que sont sortis la plupart des maux qui désolent la société. On penseroit que les mines de l'Amérique, en enrichissant l'Europe, y auroient répandu plus d'aisance, plus de prospérité ; loin de là, nous en avons démontré tous les funestes effets, surtout pour la classe la plus pauvre & la plus laborieuse.

Pour ce qui est de la géographie, la navigation & l'astronomie, nous ne pouvons disconvenir que ce sont des biens si utiles au dévelopement de l'esprit humain, qu'ils seroient seuls capables de balancer la somme des maux causés par la découverte de l'Amérique, si

l'on pouvoit se familiariser avec l'idée qu'il vaut mieux que les hommes soient savans qu'heureux. Mais, qui oseroit le dire? Quel est l'homme réfléchi qui ne voit pas combien la marche du mal est prompte & rapide, & combien au contraire, la marche du bien est lente & tardive.

Il me reste à parler de l'histoire naturelle. L'Europe s'est enrichie d'un nombre prodigieux d'oiseaux, d'animaux & de plantes dans tous les genres, dont nous n'avions aucune idée, & qui tous ont servi à étendre nos connoissances sur les productions de la nature. Jusqu'à présent la curiosité seule y a gagné, puisqu'il importe peu pour notre bonheur, que nos herbiers soient plus complets & nos cabinets plus riches en productions froides & stériles. A dieu ne plaise que je veuille considérer le travail des naturalistes *comme inutile* ou indifférent! Bien loin de là, je conviens qu'il est toujours beau, toujours intéressant d'acquérir de nouvelles productions: mieux on connoît la nature, mieux on peut suivre sa marche. Dailleurs, quand il ne résulteroit de l'aspect de ces variétés admirables d'animaux, de végétaux & de minéraux répandus

ſur la terre par les mains bienfaiſantes du créateur, qu'un reſpect plus profond & une reconnoiſſance plus grande de notre part, le travail ſeul de ces naturaliſtes célebres ſuffiroit pour nous conſoler en partie des maux du Nouveau-Monde.

„ Pour conſerver & pour accroître les biens, cauſés par la découverte de l'Amérique :" il faut les apprécier & ne point en abuſer.

En les appréciant, il eſt néceſſaire d'encourager l'agriculture dans toute l'étendue des terres qu'on y poſſede, d'y maintenir des hommes integres & doux pour diriger les travaux, & de payer aſſez généreuſement leur zele pour qu'ils n'aient d'autres ſoins, d'autres deſirs que le bien public ; d'y établir des inſpecteurs intelligens & honnêtes pour préſider aux récoltes, à leur chargement pour l'Europe. L'exactitude de ces hommes employés devant être néceſſairement juſtifiée par des examens publics, on évitera les dangers des connivences & des infidélités. Afin de récompenſer le zele & le déſintéreſſement de ces inſpecteurs, le gouvernement leur offrira l'alternative ou de reſter en place ou de ſe retirer au bout d'un terme fixé dans leur patrie avec

des honoraires honnêtes. Un autre objet que les puissances de l'Europe ne doivent point perdre de vue, c'est qu'aussi longtems qu'elles posséderont quelques domaines dans cette partie du monde, elles s'attachent surtout à civiliser les peuples sauvages, & qu'à force de douceur, de patience & de bienfaits, elles méritent en retour une confiance entiere de leur part. Il importe essentiellement au bien de tous que l'on fasse quelques réformes dans les loix & les réglemens particuliers à l'Amérique, que les droits de l'homme y soient mieux établis, plus assurés & les rapports plus utiles pour les deux hémisphe-res. Ces améliorations faites, il faudra s'occuper des moyens de conserver à l'Europe tous les avantages que la nature lui a départis à l'égard de son sol; que ni l'empire de la mode, ni la cupidité, ni la trop grande abondance des productions de l'Amérique ne nuisent en aucune maniere, au moins essentiellement, à sa propre culture, & que le superflu de ces productions n'altere point l'espérance & l'avantage du cultivateur en Europe; on sent que le commerce & l'industrie ne pourra plus alors s'étendre que sur l'excédant de ces productions

dont

dont le cultivateur & le citoyen pourront se passer.

Les biens produits par l'Amérique une fois appréciés; il sera difficile d'en abuser, ils s'accroîtront au contraire avec rapidité, & peut-être un jour nos neveux pourront-ils dire: „ Malgré les maux causés par le Nouveau-Monde, sa découverte cependant est un bien." Ces biens seront existans, & ne seront plus chimériques. Enfin, pour conserver & pour accroître les biens que nous avons acquis, il suffit de savoir jouir de nos connoissances, & qu'elles ne soient plus une source intarissable de divisions parmi ceux qui les possedent. Il importe surtout d'apprendre à connoître dans les autres le degré de lumieres qui leur est assigné, & de coopérer avec unanimité au progrès des arts & des sciences en général. Cette unanimité est d'autant plus essentielle, qu'elle seroit d'un prix inestimable pour la société. De même que du foyer du soleil partent sans cesse des rayons bienfaisans qui alimentent & vivifient la nature, de même du concours heureux des savans, jailliroient sans cesse des traits de lumiere qui dissiperoient dans le reste des hommes les ténebres de l'ignorance & de l'erreur.

Il importe beaucoup à l'humanité de trouver les moyens propres à remédier aux maux qui l'ont désolée. La tâche est difficile. Le remede exige une réformation dans nos moeurs & dans nos propres loix. Quand nos législateurs seroient unanimement persuadés de la nécessité de cette réformation, que les souverains mêmes encourageroient ce travail, il est douteux qu'il puisse être porté, je ne dis pas à sa perfection, mais seulement à son entiere exécution. Un côde universel auquel on pourroit appliquer des observations à portée d'être suivies & pratiquées par tous les peuples qui ont des rapports en Amérique, me semble aussi peu facile que la réalité d'une paix perpétuelle. Cependant ce n'est qu'avec une telle unanimité, un tel côde qu'on pourra essayer les moyens d'obvier aux maux de l'humanité & surtout à ceux produits par la découverte de l'Amérique. Les moyens de conserver les biens qu'elle a produits, tiennent à la même réforme.

Dès qu'il s'agit de peser les avantages & les inconvéniens des divers gouvernemens pour en former un tout convenable à divers peuples, de dévoiler toutes les faces différentes

ſous leſquelles les biens & les maux de l'Amérique ſe ſont montrés, ce travail immenſe n'eſt point d'un ſeul individu; le tenter ſeroit une témérité. La dépravation de nos mœurs, en nous familiariſant avec le vice, nous rend plus enclins au mal & plus méchans. Nous penſons que, pour jouir, il importe peu que la paix de quelques individus obſcurs ſoit troublée; & la facilité qu'ont la plupart des hommes d'exercer des droits injuſtes, fait qu'ils comptent pour rien le bonheur d'être juſtes.

Si la plupart de nos loix n'étoient point en contraſte avec celles de la nature, les hommes apprendroient de bonne heure à les reſpecter; il s'en ſuivroit deux grands avantages, une affection bienfaiſante pour les malheureux, & plus de ſageſſe dans la diſtribution des bienfaits; & l'on verroit régner dans la ſociété, ces liens affectueux qui, rapprochant les hommes les uns des autres, ſemblent n'en former qu'une ſeule & même famille.

Qu'on faſſe découler les loix des principes que preſcrivent la morale & la nature, alors les dignités, les honneurs ne feront plus que la récompenſe du zele, de la capacité & de

la vertu de chaque citoyen : *unicuique suum*. C'est à la science des choix que tient celle de gouverner les cœurs & les esprits, de faire aimer le vrai, de maintenir, d'encourager les liens sacrés de la société, & d'en rétablir l'harmonie, si quelque cause a pu la troubler. En un mot, il est essentiel pour donner moins de prise à l'envie parmi les hommes, qu'ils ne soient estimés qu'à proportion de leurs vertus, & réputés grands qu'à proportion de leurs services, ensorte qu'il n'y ait jamais entre eux d'autre émulation que celle de concourir au bien public. Pour lors l'ambition d'asservir & d'opprimer les hommes seroit regardée comme le plus grand des forfaits, & le dernier des opprobres. C'est ainsi que les égards, les honneurs & les louanges ne seroient plus un tribut honteux offert par les mains de la crainte ou de la misere ; & l'orgueilleuse opulence ne se targueroit plus des hommages également avilissans pour l'idole & l'idolâtre.

Si les Européens eussent mieux connu la dignité de l'homme, ils auroient été plus vertueux & plus ennemis des déprédations ; ils n'auroient vu dans les Indiens que des freres ; loin de les traiter avec indignité, ils se

ſeroient occupés des moyens de s'en faire aimer, en leur inſpirant le deſir de ſe réunir à eux pour ne faire qu'un ſeul & même peuple. De ſages légiſlateurs, au lieu de contrarier les loix, ou d'y déroger, ne ſe ſeroient appliqués qu'à s'y conformer pour y puiſer les maximes qui d'un peuple ſauvage peuvent faire un peuple doux, humain, ſage & heureux. Ils auroient ſu que ſi ces Indiens, qu'il nous plaît d'appeler ſauvages, ne raiſonnent pas réguliérement & méthodiquement des droits de l'humanité, ils n'en ont pas moins les principes originairement gravés dans leur ame. Les ſauvages ſont moins éloignés que nous des principes d'une bonne civiliſation. Qu'on leur montre l'utilité des vertus, ils les ſuivront avec plus de conſtance & de force que nous, qui, malgré notre fiere arrogance, nos ſophiſmes & nos livres, ſommes forcés d'avouer notre foibleſſe dans la pratique, & ne rougiſſons pas même de juſtifier nos paſſions par des beſoins factices. Ces ſages inſtituteurs auroient commencé par leur apprendre qu'outre les moyens de ſubſiſter du produit de la chaſſe & de la pêche qui peuvent ſouvent leur manquer, il en eſt de plus ſûrs & de moins péni-

bles, tels que la culture des terres & l'entretien des troupeaux, ressources propres à leur procurer les commodités de la vie. Voilà ce que les Européens auroient dû faire lors de la découverte du Nouveau-Monde : ce ne sera jamais qu'en adoptant ces principes qu'ils accroîtront les biens dont ils jouissent, & remédieront aux maux qui alterent leur félicité.

CONCLUSION.

Les biens & les maux produits par la connoissance d'un nouvel hémisphere, ne sont point à leur comble. Les uns & les autres augmenteront encore, & l'on ignorera même après bien des siecles, si l'on peut espérer enfin que la somme des biens balance un jour celle des maux, relativement à notre maniere de sentir & de jouir. En suivant la marche du cœur humain, nous avons plus lieu de nous

affliger que de nous réjouir. Nos mœurs se corrompent de plus en plus; notre constitution s'altere de génération en génération; chaque jour nos besoins deviennent plus nombreux & plus pressans; l'amour du repos nous rend le travail plus pénible; il énerve nos corps, affoiblit les ressorts de notre ame. Ce que nous aurons gagné par les arts & les sciences, nous le perdrons par notre indolence & notre frivolité. Tel est le triste tableau que nous devons nous faire des générations futures. Ce sera le Nouveau-Monde, jadis notre esclave, en grande partie peuplé de nos émigrans, qui viendra nous donner des fers à son tour. Son industrie, sa force & sa puissance, augmenteront à mesure que diminueront les nôtres; l'Ancien-Monde sera subjugué par le Nouveau: & ce peuple conquérant, après avoir également subi les loix de la révolution, périra de même par les mains peut-être d'un peuple qu'il aura eu le malheur de découvrir. C'est ainsi que les biens & les maux en se perpétuant & ne se séparant jamais, iront toujours

dans une inégalité apparente, étonner, surprendre, au milieu de ses méditations, le philosophe qui voudra les distinguer, les comparer & décider.

FIN.



PORTRAIT

DE

CHRISTOPHE COLOMB.

Les destins de Colomb furent marqués par des événemens si extraordinaires & si disparates qu'on ne sait lequel on doit plus admirer ou sa modestie au faîte des grandeurs, ou sa patience dans l'adversité. Egalement grand sous tous les points de vue, il inspire à sa postérité la plus grande vénération. Dans un siecle plus éclairé, sous un gouvernement plus juste que celui de Ferdinand, Colomb eût joui, vivant, de son immortalité. On ne peut lire sans douleur & sans attendrissement les détails de sa vie par Don Fernand son fils. Quel spectacle peut inspirer plus d'horreur pour l'ingratitude que celui où Colomb sort en cheveux blancs & les fers aux pieds de ces mêmes vaisseaux auxquels il avoit frayé la route glorieuse d'un Nou-

veau-Monde ! Enfin après vingt ans de ſervice, des fatigues ſans exemple, des ſujets continuels de larmes, accablé d'années & de maladies, la ſeule reſſource de ce vieillard vénérable pour la nourriture & le ſommeil, c'eſt-à-dire pour les beſoins les plus communs de la nature (*) fut les hôtelleries publiques. Son chagrin fut ſi vif qu'il en mourut : il avoit alors ſoixante-cinq ans.

„ COLOMB étoit d'une taille haute & bien proportionnée. Son regard & toute ſa perſonne annonçoient de la nobleſſe. Il avoit le viſage long, le nez aquilin, les yeux bleus & vifs, & le fond du teint blanc, quoiqu'un peu enflammé. Dans ſa jeuneſſe, ſes cheveux avoient été d'un blond ardent ; mais la fatigue & les chagrins les firent blanchir avant le tems. Il avoit d'ailleurs le corps bien conſtitué, & autant de force que d'agilité dans les membres. Son abord étoit facile & prévenant, ſes mœurs douces & aiſées. Il étoit affable pour les étrangers, humain à l'égard de ſes domeſtiques, enjoué avec ſes amis & d'une admirable égalité d'humeur. On reconnoît dans les

(*) *Sic invidia virtuti comes.*

évenemens de sa vie, qu'il avoit l'ame grande & forte, l'esprit fécond en ressources, le cœur à l'épreuve de tous les dangers. Personne ne possédoit mieux que lui le ton de l'éloquence du commandement. Il parloit peu & avec grace. Il étoit sobre, modeste dans son habillement, plein de zele pour le bien public & pour la religion. Il avoit une piété solide, une probité sans reproche, & l'esprit orné par les sciences." Si des défauts légers ont quelquefois obscurci tant de qualités rares & brillantes, c'est qu'il étoit homme. L'antiquité eût mis Colomb au rang de ses demi-dieux, & l'encens auroit fumé sur les autels qu'elle lui auroit érigés.



ERRATA.

p. 57 *ligne* 5 qui a le plus,
lisez qui a eu le plus.

TABLE DES CHAPITRES

Contenus dans ce Volume.

PREMIERE PARTIE.

SECONDE PARTIE.

